



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





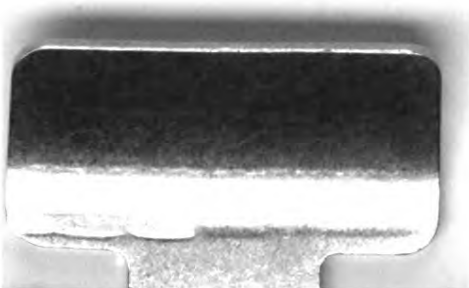


~~NS 29 e 4~~

~~279 a~~



1/k 5513 A.1









279 a

**CORRESPONDANCE**  
DE  
**PAUL VERLAINE**  
—  
TOME PREMIER



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

*15 exemplaires sur japon à la forme numérotés de 1 à 15*  
*25 exemplaires sur Hollande Van Gelder numérotés de 16 à 40*  
*30 exemplaires sur Velin de Rives numérotés de 41 à 70*

N°

**CORRESPONDANCE**  
DE  
**PAUL VERLAINE**

PUBLIÉE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

**AD. VAN BEVER**

---

**TOME PREMIER**

---

LETTRES A EDMOND LEPELLETIER, LÉON VALADE,  
A. POULET-MALASSIS ET ÉMILE BLÉMONT



PARIS

**ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR**

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

---

1922



« Les jours qui suivirent la mort du poète, on vit cette chose étrange, rapportée par les journaux : la statue de la Poésie, dressée au fronton de l'Opéra, et devant laquelle avait défilé le cortège des funérailles, se détacha et vint, en partie, se briser sur le sol ».



## PRÉFACE

---

A M<sup>e</sup> Michel Ménard.

*La vie de Paul Verlaine est connue. L'excellent livre de Edmond Lepelletier qui, à proprement parler, reste encore le meilleur témoignage que nous possédions sur l'auteur de Sagesse, et, plus récemment l'essai trop exclusivement littéraire de M. Ernest Delahaye ; enfin, les souvenirs du poète lui-même, recueillis dans les derniers volumes de ses Œuvres complètes, suffisent, semble-t-il, à nous éclairer sur les diverses phases de son existence singulière.*

*A suivre la ligne si douloureusement tracée de son destin, il apparaît toutefois, que nous ne sommes point exactement informés et que tels menus faits échappant à notre examen, nous ne pouvons saisir le sens intime de ses poèmes.*

*Certes, ce n'est guère ici le lieu, ni l'heure de chercher dans sa production, cette part de vérité que tout*

*créateur se plaît à dissimuler. Notre but est autre. Verlaine est entré depuis peu dans l'immortalité. Ne sent-on pas alors la nécessité impérieuse de faire la lumière sur chaque point demeuré obscur dans l'œuvre qu'il nous a léguée, et qui chaque jour s'affirme davantage, la parole du grand poète faisant écho à la sensibilité d'une époque ?*

*A défaut de confidences assez étendues sur l'homme et sur l'écrivain, nous avons sa correspondance. Sans faire état des fameuses lettres à Lepelletier, qu'on connaît en substance, car elles figurent dans l'ouvrage de ce dernier (1), les unes dans leur intégralité, les autres fragmentairement, il a paru, on le sait, depuis la mort de Verlaine, en janvier 1896, plusieurs séries de lettres adressées à des amis de l'auteur, voire même à divers correspondants, destinées, pour la plupart, à jeter une lueur nouvelle sur des périodes peu connues de son aventureuse carrière. C'est ainsi que furent publiées les « Lettres d'Angleterre et du Nord » suivies de quelques autres, envoyées à Emile Blémont, de 1871 à 1874 ; vinrent ensuite celles d'Aix-les-Bains, — à F. A. Cazals ; d'autres à Félicien Rops, à Philippe Zilken, à Ernest Delahaye, à François Coppée, à Jules Tellier, d'autres encore à des correspondants anglais et à des éditeurs, tels Vanier et Savine, sans*

(1) Sauf quelques-unes restées jusqu'à ce jour inédites. En nous autorisant, le 27 mars 1911, à reproduire intégralement celles que nous connaissions, et qui constituent le fonds Saffrey, le regretté Edmond Lepelletier nous informait qu'il avait conservé quelques-uns de ces originaux. C'est en vain que nous les avons cherchés depuis la mort du correspondant de Verlaine. Que sont-ils devenus ?

*parler de maints billets adressés à une foule de comparses, rimeurs attardés du Mont-Parnasse et lieux circonvoisins, ou nouveaux venus qu'exaltait la notoriété grandissante du poète (1).*

*Deux cents lettres, au moins, ou missives diverses, vinrent de la sorte grossir ce fonds nouveau, justifiant le dessein des publicateurs de contribuer à la biographie du pauvre « Lélian », et du même coup, écartant cette objection faite par quelques-uns, que le moment n'était point heureusement choisi pour mettre à jour ces précieux papiers.*

(1) On sait que la plupart de ces lettres figurent dans des ouvrages ou des articles de revue. Sans vouloir en donner l'énumération complète, citons parmi ces publications : *Lettres d'Aix-les-Bains*, Revue Blanche, août-sept. 1889 ; Ch. Donos, *Verlaine intime*, Paris, Vanier, 1898, in-18 ; *Lettres à Félicien Rops*, Mercure de France, 15 janv. 1905 (réimprimées sous ce titre : *Correspondance Verlaine-Rops*, Paris, 1918, in-8°) ; *Correspondance et fragments inédits de P. Verlaine*, publiés par Ph. Zilken (Paris, Floury, 1907, in-18) ; Th. Braun, *Paul Verlaine en Ardennes* (Les Marches de l'Est, 1909-1910) ; *Les Derniers jours de P. Verlaine*, par F. A. Cazals et G. Le Rouge (Paris, Mercure de France, 1912, in-18) ; *Lettres à Jules Tellier* (Les Lettres françaises, juill.-sept. 1912) ; *Biblio-Sonnets de P. V.*, p. p. P. Dauze (Paris, Floury, 1913, in-8°) ; *P. Verlaine et l'Angleterre*, par G.-Jean Aubry, Revue de Paris, 15 oct.-1 déc. 1918) ; *Documents relatifs à P. Verlaine*, p. p. E. Delahaye (Paris, Maison du Livre, 1919, in-18) ; *Numéro consacré à P. Verlaine*, (Belles-Lettres, janvier 1921) ; *Une Lettre et des Billets inédits de P. V.* p. p. P. Dufay (La Connaissance, nov. 1921), etc., etc. A ces diverses sources, s'ajoutent les analyses et les extraits des catalogues de ventes et, en particulier, de ventes d'autographes. Signalons ceux qui nous ont été communiqués par M. Noël Charavay, avec une bonne grâce qui a des droits à notre reconnaissance. Remercions, par la même occasion, les lettrés qui ont bien voulu s'intéresser à notre labeur et participer à nos recherches : MM. Armand Lods, Albert Messein, Joseph Canqueteau, Claude Aveline, M<sup>e</sup> Michel Ménard, etc,

*Certes, la réunion de ces documents épars, d'un intérêt inégal, mais peu connus et difficiles à grouper, pouvait suffire à former déjà un heureux ensemble et, sans doute eussions-nous songé à en faire l'objet d'une réimpression, dans l'ignorance possible de ce que doit être la correspondance d'un écrivain comme Verlaine. Il y avait mieux à faire, pourtant, que de reproduire bénévolement des pièces dont les originaux n'étaient pas venus entre nos mains et qu'on ne connaissait que par des publications dans lesquelles, trop souvent, le zèle des éditeurs dispensait de toute compétence. Nous l'entendîmes ainsi et nous fîmes bien. C'est alors que nous eûmes la notion précise de ce que peut la bienveillance de bibliophiles éclairés pour faciliter une tâche comme celle que nous venions d'entreprendre. Dans le même temps, des billets et autres épîtres circulaient, passant, tour à tour, du portefeuille de l'amateur, dans les catalogues d'autographes. Une émulation, que ne relevait guère un souci d'art, agitait les collectionneurs; mais, sans dédaigner cette source imprévue, ce n'est point en elle que nous nous proposons de chercher la base du présent recueil. La double correspondance avec Edmond Lepelletier et avec M. Emile Blémont allait nous la fournir, grâce, répétons-le, à la complaisance du possesseur de l'une et du destinataire de l'autre. Non seulement nous trouvâmes près de MM. Alfred Saffrey et Emile Blémont un accueil flatteur, mais l'exemple de leur générosité se renouvelant, il nous fut donné de connaître et d'apprécier, par la suite, d'autres précieux concours, tels ceux de M. Jean de Maupassant,*



conservateur de la Bibliothèque municipale de Bordeaux, — à qui nous devons la communication et la révision sur les originaux des *Lettres inédites à Léon Valade*, — et de M. Armand Lods, acquéreur averti des *Lettres à Poulet-Malassis*. Dès lors le plan de l'ouvrage se précisait, en même temps que s'établissait le texte du premier volume. Nous en avions à peine achevé le collationnement, que les éléments d'un second et même d'un troisième tome s'offraient à nous. Sans vouloir définir prématurément l'ordre des matières qui suivront, nous pouvons dire d'ores et déjà, que ces derniers tomes renfermeront, indépendamment des lettres ci-dessus mentionnées, la correspondance avec Léon Vanier, si abondante et si précieuse à consulter pour l'histoire de l'œuvre verlainienne et pour celle des relations qu'entretinrent pendant plus de douze années l'éditeur et le poète.

C'est bien en vain qu'on tenterait de définir et d'expliquer le caractère de cette correspondance générale. Les textes sont là qui répondent à toutes les curiosités. Qu'ajouter de plus, sinon quelques mots pour en faire mieux comprendre certaines particularités et pour définir notre méthode.

Le grand défaut des ouvrages épistolaires, a-t-on dit, c'est qu'ils sont apprêtés et, qu'à la manière de ces recueils du XVII<sup>e</sup> siècle, ils ont été composés en vue de l'impression. Rien de pareil avec Verlaine. Ecrites sur un ton familier, qui va jusqu'au vulgaire, ces missives nous retiennent par leur franchise et, nous initient à l'intimité de l'auteur. Ce ne sont pas seulement des opinions personnelles qu'elles

*apportent, mais aussi des souvenirs, parfois même des aveux si sincères que nous en demeurons surpris et troublés. Aucun souci de la forme, mais, au contraire, un débit aisé, naturel, rapide, des phrases courtes, hachées, nerveuses, un franc-parler qui tient de la conversation et rend vivants ses moindres propos. Le poète apparaît là, souvent, en plein travail, laissant surprendre à la fois son procédé et son invention.*

*On trouvera plus particulièrement dans ce premier volume les détails les plus circonstanciés sur sa vie : sa jeunesse, ses fiançailles, son mariage, ses amitiés, ses procès et ses entreprises, ses voyages en Angleterre et sur le continent, voire même ses prisons, et les séjours qu'il fit, au cours de ses dix dernières années d'épreuves et de maladie, dans les hôpitaux parisiens.*

*Aussi n'est-ce pas une seule image de l'auteur de Sagesse et de Parallèlement qui se détache de ces pages édifiantes, mais dix, mais vingt portraits de provenances diverses, marquant chacun une époque, depuis les débuts de l'écrivain, jusqu'à sa fin doublement caractérisée par l'empreinte de la misère et par je ne sais quel reflet de gloire déjà posthume.*

*Tel fut Verlaine ; tel il nous apparaît dégagé de la légende et du fatras des écrits mal informés : figure presque unique dans les annales du lyrisme, à laquelle il n'a manqué que le sourire de la Muse pour exprimer l'apaisement des derniers soirs.*

*Nous avons parlé de méthode. En fait, celle que nous avons adoptée ne fut qu'une simple mise au point, pour faciliter l'intelligence du texte ; rien de plus.*

*Aux lecteurs qui nous reprocheraient d'avoir préféré le classement par correspondant, à tel autre établi en vue d'un groupement chronologique des lettres, quelle que soit l'importance des destinataires, nous ferions observer que non seulement nous avons voulu éviter la monotonie, certaines épîtres faisant double emploi, mais qu'un procédé différent eût risqué de se trahir lui-même, certains documents parmi les plus précieux, — comme les lettres à Rimbaud et à M. E. Delahaye, — ne nous ayant pas été communiqués intégralement. Tout en faisant appel aux collectionneurs qui les possèdent, nous croyons devoir affirmer que les présentes dispositions offrent au moins ce mérite de reproduire sans coupure et sans arrêt, des pages dont l'intérêt exigeait qu'elles ne fussent point déplacées. Il est superflu d'ajouter que le ton du poète se modifie selon l'humeur et le degré d'intimité de chacun de ses correspondants. Telles de ces épîtres, on le verra, ont un caractère confidentiel qu'il serait malséant de ne pas respecter, aussi bien dans leur forme que dans l'ordre de leur réimpression.*

*Ce point nettement entendu, disons un mot de la langue, des particularités du texte, des dates que nous fûmes contraints d'assigner parfois à ces écrits, enfin des notes qui les accompagnent. Ce sera, si l'on veut, notre manière de conclure.*

*L'indigence des documents n'est peut-être pas, chacun le sait, ce qui frappe le plus dans un genre de publication tel que celui-ci, et souvent même l'éditeur doit-il se défendre contre le zèle de ses amis, contre le sien propre, afin de ne point recueillir des pièces sans*

*portée ni intérêt. Que le lecteur se rassure. Si les moindres autographes de Verlaine atteignent aujourd'hui des prix exorbitants, il ne s'ensuit pas que nous devions leur accorder toujours quelque crédit. Tout au plus songera-t-on à les mentionner à la fin de l'ouvrage, avec tels autres billets de mince importance, glanés dans les fonds que nous avons consultés. Nous avons mieux à faire que de reproduire de simples curiosités. S'il nous fallait désigner la valeur, en quelque sorte sentimentale, des originaux que nous avons entrepris de faire connaître, c'est encore dans les lettres à Lepelletier que nous choisirions les pièces les plus dignes de retenir l'attention et d'illustrer nos exemples. On a vu trop souvent circuler de simples « mots » écrits par le poète sur le papier de l'Assistance publique, pour que nous nous attachions à faire état de ces tristes témoignages de la rançon du génie. Il en est de plus émouvants. Nous voulons parler des Lettres de la Prison, des pauvres lettres quasi-confessionnelles où, d'une main qui s'efforçait à ne point se trahir, sur un méchant papier quadrillé, et avec une encre que le temps efface peu à peu, Verlaine a tracé le récit de son calvaire : véritables reliques que nous n'avons jamais relues sans un douloureux serrement de cœur.*

*Sans doute suffit-il de donner la leçon intégrale de ces épîtres pour évoquer le passé du poète et révéler au plus insensible des hommes le lourd faix d'infortune et d'erreurs pesant à ses épaules. Loin de s'atténuer avec les années, ces aveux mélancoliques gardent, au contraire, un accent qui ne semble pas près de faiblir.*



*On approuvera le dessein que nous avons eu de revoir tous ces textes sur les originaux. Nous tenions à éviter, de la sorte, les erreurs des précédentes publications. C'est bien, assurons-le, une leçon parfaitement authentique — aussi correcte que les manuscrits l'ont permis — que nous offrons aujourd'hui au public curieux de ces sortes de révélations. Nous avons poussé le scrupule jusqu'à reproduire les mots douteux, dans des pages que l'auteur ne prenait pas toujours la peine de relire. Exception a été faite, toutefois, pour des passages fort libres et qui, par cela même, n'étaient pas destinés à l'impression. Encore avons-nous poussé le scrupule jusqu'à informer le lecteur, lorsqu'il ne nous a pas paru possible d'expliquer le sens des passages écartés. Nous n'avons fait en cela que nous conformer aux intentions du poète, lequel, on le verra par le contexte, avait exigé non seulement la suppression de ces vocables, mais parfois celle tout entière de la correspondance qui les contenait. Nous avons revu avec un soin dont on voudra bien nous savoir gré les poèmes qui accompagnaient ces lettres. Nous ne les donnons pas, ainsi qu'on pourrait le croire, pour satisfaire uniquement à un plaisir de bibliophile, mais bien parce que leur version présente avec l'état définitif des mêmes pièces, d'importantes variantes. Quelques-uns de ces poèmes restent inédits; d'autres n'ont pas été recueillis dans les Œuvres Complètes : tous sont d'un haut intérêt, et leur reproduction semble d'autant plus appréciable qu'ils contribuèrent par la suite à former les recueils : Sagesse, Romances sans paroles, Amour, etc., et que les*

*propos dont ils s'accompagnent leur tiennent lieu de commentaires, nous renseignant à la fois sur les origines, sur les lieux et sur la date de leur composition. Nous venons de parler de dates. Quoi de plus instructif à énumérer que celles qui embrassent l'ensemble de ce recueil. Quelques-unes furent mémorables et le restèrent dans l'évolution du Vers français. Nous les avons contrôlées maintes fois, les complétant lorsqu'elles faisaient défaut et que la leçon du texte le permettait. Certaines manquent encore, sans que nous puissions les préciser, et notre classement n'est peut-être pas sans reproche. Qu'on veuille bien nous en excuser, en raison des difficultés de notre tâche. Celle-ci fut lourde ; elle n'est point achevée. L'annotation du présent livre a demandé un temps précieux, exigé des recherches dont les débuts remontent au delà de ces dernières années. Elle fut simple et rationnelle, cependant, notre but nous portant à relier d'un léger commentaire ces premières correspondances et à fournir de brefs éclaircissements sur quelques points que le temps et une connaissance imparfaite des milieux rendaient obscurs. Nous nous sommes abstenus, on le verra, de tout jugement personnel, de toute anecdote inutile, consacrant nos soins à vérifier des faits peu ou mal connus (1). Bien qu'il nous en ait coûté parfois, nous nous sommes souvenus*

(1) Nous avons poussé, toutefois, assez loin nos recherches dans le but d'identifier les amis et les correspondants de l'auteur, mais, chose surprenante, nous ne sommes pas toujours mieux renseignés sur ceux de ces témoins actuellement disparus, que sur les compagnons de nos anciens poètes, d'un François Villon par exemple.

*fort à propos que, dans le voisinage d'un poète, le commentateur doit se montrer discret.*

*Au Lecteur de manifester son opinion là-dessus, et sur d'autres particularités propres à l'esprit de cet ouvrage. Pour nous que le point de vue moral ne touche pas — surtout en matière de poésie — il semble bien qu'un tel livre vient à son jour, et que le caractère de ces pages autobiographiques doit servir la mémoire de l'auteur. Verlaine fut, certes, un pécheur, au sens que l'ancienne société et l'Eglise accordaient à ce mot. Son repentir fut réel, non dissimulé, et il apporta dans l'expression de ses regrets plus de sincérité qu'il n'avait montré de mauvais vouloir en commettant ses fautes. Son humilité ne lui valut que les sarcasmes de quelques-uns qui ne l'égalaient pas, tant du côté des mœurs que de l'intelligence, et qui étaient indignes de prendre part à la fête spirituelle dont il fut l'ordonnateur. Il expia si rudement ses mauvais desseins, que ceux-là qui le connurent ne lui gardèrent jamais rancune. Son rythme avait tout purifié. On l'a comparé trop de fois à Villon, par sa vie déréglée, mais c'est à d'anciens chansonniers du Moyen âge qu'il faut le rapprocher pour la naïveté de l'inspiration. Comme Charles d'Orléans, il a vu un jour la « blanche falaise de Douvres » se dresser devant lui. Captif, non point à la manière du prince de sang royal, mais prisonnier de son propre sort, qui l'attachait pour un temps à la terre anglaise, il chanta. L'image du souvenir, plus souvent cruelle que consolante, n'altéra pas sa voix. De cette époque datent les pièces translucides des Romances sans paroles.*

*N'avait-il pas exhalé naguère, à l'une des heures les plus tragiques de sa jeunesse, dans cette prison des Carmes tant funeste, ce chant de délices et d'amour...*

Le ciel est par-dessus le toit  
Si bleu, si calme !...  
Un arbre, par dessus le toit,  
Berce sa palme.

AD. B:

Rome, 5 mai 1922.

---



**LETTRES A EDMOND LEPELLETIER**

**1862 — 1895**

Les *Lettres à Edmond Lepelletier* constituent un ensemble de cent quarante-sept pièces, réunies en un volume d'un format correspondant à l'in-8° courant, revêtu d'une demi-reliure en chagrin rouge, aux plats de papier marbré. Ce « manuscrit » appartenait à notre ami regretté, Henri Saffrey, qui le tenait de Edmond Lepelletier, et c'est au fils de ce généreux bibliophile, M. Alfred Saffrey, amateur d'art lui-même, qu'on en doit la présente publication. Qu'il nous soit permis de lui adresser ici toute notre gratitude. Sur les CXLVII numéros (en réalité CXXXVIII) de ce recueil factice, CXX environ, figurent dans l'ouvrage que Lepelletier consacra au poète (Cf. *Paul Verlaine*, Paris, *Mercure de France*, 1907, in-18), les uns en entier, les autres fragmentairement, ou à titre de simples références. Nous les réimprimons totalement, écartant seulement de puérils billets à des correspondants divers, dont la place n'est point ici. Notre texte reproduisant la leçon des originaux, nous croyons superflu d'informer le lecteur qui s'aviserait de chercher des différences entre la présente version et celle de Lepelletier, que nous n'avons jamais cru devoir rien modifier dans ces pages, même les plus intimes. Un simple renvoi nous a permis, dans les cas les plus délicats, de révéler les intentions de l'auteur, lorsque son expression paraissait un peu forte. Ainsi, le public n'aura rien perdu de ces confidences. Nous nous sommes efforcé, au surplus, d'établir un ordre chronologique rigoureux et de fixer des dates qui, trop souvent, faisaient défaut, rendant particulièrement difficile la lecture de ces précieux papiers. ] [ Que dire, après cela, du correspondant de Verlaine ? Né à Paris, en 1846, ancien compagnon de ses jeux et de ses études, Lepelletier fut, certes, le meilleur ami de l'auteur de *Sagesse* ; il le demeura pendant une période de trente-six années, sans faillir, jusqu'à la mort du poète. Ecrivain lui-même, mêlé aux premières manifestations du *Parnasse*, journaliste collaborant aux feuilles littéraires les plus en vogue, on a pu dire que sa carrière fut enviable et ses succès justifiés ; rien pourtant dans son œuvre ne gardera son nom de l'oubli, comme le souvenir de cette ferveur durable, de l'intimité si noble et si touchante qu'il témoigna sans cesse à l'un des plus purs génies de ce temps.

AD. B.

# LETTRES A EDMOND LEPELLETIER

1862-1895

## I

Lécluse, ce 16 septembre 1862 \*.

Mon cher Lepelletier,

**I**GNORANT complètement ton adresse de campagne, je t'écris à tout hasard rue Lafitte, dans l'espoir que sitôt ma lettre reçue, tu me répondras, ne fût-ce qu'en quelques mots.

Sans autre préambule, je t'annoncerai que je suis reçu : la fortune m'a fait cette galanterie-là, le 16 août, jour de mon oral. J'avais une blanche pour ma version et une rouge pour mon discours. Pour l'oral, j'ai eu toutes rouges, sauf une blanche, que m'a généreusement octroyée l'examineur d'histoire. On n'est pas un élève de Rousset pour rien ! (1)

Le lendemain, je fis mes malles, et le surlendemain, j'étais à la campagne. Voilà par conséquent un mois que je respire un air pur et que je retrempe dans

\* Papier quadrillé, encre noire, 2 ff., recto et verso.

(1) Verlaine, on le sait, suivit, depuis la sixième, les cours du lycée Bonaparte et fut en rhétorique l'élève de Camille Rousset, le futur académicien, qui professait alors l'histoire dans ce lycée. Il fut reçu bachelier ès-lettres le 16 août 1862. Voyez dans les *Œuvres posthumes*, II, p. 157, les pages consacrées au *Souvenir des dernières années*.

l'atmosphère des prés et des bois ma tête et mes poumons, tout embarbouillés encore de grec et de mathématiques. Là, sans m'inquiéter pas plus que de Colin Tampon, de Démosthène et de sa logique, et de sa véhémence, comme disent les manuels, sans même (proh pudor !!!) m'occuper en quoi que ce soit de la somme des angles d'un triangle, non plus que du carré construit sur l'hypothénuse, là, mon cher, libre comme l'air et joyeux « comme un bachot lâché ! » je me livre à tous les plaisirs de la campagne, à savoir, la promenade, la pêche et la chasse. La promenade et la pêche sont mises par moi en oubli, ou à peu près, depuis que la chasse est ouverte, c'est-à-dire, en ce bienheureux département du Nord, depuis le 6 septembre. Et vraiment, je n'y suis point par trop maladroit : hier encore je suis revenu du bois avec un énorme lapin que j'avais foudroyé, mais là, dans le chic, comme dirait Gavroche.

Quant à ce que je compte faire, après mes vacances, ce n'est pas que je sois bien fixé là-dessus. Mes parents opinent pour le droit, et je crois qu'en définitive ils ont raison : il se pourrait donc que je prenne mes inscriptions. Pourtant, je te le répète, rien n'est encore décidé.

Et toi, mon cher Lepelletier, que fais-tu ? Es-tu toujours à la campagne ? En ce cas, dis-moi, dans ta prochaine, si tu pêches, si tu chasses ou si tu montes à cheval, et raconte-moi tout au long tes exploits dans ces divers exercices. Ou bien, serais-tu rentré à Paris ? Oh, alors, fais-moi vite une chronique. Je

suis affamé de nouvelles, j'ai soif de littérature, je suis Tantale : ne me retire pas les fruits et l'eau de la bouche, écris-moi au plus tôt, annonce-moi les publications nouvelles, fais-moi part de tous les bruits de la ville, dis m'en le plus que tu pourras, le plus sera le mieux.

Et puis, parle-moi aussi un peu de toi. Ton bachot, le prépares-tu, quel jour t'inscris-tu, que comptes-tu faire après ta réception ? As-tu fini de lire *Les Misérables* ? (1) Quel est ton avis sur cette splendide épopée ? Je m'en suis arrêté, pour mon compte, au second tome de l'*Idylle rue Plumet*, (exclusivement), de sorte que je n'en puis porter de jugement définitif. Jusqu'à présent, mon impression est favorable : c'est grand, c'est beau, c'est bon, surtout. La charité chrétienne luit dans ce drame ombreux. Les défauts même, et il y en a, et d'énormes, ont un air de grandeur qui attire. Ce livre chenu, comparé à *Notre-Dame de Paris*, le chef-d'œuvre sans contredit de Victor Hugo, me fait l'effet d'un vieillard, mais d'un beau vieillard, cheveux et barbe blancs, haut de taille, et sonore de voix, comme le Job des *Burgraves*, à côté d'un jeune homme aux traits élégants, aux manières fières et nobles, moustache en croc, rapière dressée, prêt à la lutte. Le jeune homme plaît davantage, il est plus brillant, plus joli, plus beau, même, mais le vieillard, tout ridé qu'il est, est plus

(1) « J'avais seize ans, j'étais en seconde, ayant passablement lu d'à peu près tout... voyages, traductions, le tout dans mon pupitre, *Les Misérables* qui venaient de paraître, loués à un cabinet de lecture du passage de l'Opéra... » (*Confessions : Œuvres comp.*, V, p. 79).

majestueux, et sa gravité a quelque chose de saint, que n'a pas la sémillance du jeune homme.

« Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,  
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière. »

(*Légende des Siècles. Booz endormi.*)

Sur ce, mon cher Lepelletier, je te quitte, je te laisse en bonne compagnie, j'espère. Sois m'en reconnaissant et écris-moi au plus vite. N'est-ce pas ? Mes respects à tes parents et à toi une bonne poignée de main.

Ton ami,

VERLAINE.

Voici mon adresse : M. Paul Verlaine,  
chez M. Dujardin, à Lécuse (Nord), par Arleux.

## II

Lécuse, ce 4 octobre 1862 \*.

Mon cher Lepelletier,

Enfin, je puis donc prendre un peu la plume et causer un instant avec toi ! Je te dirai que ces derniers jours, tout mon temps a été absorbé par des *ducasses*, fêtes villageoises qui se succèdent en ce pays avec une rapidité fort compromettante, ma foi, pour les jambes et les estomacs ; les jambes surtout ! De sorte que si j'ai un peu tardé à te répondre, ce n'est pas de ma faute, et tu ne m'en voudras pas. Sur ce mot de bon augure, entrons en matière.

Tu as raison, l'on a cent choses à se dire et l'on en

\* Papier quadrillé, encre noire, 3 ff., recto et verso, le dernier plus court que les autres.



oublie quelques-unes. Ainsi, par exemple, en ma qualité de poète plus ou moins descriptif, ne te devais-je pas le tableau du « lieu qui me retient », comme dit ce romantique de Boileau ? Ce tableau, le voici, et c'est par lui que je commencerai ma lettre, dût la suite, après de telles splendeurs de coloris, t'en sembler tant soit peu *desinere in piscem*. L'écluse est un gros bourg de près de deux mille âmes, muni d'un maire et de deux adjoints. Le village en lui-même n'est pas d'un pittoresque excessivement transcendant. L'unique rue qui le compose est implacablement droite, propre comme un sou neuf, avec deux ruisseaux, s'il vous plaît, et deux trottoirs. La rue de Rivoli en petit ! Les toits sont en briques rouges. Quant à la campagne, elle n'a rien de bien remarquable, sauf quelques marais, ombragés d'arbres de toute sorte peupliers, ormes, saules, embroussaillés de joncs et de nénuphars blancs et jaunes, et brodés tout autour de mouron, de cresson et de *vergiss mein-night* (*sic*). Je vais parfois, un livre en main, m'asseoir devant ces mélancoliques peintures flamandes, et j'y reste des heures entières, suivant rêveusement, en leur vol incertain, soit le bleu martin-pêcheur, soit la verte demoiselle, soit le ramier couleur de perle. Les champs proprement dits sont riches, mais peu variés. Figure-toi des plaines entières de betteraves, coupées de temps à autre par des chemins qu'ombragent peu quelques trembles situés à quelque chose comme trente pas l'un de l'autre. Pourtant, il faut être juste, l'industrie qui règne en despote sur ce département n'en a pas encore chassé

toute poésie. Ainsi j'ai ici deux bois, pas grands à la vérité, mais charmants, mais accidentés, mais pleins de sentiers ombreux, de clairières, d'échos, de geais, de merles, de tourterelles, voire même, quand vient la nuit, de rossignols. Ils pourraient servir de décor, ces bois que j'aime, à ces admirables féeries du grand William, où l'on voit voltiger Obéron et Titania, où la Rosalinda tourmente si gracieusement son Orlando, où les arbres produisent des sonnets et où les madrigaux poussent comme des champignons (1). Je suis forcé de t'avouer qu'ici la nature n'est pas si poète que cela et qu'on y rencontre plutôt des noisettes que des sonnets et des mûres que des madrigaux. Mais cela n'empêche pas ces bois d'être fort agréables, ni moi, de m'y égarer fort souvent, sans autre but que de m'y égarer, absolument comme un héros de George Sand.

Maintenant, te raconterai-je mes *ducasses* ? Dirai-je les festins homériques, les bals impossibles ? Non. Il faudrait l'ironie de Féval, ou le crayon de Hogarth, pour donner une idée de ces contredanses fantastiques où s'agitent comme mus par des ficelles de gros balourds rivés à de rouges beautés vêtues de robes légères (mon amour pour la vérité m'empêche d'ajouter avec Scribe : « d'une extrême blancheur »). Tout cela, au bruit d'un orchestre-chaos, clarinette folle, piston enrôlé, violon intempérant

(1) N'est-ce point dans ce décor que Verlaine, en digne admirateur de Watteau, conçut le plan de sa comédie, *Les Uns et les Autres*, dont le texte ne devait paraître qu'en 1884, dans l'édition originale de *Jadis et Naguère* ?



et triangle, oui, triangle, et tenu par un enfant qui tapait dessus rageusement, ni plus ni moins que le petit bohémien sur son chaudron, dans *Notre-Dame de Paris*. Voilà, mon cher ami, l'orchestre qui m'a fait danser pendant six jours de suite. Mais ne me plains pas trop : il n'y avait pas là que des rougeaudes et des pecques villageoises. Il y avait au contraire plusieurs demoiselles charmantes, jusqu'à des parisiennes, entre autres, la fille d'un des chefs d'institution conduisant des élèves à Bonaparte, M<sup>lle</sup> Hiolle, avec qui j'ai eu l'honneur de faire plusieurs contredanses.

Quant à mon retour, je ne suis pas encore bien fixé là-dessus. Je pense pourtant que l'époque n'en est pas bien éloignée. Il se pourrait donc parfaitement que dans une quinzaine j'aie revu ce grand flandrin de Paris, et te serrer la main en personne.

En attendant, réponds-moi le plus vite que tu pourras. As-tu vu *Dolorès* (1), le nouveau drame de Bouilhet ? Les journaux en disent assez de bien. Il y a, au second acte, une sérénade que Roqueplan, du *Constitutionnel*, cite en entier dans son feuilleton, et qui est charmante (2).

Mon père, que ses douleurs n'ont pas abandonné depuis notre arrivée, va un peu mieux, et tout nous fait espérer un prompt rétablissement.

(1) *Dolorès*, drame en quatre actes, et en vers, par Louis Bouilhet, représenté sur la scène du Théâtre-Français, le 22 septembre 1862 (Paris, Michel Lévy, 1863, in-18).

(2) C'est une pièce en cinq strophes de quatre vers. Elle est

Adieu, mon cher ami, excuse mon bavardage, et réponds-moi bientôt.

Ton ami,

P. Verlaine.

Mes respects à ta famille.

Je te réitère mon adresse, quelquefois que tu auras égaré la première : Monsieur Paul Verlaine, chez M. Dujardin, à Lécuse (Nord), par Arleux.

### III

[1862] \*.

Ta nouvelle est émouvante. Le plan en est franchement tracé, la marche bien suivie, le dénouement dramatique et concluant, le style vigoureux et pressant. Cette famille qui va peu à peu se dégradant et perdant chaque jour une vertu pour contracter un vice, c'est hélas ! la trop véridique histoire de cette nombreuse partie du genre humain qui a nom les *pauvres*, et dont la triste société qui nous régit fait la plupart du temps des *criminels*. Ce drame lugubre n'a rien d'exagéré, il se joue tous les jours précédée, puis suivie d'un couplet chanté par les musiciens et elle débute par ces vers :

J'ai dans mon cœur une belle  
Que j'adore nuit et jour,  
Une lampe est devant elle,  
La lampe de mon amour !...

\* Papier blanc (195 × 80 mm.), encre noire, 1 f. recto et verso. Ce billet, autographe, non signé ni daté, doit provenir d'une lettre dont la plus grande partie manque.

devant nos yeux : les acteurs n'ont certes pas besoin, pour avoir l'air pâle, de se maquiller la figure : la Misère a jeté sur ces visages son fard indélébile, et quand Dieu ou Satan, l'auteur de cette pièce, monotone en somme, a jugé à propos de mettre en scène quelque crime, c'est du vrai sang qui coule, et non du jus de pruneaux, ce sont de vrais cris qu'on pousse et non des exclamations apprises en deux ans à l'école Ricourt. Ton roman, mon cher, mais c'est un fait divers de ce grand journal illustré que l'on appelle Fatalité, et M. Joseph Prudhomme qui le lit tous les matins en prenant son café au lait, ne s'en inquiète pas plus en effet que de la voix de Tamberlick ou des courses de la Marche.

## IV

Mardi, 14 [juillet 1863] \*.

Mon cher ami,

Ça te dérangerait-il, de te trouver demain rue du Helder, avec ta grammaire espagnole et le volume du Théâtre de Victor Hugo, où se trouve

\* Un f. blanc, recto, encre noire, écriture calligraphiée. Voir les lettres : VI, VII et VIII. La date nous est fournie par une note, au crayon bleu, de Lepelletier. On lit dans l'ouvrage intitulé : *Paul Verlaine*, (Paris, 1907, p. 67) : « Il avait une grande admiration pour la littérature castillane... Il voulut traduire un des drames de Calderon : *A outrage secret, vengeance secrète*. Ce projet ne fut pas réalisé... Tout paraît s'être borné, dans son aspect d'hispaniolâtrie, à l'admiration justifiée et réitérée pour l'auteur du *Médecin de son honneur*, et à l'emprunt de mon dictionnaire espagnol, auquel j'adjoignis le *Sobrino*, grammaire de la langue castillane. »

*Marie Tudor*, à cause de la sérénade que tu sais :  
« *Chantez ma belle, etc...* » ? Tu me ferais bien plaisir.

A demain, n'est-ce pas ?

P. VERLAINE.

V

Mai [18]64 \*.

My good,

Viens donc, — si toutefois tu n'as rien d'autre qui t'empêche, auquel cas prévien-moi par un mot — viens dimanche à la maison, vers les 2 heures, 2 heures 1/4. Nous irons, si tu veux au Salon, quoiqu'il soit bien mauvais cette année.

Je viens de passer mon examen d'*écriture* à l'Hôtel de Ville (1). Aussi, je me dédommage, comme tu vois, en griffonnant comme un chat.

A dimanche. Amitiés,

P. VERLAINE.

VI

10 septembre 1864 \*\*.

Mon cher Edmond,

Serais-tu assez bon pour songer à m'apporter

\* Un f. blanc, recto, encre noire.

(1) Après un stage de quelques mois dans les bureaux des compagnies d'assurance : « L'Aigle » et « le Soleil », Paul Verlaine ayant passé un examen et exhibé son diplôme de bachelier, fut admis dans le courant de 1864 à un emploi d'expéditionnaire à la mairie du IX<sup>e</sup> arrondissement, rue Drouot. Attaché tout d'abord au bureau des Mariages, il passa par la suite à l'Administration Centrale, et fut envoyé comme expéditionnaire à l'ordonnancement (bureau des Budgets et des Comptes).

\*\* Papier bleu, encre noire, 2 ff. ; recto du premier feuillet et verso du deuxième.

lundi soir ton petit dictionnaire espagnol, ainsi que le *Lys dans la Vallée*, que Miot Frochot (1) réclame éperdûment. Je dis lundi soir, note bien, parce que, selon ce qui a été convenu l'autre jour entre nous, je t'attends lundi soir à la maison, entre sept et huit heures. Si, par malheur, tu ne pouvais venir, le soir, ça te dérangerait-il beaucoup de me porter lesdits livres rue Drouot ?

Poignée de main cordiale,

P. VERLAINE.

Présente, je te prie, mes respects à ta famille.

## VII

Ce 13 novembre [1864] \*.

Mi bueno,

Ne m'attends pas ce soir : j'ai promis à Boutier (2) de l'accompagner à l'orchestre. Demain soir, pour sûr, je serai chez toi vers les sept heures et demie, sauf empêchements de ton côté. Dans ce cas, envoie-moi un mot dans la journée.

Au plaisir, et mes respects à tes parents.

P. VERLAINE.

(1) Camarade de lycée de Paul Verlaine. Selon Edmond Lepelletier, ce fut lui qui conduisit l'auteur des *Poèmes Saturniens* chez Louis-Xavier de Ricard — où il connut Catulle Mendès.

\* Papier vergé blanc, encre noire, recto, écriture calligraphiée, date incomplète.

(2) Ernest Boutier, violoniste amateur et poète, dont la vie fut mêlée un instant à celle des premiers Parnassiens. Edmond Lepelletier affirme que ce fut lui qui mit en relations les poètes de la nouvelle école avec Alphonse Lemerre. Verlaine lui dédia une des pièces des *Poèmes Saturniens* : *Melancholia*.



N.-B. : Dimanche j'ai rencontré Miot, qui nous attend tous deux *jeudi*, à *huit* heures.

## VIII

Ce samedi 24... [1864] \*.

Mi bueno,

Voici ce qui a été décidé entre le révérendissime Ernest (1) et ton serviteur, relativement au concert de demain. Je serai chez toi vers les midi et demie : te voilà prévenu, sois-y. Le temps de se dire bonjour, de mettre ton chapeau et tes gants, et nous partons, de manière à être rendus, à 1 heure moins le quart, moins dix au plus tard, au passage Verdeau où nous attendrons le susdit Ernest, et Martin (2), un charmant garçon, élève de l'École Normale, mais point pédant du tout, et avec qui, j'en suis sûr, tu seras enchanté de faire connaissance. De là, nous nous dirigerons vers le Cirque Napoléon (3), où nous devons arriver vers 1 heure et demie ; ce n'est pas trop tôt, et mieux vaut attendre une demi-heure, et être placés raisonnablement, que de rester debout pendant trois heures consécutives, ou de trouver le guichet fermé, ce qui pourrait parfaitement nous arriver demain,

\* Papier bleu, encre rouge, 2 ff. ; le premier, recto et verso, le second, recto ; écriture calligraphiée. Date incomplète.

(1) Lisez : Ernest Boutier. Voyez la note 2 de la lettre précédente.

(2) Alexis Martin, ami de Paul Verlaine et collaborateur au *Parnasse Contemporain* de 1866.

(3) Verlaine était un habitué des Concerts Padeloup, qui se donnaient alors au Cirque du boulevard des Filles-du-Calvaire.

jour d'ouverture, si nous ne prenions pas un peu d'avance.

Ainsi, tiens-toi prêt pour midi et demi. Je frapperai à ta porte plutôt avant qu'après.

A demain et mille amitiés,

PAUL.

Je reçois à l'instant ton poulet rageur comme un coq anglais. Je décachette pour te prier de vouloir bien à l'avenir ne plus mettre d'S à mon nom, qui n'en peut mais (1).

## IX

Ce 19 juin, au soir [1865] \*.

Grande nouvelle ! Great attraction ! comme on dit dans cette brumeuse Angleterre que tu aimes tant, probablement parce que tu ne l'as jamais vue ! Beauvallet joue demain dans *Charles VII* (2), au Théâtre des Batignolles. Y aller, ou n'y pas aller, voilà la question (that is the question, si tu préfères). C'est une affaire de 35 sous, en retenant ses places dans la journée (stalles d'orchestre). Moi, j'y vais. Y vas-tu ? En ce cas, à demain, au Théâtre-Chotel (3). Sinon à un de ces soirs. *Vale*.

(1) On sait, par le livre de Lepelletier, que ce dernier avait pris la singulière habitude de faire suivre d'un *s* final le nom de Verlaine.

\* Papier filigrané crème, encre noire, 1 f. recto ; billet non signé, date incomplète.

(2) Lisez : *Charles VII chez ses grands vassaux*, tragédie en 5 actes par Alexandre Dumas. (Paris, C. Lemesle, 1831, in-8° et *Théâtre complet*, 1863-1875, 2<sup>e</sup> série.)

(3) Troupe d'élite qui, sous la direction de l'acteur Chotel,

## X

Paliseul, 1<sup>er</sup> août [1865] \*.

Mon cher Edmond,

Tu diras à M. de la Chauvinière que son affaire est en bonne main et qu'il est à peu près sûr que d'ici à quelques jours il recevra, sinon encore ce qu'il attend, du moins un accusé de réception du Cabinet du roi : c'est la coutume ici. Quant au reste, sans trop espérer, je crois que tout ira bien.

Je resterai *ici* plus longtemps peut-être que je ne croyais ; il se pourrait même que je n'aille pas dans le Nord : force te serait alors d'y aller de tes six sous. En tout cas, puisque six sous il y a, écris-moi de façon à ce que ta lettre m'arrive ici avant mardi de la semaine prochaine. Voici mon adresse : M. P. Verlaine, chez M<sup>me</sup> veuve Grandjean, à *Paliseul* (Belgique), par *Sedan et Bouillon* (1). Tu me diras s'il y a du nouveau, si mon poème en prose (! !) a paru dans *Le Hanneton* (2), et s'il y occupait successivement les Théâtres de Montmartre et des Batignolles.

\* Papier deuil, encre noire, deux ff., recto ; le post-scriptum est au verso du premier feuillet ; date incomplète.

(1) Sur les divers séjours que fit le poète à Paliseul, chez la tante Grandjean, veuve d'un colonel du premier Empire, ainsi que sur les lieux voisins, voyez dans les *Œuvres posthumes*, II, pp. 135 et ss., les charmants *Croquis de Belgique*. « Le souvenir de ces lieux et de ces temps, disait Verlaine, me poursuit, après tant d'années écoulées, de toute façon... »

(2) C'est dans cette publication que Verlaine fit ses débuts, en donnant, avec la collaboration de François Coppée, une revue de l'année 1867 : *Qui veut des merveilles ?* (Cf. *Œuvres posth.*, II.)



avait par hasard, dans quelque journal, quelque chose d'extraordinaire, n'hésite pas à me l'envoyer. Je ferai le sacrifice du port. *Juges un peu* (1) !

Je te quitte. Le temps est beau, la route est belle, et la promenade est un plaisir (*bis*). Mes respects à tes père et mère, oncle et tante et mes compliments affectueux à Laure. A toi une poignée de main énorme et à bientôt une lettre.

Ton ami,

P. VERLAINE.

Poignées de main à tous ces Messieurs, si tu les vois.

## XI

Lécluse, le 7 septembre [1865] \*.

Mon cher Edmond,

J'ai reçu hier ta bonne et un peu bien *juliensorelienne* (2) lettre. Je t'en remercie et, comme tu vois, m'empresse d'y répondre, brièvement, par exemple, vu la correspondance effroyable à laquelle je me vois forcé de me livrer, moi qui suis, à cet égard, d'une paresse indécrottable.

Je pars d'ici demain *Vendredi* de bon matin, c'est-à-dire que je serai arrivé pour dîner à la maison. Je

(1) Littéralement : *Zuges...*

\* Papier blanc, encre noire, deux ff. ; la lettre est écrite sur le premier f., recto et verso. Date incomplète.

(2) Verlaine admirait beaucoup Stendhal. « *Le Rouge et le Noir*, écrit Lepelletier, avait produit sur lui une forte impression. » (*Paul Verlaine*, p. 77.)

t'attends le soir entre 7 et 7 1/2, pour aller chez Ricard, on n'y pas aller, comme tu voudras. Nous causerons un peu.

Je te lâche ici, l'heure me pressant, et te réitère mon invitation pour le soir.

A demain donc, ou plutôt à aujourd'hui, entre 7 et 7 1/2.

Poignée de main sincère,

P. VERLAINE.

Mes respects à ta famille.

## XII

Ce 30 octobre [1865] \*.

My dear,

Par un inconcevable oubli, j'ai omis de te rappeler que nous étions invités par Destailleurs (1) à nous rendre chez lui, ce jourd'hui, lundi, 30. Il fait si crotté que je ne me sentirai pas le courage ce soir d'aller te prendre, et préfère grimper en omnibus.

Fais comme moi,

Console-toi,

et sois chez Destailleurs, de ton côté, vers *les huit*

\* Papier blanc, encre noire, deux ff. ; la lettre est écrite au recto du 1<sup>er</sup>. Au verso du 2<sup>e</sup>, on lit : « Monsieur Edmond Lepelletier. Pressée. » La date nous est fournie par Lepelletier.

(1) Destailleurs, orientaliste, camarade de collègue de Verlaine.

heures. En tout cas, à demain chez moi, de bonne heure !

Ton bien dévoué,

P. VERLAINE.

### XIII

Samedi, ce 30 mai [1868] \*.

Je ne puis, pour raisons majeures, aller te voir ce soir, comme je l'espérais. Excuse-moi. J'irai demain vers midi et demie, te prendre, et nous irons à l'Exposition, si toutefois, de ton côté, il n'y a point d'empêchement.

Au plaisir,

P. VERLAINE.

### XIV

[1868] \*\*.

Mon cher ami,

Il paraît qu'hier soir, après nous avoir quittés un peu *ex abrupto*, conviens-en, sous prétexte que tu étais fatigué et que tu n'avais pas le temps, tu es remonté à la maison prendre *Modeste Mignon*. Je ne suis pas Chabanais, je ne la trouve pas mauvaise, seulement, je me permettrai de te faire observer

\* Papier filigrané crème (138 × 135 mm.), encre rouge, recto d'un f. dont la partie inférieure a été déchirée. Ecriture calligraphiée. — Nous avons admis, pour ces lettres de l'année 1868, la date et le classement adoptés par Edmond Lepelletier.

\*\* Papier filigrané crème, encre rouge poudrée d'or, 1 f. recto et verso, sans date.

ceci : que si j'ai eu hier soir le tort immense d'avoir voulu descendre cette vertigineuse rue d'Amsterdam, au lieu de gravir les doux coteaux fleuris et embaumés de Montmartre, comme c'était ton idée, tu as de ton côté le double tort de nous avoir plantés là, puis d'être revenu en cachette chez moi, quand je t'offrais d'y aller avec toi. Tout compte fait, me trouvant être l'offensé, je t'impose les conditions suivantes, en style télégraphique.

Se rendre demain lundi, de bonne heure après midi, rue Saint-Louis, dix (1). Les armes seront courtoises : à savoir une bonne poignée de main, et une promenade n'importe où, à Montmartre, si tu y tiens.

Sérieusement, je t'attends demain vers 1 heure. Tâche de venir. Nous tuerons le temps le moins désagréablement possible.

Ton tout dévoué,

P. VERLAINE.

Mes respects à tes parents et mes compliments à M<sup>lle</sup> Laure.

XV

Samedi [1868 ?] \*.

Mon cher Edmond, — Viens-tu *demain* dimanche, à 10 heures et demie précises, déjeuner chez moi,

(1) Au domicile de Verlaine, qui habitait, avec sa famille, dans cette rue (actuellement rue Nollet), depuis 1861.

\* Billet sur papier réglé blanc (85 × 85 mm.), encre rouge, deux ff., la lettre est écrite sur le recto du 1<sup>er</sup> feuillet.

avec France et Coppée (1), — heure militaire ?  
J'aurai quelque chose à te dire en particulier.

Ton bien dévoué,

P. VERLAINE.

Compliments et respects chez toi.

## XVI

Lécluse, 11 juin 1868 \*.

Mon cher Edmond,

Nous sommes, ma mère et moi, impatients de nouvelles de ton père. Ne tarde donc pas trop à me

(1) Voyez dans *les Hommes d'aujourd'hui* (*Œuvres Complètes*, V), les notices consacrées par Verlaine à François Coppée et à Anatole France. « Notre première entrevue, écrit-il dans cette dernière notice, remonte aux environs de 1865, chez un ami commun, Destailleurs, notre ancien camarade de classe, à Edmond Lepelletier, qui se trouvait également là, et à moi... Je ne tardai pas à retrouver notre si sympathique interlocuteur dans le salon de l'aimable marquise de Ricard, dont se souviennent encore maints littérateurs de ce temps, alors tout jeunes et à l'aurore de leur réputation... Je ne tardai pas à me lier intimement avec lui [France], et j'eus souvent des preuves de la délicatesse en quelque sorte, comme dit Sainte-Beuve quelque part, augustiniennne de l'affection qu'il rendait à celle que je lui portais en toute sincérité juvénile, mais solide et brave. Nous nous suivîmes pas à pas dans la vie et dans l'art ; à leur tour nous réunirent les soirées de Nina de Callias, gracieux fantôme qui hante bien des heures de notre ennui à beaucoup d'entre nous, poètes, peintres et musiciens survivants... »

\* Papier demi-deuil, encre noire, deux ff. Le verso du 2<sup>e</sup> f. porte : M. Lepelletier, 1, rue de la Paroisse, Versailles.

répondre — ne fut-ce qu'un mot, — d'autant plus que notre départ s'effectuera le 21 courant, au plus tard. C'est te dire que le lundi 22, je serai à l'heure habituelle au petit café ordinaire (1), — à moins que tu n'en aies changé, — ce que tu me diras dans ta prochaine.

Je suis revenu hier de Fampoux, où je me suis posé trois cuites bien senties, entremêlées de danses sévères, mais innombrables comme les grains de sable de la mer et comme les chopes englouties par ton vieux complice. De tout cela il n'est résulté qu'une petite fatigue dans les mollets et un abrutissement léger dont témoigne, d'ailleurs, la présente ineptie épistolaire.

En parlant d'ineptie, fais-tu des vers ? Moi, tous les matins, j'essaie sans pouvoir tirer de mon cerveau marécageux autre chose que le *rien, rien, rien* ! de M. Desmousseaux de Givré. (V. Vapereau, ceux qui en ont.)

J'ai écrit dernièrement à M. de la Chauvinière pour m'excuser de ne l'avoir... pas trouvé à son bureau, la veille de mon départ. J'ose espérer qu'il me pardonnera cette épouvantable faute.

Il paraît que le second numéro de la *Lanterne* (2) est plus impertinent encore que le 1<sup>er</sup>. L'as-tu lu ? J'ai chargé ma mère qui va à Arras aujourd'hui, de me le

(1) Vraisemblablement au café de Fleurus, près du Luxembourg, où Verlaine rencontrait Philippe Burty, François Coppée, Louis-Xavier de Ricard, etc.

(2) *La Lanterne*, par Henri Rochefort, samedi 6 juin 1868. Le premier numéro avait paru le samedi précédent 30 mai.



rapporter. Je lis d'ailleurs tous les jours *Le Figaro*. L'affaire Wolff-Maquet est-elle assez jolie, comme gens n'ayant pas envie de se battre du tout, du tout, du tout ! E. Ollivier va bien au Corps législatif et il a collé dans la main à Rouher une bonne insolence bien méritée. Pinard (1) est décidément bête comme les pieds.

Adieu, ma vieille. A bientôt une réponse, n'est-ce pas ? — Mes respects affectueux à ton père et à ta mère et bien des compliments à Laure. Ma mère se joint à moi.

Je te serre cordialement la dextre et la senestre.

P. VERLAINE.

N.-B. : Je ne suis que provisoirement à Lécuse. Adresse de préférence ta réponse à M. P. Verlaine, chez M. Julien Dehée, à Fampoux, près Arras (Pas-de-Calais).

## XVII

Le 11 mars [18]69 \*.

Mon cher ami,

La carte compendieuse que tu as eu la préve-

(1) Pierre-Ernest Pinard, ministre de l'Intérieur, qui soutint devant le Corps Législatif la fameuse loi sur la presse (janvier-février 1868), ainsi que la loi sur le droit de réunion (mars et mai 1868). Ce fut lui qui engagea une action violente contre les périodiques et, en particulier, *La Lanterne* d'Henri Rochefort, laquelle ne réussit qu'à donner aux pamphlets du temps une notoriété et une importance politique inattendues.

\* Papier à lettre blanc, encre noire, deux ff., texte au recto du 1<sup>er</sup> f.



nance de m'envoyer pour m'informer de ton entrée en prison (1) ne portant ni le plus mince désir d'une visite mienne, ni d'ailleurs le moindre renseignement pour l'aider à la faire, tu ne t'étonneras sans doute pas plus que tu ne te préoccuperas de mon absence qui aura lieu religieusement, à moins d'une lettre (qui eût pu être moins tardive), Sainte-Pélagie étant loin et mes instants étant comptés.

P. VERLAINE.

Rue Lécluse 26, Batignolles.

### XVIII

[Mars 1869] \*.

Mon cher ami,

Si je ne me suis pas rendu aujourd'hui dimanche à ton aimable invitation, n'en accuse que l'apparition du livre ci-joint qui a nécessité mille démarches empêcheuses d'aller à Pélagio, outre que ma concierge ne m'a remis ta lettre que ce matin à 10 heures.

Mais compte sur moi dimanche prochain, dès la 1<sup>re</sup> heure : tu sais si j'ai du temps à moi dans la semaine !

(1) Lepelletier venait alors d'entrer à Sainte-Pélagie, afin d'y purger une condamnation d'un mois, pour délit de presse.

\* Encre noire, 2 ff. ; la lettre occupe le recto du 1<sup>er</sup> f., le recto du 2<sup>e</sup> et, enfin, le verso du 1<sup>er</sup> feuillet. Elle est ornée d'une petite vignette bistre qui représente une tour de prison, d'où sort un bras tenant une lanterne allumée, papier choisi sans doute pour la circonstance,

Je t'envoie les *Fêtes Galantes* (1) pas pour des prunes. — (Service de presse —); donc un article écœurant d'éloges ou la mort. Zut pour Woinez (2). J'enverrai peut-être à Barbum (3).

A dimanche donc et la poignée de main de la solidarité.

P. VERLAINE.

En attendant que Rigault (4) me tranche la tête-queue-queue, serre lui bien la main de ma part.

Si tu peux m'écrire, tâche de le faire, tu dois avoir le temps.

## XIX

Le 8 avril [18]69 \*.

Mon cher ami,

Irás-tu demain soir à la réunion de Belleville [?]

(1) *Fêtes Galantes. Poésies*. Paris, Lemerre, 1869, in-12 (Réimpression : *Fêtes Galantes*. Paris. Vanier, 1886, in-18).

(2) Charles Woinez, rédacteur chargé de la critique littéraire au *Nain Jaune*, où collaborait Edmond Lepelletier. Paul Verlaine y donna quelques vers, dont une pièce : *Le Monstre*, non recueillie par l'éditeur de ses œuvres.

(3) Lisez : Jules Barbey d'Aurevilly, également rédacteur au *Nain Jaune*, chargé particulièrement de la rubrique d'Art dramatique.

(4) Raoul-Georges-Adolphe Rigault, futur procureur de la Commune, né à Paris le 16 septembre 1846, mort assassiné, rue Gay-Lussac, par un officier de l'armée de Versailles, le 24 mai 1871. Il avait été condisciple de Verlaine au Lycée Bonaparte. (Voyez : *Œuvres posthumes*, I, 163 : *Au Quartier, souvenirs des dernières années*.)

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff. ; texte au recto des deux ff.

J'y serai (1) — 8 heures, rue de Paris, n<sup>o</sup> 8. On rigolerait après la dissolution probable. — A propos, tu n'es qu'un pitre et qu'un berthoud (2) de ne pas encore avoir parlé des *Fêtes Galantes*. Je compte sur tout un numéro du journal le jour où tu t'y mettras (3). La chose en vaut la peine et le retard ne te sera pardonné qu'à ce prix.

Donc à demain 8 heures là-bas. En tout cas, je suis toujours à la Ville de 10 1/2 à 4.

Bien à toi,

P. VERLAINE.

## XX

Fampoux, chez M. Julien Dehée,

Pas-de-Calais, près d'Arras.

4 juin 1869 \*.

Très souffrant subitement, parti non moins vite. — Lettre de ma mère à mon chef. — Plus tard détails ou retour prompt, suivant réponse. Pense aux *Forgerons*, écris-moi et porte-toi bien.

Ton dévoué,

P. VERLAINE.

(1) Selon Lepelletier, il s'agissait sans doute d'une réunion politique, organisée en faveur de la candidature de Gambetta, à Belleville.

(2) Allusion à un vers funambulesque de Théodore de Banville.

(3) Il parut un article de Lepelletier dans un numéro du *Nain Jaune* de 1869.

\* Billet sur papier vergé, encre noire, 1 f., texte au recto.

## XXI

Fampoux, le 31 juillet 1869 \*.

[Mon ch... (biffé)] Vilain oiseau, — Sivry (1) qui est de passage ici m'apprend qu'il a oublié de te remettre une lettre dont je l'avais chargé pour toi. Je t'y prévenais de mon redépart et de mon assez mauvaise santé qui s'est améliorée d'ailleurs, et ce n'est pas malheureux. Il paraît, sale animal, qu'on ne te voit plus chez Battur (2). A quel crime travailles-tu donc en secret ? Pas à ma gloire toujours, éhonté folliculaire. Car je n'ai aucune nouvelle d'un article de toi relatif à ces fameuses et exquises *Fêtes Galantes*-là. Soyez donc un grand poète, ayez la condescendance de serrer la main à de vils gibiers de 7<sup>e</sup> chambre et de leur payer le bock de la revendication p<sup>r</sup> que ces porcs-là ne vous fassent pas un méchant bol de réclame dans leurs ignobles papiers qui trahissent jusqu'à la confiance, alors qu'on veut s'en servir utilement.

Et le *Parnasse* de Mérat ? Ce Woinez est obscène (3).

\* Papier vergé (105 × 135 mm.), encre noire, deux ff., recto et verso.

(1) Charles de Sivry (1848-1900), compositeur de musique, pianiste accompagnateur au *Chat Noir*, ; par la suite, beau-frère du poète. Verlaine lui dédia plusieurs poèmes, dans *Jadis et Naguère*, *Amour* et *Dédicaces*. C'est de lui que nous tenons le texte quasi primitif d'un des manuscrits de *Sagesse*, appartenant à M. Edouard Champion. On lui doit la musique de divers poèmes de Verlaine.

(2) Lisez : Baptiste, garçon de la Brasserie des Martyrs (Cf. Edmond Lepelletier, *ouvr. cité*).

(3) « Charles Woinez avait emprunté, par mon entremise et

Tu sais que la grande société de chez Nina (1) a été très chic : il y avait Olympe Audouard et on n'y a — ô bonheur ! — pas joué *Brididum* (2) à cause du départ subit du pp<sup>n</sup> acteur (moi, s. v. p.).

As-tu été chez Meurice tous ces jours-ci [?]. Quoi de neuf à Paris [?] Ici je suis en exil absolument et je ne sais rien de rien. As-tu envoyé qq<sup>e</sup> chose à Lemerre pour le *Parnasse* (3) ? Il paraît que le poème celle de Verlaine, le volume du *Parnasse Contemporain*, appartenant au poète Albert Mérat, pour un article sur les Parnassiens, qui ne parut jamais. » (Edmond Lepelletier, *Paul Verlaine*, p. 166).

(1) Anne-Marie-Claudine, dite Nina Gaillard, mariée en 1865 avec le comte Hector de Callias, rédacteur au *Figaro* et à *L'Artiste*. Née en Algérie, en 1844, on sait qu'elle se plaisait à réunir dans sa maison de la rue Chaptal, n<sup>o</sup> 17, et ensuite rue des Moines, l'élite de la jeunesse littéraire et des artistes. Son salon servait de lieu de rendez-vous à Charles Cros, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Dierx, Anatole France, Jean Richepin, François Coppée, Cabaner, etc. Séparée de son mari, en 1868 et, par la suite, devenue veuve, elle prit le nom de Nina de Villars. Elle mourut à Vanves (Seine), dans une maison de santé, le 22 juillet 1884, et fut inhumée dans la sépulture de la famille Gaillard. Elle laissait un recueil de poésies posthumes : *Feuillets parisiens* (Paris) Messager, 1885, in-18.) Le *Journal des Goncourt*, qui fourmille d'inexactitudes, lui a consacré quelques lignes fort erronées ; enfin un de ses anciens commensaux, Catulle Mendès, a rappelé en un roman satirique : *La Maison de la Vieille* (Paris, Charpentier, 1894, in-18), l'hospitalité qu'elle accordait à ses amis, et donné un tableau outré de ses réceptions.

(2) Lisez : *La Vieillesse de Brididi*, vaudeville d'Henri Rochefort.

(3) *Le Parnasse contemporain*, 2<sup>e</sup> série, 1869. — Voyez dans les *Mémoires d'un Veuif* (*Œuvres Complètes*, IV) une notice du poète sur le *Parnasse Contemporain*.



swedenborgien de Mendès (1) a paru dans *La Liberté*.

Je suis d'une orde paresse ; c'est à peine si depuis deux jours je me suis remis à la chose dérisoire appelée vers. Je me fie d'ailleurs à ton infâme fainéantise, ô pître fangeux, pour me savoir sur les bords de la Seine un pendant en flemme.

Tu vas, j'espère, vil misérable, me répondre bientôt (*Fampoux, Pas-de-Calais, chez M. Julien Dehée*) et me dire tout ce que tu fais. Ce ne peut être, du reste, que des infamies.

Je te serre en attendant les nageoires et suis ton ennemi bien cordial,

P. VERLAINE.

P.S. Mes respects et mes compliments chez toi.

XXII

[Août 1869] \*.

Mon cher Edmond,

Outre les volumes promis, je t'adresse quelques vers qui ne me paraissent indignes des honneurs de l'impression.

Si tu leur veux servir de parrain auprès de G. G. (2)

(1) *Hespérus*, poème swedenborgien, composé en 1869 et publié en 1872 (Paris, Libr. des Bibliophiles, in-18).

\* Fragment de papier de deuil (102 × 132 mm.), encre noire, 2 ff., recto et verso.

(2) Geoffroy Génesco, directeur du *Nain Jaune*. Les vers manquent dans le manuscrit original.



et par cette influence dont s'est bien trouvé Paulus, procurer asile au *Nain Jaune* (Réponse (s. t. p.) R[ue] Neuve, 49), tu auras mérité la reconnaissance de leur père, de ton

P. V.

Tous mes vœux pour le rétablissement de ton père. Me rappeler au souvenir de M<sup>me</sup> Lepelletier et de ta sœur.

Viotti (1) souhaite succès à tes coups de plume, et te fait savoir, par mon entremise, que le sieur Sivry, contrepontiste, n'a déserté encore la Neustrie (2).

En cas de succès, corriger *très diligemment* l'épreuve, et me restituer le manuscrit.

P. V.

### XXIII

[Août 1869]\*

Dès que M. Woinez aura fini de se servir du

(1) Lucien Viotti, condisciple de Verlaine au lycée Bonaparte. Incorporé dans un régiment de ligne, il disparut à une des attaques sous Paris, à la fin de 1870. On croit qu'il mourut à l'hôpital de Mayence. Verlaine lui voua une profonde affection que vint encore accroître le souvenir de sa fin mystérieuse. Voyez dans les *Mémoires d'un Veuf*, le chapitre intitulé : *A la mémoire de mon ami*.

(2) Charles de Sivry séjournait alors, avec sa famille, près d'Argentan (Orne).

\* Papier blanc quadrillé, 1 f., billet écrit hâtivement, au crayon ; non daté dans l'original.

*Parnasse*, de Mérat, rends-le lui bien vite (1).

A samedi, r. Chaptal (?) ou chez Battur.

P. VERLAINE.

## XXIV

Arras, le 7 août [18]69 \*.

Canaille améliorée,

Je reçois ta lettre et je te souhaite (ceci est de la musique) une guérison radi-cale (2), — et tes journaux dont j'enverrai le premier à Mérat, te remerciant bien cordialement du second. — Quittes ? ?

Sérieusement, tu l'eus ? — Tout, décidément ! Prison, et ça ! Te voilà sacré homme sérieux. Je crains bien pour ma part de ne jamais l'être ( — entendons-nous ! — ) quant à ça, car... — Silince, silince !

Donc, je villégiaturise à tout crin ! traduction : je m'em... nuie *sainement*. Car je vais mieux, au fond, matériellement et moralement... A preuve que je... — Silince ! silince !

Toujours paresseux d'ailleurs : raclures de tiroirs envoyées à Leglaire : et toi ? J'espère qu'à la réception de la présente, tu auras revu Battur... et Vénus — *vulgaris*, que je méprise aujourd'hui, puisque... silince ! silince !

(1) Voyez la lettre XXI.

\* Papier blanc quadrillé, encre noire, 2 ff., texte recto et verso du 1<sup>er</sup> et recto du second.

(2) Ici, l'auteur a dessiné quelques notes de musique indéchiffrables,

Ca t'agace, ce refrain-là ? Voir un peu les nuances du khœur humain, moi ça m'amuse. Ah ! Ah ! — Chacun sa façon. Toi tu... moi je... silence ! — assez ! —

Parlons d'autre chose. Je viens de voir ici l'un des rédac. de *L'Ordre*, journal « rouge » d'ici. Méridional, d'ailleurs. Très bon garçon. Réclames assurées... et mieux peut-être. On devient pratique ; se... soyons discret ! soyons-le, soyons-le ! Fampolliste depuis trois semaines, je deviens Léclusien pour une douzaine de jours. Donc chez M. *Auguste Dujardin. Lécluse (Nord), par Arleux.* — Et écris-moi, nom de bleu !! — (Je m'habitue à ne plus [jurer, ayant le projet de... silence ! silence tûjûrs).

Sivry m'est venu voir et est reparti depuis quelques jours, le lâche. Je l'irai reprendre dans des Seines inférieures, où il est, pour aller voir à Bruvoir (1) le seul Hugum (2), puis nous reviendrons dans les Paris obscènes, vers fin août. Pour moi, bural (3), pour lui, roi de Thulum (4).

A toi et à bientôt lettre, — pas ?

P. VERLAINE.

(1) Bruxelles.

(2) Victor Hugo, alors en exil. Notre jeune poète lui rendit visite dans le courant du mois d'août. Voyez dans les *Œuvres posthumes*, II, pp. 135 et ss., le texte des *Croquis de Belgique*.

(3) Allusion aux fonctions de Verlaine dans les bureaux de la Ville.

(4) Roi de Thulé.

## XXV

[1869] \*.

Cervelle de girouette ! Tu n'as point rempli mes instructions : j'avais écrit bien « *rhythme* » qu'on a imprimé mal (tu n'as donc vu clair ?) On a supprimé le A\*\*\* et la *date* ; pourquoi ? ? Tu le sais, j'ai la prétention de ne livrer à l'imprimeur rien qui ne soit *voulu* : je trouve donc mauvais qu'un imprimeur (ou autre) se mêle d'écimer et écauder ma livraison (1).

Après les récriminations, les compliments. Tu as été, cher Edmond, d'un bon vouloir, d'un empressement exquis : aussi te prié-je d'accepter céans mes plus sincères et affectueux remerciements.

Amitiés à tes parents.

P. V.

Ci-joint un sonnet (2). J'use, j'abuse...

## XXVI

## PRÉFECTURE

DU

Département de la Seine

Vendredi 5... [1869] \*\*.

Mon cher collabo-rateur,

Le temps ne te semble-t-il pas venu d'annoncer

\* Papier vergé blanc, 2 ff., encre noire, recto, signature illisible. Billet non daté.

(1) Il s'agit ici, vraisemblablement, de l'insertion de poèmes de Verlaine dans un recueil collectif. Nous n'avons pu retrouver ces vers.

(2) Le sonnet ne figure pas dans le manuscrit des lettres.

\*\* Papier vélin fort, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f. recto et verso du second ; sans date.

ces *Forgerons-là* (1) ? — Donc ne pourrais-tu pas rédiger à l'adresse de l'homme-horloge, (2) qui trouve les Parnassiens de si vilains bonshommes une note conçue à peu près comme suit :

« Notre pignouf de collaborateur, Mossieu Edmond Lepelletier met en ce moment la dernière main à un grrrand drame en prose, en 5 actes et 40.000 tableaux, intitulé les *Forgerons*. qu'il perpètre en société avec le célèbre Paul Verlaine.

« Ce dernier, poète délicat, auteur acclamé des *Poèmes Saturniens* (3), cette œuvre immense et des *Fêtes Galantes*, cette « charminte » fantaisie, indépendamment de ces sublimes *Vaincus-là*, est, en outre, l'auteur, en société avec M. Lucien Viotti, d'un opéra-bouffe que nous croyons appelé à un succès épatant, et dont le titre est jusqu'à présent : *Veau-*

(1) Allusion à un drame écrit en collaboration avec Edmond Lepelletier, dont l'exécution fut interrompue par la guerre et par les événements qui troublèrent ensuite la vie du poète. Le premier acte seul fut achevé, et le reste ne constitua guère qu'une sorte de scénario. Edmond Lepelletier en possédait le texte original, et il se proposait d'achever ce drame qui, dit-il, devançait *L'Assommoir*, comme tableau de mœurs ouvrières.

(2) Victor Cochinat, courriériste théâtral du *Nain Jaune*. Cochinat était nègre, ce qui permit à Verlaine de le comparer au personnage servant d'enseigne à un magasin de pendules, près de la Porte Saint-Denis.

(3) On sait que ce premier recueil des poésies de Verlaine avait paru chez Lemerre, en 1866. A en croire l'auteur, tous les poèmes de ce volume, ainsi que d'autres, écartés à dessein, avaient été composés avant l'année 1860 ; le poète n'avait point encore achevé ses études.

*cochard-et-fils* 1<sup>er</sup> (1). — Qu'on se le dise, MM. Offre-un-bock (2), Hervé, Léo Delibes et Lecoq et *tutti quanti* ! »

Je compte sur toi et je passe à d'autres exercices.

Je ne suis pas venu jeudi et je ne sors plus d'ailleurs depuis quelques jours, parce que *Veaucochard* doit être fini, présenté et joué d'ici à un mois ou deux. Je fais aujourd'hui vendredi infraction à cette règle-là parce que dîner au quartier *Ninâcum atque Sivrol and Cross (Carolus)*. (3) Toutefois jeudi je compte honorer tes salons de la présence de ton rancunier,

P. VERLAINE.

P.-S. : Viens me voir à la Ville, parbleu.

## XXVII

[1870] \*.

Abominable ivrogne,

Tu n'as peut-être pas oublié que tu dois venir déjeuner aujourd'hui vers 1 heure, rue Nicolet (4) — Je t'attends. Ne fais aucune allusion à ma soulogra-

(1) Il est douteux que cette œuvre fut écrite.

(2) Jacques Offenbach.

(3) « Chez M<sup>me</sup> Nina de Callias, avec Charles de Sivry et Charles Cros. »

\* Papier vergé, texte au crayon, 1 f., recto, non daté.

(4) Au domicile de M. et M<sup>me</sup> Mauté, futurs beaux-parents de Verlaine, chez lesquels le poète habitait depuis son mariage, le 11 août 1870.



phie d'hier. Je crois avoir dissimulé (par quel prodige d'hypocrisie ?) l'état flamboyant où m'avaient mis les absinthes, bitters et bocks d'hier.

Ton complice,

P. V.

## XXVIII

Le 30 septembre [1871] \*.

Mon cher ami,

Ma mère t'a dit, n'est-ce pas, les choses qui m'empêchaient absolument de me rendre à ton triste rendez-vous. Ta vieille amitié me pardonnera, j'en suis sûr, mon absence forcée et comprendra toute la part que je prends à ton affreux malheur. Agrée bien et fais bien agréer à Laure (1) l'expression des sentiments douloureux dont m'a frappé la mort de ton excellente mère. Écris-moi, je te prie, soit pour me dire de te venir voir tel jour, soit pour me prévenir du jour où tu viendrais me voir.

A bientôt.

Ton ami dévoué,

P. VERLAINE.

14 rue Nicolet. Paris-Montmartre.

\* Papier vergé blanc, encre noire altérée, 1 f., recto ; l'indication de l'année manque.

(1) Sœur de Edmond Lepelletier. M<sup>me</sup> Lepelletier mourut à Arcueil, le 29 septembre 1871.

## XXIX

[1872] \*.

Mon cher Edmond,

Je « voillage » vertigineusement. (1) Ecris-moi par ma mère, qui sait à peine « mes » adresses, tant je « voillage » ! Précise *l'ordre et la marche*. Rime-moi et écris-moi rue Lécluse, 26. — Ça parviendra — ma mère ayant un aperçu vague de mes stations... psitt ! psitt ! — Messieurs, en wagon !

Ton

P. V.

Respects à « Madame » et bons souhaits.

M. E. Lepelletier, 26, rue Lécluse, Paris-Batign. (2)

## XXX

[Septembre 1872 ?] \*\*.

Mon cher ami, tu es certainement au courant de toute cette affaire, car il paraît que ma femme, — après m'avoir écrit lettres illogiques sur lettres insensées, rentre enfin dans sa vraie nature qui est

\* Papier vergé (102 × 135 mm.), encre noire, 2 ff., texte au recto, billet non daté.

(1) Allusion au voyage que Verlaine fit dans les derniers mois de l'année 1872, en compagnie de Rimbaud. Voy. p. 38, n. 2.

(2) Lepelletier est sans doute écrit là par erreur, dans l'original, au lieu de : *P. Verlaine*.

\*\* Papier vergé mince, encre noire, 1 f., recto et verso, non daté.

*pratique* et bavarde... (1) à l'excès. Ne me demande-t-elle pas 1.200 fr. de pension ! Ne veut-elle pas me faire interdire ! Tout ça, parce que je ne peux plus vivre sous le toit beau-paternel, ainsi que toute ma vie, depuis que j'ai eu la bêtise d'entrer chez des *beaux parents*, toutes mes lettres, toutes mes paroles, tous mes actes l'ont archi-prouvé. Puis il paraît qu'elle clabarde sur mon départ avec Rimbaud (2) ; avec ça que c'est compromettant pour un homme de voyager avec un ami ! — Ah ! elle oublie donc qu'elle est, elle, femme, restée *seule* deux mois à Périgueux et que j'ignorais son adresse ! Mais à quoi bon te rabâcher tout ça que tu sais et que tu comprends aussi bien que moi.

Le fait est que je suis horriblement triste, car j'aime ma femme trop : tu m'as vu du reste, ta sœur aussi, dans ce fatal mois de février, — mais tout en souffrant jusqu'à en-évidemment-bientôt mourir, je

(1) Les mots : *et bavarde*, ont été ajoutés en surcharge.

(2) C'est en octobre 1871 que Verlaine fit la connaissance de Rimbaud. Voyez les *Œuvres posthumes*, II, p. 275 : *Nouvelles Notes sur Rimbaud*. Il quitta Paris fin juillet 1872, en compagnie de ce dernier, et après un court séjour à Arras, voyagea dans le Nord. M<sup>me</sup> Mathilde Verlaine, profitant de l'absence de son époux et tenant pour exacts, selon Lepelletier, les propos colportés au sujet de l'intimité des deux amis, se résolut à rompre les liens conjugaux. Poussée par ses parents, elle fit choix d'un avoué, maître Guyot-Sionnest, qui prépara la séparation. Livré à lui-même, Verlaine commença cette existence vagabonde qui, de l'Angleterre à Bruxelles et de Bruxelles à la prison de Mons, devait le conduire peu à peu, et après maintes pérégrinations, à demander aux hôpitaux un dernier refuge pour son infortuné génie.

passé du moins par moins d'horreur douceâtre (c'est la pire), par moins de coups d'épingle, de piqûres de punaise, que dans cette exécration maison Nicolet. Je désire ardemment que ma femme revienne à moi, certes, et c'est même le seul espoir qui me soutienne encore (et Dieu sait, si cela arrive, comme elle reconnaîtra toute la sincérité de mes protestations incessantes), mais *jamais plus* je ne rentrerai là-dedans ! d'où toutes les taquineries, indécrottes, crochetages de tiroirs (que c'en est un tic) et autres menues provocations, m'ont expulsé, haineux et défiant, moi toute tendresse et toute naïveté, hélas !

Mais assez geindre.

Tu me feras le plus grand plaisir en m'écrivant. Avant de te donner une adresse définitive, je te prierai d'ainsi rédiger tes adresses à moi : M. P. Verlaine, chez M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Verlaine, 26, rue Lécuse. Bâtignolles, Paris. Je le répète, tu me feras le plus grand plaisir, car, si tu es *mauvaise langue*, je te crois bon ami, et tu sais que je suis le tien bien sincère. Ecris-moi donc vite.

Mes meilleures amitiés à ta charmante femme, ainsi qu'à ton excellente sœur.

Ton pauvre vieux,

P. V.

(Serre pincés à Oliveira, notre Nanteuil (1), Charlor (2), Battur et autres bons bougres !)

Il va sans dire que j'excepte de mes imprécations

(1) Lisez : Monanteuil, publiciste et violoniste, ami du poète.

(2) Charly, compagnon de jeunesse de Verlaine.

M<sup>me</sup> Mauté (1) qui fut toujours très bien, et Sivry qui n'a qu'un tort, qui est *d'un peu lâcher*.

Je ne te donne pas adresse parce que toi *mauvaise langue*, d'abord, et ensuite moi wagonner et paquebotter insensément : pas t'en formaliser et m'écrire vite, vite, vite.

A une proche occase, t'écrirai très curieux détails pittoresques et enverrai vers nouveau-modèle très bien ; mais écris et envoie, toi aussi.

Serre pince,

P.-V.

### XXXI

*M. P. Verlaine, à Londres, Angleterre poste restante.  
(Ecrire très lisiblement et beaucoup !)*

[Septembre 1872] \*.

« Je ne geindrai pas comme Ovide ! » et j'aborderai tout de suite le chapitre : *Impressions de voyages* (2). Plat comme une punaise qui serait noire,

(1) Verlaine garda toujours un sentiment très affectueux pour sa belle-mère. On en peut juger par un beau poème qu'il lui consacra après sa mort. On trouvera cette pièce dans *Confessions* (*Œuvres complètes*, V, 148 :

« Vous fûtes douce et bonne en nos tristes tempêtes... »

\* Papier vergé, encre noire, 2 ff., recto et verso ; sans date.

(2) Verlaine arriva en Angleterre dans les premiers jours de septembre 1872. Il a raconté, plus tard, dans un curieux article publié en anglais dans *Fortnightly Review* (juillet 1894, p. 70), et dont l'original français n'a pas été totalement retrouvé, les souvenirs de son premier voyage à Londres. « Un samedi soir,



London ! Petites maisons noirousses, ou grand bahuts « gothiques » et « vénitiens ». Quatre ou cinq cafés potables, (et encore Battur en rirait bien), tout le reste c'est des *dining-rooms* où l'on ne boit pas et des *coffee houses* d'où l'Esprit (spirits) est soigneusement écarté. « *Nous ne tenons pas d'esprit* », m'a répondu une « maid » à qui je posais cette question insidieuse : *One absinth, if you please, mademoisell !* » Une nuée de *boys rouges* « *frotte vos bottes* » du soir au matin pour un penny : quand ils ont obtenu, grâce à leur mélange sirupeux, ce vernis dont Labertauière croit avoir accaparé le secret (1), ils lèchent, — positivement — votre soulier, et repartent de plus belle, la brosse molle d'une pince et de l'autre la brosse dure... et la botte reluit, sacrebleu ! Ici c'est le triomphe du haillon : impossible de rêver des

écrit-il, je m'embarquai à Ostende, pour Douvres, en compagnie d'Arthur Rimbaud, le grand enfant-poète. Pendant les sept ou huit heures d'une traversée plutôt mauvaise (c'était la première fois pour nous deux), nous constatâmes l'excellence de notre pied marin, et ce, en dépit d'une déplorable exhibition de mal de mer, chez la plupart de nos compagnons de voyage. Il faisait nuit quand nous débarquâmes et nous dûmes dormir à Douvres... » Il ajoute, après quelques détails sur ce premier contact avec la terre anglaise : « Je dois, en toute humilité, affirmer que mon premier séjour à Londres fut d'un genre plutôt frivole ; pour ne pas me servir d'une expression plus forte, et que j'y perdis presque complètement cet esprit de sérieux, dont je me suis, depuis lors, rarement écarté. » La traduction des lignes qui précèdent est empruntée à l'excellent travail de M. Jean Aubry : *Paul Verlaine et l'Angleterre, 1879-1893, Revue de Paris, 1918.*

(1) Personnage d'un monologue que débitait l'acteur Francès, chez Nina de Callias (*Note de Ed. Lepelletier*).



loques pareilles, — par exemple, grâce à l'abominable multiplication des petits décrotteurs rouges, il n'y a pas un immonde mendiant dont les « souliers », semelles et orteils y compris, ne soient cirés comme feu Cyrus lui-même ! Je te parlais des *cafés sortables* tout à l'heure : jamais on n'a rien vu de si pauvre, de plus mal assorti : garçons idiots aux doigts sales, dorures écaillées, *peintures* dont rougiraient Jean de Redon et Ducornet eux-mêmes. Et les théâtres ! (l'odeur des pieds montait) ; acteurs du temps de feu le vertueux Moessard, des cris de bête, des actrices maigres à faire pleurer ; — dans les bals publics, *aucun piston* — le *chahut* seulement au théâtre. — Dans *Le Roi Carotte*, on a intercalé, en plein ballet, un quadrille de clodoches, tenu par des femmes... oh, la, la, quelles femmes ! Dans les cafés-concerts, Alhambra, Grecian Theater, etc... on danse la gigue, entre deux *God save*, — ah par exemple, on y bafoue les Jésuites, et je *ne sais comment* les pitres chargés de cette exécution ressemblent tous à Leconte de Lisle : c'est inouï de ressemblance !

D'ailleurs, la Tamise est superbe : figure-toi un immense tourbillon de boue, quelque chose comme un gigantesque goguenau débordant. Ponts véritablement babyloniens, avec des centaines de piles en fonte, grosses et hautes comme feu la Colonne (1) et peintes en rouge-sang.

Il fait depuis mon arrivée un temps superbe, c'est-à-dire imagine un soleil couchant vu à travers un

(1) La Colonne Vendôme qui, on le sait, déboulonnée pendant la Commune, n'avait pas encore été réédifiée.

crêpe gris. Mais grâce à l'inouïe circulation de voitures, cabs, omnibus (infects par parenthèse), tramways, chemins de fer incessants sur des ponts de fonte splendides, de grandeur lourde, passants incroyablement brutaux, criards (les canards doivent être d'origine anglaise), l'aspect des rues est, sinon parisien (ô blasphème !) du moins, très distrayant. A une autre lettre, plus de détails ! et des dessins. — Ah ! *un nota-bene* : tout ce que je t'ai dit relativement aux haillons, ne s'applique qu'aux beaux quartiers : Regent-street, Piccadilly, Leicester et Trafalgar Square, Mansion House. Zuze un peu quand j'aurai vu les *vrais* quartiers pauvres. Au résumé, très inattendu, tout ça, et cent fois plus *amusant* que les Italies, Espagnes et autres bords du Rhin. A un prochain courrier, détails sur le dimanche ici.

Ci-joint un poème nouveau (1). Qu'est-ce que ce feuilleton promis ?

Compliments à M<sup>me</sup> Lepelletier et à Laure.

Ton vieux,

P. VERLAINE.

J'aurai sans doute bientôt une demeure fixe : t'auras l'adresse et *n'en parleras pas trop*.

Ici pas vu de Français, sinon Régamey (2) — très

(1) Ce poème ne figure point à la suite de la lettre, dans le manuscrit. Il appartenait, sans nul doute, aux *Romances sans paroles*.

(2) Élie-Félix Régamey, dessinateur français, né à Paris, le 7 août 1844, auteur de ce curieux ouvrage : *Verlaine dessinateur*, (Paris, Floury, 1896, in-18). C'est à lui que nous devons de connaître exactement la date d'arrivée en Angleterre du poète, le 10 septembre 1872.

gentil. — Peut-être logerai-je dans l'ancien *room* de « Vermèche » (1) qui vient de se marier, l'insensé : j'espère voir bientôt tous ces bons bougres.

## XXXII

Londres, le 24 septembre [18]72. \*

Mon cher Edmond,

D'abord des reproches sur ton absence de lettres, — puis, avant la suite des détails londoniens, — quelques conseils que je te vais demander.

Ayant fui, Loth imprévoyant, la Gomorrhe de la rue Nicolet, sans rien du tout emporter, me voici *nudus, pauper*, sans livres, tableaux et tous autres objets à moi appartenant et détenus par l'aimable famille que tu sais, sans que je sache le moyen de leur faire cracher tout ça. Veilles m'induire dans les voies amiables, s'il se peut, ou bien (alors !) *lécales* de rattraper mon *fade*. Explique-moi ça bien.

Il y a bien l'*enfant* (2) aussi, que l'on voudrait bien

(1) Eugène Vermersch, publiciste, né à Lille, le 5 juin 1843, mort fou, le 9 octobre 1878, à l'asile de Colney, Hatch (Angleterre). On sait qu'il prit part au mouvement de la Commune. Réfugié à Londres, il y fit paraître un journal français, *L'Avenir* (1872), dans lequel on trouve citée (jeudi 13 novembre 1872) une poésie de Verlaine, intitulée : *Des Morts, 2 juin 1832-avril 1834*, que M. Jean-Aubry a réimprimée (art. cité), mais qu'on chercherait en vain dans les œuvres du poète. Très lié avec Vermersch, Paul Verlaine écrivit la préface d'un roman posthume laissé par celui-ci : *L'Infamie humaine*. Paris, Lemerre, 1890, in-18.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto et verso.

(2) Georges Verlaine, né le 31 octobre 1871. — Voyez : Ed. Lepelletier, ouvr. cité.

m'escamoter et qu'en attendant, on *cache à ma mère* (qui, nom de Dieu ! n'en peut mais), mais pour ça, comme c'est un délit atroce, point, je pense, ne m'est besoin de m'en remettre à autre chose qu'aux justices humaine ou *divine* ! De cette dernière, s'il le faut, je serai le bras *provoqué*.

Aux détails londoniens maintenant.

Point encore de brouillard : ça rappelle Paris en octobre ; c'est, paraît-il, pour dans un mois : j'attends. Et en attendant, je travaille beaucoup. Des journaux français *sérieux* (1) se fondent ici j'intrigue et crois que j'en serai. Puis je connais ici des négociants. Puis, bien qu'en effet, peu heureux, par suite des petites sécheresses et des énormes indécidatesses de certaines gens, — me voici tout courageux et les manches retroussées : bref, comme *Le Prêtre marié*, de ce c... de Barbey, je ne suis pas encore *si charogne que ça* !

Moins triste que sa réputation, Londres ; il est vrai qu'il faut être comme moi, au fond, très chercheur, pour y trouver quelque distraction : j'en trouve beaucoup. Mais des cafés propres, nix, nix ! Il se faut résigner aux immondes caboulots, dits *french coffee house*, ou alors aux boîtes à commis-voyageurs de *Leicester square*. N'importe ! C'est très bien cette incroyable ville, noire comme les corbeaux et bruyante comme les canards, prude avec *tous les vices se proposant*, saouïe sempiternellement, en dépit

(1) Allusion à la fondation du journal d'Eugène Vermersch, *L'Avenir*, qui parut le 5 octobre 1872, et dont la destinée éphémère ne dépassa pas le 16 novembre suivant.

de *bills* ridicules sur l'ivrognerie, immense, bien qu'au fond elle ne soit qu'un ramassis de petites villes cancanières, rivales, laides et plates, sans *monuments aucuns*, sauf ses interminables docks, (qui suffisent d'ailleurs à ma poétique de plus en plus *moderniste*). C'est très bien ! au fond, malgré les ridiculités sans nombre que je renonce, à la fin, à t'énumérer.

Ci-joints deux petits poèmes (1) à la suite de celui que je t'ai envoyé ; je me propose de les faire imprimer, avec d'autres (congénères et d'un tout autre genre) sous le titre de *Romances sans paroles*, ici, dans un mois. Je compte sur toi pour réclames.

Amitiés à ta femme et à ta sœur et écris-moi plus souvent foutre !

Ton

P. VERLAINE.

M'écrire : Howland Street, 34-35 (W), Londres, Angleterre (2).

(1) Ces poèmes manquent dans le recueil manuscrit. Nous avons eu la bonne fortune de les retrouver parmi une série de pièces autographes, communiquées par M. A. Saffrey et appartenant aux *Romances sans paroles*. Ce sont les premières strophes de la pièce intitulée : *Birds in the Night*.

(2) « La maison qu'habitait Verlaine, à cette époque, — écrit en substance M. Jean Aubry — existe toujours ; elle se trouve à gauche, en venant de Tottenham Court road, peu après avoir traversé Charlotte street ; c'est une maison de style Adams qui ne manque pas d'un certain galbe, avec sa façade aux fenêtres hautes ornementées d'une façon un peu arabisante ». (*Paul Verlaine et l'Angleterre, 1872-1893, Revue de Paris, 13 oct. 1918, p. 805<sup>1</sup>*.)



## XXXIII

Londres, octobre [18]72 \*.

Cher ami, en attendant une lettre de toi, relative à mes misérables affaires, quelques nouvelles et d'autres détails londoniens.

Vu Lissagaray (1) et remis ta lettre : il demeure maintenant *Newmann Street, 30-Oxford Street*. Il doit bientôt te répondre.

Vu Matuszewicks (2), plein d'excellents renseignements relatifs aux journaux où écrire pécuniairement.

Aux détails !

Le brouillard commence à montrer le bout de son sale nez. Tout le monde ici tousse, excepté moi. Il est vrai que moi — tu me connais — plein de flanelle, cache-nez, coton dans l'oreille, et autres précautions aussi ridicules à Paris qu' *honorables* ici. Le grog et le punch inaugurent leur sirupeux empire ; mais à moi que me chaut ! Du pale ale et du stout ale encore ; aussi me porté-je aussi bien que ma pauvre tête, toute à ces vilaines manœuvres à déjouer, me le peut permettre.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 3 ff., recto et verso.

(1) Prosper-Olivier Lissagaray, publiciste, né à Auch (Gers) le 24 novembre 1838. Mêlé de manière très active au mouvement de la Commune, il échappa à la répression et gagna l'Angleterre, d'où il ne revint qu'en vertu de la loi d'amnistie de juillet 1880. Il mourut à Paris, vers 1905.

(2) Officier de l'armée, compromis dans la Commune (*Notes de Lepelletier*).



Et puis, il pleut, il pleut à fondre certain cœur sec que tu connais, moins hélas ! que moi ! Aussi les théâtres regorgent. Je vais ce soir à *L'Œil crevé*, d'Hervé, — adapté à la scène anglaise et en anglais — (Opéra-Comic-Strand), et je t'écris ceci de Leicester square, *Café de la Sablonnière et de Provence*, bon petit endroit que je recommande à tous voyageurs : au moins pas de Bordelais, ni d'Italiens, — personne jamais, sinon des mangeurs — à la table d'hôte. Dans la salle où je suis, nous sommes deux buveurs d'ale.

Chapitre des femmes : chignons incroyables, bracelets de velours avec boucles d'acier, châles rouges (*comme des saignements de nez* — a dit très justement Vallès) ; toutes jolies avec une expression méchante et des voix d'« anges ». On ne peut croire tout le charme qu'il y a dans cette petite phrase « old cunt ! » (cherche l'analogue en français car le dictionnaire point n'en parle) adressée tous les soirs à de vieux messieurs mieux mis que fort équilibrés, par d'exquises *miss (sic)* à la longue jupe de satin groseille, jaspée de boue, tigrée de consommés épandues, trouée de chiures de cigarettes. Ces propos-là se tiennent généralement dans Regent Street, Soho, Leic. Sq., et autres quartiers franco-belges. Il paraît que dans la Cité, c'est plus pire. J'irai y voir.

Des nègres comme s'il en neigeait, au café-concert, dans la rue, partout ! Excellents farceurs du reste, et coutumiers du pied-au-cul, comme plusieurs France (Anatole). Importation d'Amérique, d'ailleurs.

Aux vitrines, des photographies : Stanley, Liwings-  
tone, Badingue, Ugénie, Charognard — ô que d'Ugê-  
nies ! — (dans les 32 positions) —. C'est importun,  
parole ! Mais pas band..., ô que non pas !

Donc, Daudet a fait four (1) et *Abeilard* pas (2).  
Tant mieux ! Pourtant Busnach et Clairville ont été  
bien cruels de marier ce dernier : sur ce, et sur l'air  
de *Chilpéric* :

Reste célibataire,  
Mon garçon,  
C'est bien ce qu'il faut faire  
Le reste est... *cunt* !  
Etc...

Vu enfin Vermersch (très aimable, et sa femme  
très charmante). Ils élèvent une souris blanche. (Ces  
communards ! c'est bien d'eux !)

Vu *L'Œil crevé* (3) — car je t'écris ceci trois jours  
après le commencement de cette lettre — : très drôle ;  
la *Langouste atmosphérique* (4) est remplacée par  
une chanson à boire que chante le Bailly. La flèche

(1) Allusion probable aux premières représentations de l'*Ar-  
lésienne*. L'œuvre d'Alphonse Daudet fut jouée pour la première  
fois, sans succès, au Théâtre du Vaudeville, le 1<sup>er</sup> octobre 1872.

(2) *Héloïse et Abeilard*, opéra-comique en trois actes, par  
Clairville et W. Busnach, musique de H. Litolf (Paris, Bathlot,  
1872, in-8°).

(3) Opéra-bouffe de F. Hervé, représenté pour la première  
fois aux Folies Dramatiques, le 12 octobre 1867.

(4) Voyez dans *Dédicaces (Œuvres Complètes, III)* le poème  
LXIII : A Raymond Maygrier.:

Comme la langouste d'Hervé...

en diamant est supprimée. Le rôle d'Alexandrivore est tenu par une femme. Très drôle le duc d'En face.

Vu aussi *Macbeth*. L'orchestre prélude par l'ouverture de *La Dame Blanche*, et, dans les entractes, joue des quadrilles d'Olivier Métra (*sic*). D'ailleurs, d'assez beaux décors. Ceci à Princess-Théâtre.

O mon ami ! les allumettes d'ici ! Ça pète comme un pet et ça ne s'enflamme *jamais*, entends-tu, *jamais* ; il y aurait une fortune à faire, à importer — malgré leur prix, — des allumettes françaises. Et quel service rendu aux pauvres fumeurs ! J'y songe.

Je compte entrer sous très peu de jours dans une grosse maison d'ici, où l'on gagne assez. En attendant, je fais des travaux pour des journaux américains, assez bons payeurs. Enfin, je végète moins que ne s'y attendaient les bons bougres de la rue Nicolet, quoique toujours bien triste de cette révolte de ma femme, pour qui ma mère et moi avons pourtant, elle tout fait, moi, tout subi, tu le sais.

Répons-moi vite, toujours : Howland St 34, 35.  
W. Amitiés chez toi.

Ton P. V.

Vermersch doit faire vendredi soir une conférence sur T. Gautier. Ça sera un beau tapage dans la presse sale. J'y serai et t'en rendrai compte. Tu pourras utiliser mon compte rendu de la conférence Vermersch, dans *Le Peuple*.

## XXXIV

*Londres, même adresse*

Howland Street 34-35 (W). Fitzroy Square.

[Octobre 1872] \*.

Merci de ta bonne lettre et des détails sur Kopp et Laya (1). Je reprends ceux sur ici : Leicester Sq. est une place inculte entourée de sales arbres et au milieu de laquelle est un cheval en zinc, peint en rouge et décapité de son cavalier, — Georges IV, je crois — un jour de meeting orageux. On a voulu depuis replacer l'homme sur sa bête, mais la place appartient à un homme d'esprit qui n'a pas permis ce reboulonnement, au nom de quelque chose comme un bail durable encore 45 ans : 45 ans de joie pour l'étranger. Là sont donc les « cafés » français, fréquentés par les seuls commis-voyageurs. Les communards sont tous égailés dans les faubourgs où ils se tiennent tranquilles, sauf Oudet, Landeck et Vésinier, récemment exécutés dans une assemblée générale des Proscrits et qui font un bien bon journal, *La Fédération*, qu'on dit soutenu par Badingue. Est-ce vrai ? Moi, je m'en fous, étant bien résolu à fréquenter le moins possible ces messieurs. Sauf An-

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto, verso, sans date.

(1) On trouvera dans une note relative à la lettre adressée de Londres, le 5 oct. 1872, à Émile Blémont, quelques précisions sur les deux personnages ici mentionnés.

drieux (1), homme très rassis et lettré, et Régamey très gentil et très parisien, je n'ai encore vu personne de connaissance, du moins fixé ici. Car j'ai déjeuné hier avec Guttin, de passage pour affaires : il m'a demandé de tes nouvelles. Nous avons parlé de Boutier, dit l'aimable, et juge quelles bosses de rires, tant que le Cazoar fut sur le tapis : Goûn, goûn, goûn. Puis il m'a raconté que durant la dernière semaine de mai 71, il était réfugié dans le même local que Mérat : ô alors la gaîté devint du spasme ! Ce Mérat, quel talent !

Tabac immonde ici, cigares inabordables. Quand on veut ch..., il ne faut pas demander *les lieux*, ni même les water-closet. On dit : *the W. C.* (double you çï) ? Pour pisser simplement, je ne sais pas encore. — Quant à *l'amour* ici, — il paraît que les dix doigts des dames jouent un plus grand rôle autour des pénis insulaires que le *barbatum antrum*, tant nombreux sont les cas d'...insolation ! Ces dames, d'ailleurs très jolies, marchent en canard, parlent avec des voix de gabiers et ne changent *jamais* de chemise. Il va sans dire que je parle des femmes chic. Zuze un peu du reste !

La Cité est un quartier vraiment intéressant : une activité inouïe dans des rues assez étroites, noires, mais flanquées de belles maisons : offices, banques, entrepôts, etc... Poussé l'autre jour en bateau jusqu'à Wolwich, — les docks sont inouïs : Carthage, Tyr et tout réuni, quoi ! — Regent-Street, *le beau quartier*, — heu, heu ! — la Chaussée d'Antin du

(1) Jules Andrieux, membre de la Commune (1820-1884).



temps [de] Louis-Philippe ; étalages de province, passants mis comme des sauvages endimanchés, peu de voitures, *pas d'équipage, aucun !*

En résumé, sauf son immensité et sa très-imposante activité commerciale, presque effrayante, même pour tout autre qu'un Parisien, Londres est un immense Carpentras, — et moi qui viens de Bruxelles tant moqué, je déclare Bruxelles une très charmante grande ville (400.000 habitants) plus belle et plus riche en beaucoup d'endroits que Paris, regorgeant de splendides cafés, restaurants, théâtres, bals et autres lieux, tandis que ce fameux London ne peut être aux yeux du Sage qu'un Carpentras dégingandé, je le répète, et encore peut-être calomnié-je Carpentras.

Lissagaray pas encore de retour. Dès que, porterai lettre.

Merci des bons détails pratiques. J'en profiterai. J'ai écrit à ma femme relativement au rapatriage de mes affaires. Si récalcitrante, agirai autrement.

Bien triste tout de même de toutes ces indécitesses, grossièretés, perfidies vulgaires et fractures récidivistes de tiroirs. Plus triste encore de cet abandon de moi par ma femme, en faveur d'un tel beau-père. Je dis abandon, puisque je n'ai cessé de l'appeler auprès de moi et qu'elle ne m'écrit même plus, après avoir été déblatérer follement sur moi, et insulter ma mère, *à qui elle n'envoie même pas mon fils !* Dis tout ça aux *ébahis* d'entre nos amis.



Ecris-moi souvent. Compliments chez toi.

Cordialement,

P. V.

Mets-moi donc au courant de tous potins sur mon compte.

XXXV

[1<sup>er</sup> ou 2 novembre 1872] \*.

Je te galoppe à la diable quelques mots sur la conférence Vermersch (1) : c'était au 1<sup>er</sup> étage d'un public house sis *Old Compton Street 6 et 7. Soho.*

Vermersch très élégant, très éloquent ; il a répudié, avec beaucoup de bon goût, le facile courage d'engueuler *ici* le *bonapartisme* de Gautier. Toute littéraire sa conférence, très intéressante, très anecdotique, et très applaudie par les très nombreux Anglais, Français (des plus distingués et des *moins communards*, pour la plupart) lesquels disaient en sortant : *Ces bougres-là tout de même, c'est aussi honnête que des honnêtes gens, et c'est plus spirituel* (textuel).

Cette conférence est, d'ailleurs, la première d'une série dont la seconde sera (vendredi prochain) (2) sur Blanqui ; tu en auras des nouvelles par ton trop négligé,

P. VERLAINE.

\* Papier vergé blanc, encre violette, 1 f., recto et verso. Billet sans date, qui paraît compléter le texte de la précédente lettre.

(1) Selon M. Jean Aubry, cette conférence dut avoir lieu le vendredi 1<sup>er</sup> novembre 1872.

(2) Littéralement, dans le texte autographe : *Vendredain prochi.*

## XXXVI

Londres, 34-35 [8 novembre 1872] \*.

Merci de tes bons conseils, mon cher ami, je les suivrai, bien qu'il m'eût été doux de quelque peu confondre tout de suite les abominables calomnies dont on me crible dans je ne sais quel but de chantage. J'avais à cet effet préparé un mémoire, qui, alors, me servira plus tard. Là-dedans j'expose avec lucidité et, je le crois, avec une émotion communicative tout ce que cette malheureuse m'a fait souffrir et tout ce qui a amené mes morosités de la fin. Quant à l'immonde accusation, je la pulvérise, pensé-je, terriblement et en rejette tout le dégoûtant opprobre sur ces misérables. J'y dis les inouïes perfidies de ces derniers temps et je démontre clair comme le jour que toute cette affaire de c.l, qu'on a l'infamie de me reprocher, est une simple intimidation (*sive* chantage), à l'effet d'une pension plus grosse. Tous les illogismes, indécicatesses, mensonges et ruses, tout y passe. J'y expose, dans une analyse psychique, mais très claire et très sobre, sans phrase ni paradoxe, les mobiles hautement honorables et sympathiques de ma très réelle, très profonde et *très-persévérante* amitié pour Rimbaud, — je n'ajouterai pas *très pure* — fi donc ! D'ailleurs, tu en auras connaissance au premier jour, et m'en écriras ton avis, puisque tu veux bien m'offrir tes bons offices

\* Papier vergé blanc, encre noire, 3 ff., recto, verso ; lettre non datée.

d'ami et d'homme versé en la matière, offices que j'accepte de tout cœur.

Je vais m'occuper de récupérer mes hardes et bibelots qu'ils persistent à me détenir, malgré une demande officieuse que je leur avais envoyée, sous la forme d'une lettre très affectueuse à ma femme.

Il va sans dire que si des amis continuent à *hésiter* et surtout si l'on sait de quoi il s'agit dans l'assignation, je t'autorise à répéter tout ce que je te dis là, au besoin à leur montrer mes lettres, — à moins que tu ne croies meilleur de garder le silence.

J'ai reçu une bonne lettre de Blémont et de V. Hugo à qui j'avais écrit avant de connaître l'assignation. Faut-il, sur la matière, leur écrire maintenant ?

Pardon de t'occuper si longtemps de mes affaires. Je reprends mes détails londoniens.

Ce n'est pas ma faute si je reviens si souvent sur les « pissotières », mais c'est en vérité une mine inépuisable d'observations. Ce sont d'assez grands — et rares ! — monuments en fonte, avec box pour les visiteurs. Au fond de chaque box, se lit en lettres repoussées la belle affaire suivante : *Please to adjust your dress before leaving* (1). Je quitte pour aujourd'hui cette intéressante institution, sur laquelle sans doute j'aurai encore à observer et j'arrive aux

#### DIMANCHES A LONDRES

qui sont véritablement la fête du [b.] Dieu (2); juges-en :

(1) « Ajustez, s'il vous plaît, votre vêtement avant de sortir. »

(2) Littéralement : *du C.. Dieu*. La même expression se trouve au cours des pages 56, 57, 82 [C]...*dieusard*).

Jusqu'à 1 heure de relevée, tout fermé, tout ! De 1 à 3 heures, de très rares public house et dining-rooms s'entrebâillent (sous la réserve des courroies formidables dont je t'ai parlé déjà) (1) et sous l'œil du policeman qui, montre en main, surveille l'ouverture et la fermeture. De 6 h. à 11 h. du soir, même jeu. En dehors de ces établissements, tout chôme jusqu'aux décrotteurs indépendants, dont l'un qui cirait mes bottines s'est vu, ce dernier *Sunday*, véhémentement réprimandé par un « serpent » (2) qui passait. J'ai dit *décrotteurs indépendants*, parce que les gosses rouges, que je t'ai dénoncés déjà, sont exploités par une société de charité qui, bien entendu, leur fait passer le jour du Lord à adorer ce dernier. Portes, chemins de fer (entre l'heure des offices), paquebots maritimes, toutes les administrations sont mortes, sauf le télégramme et les bateaux desservant la Tamise ; entre parenthèse, on *y boit* dans ces bateaux, en dehors des laps légaux ; que de pochards, ce jour-là, arpentent Londres, de Wolwich à Bettersea ! Mais pour manger, « il est midi sonné ! » — Nul théâtre, naturellement. Des prêches et des chantages de cantiques partout en plein air jusque dans le français (donc shocking) Leicester-Square.

Ces calotinades — et autres c...eries, ont redoublé depuis certaine loi datant de juillet dernier. Les pochards, naturellement, ont réclamé. Je t'envoie à l'appui une pièce où tu liras avec plaisir que plusieurs de nos confrères d'Outre-Manche ont com-

(1) Les mots entre parenthèse, sont en marge dans l'original. (2) Sergent de ville.

battu le bon combat. Mais le [b].. Dieu l'a emporté — Et « ce » fut *justice* ! Amen !

Mais voici le comble. Il y a dans Regent street un photographe-enlumineur dont le great attraction est un portrait de femme peinte en trompe l'œil, d'une façon d'ailleurs très réussie, et qui sous un rideau soulevé semble inviter le passant à entrer. Les dimanches, rideau baissé, disparue l'ingénieuse image : elle ne doit pas *travailler* le dimanche ; *elle ne trompe pas l'œil*, de par le susdit [B].. Dieu, le bien nommé, n'est-ce pas, décidément ?

Ouff ! et dire que j'en ai encore plus à te dire sur ce préccellent sujet, plus inépuisable encore que ces « pissotières », insondables pourtant.

Ma vie ici est toute intellectuelle. Je n'ai jamais plus travaillé qu'à présent. Débarrassé que je suis des mille papotages, cancans, taquineries, commérages et potains dont fut parfumé mon séjour d'un an chez cette famille, me voici tout aux vers, à l'intelligence, aux conversations purement littéraires et sérieuses. Le très petit cercle d'artistes et littérateurs... Et voilà qu'ils me viennent relancer dans mon quasi ermitage, et qu'il me faut faire des mémoires et des lettres à des magistrats. Je travaille nonobstant ; hier je me suis mis en rapport avec un éditeur et j'espère avant trois semaines [que] je pourrai envoyer à quelques rares amis, dont toi, naturellement, une petite plaquette, avec (peut-être) une eau-forte initiale, intitulée : *Romances sans paroles*.



J'ai vu Lissagaray dans un café de Leicester-Square, mais étant très occupé après mon fameux mémoire, je ne l'ai pas accosté. Je profiterai de l'horrible loisir de dimanche (après-demain) pour lui porter ta lettre.

— Un dernier détail pour finir. Si tu vois M. Coppée, dis-lui que tous les orgues de Barbarie gueulent sa sérénade du *Passant* (*Mandolinata*, par M. Palhaidiles), concurremment avec cet horrible grand air de *Martha*. Laquelle survivra de ces deux machines à porter le [b].. Dieu en terre, that is the question ? Diamond cut diamond !

Ici, il y a abondance de Turcs (l'un d'eux, marchand de tabac, s'appelle Economidès) et d'Italiens, tous cafetiers, et de belges, tous maque-reaux (1). Les Français, euh... euh ! En général, placiers en vins, marchands de journaux et mal élevés, sauf ton serviteur et quelques autres bons bougres.

Ecris-moi bientôt. Mes salutations chez toi. Si tu vois ma mère, tranquillise-la et style-la procédurièrement, ainsi que ton vieux,

P. VERLAINE.

Howland Street. 34-35. W. London.

Amitiés à Oliveira, Charly, notre Nanteuil, et à ces messieurs de *La Renaissance*.

Une humble prière : écris un petit peu plus lisible-

(1) C'est le texte intégral du manuscrit. Edmond Lepelletier lui a fait subir diverses corrections, en le reproduisant dans son ouvrage sur Verlaine (p. 297).



ment. C'est quelquefois des pattes de chat, ton écriture !

## XXXVII

[Novembre 1872] \*.

## SUITE DES DÉTAILS SUR LONDRES

Dans tout Londres il y a bien au maximum six endroits pour pisser ; il est vrai que chacune de ces intéressantes constructions est tapissée de petites affiches jaunes, annonçant que William George, Castle Street, tient un grand et varié assortiment de « french letters » (capotes anglaises). — Le café, qui est détestable, coûte six pences, sans cognac. Le poisson est horrible : sole, maquereau, merlan, etc... tout cela ressemble à de la pieuvre, mou, gluant et *coulant*. On vous sert, avec une sole frite, une moitié de citron grosse comme un cœur de canard ; viandes, légumes, fruits, tout ça bon, mais bien surfait. Bières tièdes. Les établissements de consommation anglais, proprement dits, méritent une description : *au dehors c'est gentil, mais au dedans ça s'encrasse* (1). La devanture est en bois couleur d'acajou vernis, avec des gros ornements de cuivre. A hauteur d'homme, le vitrage est en verre dépoli, avec des fleurs, oiseaux, etc... en poli, comme chez les Duval. Vous entrez par une porte terriblement épaisse,

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto et verso ; lettre sans en tête, ni date.

(1) Refrain d'opérette sur les fusils aiguilles. (*Note de Lepelletier*).

retenue *entrouverte* par une courroie formidable, — et qui (la porte) vous froisse les fesses après avoir le plus souvent éraflé votre chapeau. Tout petit l'intérieur : un comptoir d'acajou avec tablette en zinc, le long duquel, soit debout, soit perchés sur de très hauts tabourets très étroits, boivent, fument et nasillent messieurs biens mis, pauvres hideux, portefaix tout en blanc, cochers bouffis comme nos cochers et hirsutes comme eux. Derrière le comptoir, des garçons en bras de chemise retroussés, ou des jeunes femmes généralement jolies, tout ébouriffées, élégamment mises avec mauvais goût, et qu'on pelotte de la main, de la canne ou du parapluie, avec de gros rires et apparemment de gros mots, qui sont loin de les effaroucher. C'était hier samedi ; c'est le lundi d'ici. Que de pochards ! Hier soir, à Leicester Square, une troupe de musiciens allemands faisait son *vacarme* devant les cafés, quand tout à coup un anglais ivre abominablement s'empare du pupitre d'un des pauvres diables et lui tape, au milieu de l'indifférence générale, à coups redoublés sur la tête, jusqu'à ce que le malheureux tombe. Arrestation, d'ailleurs. *Nota bene* : tous ces Allemands parlent très bien français. J'oubliais de dire que les *wines rooms*, *alsoops* bars et autres *mastroquets* indigènes, grâce à l'acajou cru de leurs entablements, comptoirs et buffets et à leurs panneaux, volets, etc..., peints en vert sombre, ne sont point d'un aspect vilain et font songer quand on cligne de l'œil à des *fonds* de Delacroix. — Aujourd'hui dimanche, aoh ! very dull ! *Tout* fermé. Nul commerce. Les boîtes aux lettres fermées

aussi. Pas de décrotteurs. Les endroits où l'on mange ouverts juste le temps de manger et soumis à de fréquentes visites policières, à l'effet de savoir si l'on boit *du superflu*. Trop vantés les lieux à l'anglaise : l'eau envahit tellement la cuvette que le « visiteur » en fonctions se voit et se *sent* éclaboussé de si terrible façon que moi, par exemple, en présence de cette propreté latrinale, je me suis presque pris à regretter l'immonde, mais paisible goguenau de chez le père Pointu (1), tu sais ! Les lieux dans les cafés s'appellent *lavatory*, parce qu'il y a des robinets, cuvettes, savon, dans l'*endroit* même, précieux engins pour ceux qui ne se servent pas de papier. Quand vous sortez, vous tombez ès-mains de jeunes garçons, qui pour deux sous, vous brossent des pieds à la tête ; j'ignore ce que, pour un peu plus, ils doivent faire aux bien informés, mais ils ont l'air formidablement suspects avec leur petit costume collant et leurs figures généralement charmantes.

Mais en voilà assez pour aujourd'hui. Je t'enverrai prochainement d'autres détails plus curieux encore, mais qui demandent quelques jours encore de sérieuse étude : d'ailleurs, j'attends une lettre de toi, bien impatientement, je te jure.

Ton vieux dévoué,

P. V.

Mon adresse définitive est : M. P. Verlaine, How-

(1) M. Fortuné, mathématicien, professeur à l'institution Landry, rue Chaptal, surnommé irrespectueusement, par ses élèves, le père Pointu.

land-Street, 34-35 (W), Londres. Angleterre. Ecris m'y.

Je décachette ma lettre pour t'apprendre qu'une autre entreprise de « french preservative » (*sic*) s'étale, cette fois, dans les pissoirs suburbains. Ces Anglais sont gens de précaution. Ecris-moi (ter !)

## XXXVIII

[1872] \*

A défaut de vers, un croquis de Londres ; remarque, je te prie, le numérotage des maisons : c'est *presque* à la lettre.

Visité un Musée : *National Gallery* ; de très beaux primitifs italiens. Connais-tu un nommé *Giovanni Bellini* ? Splendide !

Par contre, quelle dégringolade, quand on va aux Anglais : nulle modernité, avec des pets plus haut que le c.. Je mets à mille piques Monticelli au-dessus de Turner et Biard au-dessus d'Hogarth. — Après ça, peut-être qu'il y a là-dedans quelque chose, comme il est probable que la vie anglaise a des poésies à moi non encore perceptibles ; j'attends, et, en attendant, comme Mérat, je « recueille des impressions ! »

\* Papier vergé blanc, encre noire, 1 f., texte au verso. Au recto, dessin original, à la plume, représentant une place de Londres, avec personnages divers. Billet non daté, ni signé, dont l'envoi à Edmond Lepelletier se fit, peut-être, en même temps que la lettre précédente.

## XXXIX

Londres, 10 novembre 1872 \*.

Mon cher Edmond, par un *inconcevable* retard de la poste, pourtant si bien faite ici, je n'ai reçu que ce matin *dimanche*, 10, ta lettre du 7. Or, la poste ne fonctionnant pas le dimanche en Angleterre, impossible de te répondre plus vite que je ne le fais, c'est-à-dire que je t'écris ceci, ce soir, pour jeter à la boîte tout à l'heure, ça partira demain à 5 h. matin, et j'espère que le soir vers 5 h. tu auras ça.

Certes, oui, je me vais défendre, et comme un beau diable, et j'attaquerai, et moi aussi j'ai tout un paquet de lettres et tout un stock d'« aveux » dont j'userai, puisqu'on me donne l'exemple. Car je sens qu'à ma très sincère affection (tu en as été témoin cet hiver) succède un parfait mépris, quelque chose comme le sentiment des talons de bottes pour les crapauds. Et je te remercie de prendre mon parti, et je t'en félicite : ça prouve en faveur de ta vieille amitié d'abord, ensuite de ta judiciaire.

O quel décalottage de bêtise sébacée, de naïveté dans la ruse, d'ignorance dans la cuistrerie ! Je te raconterai un autre jour mon entrevue à Bruxelles avec ma femme : jamais la sottise unie à la fausseté n'a atteint ce degré. Je ne me suis jamais senti disposé à psychologiférer, mais là, puisque l'occasion m'est offerte, le mémoire que je suis en train de préparer pour l'avoué sera la maquette d'un roman dont

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto, verso.



j'ordonne les matériaux présentement. Mon cas avec Rimbaud est également très curieux, — également et *légalement*. Je *nous* analyserai aussi dans ce livre très prochain — et rira bien qui rira le dernier ! A ce propos, la preuve en affaires de diffamation est admise maintenant en France, je crois ?

Ci-joint l'autorisation demandée (1).

— Et maintenant, à la Tour... de Londres !

Vu les mannequins de Guy Fowks. Vu l'intronisation plus que royale du Lord Maire : du *dor* partout, trompettes, troubades, bannières, — huées et vivats, — mais que peuvent te foutre ces *officialités*. Pour l'instant je me sens à vide de *détails* ; seulement je profite de cette lettre pour maudire comme il le faut l'abominable *ox-tail soup* (2). Fi l'horreur ! de la chaussette d'homme, où flotte un clytoris pourri ! Il y a aussi le *coffee PLAIN per cup*, mélange affreux de chicorée torréfiée et de lait évidemment sorti du tétin du père Mauté. Fi, l'horreur ! Et le *Gin*, donc ! de l'anisette extraite de la c..... *unique* de Charognard.

Vu M<sup>me</sup> Tussaud : *inénarrable* (3). Ça coûte un shilling six pence : c'est payé !

Grand succès, la deuxième conférence de *Ver-mèche* (et pétrole), sur Blanqui (4). Vendredi prochain,

(1) Sans doute le pouvoir réclamé par Lepelletier pour le procès en séparation de Verlaine avec sa femme. Voyez la lettre XLIV.

(2) Soupe à la queue de bœuf.

(3) Allusion au célèbre musée de cire, créé à Londres.

(4) Elle eut lieu le vendredi 8 novembre 1872, dans le même public-house, d'Old Compton St., et fut publiée dans *L'Avenir*



Alf. de Vigny. — Nouvelles à toi, si ça peut t'être utile. Rencontré Oswald qui s'est fait statuaire ; dois le voir sérieusement demain.

Nous apprenons l'anglais peu, mais avons assez de nos *quatrezieux* pour définitivement trouver cette ville-ci absurde et...

Je connais les malins français,  
Les Italiens panhétiques,  
Le cros allemand whelguematique  
et les RIDICULES Anglais !

O oui ! (1)

Amitiés chez toi. Réponds-moi bientôt.

Ton vieux,

P. V.

Que dit Sivry ; que cancanne son épouse ?

Si tu trouves l'occase et le temps de me recopier les six sonnets des *Amies* (2), tu seras béni.

Vois-tu toujours mon aimable conjointe ?

Un dernier renseignement : malgré une assertion du *Gaulois*, *L'Avenir* paraît toujours ici.

du 13 novembre suivant. C'est dans le texte de cette conférence qu'on trouve le poème de Verlaine intitulé : *Des Morts*.

(1) Citation d'une opérette intitulée : *La Nuit aux Amours*, dont la représentation avait eu lieu avant la guerre, au théâtre Montmartre (*Note de Lepelletier*).

(2) *Les Amies. Scènes d'amour saphique*. Sonnets par le licencié Pablo de Herlañes [Bruxelles, Poulet-Malassis, 1867], petit in-12, 50 exemplaires. Réimprimé avec la marque : Ségovie, 1870, petit in-12 (Voyez la correspondance avec Poulet-Malassis). On sait que ces poèmes ont été insérés, par la suite, dans l'édition de *Parallèlement*. Paris, Vanier, 1889, in-18.

## XL

*Liste des objets laissés rue Nicolet, et appartenant à P. Verlaine [qui les réclame de Londres] (1).*

[1872] \*.

Un lavis signé A<sup>te</sup> Verlaine, (mon père), représentant le Château de Carlsbourg (Ardennes belges), encadré.

Un portrait lithographié de ma mère, encadré.

Un portrait de moi, par Henri Cros, encadré.

Un portrait de moi, par Régamey, passe-partout.

Une quinzaine de photographies d'amis.

Un portrait de moi (à l'huile), par F. Bazile.

Une quinzaine de photographies de communalistes.

Un paysage, par Courbet, sur bois, encadré.

Un tableau sur bois, signé Monticelli (2).

Une sanguine, représentant deux femmes entrelacées, à mi-corps, encadrée.

Une douzaine de dessins japonais, dont deux dans le petit salon du rez-de-chaussée.

Un grand dessin japonais, collé sur une toile, en façon de bannière (donné à moi, par M. Ph. Burty).

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto, verso. Note autographe, non signée ni datée. L'adresse de la rue Nicolet (n° 14), nous l'avons vu, est celle des beaux-parents du poète. L'énumération des objets réclamés par ce dernier est écrite en chiffres.

(1) Voyez : Lettre XLIV.

(2) Sur l'origine de ce tableau, voyez Edmond Lepelletier, ouvr. cité, p. 302.

Un manuscrit sous pli cacheté, intitulé *La Chasse spirituelle*, par Arthur Rimbaud (1).

Une dizaine de lettres du précédent, contenant des vers et des poèmes en prose.

Une vingtaine d'autographes (V. Hugo, Sainte-Beuve, Laprade, Goncourt, Coppée, etc.).

Une magnifique édition de Voltaire (xviii<sup>e</sup> siècle, avec gravures), 40 volumes.

Un choix des Œuvres de J.-J. Rousseau, (6 vol).

Œuvres de Racine, (4 vol.).

Œuvres de La Fontaine, (gros volume, avec vignettes).

Un beau Dictionnaire latin, en 2 vol. (éd. du xviii<sup>e</sup> siècle).

Un Dictionnaire Vosgien (Géographie).

Œuvres de Gongora — texte espagnol, édition du temps, reliée en parchemin.

*Les Epaves*, par Ch. Baudelaire [1866].

*Le Parnasse contemporain*, 1866.

*Les Amies*, par P. de Herlañes.

*Les Poèmes Saturniens*, par moi.

} Reliures  
de luxe.

Les Poésies de Coppée, Banville (*Les Exilés*, reliés de luxe), Mérat, Valade, etc..., avec dédicaces.

V. Hugo : *L'Homme qui rit* ; *Paris* ; *Les Châtiments*, avec dédicaces.

*Le Parnasse contemporain*, 1869, — en livraisons.

*La Lanterne*, édition française, en livraisons.

Vingt numéros du journal *La Renaissance*.

*Prologue d'une Révolution*, par Louis Ménard, en feuillets cousus.

(1) Cette œuvre n'a pas été retrouvée.

Deux eaux-fortes de Rembrandt : *La Mort de la Vierge* ; *Prédication au Désert*, encadrées.

Deux eaux-fortes d'Albert Durer : *La Melancholia* ; *Saint Jérôme*.

Les quatre eaux-fortes ci-dessus sont dans le petit salon, sauf la *Melancholia* qui est dans ma chambre (1).

Quatre portraits-charges de Arthur Rimbaud, par lui-même.

Deux photographies du précédent.

Une reproduction photographique, par Carjat, du dessin de Daumier représentant : *Le Massacre de la rue Transnonnain*.

D<sup>o</sup>, d'un dessin de Gill, sur *La Commune*, avec dédicace.

Plusieurs volumes de Vermersch : *Les Hommes du jour*, (2 vol.) *Binettes rimées*, *Le Testament du sieur Vermersch*, avec dédicaces.

*Madame Putiphar*, par Pétrus Borel, édition du temps, avec eau-forte initiale, 2 vol.

*Champavert*, par le même, édition de Bruxelles, avec d<sup>o</sup>.

*Fortunio*, par Th. Gautier, édition du temps.

Un recueil de pièces, (xviii<sup>e</sup> siècle), entr'autres : *Ninette à la Cour*, par Favart, avec une eau-forte initiale.

Deux habits noirs.

Un chapeau rond.

(1) Trois ou quatre dessins (lestes) de mon ami Bretagne. (Mots presque effacés dans l'original).

Chaussettes, chemises, etc... Habits d'hiver et d'été, cols, cravates, etc...

Un livre de M. Burty, sur papier de Hollande, avec autographe ; un dessin de Morin initial. Le titre m'échappe (1).

*Lettres juives*, 8 volumes.

*Œuvres de Dancourt*, 6 ou 8 volumes.

*Œuvres de La Bruyère*, 1 vol.

*Histoire de la Révolution*, par Louis Blanc.

Une photographie d'Élisa Moncomble, ma cousine (2).

Un porte-pipes, avec pipes.

Un pot à tabac.

Une eau-forte, d'après V. Hugo : *la Vieille Ville*, encadrée.

Une eau-forte de Rajon, avec des vers de moi, encadrée.

Une aquarelle d'Henry, Cros, passe-partout et autres menus objets, gravures, dessins à la main, etc.

Une cartoucière.

Un porte-bayonnette et ceinturon.

C'est à peu près tout.

(1) *Pas de Lendemain*. Paris, chez l'auteur, 1869, in-16. Frontispice gravé à l'eau-forte par Morin.

(2) C'est à cette parente, plus âgée de huit ans et à laquelle Verlaine ne cessa de montrer une profonde affection, qu'il dut de publier : les *Poèmes Saturniens*, son premier livre, dont elle fit les frais. Elisa Moncomble mourut à la suite de couches laborieuses, en 1873.



## XLI

Londres, le 14 novembre 1872. \*

Mon cher Edmond,

Je t'écris beaucoup parce que je m'ennuie beaucoup et qu'il fait bon causer avec une vieille branche comme toi, surtout une vieille branche de salut — en les occurrences si horribles que voici. — Et puis je crois utile de te renseigner sur mes derniers agissements. Rimbaud a récemment écrit à sa mère pour l'avertir de tout ce que l'on disait et faisait contre nous, et je suis à présent en correspondance réglée avec elle. Je lui ai donné ton adresse, celle de ma mère, celle des Mauté, celle de M. Istace et celle des deux avoués. Tu sais que le mien est M<sup>e</sup> Pérart, rue du 4 septembre ; tu as d'ailleurs reçu mon pouvoir. — Par des retards, d'ailleurs très concevables, vu l'état de la mer, les lettres à présent sont très irrégulièrement expédiées et distribuées, c'est encore une raison de ma loquacité.

Comment est-ce qu'on procède ? Est-ce que les deux avoués se mettent en rapport ? Cela me semble logique, afin qu'il n'y ait nulle surprise le jour de l'audience, mais il ne s'agit pas de logique avec la loi que tous sont censés connaître. Donc veuille me renseigner et renseigner ma mère, renseigne-la aussi sur les reprises permises à l'adversaire, sur le droit,

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto et verso ; dessins obscènes au dernier feuillet.

selon moi monstrueux, qu'ils pourraient avoir de garder mes livres, mes vêtements et mes correspondances, papiers et souvenirs personnels. Enfin, — je t'en supplie, puisque tu m'as offert ton bon concours, fais diligence, autant que tes occupations te le permettront, et quand tu m'écriras, dis-moi les propos, cancans. Vois-tu toujours ma femme, les Sivry, Carjat (1), Pelletan (2) ? T'a-t-on fait part des *preuves* (! ! !), des « aveux », des « lettres » (! ! !), des projets, des arrière-pensées ? Qu'est-ce que c'est que ces gens qui sont venus chez ma mère, au sujet de Rimbaud, soit disant ? Et cette invitation à moi adressée par le commissaire de police d'avoir à me présenter devant lui tel jour, alors que ce commissaire de police, étant celui du quartier Nicolet, savait parfaitement, par les démarches faites auprès de lui, par les Mauté lors de mon départ de Paris, que je n'y demeurais plus. Ma mère t'a-t-elle fait part de la très folle lettre commençant par « ma chère maman » et signée « Anna » (qui est le nom de la bonne que j'avais rue Cardinal Lemoine) laquelle lettre datée de *Liège*, pour *Bruxelles*, et parvenue à l'adresse de mon hôtel, trois jours après le retour à Paris de ma mère, et un jour après l'apparition à la poste restante d'une « grosse dame » marquée de petite vérole, très rouge,

(1) Étienne Carjat, caricaturiste, publiciste et photographe, né à Fareins (Ain), en 1828. Il fonda, en 1862, un très curieux journal littéraire, *Le Boulevard*, qu'il illustra de portraits lithographiés d'artistes et d'écrivains contemporains.

(2) Charles-Camille Pelletan, homme politique et publiciste, né à Paris, le 23 juin 1846, mort en 1916. Ancien condisciple de Verlaine au lycée Bonaparte.

petite et vêtue d'une robe couleur de celle que portait habituellement à cette époque la mère Ma[uté], laquelle dame a demandé mon adresse que j'ai immédiatement donnée à l'employé [?] T'a-t-elle dit aussi que quelques jours auparavant un *Monsieur* avait fait la même démarche ? Que malgré les adresses données, personne ne s'est présenté à mes domiciles, lesquels d'ailleurs n'ont *jamais* été ignorés de mes beaux-parents. — La lettre dont je parle était absolument incompréhensible, seulement, outre le nom d'« Anna » déjà caractéristique, il y avait, follement appliqués, les noms d'*Emma*, de *Charles*. Il y avait cette expression allemande, que connaissent ma femme et ma belle-mère : *dormir avec*. L'écriture était visiblement déguisée *et trop pas assez retournée* pour être *naturelle*. Enfin des fautes d'orthographe *particulières* ne me laissent aucun doute sur la provenance — quelconque — de cette mystification impudente. De son côté M<sup>me</sup> Rimbaud, elle me l'a écrit, a reçu à plusieurs reprises des lettres anonymes contre son fils. J'attends une nouvelle lettre d'elle pour connaître leur provenance et leurs détails. Il y a dans toutes ces circonstances, un évident filet, dont les mailles doivent être et peuvent être rompues. C'est pourquoi je t'en fais part, afin que tu m'aides de toute ton amicale intuition à épousseter cette toile d'araignée.

— Point de détails londoniens aujourd'hui. Quelques nouvelles pourtant : — demain vendredi 3<sup>e</sup> conférence de Vermersch. Sujet : Alfred de

Vigny (1). — Tout ce qu'ont rapporté les journaux réac, sur son insuccès, est naturellement faux. C'est, au contraire, un très grand succès, et toute la colonie française s'écrase littéralement dans la salle de Old Compton Street. Une erreur du *Rappel* : sa femme n'est pas une Anglaise, mais une Hollandaise ; elle n'est pas institutrice, mais couturière. J'ajoute qu'elle est charmante, très simple et que c'est un amour de ménage : *rara avis*.

Savais-tu : je viens d'apprendre par un « malin français » que notre *membrum sacro sanctum*, outre les noms de p..., v..., n..., taf, créateur, sous-préfet, b..., qu..., — ces deux-ci pour les enfants —, os, membre, verge, qu..., etc., s'appelait encore *tortue*, — la tête bien entendu. — Sur ce, dessins :

[*Suivent trois dessins obscènes, avec la légende :  
« Triple démonstration par la voie des Beaux-Arts »*].

Ci-joints trois exemplaires de vers à bibi, imprimés hier dans *L'Avenir*. C'est bien vieux déjà, tu dois les connaître (2), mais enfin c'est du fruit d'ici ; il y en a deux pour Valade et Blémont. Si tu vois le premier, vitupère-le véhémentement sur son silence, ainsi que le jeune Gavroche (3), Cros et Cabaner (4).

(1) Elle eut lieu dans la seconde quinzaine de novembre 1872.

(2) Il s'agit du numéro de *L'Avenir*, du 13 novembre 1872, contenant, avec la conférence de Vermersch sur Blanqui, la pièce intitulée : *Des Morts*, 2 juin 1832 — avril 1833.

(3) Lisez : Jean-Louis Forain, peintre et dessinateur, né à Reims, le 13 octobre 1852.

(4) Personnage un peu légendaire, dont le nom se trouve cité

J'attends bien prochainement lettre tienne et suis toujours tien,

P. VERLAINE.

Amitiés chez toi.

Félicitations sur la traduction de Swinburne.

## XLII

Londres, 23 novembre 1872 \*.

Mon cher ami,

Merci de ta bonne lettre substantielle, mais mal écrite (de grâce, soigne un peu plus tes pleins et tes déliés, par pitié pour mes pauvres « œils »). Je ne te dis pas de Favarger, ni de Vitaler, mais, pour Dieu, expéditionne un peu plus lisiblement tes minutes. — C'est convenu ?

Merci aussi pour tes compliments relatifs à mes pauvres vers (qui ont été d'ailleurs soigneusement dénoncés, paraît-il, dans une *Gazette de Paris*, ou un *Courrier de France* quelconque, je ne sais trop). Tu serais, si tu en avais eu vent, bien gentil de te procurer le numéro et de m'envoyer l'entrefilet sous pli.

généralement dans tous les groupements d'artistes, à la fin de l'Empire. Poète par goût, musicien par profession, philosophe par nécessité, il laissa non point une œuvre, ni une physionomie, mais des mots qu'on retrouve dans des recueils d'anecdotes. Il fut l'ami et l'admirateur de Cézanne. Voyez : *Confessions* de P. Verlaine (*Œuvres compl.*, V, p. 75), et l'ouvrage de A. Vollard, *Paul Cézanne* (Paris, Crès, 1919, in-18).

\* Papier vergé blanc, encre noire, 3 ff., recto et verso ; le dernier d'un format plus grand que les deux autres.



Et pendant que j'y suis, veuille donc, quand tu verras Blémont, lui serrer la pince, et le prier, de ma part, de m'envoyer les numéros parus de *La Renaissance*, de 1 jusqu'à *inclus* (1). Je me suis abonné, et je demande ça comme prime, d'autant plus que les aimables Mauté se gardent bien de me rendre (entre autres vols) les numéros qu'on m'envoyait *gratis* rue Nicolet. En outre, l'abonnement *pour l'étranger* est de 15 fr., le port en sus, et j'ai envoyé 20 fr. à Blémont. J'ai donc droit, me semble-t-il, *pleinement* à cette collection ; à la rigueur j'en rembourserai le port. Fais à Blémont cette requête bien amicalement, car il est très aimable envers moi et *seul* de mes « amis », seul avec toi, « il daigne » écrire à ce « misérâble » que je suis, paraît-il. Je vois assez rarement Lissagaray, mais je pourrai lui déposer un mot exposant tes demandes, — et ce sera fait demain.

— Demain, hélas ! c'est dimanche ! Heureusement qu'il y a dans Hyde Parc un meeting monstre au sujet de la police, *on behalf of the discharged and imprisoned constables* (2) : orateur, M. George Odger,

(1) Verlaine reçut peu après les numéros du périodique tant souhaité. Il en remercie Émile Blémont, dans une lettre datée de Londres, le 5 octobre 1872. — Fondée le 27 avril de cette année, par Emile Blémont, Jean Aicard et Richard Lesclide, *La Renaissance* parut jusqu'au 3 mai 1874. On y trouve insérés trois poèmes de Verlaine, les deux premiers destinés aux *Romances sans paroles* : I. *C'est l'extase langoureuse* (18 mai 1872) ; II. *Ariette : Le piano que baise...* (29 juin 1872) ; le troisième *Pantoum négligé* (10 et 24 août 1872), attribué, par erreur, à Daudet et recueilli, par la suite, dans *Jadis et Naguère* (1884).

(2) « En faveur des constables accusés et mis en prison ».

— *républicain*. — On y ira et t'en rendra compte. — L'affiche, colportée à dos d'homme, porte ceci : *Caution : Do not heed the rumours circulated to the contrary and the false reports of the news papers* (1). — En un mot, c'est un essai d'embauchage de la police dans le parti radical d'ici.

Il y a une curiosité inconnue, je crois, ici : c'est le Towers subway, — c'est-à-dire un tube immergé à une cinquantaine de mètres dans la Tamise. On y descend par une centaine de marches. Et c'est *littéralement* un tube en fonte avec des becs de gaz à hauteur d'homme, avec un plancher large d'un demi mètre. Ça pue, ça est chaud, et ça tremble comme un pont suspendu, avec la rumeur de l'eau énorme, ambiante. Bref, on est très content *d'avoir vu ça*. — Mais quand on pense que c'est construit avec toute la témérité anglaise et toute l'insouciance du danger qu'ont ces étranges gens-là, on a, quand on en est sorti, un délicieux frisson lâche. Je dois bientôt aller voir le *Tunnel*, au sujet duquel il faut, disent les Anglais eux-mêmes, bien déchanter. — Le *Tube* dont je te parle est à deux pas de Londonbridge, dernier pont *possible* de la Tamise. Ici, tout est *petit*. Sauf la *Cité*, vastes offices, banques, etc., sauf Southwark, énorme rue pleine d'usines et d'immenses warehouses, sauf les docks, moins beaux pourtant que ceux d'Anvers, sauf Belgravia Square et quelques *Terminus hotel* gigantesques, tout est *petit* ; les maisons (à deux étages), sans toiture visible d'en bas, les

(1) « Avis : Ne faire attention aux bruits contradictoires répandus et aux faux récits des journaux. »

portes, les *collidors*, les boutons de porte, les compartiments des public house, comparables vraiment à des intérieurs de grenades, les toutes petites briques jaunes des murs, lesquelles briques jaunes deviennent au bout de très peu de temps obscurément rougeâtres, puis tout à fait *noirouffes*, tout est petit, mince, émacié, surtout les pauvres avec leur teint pâlot, leurs traits tirés, leurs longues mains de squelettes, leur barbiche rare, leurs tristes cheveux blondasses, frisottés naturellement par la floraison des choses faibles, telles que les pommes de terre énervées dans les caves, que les fleurs de serres, que tous les étiolements. Rien ne pourra dire la douceur infâme, résignée jusqu'à l'assassinat, de ces très peu intéressants, mais très beaux, très « distingués » misérables.

Ici on a pour deux sous (one penny), trois oranges, et des poires (exquises) incalculablement. Des grenades aussi, des pommes, etc. !

Fin pour aujourd'hui des beaux détails Londoniens.

Donne-moi le plus possible des détails sur la « chère Enfant » et son auguste famille. Vois-tu les Sivry encore ? — M<sup>me</sup> Rimbaud s'occupe très véhémentement de l'affaire. Elle croit qu'en me séparant de son fils, je *fléchirais* ça. Qu'en dis-tu ? Moi, je crois que ce serait leur donner leur *seule arme* : *ils ont cané, donc ils sont coupables*, — tandis que nous sommes prêts, Rimbaud et moi à montrer, s'il le faut, nos c... (vierges) à toute la clique — « et ce sera justice » !

Ecris-moi bientôt. Amitiés à ta femme et à ton gosse, s'il est né.

Ton vieux,

P. V.

Ne néglige pas de me préciser l'époque de ton déménagement.

Amitiés à Monnanteuil, Charly, Oliveira, — m... pour ceux que tu sais !

### XLIII

Londres, le 26 décembre 1872 \*.

Mon cher ami, j'ai, contre mon habitude, tardé à te répondre. N'en accuse que toi. Pourquoi ne me parler que de ce vilain procès aussi ! J'admets tes préoccupations, mais j'ai, je crois, les miennes, ce qui ne m'empêche pas, quand je t'écris, de couper le vin pur des affaires avec cette eau qu'on pourrait dénommer *de Légère* en antithèse de celle de *Lourdes*, et qui est le cancan, le potin, j'entends le potin innocent, le cancan *solus, pauper, nudus*, et non la *preuve (! !) en séparation*. — Mais il est dit que dans cette lettre, je ch..rai toute allusion à cette stupide affaire.

Détails londoniens : *hum ! hum ! M'na dies*, etc.

Cueilli sur le carreau immonde d'une fenêtre à guillotine d'une chambre voisine de la mienne, et écrit avec le doigt du locataire parmi la crasse, ceci : « very dirty (1) ». C'est anglais, n'est-ce pas ? Mais

\* Papier vergé blanc, encre noire, 3 ff., recto et verso.

(1) « Très sale. » (*Note de P. V.*).

quoi ? Ça y est depuis trois mois : n'est-ce pas chez Nicolet [*renvoi en bas de page* : (j'entends l'honnête Nicolet, celui à la corde. Rien de la rue *Mauté*, où je logeais, — hélas !) que je loge ?

Les grenadiers (splendides hommes en rouge, frisés et pommadés) « donnent le bras » *moyennant six pence* le dimanche aux dames. Mais les *Horse-guards*, cuirassés, bottés, casques à traînes blanches — un shilling ! — dame ! (*Ceci m'est affirmé par un Anglais nommé Méjamel, ami de Régamey*). Il y a des beaux quartiers : Haymarket, (—turellement !) Pimlico, Angels (Les Anges !) Mais que malins, ces Angliches ! La seule veuve Poignet « règne sur ces orgiies !! » (Air de Gounod).

C'est vrai qu'il y a les *french letters*, mais c'est trop long et puis....

*C'est vraiment dégoûtant,*

*Oui, c'est décourageant, etc...*

(COPPÉE, FRANÇOIS).

Les nègres des cafés-concerts sont épatants ; le climat aussi, qui est, au moins cet hiver, d'une douceur d'ange. (Rien du quartier « Angels », oh, là, là !) Il fait un soleil de mai aujourd'hui.

Christmas hier ! un dimanche plus pire, aujourd'hui, presque aussi [B)..dieusard. Pourtant l'oie, — the Goose, — est « exequis » ; m'en être bondé ces jours-ci chez insulaires ! (*with apple sauce* !)

Bien triste pourtant : tout seul. Rimbaud (que tu ne connais pas, que je suis le seul à connaître) n'est plus là. Vide affreux ! Le reste m'est égal. C'est



des canailles. C.Q.F.D, et ce qui le sera, démontré. Mais chut ! Zut !

Je sais à peu près l'anglais, mais comme c'est drôle : *spleen* ne signifie que *rate*, en anglais ; *bitter* — que bière amère (le *bitter* est inconnu) ; *pale ale* — n'a pas lieu ; *beef steack* — n'existe pas ; *all right* — ne veut pas dire *tout droit*, mais « c'est bien » ; *If you please* — absurde ! on dit *please*. *Price ?* — non ! — on dit : *how much ?* — *Chop*, veut dire côtelette de mouton ; *Water-Closet* est une épouvantable indécence : on dit (aux garçons) : *Deuble you si*. — *Inn*, pris comme cabaret, bonne blague. On dit : *public-house*, et *the publican*, c'est le mastroquet.

*Stop !* n'existe que sur les bateaux : aux cochers on dit : *much obliged*.

Jamais je n'ai vu dénommé : *one pound sterling*. Voici la vraie affaire : £. 1 /.

Le sou, c'est le shilling (1 s /).

La livre, pound, 25 fr (£ 1 /).

L'écu, 2 s. six pence (Two S.6).

Le two shilling — 48 sous — très commun.

Le half penny (à péné), un sou français.

Le farthing, un liard.

Il y a le penny (2 sous français), au pluriel : pence ; etc., etc...

A propos, il paraît que ma femme se rigole *chez eux*, tous les mercredis. Cependant ma mère a été en très grand danger : érysipèle, et mon fils, continue d'être le petit captif des Mauté.

J'exclus toute chose d'affaire de cette lettre-ci. Je t'en écrirai prochainement.

Vois-tu les Sivry ? Entends-tu des potins ?  
Amitiés chez toi.

Ton (à qui tu vas répondre, n'est-ce pas ?) bien  
dévoué,

P. V. Esq.

Howland S<sup>t</sup> Fitzroy. Sq. W. London, England.

XLIV

[Décembre 1872] \*.

Mon cher Edmond,

Tout d'abord mes félicitations à propos de la  
naissance d'une petite fille ; fassent les Dieux qu'elle  
ait un plus heureux sort que mon pauvre petit volé !  
Amen !

Ma vie ici va changer. Rimbaud doit repartir cette  
semaine pour Charleville, et ma mère venir ici. Sa  
présence auprès de moi, outre qu'elle me fera un  
immense plaisir, me sera très utile au point de vue  
de la « respectability ». Il est probable que nous loue-  
rons une petite maison dans les quartiers bon marché,  
qui sont très nombreux ici, de même que la vie est  
cent fois moins chère qu'à Paris, le climat cent fois  
plus sain et l'occupation infiniment plus facile à  
trouver. Alors ma vie redeviendra heureuse et ayant  
tout à fait oublié ces vilaines gens, je me referai une  
tranquillité et qui sait ? peut-être un ménage :  
dame ! on m'autorise à toute revanche. Et je ne vois  
pas, après avoir tant souffert, tant supplié, tant par-

\* Papier vergé, blanc, encre noire, 3 ff., recto et verso, sans  
date.

donné, alors qu'on m'attaque monstrueusement, qu'on offense ma sainte mère et qu'on la blesse dans toutes ses affections, avec toutes les ingrattitudes, — je ne vois pas pourquoi je renoncerais aux joies d'un ménage honnête, bien que M. le Maire de Montmartre n'y ait pas passé. Il y a seulement trois mois je n'eusse pas parlé ainsi, mais depuis tant d'offenses m'ont désabusé, tant de masques ont été jetés, tant de perfidie s'est cyniquement dévoilée, qu'en vérité je crains que tout ne soit bien fini et qu'il ne me reste plus, — sauf un quasi-miracle que je n'invoque même plus, dégoûté que je suis de *croire* encore, — qu'à prendre mon parti en brave et honnête homme bafoué, mais qui saura un jour mesurer sa douleur à son définitif mépris.

Me voici, diras-tu bien enfoncé maintenant dans l'anglicisme, pour avoir débuté par dégomber sur ce pays-ci tant de griefs (légitimes en partie). — Mon Dieu, voici. Je te parlais, je crois, dans une de mes premières lettres de ma recherche de ce qu'il pouvait y avoir de *bien* ici. Je crois avoir trouvé : c'est quelque chose de très doux, d'enfantin presque, de très jeune, de très candide, avec des brutalités et des gaîtés amusantes et charmantes. Pour trouver cela, il faut percer bien des puits artésiens, surmonter bien des préjugés, bien des habitudes, — évidemment ces gens-ci ne nous valent [peut-être] pas, ils sont moins *bons* que nous en ce sens qu'ils sont trop chauvins et d'une désespérante *spécialité* d'âme, de cœur et d'esprit. Mais leur *spécialité* est exquise, et même il y a dans cette espèce d'égoïsme,

une très grande candeur, je le répète. Leurs ridicules [*même,*] n'ont rien d'odieux. La famille, qui est stupide en France, parce qu'elle est *faible*, est ici tellement organisée, que les plus bohèmes s'y laisseraient prendre. Ces observations ressortent de tout ce qu'il m'a été donné d'entendre dire et chanter dans les cafés-concerts [*note en marge*] : mine admirable en tous pays d'informations sur le vif, n'est-ce pas ? — et chez les quelques gens que je connais sci. Il va sans dire que c'est sous toute réserve et iauf de plus amples études qui pourraient modifier mon dire que je te griffonne ce petit morceau édifiant.

Rien de neuf ici, si ce n'est la présence, entr'autres tableaux français (Manet, Monet, Harpignies, Renoir, etc.) du *Coin de table*, de Fantin (1). Nous sortons de nous revoir. Ça a été acheté 400 livres (10.000 fr.), par un richard de Manchester. Fantin for ever ! Il a aussi une dizaine de tableaux de fleurs, vendus proportionnellement aussi bien.

Je vais porter chez l'imprimeur les *Romances sans paroles*, 4 parties :

*Romances sans paroles.*

*Paysages belges.*

*Nuit falote* (xviii<sup>e</sup> siècle populaire).

*Birds in the night*, avec ceci pour épigraphe :

(1) Peinture représentant un groupe d'artistes parmi lesquels se trouvent réunis : Verlaine, Rimbaud, Valade, Blémont, Aicard, P. Elzéar, C. Pelletan, E. d'Hervilly, etc. Cette œuvre qui, par la suite, appartient à M. Emile Blémont, fut offerte généreusement par ce dernier au Musée du Louvre. (Acceptation officielle du 28 sept. 1911.)

« En robe grise et verte avec des ruches,  
 Un jour de juin que j'étais soucieux,  
 Elle apparut souriante à mes yeux  
 Qui l'admiraient sans redouter d'embûches. »

(INCONNU) (1).

400 vers à peu près en tout : tu auras ça dès paru, c'est-à-dire en janvier 73 (2).

Ma mère t'a remis la liste des bibelots qu'ils me gardent (3) ; ajoutes-y ceci :

*Vénus de Milo*, réduction Colas.

*Les Délices du Brabant*, 4 volumes, xvii<sup>e</sup> siècle, avec une centaine d'eaux-fortes.

*Un Sabbat (lithographie)*, de L. Boulanger.

Et écris-moi à ce sujet, avec l'ordre et la marche. [Si tu peux m'envoyer copie des six sonnets : *Les Amies*, tu seras un ange du ciel] (4).

Je déménagerai sans doute bientôt. En attendant nouvelles, écris-moi toujours : 34-35, Howland Street, W. Fitzroy. Sq. Je souligne 34, parce qu'ici les n<sup>os</sup> se ressemblent, sans se suivre par pairs et par impairs, mais papillonnent scandaleusement au gré du vent.

Envoie-moi donc ta nouvelle adresse, je l'ai per-

(1) Ces vers sont extraits de *La Bonne Chanson* (*Œuvres Complètes*, I, p. 122, III).

(2) Verlaine se proposait alors de faire imprimer son livre à Londres, sur les presses du journal *L'Avenir*. Voyez les lettres à M. Emile Blémont, fin 1872.

(3) Voyez : XL, p. 67.

(4) Dans l'original, cette phrase est écrite en marge. *Les Amies*, nous l'avons vu ci-dessus, avaient paru à Bruxelles, chez Poulet-Malassis, en 1867.



due. Et des vers, si tu en fais encore, homme occupé.

Amitiés et félicitations à ta femme. Serre bien cordialement la main à Laure.

Ton vieux fidèle,

P. V.

### XLV

Londres, samedi [Janvier 1873] \*.

Mon cher ami, si je ne t'ai pas écrit de si longtemps, c'est par l'unique raison que j'ignorais ton adresse, sans quoi tu eusses reçu voilà huit jours, en même temps que les deux ou trois que je considère comme mes amis *sérieux*, une espèce de lettre de faire-part où je leur faisais mes adieux (1). En même temps je télégraphiais à ma mère et à *ma femme* de venir vite. Car je me sentais positivement crever. Ma mère *seule* vint, et c'est d'elle que je tiens ton adresse nouvelle.

Deux jours après, Rimbaud, parti d'ici depuis plus d'un mois, arrivait, et ses bons soins, joints à ceux de ma mère et de ma cousine (2) ont réussi à me sauver cette fois, non certes d'une claquaison prochaine, mais d'une crise qui eût, certes, été mortelle dans la solitude.

Je te supplie de m'écrire : j'ai bien besoin de témoignages amicaux. Dis-moi où en est le référé ?

Je m'occupe de mon petit volume. Seulement

\* Papier vergé blanc, marque « Ivory », encre noire, 1 ff., recto et verso, sans date.

(1) Voyez la lettre CLVI, à M. Emile Blémont, p. 302.

(2) Éliisa Moncomble. Voyez la note 2, de la page 70.

j'aurais besoin d'un *type*. Veuille donc m'acheter un exemplaire des *Fêtes Galantes* et me l'envoyer vite. Je te rembourserai immédiatement.

L'heure me presse, et d'ailleurs ma faiblesse est extrême.

Je te serre la main, ainsi qu'à ta femme,

P. V.

Toujours à Howland Street 34-35, W.

### XLVI

[Londres, Janvier 1873] \*.

Mon cher ami, merci bien de ta cordiale lettre. Mon mieux continue, bien que ma santé soit toujours très précaire, au point que je crains — dirai-je que je crains ou que j'espère ? — ne vivre plus bien longtemps.

D'ailleurs, on m'a cassé ma vie par mille cochonneries perfides et grossières, et sans être positivement une sensitive, tout ça m'a tué par degré. Aussi, ai-je, — à présent qu'on m'a bien abreuvé, que j'ai tout tenté pour guérir ma malheureuse femme de sa folie, — sinon la sérénité, du moins la résignation d'un juste. Je ferai donc ce procès, puisqu'on m'y accule, je poursuivrai l'action en référé (occupe-t-en dès que tu pourras), — et en attendant, je travaillerai *mordicus* : je n'attends que les *Fêtes Galantes* pour livrer mon petit bouquin à l'impression. Veuille me les envoyer au plus vite.

\* Papier vergé blanc, marque « Ivory ». encre noire, 2 ff., recto et verso du 1<sup>er</sup> f., et recto du 2<sup>e</sup> feuillet, sans date,

Quel que soit mon désir d'apprendre l'anglais, et bien que Paris me répugne immensément, je suivrais ton conseil d'y retourner si je n'avais la certitude que j'y courrais les plus grands risques. Outre les « attentions » officieuses des gens de la rue Nicolet, il y a les *preuves* qu'on poursuit, de par l'autorité militaire, tout ce qu'a épargné la justice civile ; je les tiens, ces preuves, d'un employé (ancien) de mairie qui n'a échappé que par sa fuite ici à un mandat d'amener lancé *contre tous ceux qui sont restés*. De plus, et ceci pour ta gouverne, il se pourrait très bien que les « troubades » revinssent sur les jugements civils. La mort du Grand Homme (1) crie vengeance, et les Gaveaux restants (2) tiennent à honorer ses mânes en tapant sur le tas encore pas emprisonné des communards. Ceci est également très sérieux et je te colle ce renseignement à titre de remerciement de tes conseils qui sont excellents, d'ailleurs, et que je me propose de suivre dès que la prudence m'y autorisera.

Ecris-moi toujours à la même adresse et crois-moi bien

Ton dévoué vieux,

P. V.

Toujours Howland Street 34-35, W. Fitzroy Sq.

A propos, pourquoi diable au *Rappel* écrit-on toujours Chiselhurst, c'est bien positivement Chisle-

(1) Allusion à Napoléon III, mort à Chislehurst (Angleterre), le 19 janvier 1873.

(2) Allusion au commandant Gaveau, chargé de requérir devant les conseils de guerre (*Note de Lepelletier*).

hurst, ainsi que l'écrivent, d'ailleurs, tous autres journaux.

Amitiés à ta femme et à ta sœur. Ma mère se joint à moi.

## XLVII

[Londres, février 1873] \*.

Mon cher ami, je profite du retour de ma mère à Paris, pour te faire parvenir ce mot.

Voudras-tu, quand tu me répondras, me renseigner sur ces divers points :

J'ai l'intention de bientôt retourner à Paris, afin de terminer *moi-même* toutes ces affaires. Je compte sur ton bon concours en cette besogne, d'autant que tu connais ma prodigieuse inexpérience. Seulement, je voudrais connaître les *êtres*. Je veux dire, et tu vas me comprendre : savoir un peu qui est ou *fut* pour ou contre moi parmi les camarades, afin d'éviter tout *impair* et de savoir à qui je dois tendre la pince.

Ecris-moi donc bien en détail là-dessus. Dis-moi encore s'il n'y aurait pas moyen d'accélérer les choses ; ça finit par être ridicule, d'autant plus que ma défense est si simple. La négation pure et simple de tout, le défi de fournir une preuve ou un témoin, enfin cette suprême chose : il m'était impossible de rester chez les Mauté, et ma femme a préféré tuer son ménage que de me céder sur ce point.

Ecris-moi encore cela. Et réponds-moi vite. Envoie-moi donc les *Fêtes Galantes*.

\* Papier vergé blanc « Ivory », encre noire, 2. ff., recto et verso du 1<sup>er</sup> f., et recto du 2<sup>e</sup> ; sans date,

Je t'en écrirai plus long bientôt. Je suis aujourd'hui dans un état d'abrutissement qui m'empêche de faire une phrase propre.

Ton bien dévoué,

P. V.

### XLVIII

*M. Paul Verlaine, chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Evrard, à Jehonville, par Sedan, Bouillon et Paliseul. Luxembourg belge (Belgique).*

Mardi, 15 avril 1873 \*.

Mon cher ami, je ne sais si tu es au courant de mon départ de Londres, mais qu'il te suffise de savoir que cette absence de la grande ville n'est que provisoire, car il m'est trop prouvé que Paris, d'ici à long-temps, Paris et la France me sont dangereux. Un essai de voyage par Newhaven et Dieppe m'a surabondamment prouvé cette triste vérité, et je n'ai dû qu'à un hasard, providentiel, oserais-je dire, et à une conversation en *Anglais de cuisine*, entendue sur le bateau une heure avant le départ — ladite conversation tenue par des hommes à redingues et en moustaches blanches (! !) — de ne point gémir actuellement, dedans la belle France, dessus la paille non moins humide que préventive des cachots de la République que nous avons (1). Or donc, Paris m'étant

\* Papier blanc, marque « Bath », encre noire, 2 ff., recto et verso du 1<sup>er</sup> f., recto du 2<sup>e</sup>. Au verso du 2<sup>e</sup> f., on lit cette suscription : M. Edmond Lepelletier, 22, rue de Douai, Paris-Urgent.

(1) (Et pourquoi, grand « Dieurje » ?) [*Note de l'auteur*].



sinistre, je ne vois que Londres où faire mes orges, et j'étudie, même ici, l'anglais à tour de bras, ce qui m'est d'ailleurs une puissante diversion à tous ennuis conjugaux et aultres.

Mon ami, je viens te parler sérieusement. Tu m'as dans tes lettres trop rares, témoigné trop de véritable intérêt pour que je ne vienne pas aujourd'hui te supplier de m'en donner de solides preuves. Les *commissions* dont je te vais charger sont d'ailleurs si simples qu'elles consisteront à répondre le plus vite et le moins succinctement possible aux questions suivantes.

1<sup>o</sup> Il est impossible que tu ne saches point par tes tenants et tes aboutissants où *en est* ma femme. Le jeune Barrère (1), retour de Paris, me disait tenir de toi qu'elle *n'était pas loin d'une réconciliation*. Mais j'ai pensé que c'était là parole délicate et discrète de toi pour prévenir et clore toute conversation à ce sujet. D'autre part, — permets que je garde sur les noms une discrétion promise, — il m'a été fait dire qu'il *n'était que temps que je revinsse, qu'il n'était que GRAND TEMPS*, sans plus d'explication : c'est sur ce dernier avis que je risquai ce voyage de Paris, si mal à propos empêché. Une lettre de ma femme reçue à Namur, où par parenthèse j'ai cru mourir encore une fois de je ne sais quelle attaque cérébrale (n'en parle surtout pas à ma mère) me signifie de n'avoir plus à l'*obséder de lettres* ; il faut te dire que je n'ai cessé de lui représenter tout l'odieux, tout le

(1) Camille Barrère, actuellement ambassadeur de France, à Rome.

ridicule et toute l'*inutilité* d'un procès qu'il me semble impossible de ne pas, moi, gagner, tout cela dans les termes les plus raisonnables et les plus touchants. Il est hors de doute qu'un pareil revirement dans cette tête de 19 ans, — car avant l'aventure de Bruxelles dont je t'ai parlé, ce n'étaient dans ses lettres à moi, après mon départ bien entendu, que protestations affectueuses et appels sans fin auxquels je n'ai jamais opposé de mon côté qu'appels aussi (redoutant déjà ce qui m'arrive quant à une rentrée à Paris) et protestations non moins affectueuses — il est hors de doute, dis-je, que ce revirement, qui a été et va jusqu'à brusquement abandonner ma mère *très-malade de tout cela*, à propos d'une pension *amiable* jugée trop élevée par moi, soit uniquement une chose de famille, ou même un entêtement qui supposerait trop de sottise. Dieu me préserve d'émettre un soupçon, mais malheureusement je connais la maison, les idées « novatrices », le milieu « artisse », et l'atmosphère de « préjugés vaincus » où se meut cette étrange « abandonnée ». D'autres pourraient, à ma place, épier en quelque sorte avec joie l'instant de la « crise » inévitable et s'en faire une arme. Mais je ne suis pas de ceux-là, parce qu'avec ma tête « folle », et mes allures de hanneton, j'ai le fonds grave et étais né par le fait *indeed* pour un bonheur calme et pour l'affection. C'est donc, sans triste curiosité, mais uniquement *parce qu'il faut* que je me rende compte de tout [et que je] veux tout réparer (je saurai pardonner à la rigueur) que je te demande, confidentiellement, ce

que tu [peux] savoir, induire, conseiller. J'ai maintenant [retrouvé le] calme et je saurai tout apprendre de sang-froid, [et] aussi profiter des avis donnés par un vieux cam[arade] en qui je mets toute ma confiance. Ceci est tr[op] grave, n'est-ce pas, pour que j'aie besoin de te re[com]mander toute discrétion. — J'aimerais aussi à connaître *l'opinion* actuelle.

2<sup>o</sup> Tu dois comprendre que j'attache beaucoup d'importance à la publication de mon volume (1) avant ce procès. Car, après, ça aurait l'air de vouloir exploiter le retentissement-réclâme (*sic*) que ça fera. Donc, pourrais-je, chez Lachaud par exemple, ou Dentu, peu m'importe — j'ai trop d'ennemis, pour-quoi, grands Dieux ? chez Lemerre, pour y songer — faire imprimer vite, très modestement, et avec quelque délai, ou sans, s'il le faut, 468 *vers* purement littéraires ? Serais-tu homme, assez de loisir, je ne mets pas en doute ta bonne volonté, pour t'occuper un peu de cela et m'envoyer les épreuves ? Qui en ta place ? Blémont ? mais je le crois aussi bien occupé Enfin, réponds-moi ! (2).

## XLIX

Jehonville, le 6 mai, après-midi [1873] \*.

Mon cher ami,

Je reçois une lettre de M. Buisson, m'offrant ses

(1) *Romances sans paroles*.

(2) La signature de cette lettre manque, ainsi que les habituelles formules de politesse. Une partie de la marge de droite du second feuillet a été déchirée.

\* Papier blanc, marque « Bath », encre noire, 2 ff., texte au

services comme avocat. Recommandé par toi, il est accepté. Tu peux le lui dire. Mais avant que d'entrer en relations avec lui je désirerais savoir *de toi*, ainsi que je te le marquais dans une lettre déjà vieille, restée sans réponse, — fut-ce approximativement, par on-dit (et Paris et *notre monde*, en particulier, sont, j'espère, le pays des on-dit), où *en est* ma femme ? — Je sue en ce moment après un mémoire extrêmement détaillé, mais qui serait sans effet, si je restais ignorant de ce qui concerne ma femme ; comme il me serait douloureux, si je devais conserver quelque espoir. *Quoi qu'il en soit*, je t'en conjure écris-moi *vite*, fut-ce en deux lignes, ce que tu sais, ce que tu penses : c'est plus qu'un service cela, c'est pourquoi je te prie de ne mettre aucun retard dans ta réponse. Dès celle-ci reçue, selon ce que je saurai, j'écrirai à M. Buisson. Quant au référé, je pense qu'il a toutes pièces en mains.

Quand tu verras Blémont, dis-lui que voilà un mois que je n'ai reçu *La Renaissance*, malgré trois réclamations.

Amitiés à ta femme et à ta sœur, ton vieux,

P. VERLAINE.

Chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Evrard, à Jehonville, par Paliseul.  
Luxembourg belge (Belgique).

Ma mère est depuis quelques jours à Arras. Elle doit venir ici prochainement. Ceci te parviendra par un monsieur à qui j'écris en même temps.

recto du 1<sup>er</sup>. Au verso du second on lit : *M. Edmond Lepelletier, 22, rue de Douai, E. V. - Très urgent. Date incomplète.*

## L

Jehonville, le vendredi 16 mai 1873 \*.

Mon cher Edmond, j'ai reçu hier ta lettre du 12. — Les Postes ont de ces facéties-là, surtout dans cette indolente « Pelchique ».

Je suis heureux de ce que tu me dis relativement au manque de « bruits », symptôme évident d'une tenue *encore* convenable.

Quant à préciser ce que je veux, c'est bien simple. Écoute :

Après plus de six mois de séparation de fait (sans qu'il y en eût de ma part la moindre volonté, au contraire), après un jugement qui *momentanément*, mais *indéfiniment*, m'ôte tout pouvoir sur ma femme et mon fils, enfin après tous les bruits répandus par le monde et sur papier timbré, je crois qu'une séparation *à l'amiable*, — outre qu'elle n'empêcherait pas mes adversaires de revenir s'il leur plaisait aux procédés judiciaires (ça pourrait alors s'appeler du *chantage*) — me semble une demi-mesure qui ressemblerait de ma part à un aveu tacite, — en un mot impossible. Ce qu'il me faut, c'est je ne dis pas une réconciliation — moi je n'ai jamais été « fâché » — c'est un retour *immédiat* de ma femme à moi : je lui ai tout récemment écrit dans ce sens, — la prévenant que cette fois serait la dernière. J'attends sa

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto et verso du 1<sup>er</sup> et recto du second ; au verso du 2<sup>e</sup>, poème, note et dessin original, à la plume, représentant Hervé dans *Le Petit Faust*.



réponse et il est clair que si d'ici à très peu elle ne me donne pas satisfaction, force me sera d'agir, car il serait trop c..nard de me brûler le sang et la vie dans une attente sous l'orme aussi prolongée que cruelle. J'ai tout dit, tout fait, je suis venu ici (quittant Londres et des espoirs d'y vivre bien) pour Elle ; j'ai prié, raisonné, invoqué le bon sens, le cœur, jusqu'à l'amour maternel ! On m'a répondu que *j'avais peur du procès, que c'était pour cela que je disais des choses affectueuses, qu'elle n'avait pas peur du procès, PARCE QU'ELLE LE SAVAIT IMPERDABLE.* — Or tu sais à propos de quoi cette deuxième requête : exigence éconduite d'une pension *amiable* de 1.200 frs, absolument comme tu sais que le motif de la première requête est le refus par moi d'une autorisation de résider un temps indéfini dans un *Midi* problématique.

Si donc, tu vois M<sup>me</sup> Berteaux (1), — va même la voir si tu peux, — dis-lui, si elle doit voir ma femme et, si elle le juge à propos, de faire reporter aux yeux de cette égarée toute la folie et toute l'impudeur, et toute l'insouciance de l'avenir de son fils et tout le malheur pour elle et pour moi et pour cet enfant qu'impliquerait et que déterminerait la poursuite d'un acte aussi révoltant que ce sale et grotesque procès. — Elle peut ajouter que je suis, si l'on me désespère jusque-là, déterminé à me *défendre à ou-*

(1) M<sup>me</sup> Léon Berteaux, statuaire, et, par la suite, fondatrice de l'Union des Femmes peintres et sculpteurs. Amie de la famille Mauté, c'est à une soirée chez elle, en 1867, que Verlaine fit connaissance de celle qui allait devenir son épouse.

*trance* et que moi aussi je crois le procès imperdable, et que néanmoins *il me fait peur*, parce que je sais que c'est le bonheur à nous deux qui va céder la place à toutes sortes de *remords* pour elle et de regrets pour moi. — Voilà. — Si, toutefois tu vois mieux à faire, dis-le.

— Ma santé est toute détraquée ; ah ! si j'avais seulement un peu de bonheur du côté sentiment, comme mon côté tête irait bien ! Je fourmille d'idées, de vues nouvelles, de projets vraiment beaux. — Je fais un drame en prose, je te l'ai dit, *Madame Aubin* (1) : Un *cocu sublime*, pas à la manière de Jacques, le mien est un *moderne* extrêmement malin et qui rendra des points à tous les aigrefins de ce c.. de « Dumafisse ». — Je complète un opéra-bouffe xviii<sup>e</sup> siècle, commencé il y a deux ou trois ans avec Sivry. — Ceci serait, — avec de la *musique à faire*, pour l'*Alcazar* de Bruxelles, d'où sont partis *Les Cent Vierges* et *Madame Angot*. — Un roman féroce, aussi sadique que possible et très sèchement écrit. — Une série de *Sonnets*, dont *Les Amies* (2) font partie, et dont je t'envoie le prologue (3), — entortillé, mais assez explicatif de l'*œuvre*, je crois. — La préface aux

(1) Saynète publiée pour la première fois, à la fin de *Louise Leclercq* (Paris, Vanier, 1886, in-16, pp. 99-116), et représentée aux soirées du café Procope, en octobre 1894. Primitivement l'ouvrage devait comporter deux actes.

(2) On trouve en marge de la lettre, ce renvoi : « Si tu peux me les copier, envoie-les moi, — ou dis à Valade, qu'il le fasse, lui. »

(3) Cette pièce ne figure pas dans l'original. Peut-être s'agit-il de la première leçon du poème intitulé *Au Lecteur*, dont le texte se trouve plus loin, p. 155.

*Vaincus* (1) où je tombe *tous les vers*, y compris les miens, et où j'explique des idées que je crois bonnes (2). Je t'enverrai ça un jour, tu verras que c'est bien. — Voilà, je pense, quelque besogne.

Je caresse l'idée de faire, — dès que ma tête sera bien reconquise, — un livre de poèmes (dans le sens *suivi* du mot), poèmes didactiques si tu veux (3), d'où *l'homme* sera complètement banni. Des paysages, des choses, malice des choses, bonté, etc., etc., des choses. — Voici quelques titres : *La Vie du Grenier*. — *Sous l'eau*. — *L'Ile* (4). — Chaque poème serait de 300 ou 400 vers. — Les vers seront d'après un système auquel je vais arriver. Ça sera très musical, sans puérités à la Poë (quel naïf que ce « malin » !

(1) Verlaine projetait alors la publication d'un nouveau recueil : *Les Vaincus*, qui, sous la firme de Bruxelles, devait renfermer quelques-unes de ses poésies composées à la fin de l'Empire. Le livre ne parut point ; seul un poème, dont les deux premiers chants figurent, avec d'autres pièces de la même époque, dans le *Parnasse contemporain* de 1869, fut réimprimé sous ce titre, en 1884, dans *Jadis et Naguère*.

(2) Faut-il supposer qu'il s'agit ici de la fameuse pièce intitulée : *Art poétique*, dont la leçon originale se trouve dans une lettre inédite à Léon Valade, datée du mois d'avril 1874 ? Elle aurait été, de la sorte, composée beaucoup plus tôt qu'on ne le suppose. Voyez notre édition de *Jadis et Naguère*.

(3) « Si tu pouvais d'occase avoir le livre ainsi intitulé par Arthur de Gravillon, envoie ? » [*Note de Verlaine.*] Lisez : *La Malice des Choses*, avec 100 vign. gravées par Bertall. Paris, A. Faure, 1867, in-8°.

(4) *L'Ile*. On lit, au verso du titre des *Romances sans Paroles* (1874) : En préparation : *L'Ile*. On voit dans une lettre à Francis Poictevin, du 4 mars 1888, que le poète avait depuis longtemps abandonné ce projet quasi-baudelairien.

Je t'en causerai un autre jour, car je l'ai *tout lu* en english) et aussi pittoresque que possible. La vie du *Grenier de Rembrandt* ; *Sous l'eau*, une vraie chanson d'ondine ; *L'Ile*, un grand tableau de fleurs, etc., etc. Ne ris pas avant de connaître mon système : c'est peut-être une idée chouette que j'ai là.

Tu recevras mardi ou mercredi le manuscrit (1). Avant de m'en accuser réception, cause un peu à Lechevallier (2), des prix, etc. Je voudrais que ça fût du format de *La Bonne Chanson* (ah ! m..... !) Si ça pouvait paraître vite, quelle veine ! Enfin je te confie cette enfant : rends la « hûreuse », rends-la « hûreuse ».

Amitiés aux amis. Dis-moi si P. Foucher (3) écrit à *L'Opinion Nationale*. — L'adresse de Madame Berteaux ? Parle-moi un peu des choses de Paris.

A très bientôt une autre lettre et le « manusse. »

Je serre les tiennes bien cordialement,

P. V.

Chez Mme Ve Evrard, à Jehonville, près Paliseul,  
Luxembourg belge (Belgique).

Ci-derrrière, des beaux « versses » !

(1) Les *Romances sans paroles*, dont la plupart des poèmes furent composés en Angleterre.

(2) « Je pourrais lui écrire, qu'en dis-tu ? » (*Note de V.*) Lechevallier, on le sait, était un éditeur parisien. Selon Lepelletier, il opposa un refus à la proposition du poète.

(3) Paul Foucher, beau-frère de Victor-Hugo, « l'homme le plus myope de France » suivant Verlaine, et qui, avec Léon Valade, servit de témoin au poète, lors de son mariage (Voyez : *Confessions*, p. 174.)

## INVOCATION (1)

Chair ! O seul fruit mordu des vergers d'ici-bas,  
Fruit âcrement sucré qui jûtes aux dents seules  
Des affamés du seul Amour, — bouches ou gueules,  
Que fait ? — O Chair ! dessert des forts et leur repas !

Amour ! L'unique émoi de ceux que n'émeut pas  
L'horreur de vivre, Amour qui blûtes, sous tes meules,  
Les scrupules des libertins et des bégueules  
Pour le pain des Damnés qu'élisent les Sabbats !

Chair ! Amour ! ô *tous les appétits* vers l'Absence,  
Toute la délirance et toute l'innocence,  
Toi qui nous es si bonne et toi qui m'es si cher,

Je vous supplie, et je vous défie, et je pleure  
Et je ris de connaître, en ignorant qu'épeure  
Le doute, votre énigme effroyable, Amour, Chair.

Dans la fameuse préface y aura un § concernant  
cette peu prudhommesque série, afin que la Bêtise  
n'aille rien inférer contre ma *Chasteté*. Hélas ! je suis  
*chaste* (2). . . . . : .  
depuis mon départ de Paris !!

« Et cela fait mal à la tête  
Et ça ne fait pas le bonheur ! »

(1) Cette pièce figure dans *Jadis et Naguère*, sous ce titre :  
*Luxures*, avec de nombreuses variantes. Dédiée à Léo Trézenick,  
elle parut tout d'abord dans *Lutèce*, le 8 mars 1889.

(2) Ici, nous avons supprimé huit mots par lesquels l'auteur  
fait état, en termes fort vifs, de sa virilité. Il ne faut pas oublier  
que les lettres à Ed. Lepelletier ont un caractère confidentiel  
qui ne les désignait pas à la publicité.



comme chante Hervé dans *Le Petit-Faust*, pour des raisons toutes contraires.

## LI

Jehonville, le 19 mai [18]73 \*.

Tu recevras, — en même temps que cette lettre — le « phâmeux manusse » (1). Dès que tu pourras, occupe-t'en : ne le montre guère aux camaraux, et mande moi les intentions de ce Chevalier-là (2). Les miennes sont : *solvabilité, honnêteté scrupuleuse et désir de publicité*. Je lui demande : *modération dans les prix, — crédit, s'il se peut, — ou vite ses prix qui seront s'il le faut payés sur le champ*. — Je préférerais du crédit, — moyennant billet, — et compte à demi, s'il se peut. Si pourtant tu rêvais une combinaison mieux, dis.

— C'est très en ordre, très revu. Les épreuves, après examen, tu me les enverrais et moi je te les renverrais un jour après. Je voudrais bien que ça fut vite fait. Quoi ! 400 et quelques vers, c'est l'affaire de quinze jours. Enfin, vois.

— Je tiens beaucoup à la dédicace à Rimbaud. D'abord *comme protestation*, puis parce que ces vers ont été faits, lui étant là et m'ayant poussé beaucoup

\* Papier vergé blanc, encre noire, 1 f., recto et verso.

(1) *Romances sans paroles*. Voir les lettres précédentes et la correspondance avec M. Emile Blémont.

(2) « Ou de cette Claye, selon qu'il faille procéder par induc ou déduc » (*Note de l'Auteur*). Sans doute s'agit-il là de l'imprimerie Claye, de même qu'il est question ci-dessus de l'éditeur Lechevallier, déjà nommé.

à les faire, surtout comme témoignage de reconnaissance pour le dévouement et l'affection qu'il m'a témoignés toujours et particulièrement quand j'ai failli mourir. Ce procès ne doit pas me faire ingrat. Tu as compris ? D'ailleurs, écris-m'en si tu vois des objections autres qu'un respect humain qui serait maladroit — et coupable.

Je compte retourner à Londres dans huit jours. Dès arrivé, tu auras mon adresse.

Je te quitte, il se fait tard. Soigne bien *Gustave* (c'est le nom à mon livre).

Amitiés chez toi. Si tu avais à m'écrire *pressé*, fais-le à Jehonville. En cas de départ, ça me parviendra toujours là-bas. — Si tu pouvais m'accuser réception du manusc., tu serais gentil de le faire, poste p. poste.

Mille poignées de main,

P. V.

## LII

Jehonville, le 23 mai [18]73\*.

Cher ami, je suis enchanté que mon voluminet (1) t'ait plu, malgré ses « hérésies » de versification. (Je te prépare bien d'autres « déconcertements » si l'affreux état de ma santé me laisse encore assez vivre

\* Papier blanc quadrillé, encre violette, 2 ff., recto et verso du 1<sup>er</sup> et recto du 2<sup>e</sup>, au verso du 2<sup>e</sup> f. un dessin original à la plume : « Salon des refusés », Marine entre Anvers et Londres, par Pablo de Herlañes.

(1) Il s'agit ici du manuscrit des *Romances sans paroles*, écrit tout entier, de la main de Verlaine,

pour ébaucher l'œuvre dont je te parlais l'autre jour.) — A vrai dire, je n'en suis pas mécontent, bien que ce soit encore bien en deçà de ce que je veux faire. Je ne veux plus que l'effort se fasse sentir et en arrive avec de tout autres procédés, — une fois mon système bien établi dans ma tête, — à la facilité de Glatigny, sans naturellement, sa banalité (1). Je suis las des « crottes », des vers « chiés » comme en pleurant, autant que des tartines à la Lamartine (qui cependant a des choses inouïes de beauté). Dans *La Chute d'un Ange* (2), (lis-ça, ou relis) il y a des vers comme ça :

« *Est-ce vous, cher Regard ? Vent de cheveux de femme ?* »

Des gens perdus dans le désert regardent leur enfant dormir :

« *Un vent frais sur leur front et du lait sur leur bouche.* »

etc., etc. Bref, je réfléchis très sérieusement et bien modeste[ment] à une réforme, dont la préface des *Vaincus* contiendra la poétique. Mais revenons à ce *Gustave* (3).

Je t'ai dit : je tiens à la dédicace beaucoup, beaucoup ! et je t'ai laissé libre de l'ôter ou non. Quant à

(1) Verlaine subit tout d'abord l'influence d'Albert Glatigny, dont il goûtait alors la fantaisie. Voyez : *Confessions* (*Œuvres Complètes*, V, 84 à 85 et 93 à 97).

(2) *La Chute d'un Ange*, vers 702. III<sup>e</sup> Vision, vers 1188 (*Est-ce toi cher regard ? vent de lèvres de femme...*) et XV<sup>e</sup> Vision, vers 702.

(3) *Romances sans paroles*.

une dédicace partielle, ça n'entre pas dans le plan du volume. Sans quoi, naturellement, tu en eusses eu une bonne. — Donc, si tu le crois bon, supprime, mais écoute : *cut, but hear* (je ne sais plus en grec).

Les subtilités cancanières et bourgeoises n'en subsisteront pas moins, et le nom de Dieu m'emporte si en faisant tout ça je pensais à quoi que ce soit d' *imphâme, infemme*, si tu préfères. Les petites pièces : *Le piano*, etc.... ; *Oh triste, triste*, etc... ; *J'ai peur d'un baiser...* ; *Beams* (1)... et autres, témoignent, au besoin, assez en faveur de ma parfaite amour pour le « sesque », pour que le *notre amour n'est-il là, niché* (2) me puisse être raisonnablement reproché, à titre de « terre jaune » pour parler le langage des honnestes gens.

De plus, en quoi c'est-il audacieux de dédier un volume en partie d'impressions de voyage à celui qui vous accompagnait lors des impressions reçues ? Mais, je te le répète, si tu le préfères, supprime, censeur ami (3).

Et puisque nous en sommes aux « noms à dédicace », comme dit Petrus Borel (encore un qu'il faut relire) veux-tu accepter dans *Les Vaincus* la partie qui s'appelle *Sous l'Empire*, la plus grosse du volume

(1) Pièces V, *Le piano...* VII, *O triste, triste... A Poor Yung Shepherd* ; *Beams* (*Œuvres Complètes*, I, pp. 158, 161, 189, et 191).

(2) *Ibid.*, *Bruzelles*, II, 3<sup>e</sup> strophe, dernier vers. Cette pièce porte, dans l'original, la date d'août 1872.

(3) Ici, l'auteur a dessiné une paire de ciseaux. Le volume a paru sans aucune dédicace.

et contenant *Le Monstre* (1), *Le Grogard*, *Soupe du Soir*, (2) [*Crépuscule*] (3) *du Matin*, *Les Loups*, toutes choses que tu connais et par le fait *point compromettantes* ? Les choses sur la Commune seront dédiées à quelque proscrit ami. Réponds.

Je pars demain pour Bouillon, où j'ai rendez-vous avec des camarax de Mézières-Charleville, et de là pour Liège, belle ville de moi inconnue, et de Liège pour Anvers et d'Anvers pour « Leun'deun » : 18 heures de mer, sans compter l'Escaut et la Thames « river » mais ça coûte bon marché et je ne suis pas malade en mer. Je compte bien être avant cinq jours en la *fog's city*.

Quant au pays de la soupe, de la pomme sautée, des « serpents » (4) et des beaux-papas (j'ai dit Paris), j'y retournerai peut-être vers l'automne, — une fois l'Anglais bien su — mais je voudrais être sûr de n'être pas emm... par les susdits serpents. Tout ce qu'on peut m'en vouloir, c'est, après mon séjour à l'Hôtel de Ville dans mon emploi, d'avoir fait, à Londres, partie d'un cercle appelé des *Etudes sociales*, fondé par Lissagaray et composé de gens à redingotes, de la Commune. Cercle parfaitement inoffensif et où toute ma participation a été les

(1) Pièce d'inspiration politique, qui parut dans *Le Nain Jaune* du lundi 28 septembre 1868 et qu'on chercherait en vain dans les éditions du poète.

(2) *Le Grogard* (*Le Soldat laboureur*), *Soupe du soir*, *Crépuscule du Matin* (*L'Angélus du Matin*), *Les Loups*, pièces publiées dans *Jadis et Naguère* (1884).

(3) Littéralement : *Prépucecul*, etc...

(4) Sergents de ville.



*three shillings by month* (1) exigés ; il est vrai que pour en faire partie, j'ai eu la recommandation d'Andrieu, — que je connaissais bien avant la politique en qualité de collègue et d'ami de Valade et Mérat (2). Puis, c'est vrai, j'ai vu *Vermêche*, mais je le connaissais (du temps que Coppée n'était pas un grand homme) du *Hanneton* et du Café de Suède ; tout ça constitue-t-il un dossier selon toi ? — Écris.

Maintenant il y a les Mauté et leur manque de scrupules : vois, écris.

Ayant acquis la conviction que ma femme est une vraie scélérate et sa mère une misérable (je ne parle pas du vieux pou) je vais très prochainement et très sévèrement agir. — Tu auras avis en même temps. Rien, d'ailleurs, que de strictement chicaneux.

Je te quitte. Soigne mon livre. Dès arrivé à Londres, je t'enverrai mon adresse. D'ici là, si tu as quelque chose pressée, écris à Londres, poste restante. Amitiés chez toi et une bonne poignée de main.

P. V.

Ma mère qui repart demain pour Arras, pour revenir dans 15 jours à [Paris] (3), te fait mille compliments.

Les amies ! Les amies ! Les amies ! Les amies !  
Les amies ! Les Amies !

(1) « Trois shillings par mois ».

(2) Voyez sur Albert Mérat la notice des *Hommes d'Aujourd'hui* (*Œuvres Complètes*, V, 416).

(3) Littéralement : *Parm....*

## LIII

Londres, vendredi 29 mai [1873] \*.

Cher ami, arrivé ici avant-hier matin d'Anvers. Une traversée de quinze heures, inouïe de beauté. D'ailleurs, je ne suis jamais malade en mer.

Je te jette ceci vite à la poste, pour te donner mon adresse et recommander *Gustave* (1) à tes soins : écris m'en vite et presse l'ouvrage. Dès que les intentions de l'imprimeur seront connues, *macte animo generose puer* (2).

Donne cette adresse à Blémont, si tu le vois, et à *La Renaissance*.

Amitiés. A très bientôt une autre lettre.

P. V.

8, Great College street, Camden Town, N. W.

## LIV

[Londres, juin 1873] \*\*

Mon cher ami,

Je ne t'écris qu'un mot, étant surchargé de be-

\* Papier vergé blanc, encre noire, 1 f., recto. Date incomplète.

(1) Surnom donné par Verlaine au manuscrit de *Romances sans paroles*.

(2) « Sacrifie l'enfant d'un cœur généreux ». (Cf. Stace).

\*\* Papier blanc, encre noire, 1 f. ; au verso, dessin original à la plume, intitulé : *Le Shah de visu*. Ce dessin est accompagné, dans l'original, de cette note : « Ne ressemble-t-il pas trait pour

sogne, — et pour te gronder sur ton silence. — Que devient *Gustave* (1) ? Je ne vois pas pourquoi la politique pourrait nuire à ce frêle garçon, voué d'avance à une vente *spéciale*, et rare partant.

Je donne des leçons de french, ça me rapporte quelque chose comme 100 ou 150 frs par mois. C'est toujours ça et ça tue l'ennui. Grand point.

Quoi du référé ?

Tâche donc de m'avoir au moins un de mes trois volumes, fût-ce en payant, et me les ou l'envoie : c'est ici, pour les leçons de littérature *by a poët (sic)*, (2), c'est la meilleure référence auprès des toqués qui vous paient une demi-livre (12 fr. 50) une leçon de versification et de « finesses » poétiques. Donc ma commission est des plus sérieuses et *des plus pressées* ; il va sans dire que je rembourserai. Si tu ne pouvais maintenant et que tu visses Blémont, charge-le de cela (3).

Ton dévoué,

P. V.

Amitiés chez toi.

8, Great College street, Camden Town, N. W.

Ici, très agréable stroupes françaises : Desclée, etc. — Les artistes de M. Humbert, de Bruxelles, tout le répertoire d'Offen[bach], Hervé, Lecocq, etc. —

trait à ce pauvre M. de la Chauvinière ? Au reste, tu vas le voir bientôt ».

(1) *Romances sans paroles.*

(2) « Par un poète. »

(3) Cf. Lettre à E. Blémont, du 25 juin 1873.

Et des places tant qu'on en veut. Mais quelle chaleur !

LV

Bruxelles [Prison des Carmes], dimanche 28 sept. [1873] \* (1).

Mon cher ami,

Dès que cette lettre te parviendra, veuille me répondre *poste pour poste*. Tu comprendras combien j'y tiens. Depuis trois semaines, je n'ai plus de visite, ma mère étant partie, et je n'ai reçu seulement qu'une lettre d'elle depuis ce temps. Je lui ai écrit dimanche dernier et j'attends encore sa réponse. Dans l'état de tristesse et d'anxiété où je la sais, seule comme elle est et avec le caractère inquiet qu'elle a, le moindre retard dans une lettre me rend inquiet à mon tour et je me forge mille idées noires qui augmentent encore le chagrin de ma désolante situation. — Du reste, d'un moment à l'autre, une lettre peut

\* Papier vergé blanc, encre blanchâtre, 2 ff., recto et verso du 1<sup>er</sup> ; au verso du 2<sup>e</sup> f., cette suscription : M. Edmond Lepelletier, 22, rue de Douai, Paris, France. Au milieu des 2 ff., cachet de la maison de Sûreté civ<sup>le</sup> et milit<sup>re</sup> de Bruxelles. Timbre de la poste.

(1) Ici, on observera une lacune regrettable entre la précédente lettre et celle que le poète adressa, de la prison, à son plus intime ami. Les faits qui remplissent cet intervalle sont connus. Au mois de juillet de 1873, Verlaine gagne Bruxelles. A la suite d'une altercation très vive, ayant tiré sur Rimbaud (10 juillet), il est arrêté et incarcéré à la prison des Petits Carmes, puis condamné, le mois suivant, à deux ans d'emprisonnement cellulaire. Voyez : *Mes Prisons (Œuvres Complètes, IV, ch. vi)*.

m'être remise, mais que ça ne t'empêche pas d'écouter ma prière : c'est une si grande joie une lettre pour un malheureux détenu ! Tu me la feras la plus longue possible, — et la plus *lisible* que ça te sera possible, non pour moi qui suis habitué à tes pattes de mouches, mais pour le *Greffe*, et afin d'éviter tous retards. Parle-moi un peu de Paris, des camarades, et si tu as des nouvelles de par là, de la rue Nicolet. Les journaux de Paris auraient-ils par hasard parlé de cette malheureuse affaire ? Victor Hugo est-il à Paris ? Veuille m'envoyer son adresse (1).

Ma mère a dû te dire toute l'importance que j'attachais à la prompt impression et publication de mon petit livre (2). Donc si tu ne peux t'en occuper, remets le manuscrit à ma mère avec les indications que je t'ai envoyées, pour qu'elle s'en occupe de suite.

J'ai mille projets littéraires : du théâtre surtout, car j'entends, dès ma sortie, me remuer jusqu'à ce que je gagne sérieusement de l'argent avec « ma plume ». Plus tard, je t'en écrirai plus longuement.

Je ne sais quand je dois partir d'ici. Ça peut être d'un moment à l'autre. C'est pourquoi écris-moi bien vite. Je prie bien Laure d'aller voir ma mère le

(1) Il s'agissait, pour le malheureux poète, d'obtenir une intervention de l'auteur de *La Légende des Siècles*. Elle lui fut accordée, et, à l'en croire, lui rendit moins sévère le régime de la prison. « Mon pauvre poète, écrivait Victor Hugo, je verrai votre charmante femme et lui parlerai en votre faveur, au nom de votre doux petit garçon. Courage et revenez au vrai. » (Cf. *Mes Prisons*, éd. cit., p. 389.)

(2) *Romances sans paroles*,



plus souvent possible, et la remercie de l'intérêt qu'elle prend à sa situation et à la mienne. Ecris-moi à l'adresse suivante : M. le Directeur de la Maison de sûreté de Bruxelles, rue des Petits Carmes (ceci sur l'enveloppe) et en tête de la lettre, en gros caractères écris — pour M. Verlaine condamné civil, pistole (1) n<sup>o</sup> 19. — Mon ennui, surtout depuis une quinzaine, est atroce. — Et ma santé n'est pas fameuse ; j'ai parfois des maux de tête épouvantables et je suis plus nerveux que jamais. Ne dis rien de cela à ma mère, je t'en prie, et si tu la vois avant que je ne lui aie écrit, dis-lui que tu as reçu de mes nouvelles et que ma santé est bonne.

Je tâcherai de t'écrire de temps en temps. Mais je le ferai plutôt par ma mère, en mettant dans les lettres que je lui écrirai un ou deux paragraphes spécialement désignés pour toi : ceci par économie, car on est pauvre en prison !

Amitiés à Blémont, Valade, etc.

Mille choses à ta femme. Je te serre la main bien cordialement.

P. VERLAINE.

## LVI

Mons (2), le 22 novembre [18]73 \*.

Cher ami,

Ceci est avant tout une prière, une instante

(1) Voyez *Mes Prisons* (éd. cit.), pp. 398 et ss.

(2) Verlaine avait été transféré, vers la fin de septembre, de la prison des Petits-Carmes à la maison cellulaire de Mons.

\* Papier vergé blanc, encre blanchâtre, 1 f., recto et verso.

prière : *écris-moi* de temps en temps. Veux-tu convenir que ce sera tous les quinze ou tous les vingt jours ? Ce n'est pas trop, j'espère. Tu me donnerais des nouvelles des camarades, du mouvement parisien, — et, sans effleurer la politique bien entendu, quelques larges renseignements sur les gros événements. Voilà quatre mois et demi que je n'ai lu un journal. J'ai su aujourd'hui par ma mère la dernière décision de nos maîtres et la Présidence septennale. Quant à ce qui se passe en littérature : néant. J'ai des livres d'anglais que je pioche. Je viens de lire *Fabiola* (sans dictionnaire). Mon occupation jusqu'à présent est de trier du café. Ça tue un peu le temps. Je sors une heure par jour, pendant laquelle je peux fumer. Tout le reste du temps, c'est l'emprisonnement cellulaire dans toute la stricte acception du mot. Je suis à *la pistole* (1), avec un bon lit et de bonne nourriture. — Toujours faible, la santé, — et le courage qui m'avait soutenu tous les derniers temps à Bruxelles fait mine de m'abandonner maintenant que j'en ai plus besoin que jamais. Il faut espérer que ce n'est qu'un moment. On est très bon pour moi et je suis aussi bien que possible. Mais ma pauvre tête est si vide, si retentissante encore, pour ainsi dire, de tous les chagrins et les malheurs de ces derniers temps, que je n'ai pu encore acquérir cette espèce de somnolence qui me semble être l'*ultimum solatium* du prisonnier. Aussi, ai-je besoin qu'on se souvienne un peu de moi, de l'*autre côté du mur* et qu'on me le témoigne. C'est pourquoi j'insisterai de toutes mes

(1) Voyez : *Mes Prisons* (éd. cit.), pp. 403 et ss.

forces sur la prière ci-dessus. Je compte bien fermement sur une *prompte* réponse. Fais tes lettres le plus pleines possible ; écris lisiblement à cause du greffe. A bientôt donc, n'est-ce pas ? Je te serai plus reconnaissant que tu ne peux le penser de cette marque d'amitié.

Quand le petit livre paraîtra-t-il ? (1) Je crois avoir oublié pour les envois : Arsène et Henry Hous-saye, ainsi que Gill ; prends bonne note.

De temps en temps, en réponse à tes lettres, je t'enverrai des nouvelles du triste reclus. Pour aujourd'hui, je me sens trop abattu pour en dire bien long et, dans l'impatiente attente d'une première lettre, je te serre la main bien cordialement.

Amitiés à ta femme et à ta sœur.

P. VERLAINE.

L'adresse : à M. le Directeur de la Maison de Sûreté cellulaire, à Mons (Hainaut), *Belgique*.

Et en tête de ta lettre, tu mets : *Prière de faire parvenir au condamné correctionnel Paul Verlaine, pistole, cellule 252.*

L'affranchissement est de 30 centimes.

Je prends bien part à tes tracas ; ton énergie habituelle en viendra certainement à bout ; à mon tour je te dis : courage.

Quand il y aura des articles, tu collectionneras pour ma mère qui te remboursera.

(1) *Romances sans paroles.*

## LVII

[Mons], Dimanche, [novembre 1873] \*.

Mon cher ami, je sais les durs tracas qui t'accablent et j'y prends bien part. Que te dire, moi, pauvre malheureux moi-même, sinon courage et courage encore, et au revoir dans des *mois* meilleurs. Ma mère te dira mes espoirs et mes résolutions.

Je te remercie bien de tes bons souvenirs, et j'envoie à Laure toutes mes grâces pour ses bonnes lettres à ma mère. Quand celle-ci sera à Paris, qu'elle aille la voir souvent.

Hein ? Quel malheur qu'une mauvaise femme, sottre et butée ! Elle aurait pu être si heureuse, si, pensant à son fils et se ressouvenant de son vrai devoir, elle m'eût rejoint alors que je l'en ai priée, surtout dernièrement, quand je l'avais prévenue que des malheurs arriveraient si elle persistait à me préférer sa famille (comment la qualifier, cette famille ?). Vous avez été témoins, toi et ta sœur, de mon chagrin et de ma longanimité, et de mes sacrifices en janvier 72. Toi, tu m'as vu en des circonstances terribles, seul et ne pensant qu'à cette malheureuse, et tremblant et pleurant à l'idée que je pouvais ne pas la revoir, et tu vois ce qu'elle a fait !

\* Papier blanc marque « Bath », encre noire, 1 f., recto, verso ; un dessin original à la plume illustre les vers qui accompagnent cette lettre. Ce dessin, représentant les obsèques de l'éditeur A. Lemerre, porte comme légende : *Lugete veneres*, etc.

Je ne lui garde aucune amertume. Dieu m'est témoin qu'*encore aujourd'hui*, je lui pardonnerais tout et lui ferais une vie heureuse si elle devait enfin ouvrir les yeux sur l'énormité de sa conduite à mon égard et à l'égard de ma mère si bonne pour elle, et si méritante à tous égards.

Je dois, me semble-t-il, s'ils ont l'indignité de persister encore dans leur infâme action, résister jusqu'au bout. Mais pour cela, j'ai besoin d'être là, — obtiendrai-je une remise à un an ? Ma mère, d'ailleurs, te parlera.

— Je tiens beaucoup à ce que mon livre paraisse cet hiver. Efforce-t-y. — Si tu ne pouvais, remets le manuscrit à ma mère qui s'en occupera. Tu lui remettrais aussi les instructions que je t'ai envoyées il y a quelques semaines, relativement à l'impression et service à la presse.

— Il faut bien bêtifier un peu, quelque triste qu'on soit. Voici, à propos de la pendaison de Mérat (1) dans la forêt de Fontainebleau, pendaison démentie (quel besoin ?) un « Coppée » tout frais pondu.

« *O liber, ibis in urbem* »

— propage, propage !

Les écrevisses ont mangé mon cœur qui saigne,  
Et me voici logé maintenant à l'enseigne

(1) Il s'agit ici, selon Lepelletier, de la nouvelle, démentie aussitôt que répandue, de la pendaison d'Albert Mérat. Singulier présage, Mérat cédant à une héréditaire tentation, devait se suicider, trente-cinq ans plus tard, le 16 janvier 1908, en sa maison de la rue de la Sablière, n° 3.



De ceux dont Carjat dit « C'ÉTAIT UN BEAU TALENT,  
 « MAIS PAS DE CARACTÈRE », et je vais, bras ballants,  
 Sans limite et sans but, ainsi qu'un fiacre à l'heure,  
 Pâle, A JEUN, et trouvé trop *c...hose* par Gill qui pleure.  
 « Mourir, — dormir ! » a dit Shakespeare ; si ce n'est  
 Que ça, je cours vers la forêt que l'on connaît,  
 Et puisque c'est fictif, j'y vais pendre à mon aise  
 Ton beau poète blond, faune barbizonnaise ! (1)

Tu auras de mes nouvelles par ma mère et voudras bien m'en donner de toi par elle. Sous peu, je serai *installé* et pourrai donner amples détails. — Peut-être pourrai-je corriger mes épreuves. En attendant, néanmoins, que mon livre s'imprime, comme si de rien n'était, — et corrige et donne les bons à tirer.

Je te serre bien la main. Au revoir, sinon bien prochainement, du moins, j'espère, en bonne santé et en bonne chance.

Ton vieux infortuné camarade et ami,

P. V.

Amitiés à ta femme et à ta sœur.

From Brussels, — *de mare tenebrarum*.

Je pioche l'anglais à mort, — of course... for I am to live in... London, here... (2)

(1) Cette pièce n'a pas été recueillie dans les œuvres du poète.

(2) Le texte est incomplet dans l'original. On sait que Verlaine se proposait de se fixer à Londres après sa libération.

## LVIII

Mons, du 24 au 28 novembre [18]73 \*.

Cher ami,

Je reçois à l'instant (24 novembre, midi) ton petit mot et le spécimen du petit bouquin (1). — C'est très bien. Pas la peine de m'envoyer autre chose pour le moment. Quand le livre sera fini, tu en remettras un certain nombre à ma mère, — ou si elle est encore ici, lui en enverras un exemplaire qu'elle me fera parvenir. — Merci du bon souvenir.

Je te le disais vendredi dernier, je suis bien *découragé*, bien triste par instant. Croirais-tu qu'un de mes chagrins, c'est *encore* ma femme ? C'est extraordinaire comme, — ayant fait la part du père et de la mère Badingue (2), — je la plains de tout mon cœur de tout ce qui arrive, de la savoir là, dans ce milieu qui ne la vaut pas, privée du seul être qui ait compris quelque chose à son caractère, je veux dire *moi*. On a tant fait, on lui a tant fait faire, qu'à présent elle est comme engagée « d'honneur » à pourrir dans son dessein. Au fond, j'en suis sûr, elle se ronge de tristesse, peut-être de remords. Elle *sait qu'elle a menti à elle-même*, elle sait qui et quel je suis, de quoi je suis capable pour son bonheur. De ce qu'elle m'a

\* Papier bleu, quadrillé, encre blanchâtre, 2 ff., recto et verso ; les vers occupent le 2<sup>e</sup> f., au verso duquel se trouve un dessin original à la plume.

(1) *Romances sans paroles*.

(2) Les beaux-parents de Verlaine.

vu sâoul, et de ce qu'on lui a infusé dans la tête que je l'avais outragée de la pire façon, — je n'en puis conclure que ce soit spontané chez elle, ce tic de vouloir se séparer : c'est surtout pour la galerie, — et c'est triste. Un moment, à Bruxelles, l'an dernier, j'ai vu qu'elle comprenait. Puis ça a passé, *la mère était là*. La malheureuse sait certainement que, ici, dans cette ignominie où elle m'a fourré, je pense ces choses là ; elle le sait, voudrait revenir, et ne peut ! — avec ça que la maison de son père lui est actuellement un enfer ! — C'est ça surtout qui m'afflige. Tu ris peut-être de ma psychologie, et tu as tort : c'est vrai tout ça. — Mais je ne suis pas encore assez... *bénisseur* pour, en cas de *Mautétisme*, fermer les yeux à toute prudence. J'ai l'intention, à ma sortie, de ne rentrer en France que muni de tous *viatiques* légaux : une lutte légale avec M. Mauté de Fleurville n'a rien qui m'épouvante. Et, s'il faut être ficelle, on le sera pour le moins autant que le birbe en question. Quant à la chère enfant, on sera toujours avec elle ce qu'on a été, doux, patient, et *bras ouverts*. — Mais assez sur ce sujet dont je ne parlerai plus « subséquemment ».

— S'il en est temps encore, dans la pièce : *O la rivière dans la rue!* mettre au 4<sup>e</sup> vers : *Derrière un mur haut de cinq pieds*, au lieu de — *entre deux murs* (1)... — Je me souviens qu'il n'y a, en effet, qu'un mur,

(1) La correction, qui porte sur le troisième, et non sur le quatrième vers, n'a pas été faite dans l'édition originale de *Romances sans paroles*. On la trouve dans le texte des *Œuvres Complètes*, I, 186.

l'autre côté étant au niveau du *ground*. Et dans : *Birds in the night*, mettre dans le douzain : *aussi bien, pourquoi me mettrai-je à geindre* ; au second vers : *vous ne m'aimiez pas*, au lieu de : *vous ne m'aimez pas* (1).

Quand tu enverras les paquets pour Londres, en même temps que celui de Barrère, comprenant son exemplaire, celui pour Lissagaray et celui pour Swinburne, l'autre à l'adresse de Barjau : French News Agent Frith Street, Soho — tu feras bien de lui écrire un mot. S'il doit faire un article dans le *Pall mall Gazette*, ou autre journal, qu'il soit assez bon pour te l'envoyer. Tu le ferais tenir à ma mère qui, etc... Si par hasard Barrère, — à qui je serre la pince, ainsi qu'à ces Messieurs de London — voulait, par hasard, me faire le plaisir de m'écrire, sa lettre sera[it] la bienvenue. Donne-lui ma triste adresse. Recommande-lui d'éviter toute allusion communarde ou de citer tout nom compromettant, tant dans l'article que dans la lettre. Son adresse : M. Camille Barrère, Arts Club, Hanover-Square, Oxford Street.

Je travailote aux pièces dont je t'ai parlé ; j'espère, en sortant, être à la tête de six actes, dont un en prose, et d'un volume de vers, dont tu as quelques spécimens. Ça se composera de quelques fantaisies comme *L'Almanach* (2) et ce qui va suivre. Et de cinq ou six petits poèmes (tu en as un) : *L'Impénitence finale* (3). Il y en a encore trois finis. Rimbaud

(1) La correction n'a été faite dans aucune édition du poète.

(2) Voir lettre LIX.

(3) Pièce publiée en 1884, dans *Jadis et Naguère*.

les a ; ma mère en a copie. C'est des récits plus ou moins diaboliques. Titre : *La Grâce* ; *Don Juan pipé* ; *Crimen amoris* ; 150 vers, 140 vers, 100 vers (1). — Le volume aura, à peu près, 1.200 vers. — Je me vois obligé d'ajourner le fameux volume sur *les Choses* (2) : ça nécessiterait trop de tension d'esprit. Ici je ne puis travailler beaucoup, sans me faire mal.

Sans causer à plume déboutonnée, nous pouvons néanmoins correspondre. Aucun inconvénient à ce que, en termes modérés, tu me donnes quelques nouvelles ; et ça me fera tant de plaisir ! — Je compte donc sur prochaine lettre.

Tu me diras l'éditeur que tu as en vue. C'est cocasse, cette proscription de chez Lemerre ; ça date de la Commune, le croirais-tu ? Cet imbécile de Leconte de Lisle (qui laissait pousser sa barbe) me tient depuis ce temps pour un ogre (3). Probable que, depuis mes nouvelles affaires, c'est encore pis. Lemerre, je sais, n'est pour rien dans tout ça. Je lui serre la main.

Renseigne-moi aussi un peu politiquement.

Je n'ai aucune idée de ma future mise en liberté. Avec le système d'ici, j'ai, par le fait de mon empri-

(1) Poèmes figurant dans *Jadis et Naguère*, 1884. (Voyez : *Mes Prisons* (*Œuvres Complètes*, IV, p. 391).

(2) Voyez la lettre L.

(3) Consultez sur l'hostilité de Leconte de Lisle pour Verlaine : *Mes Hôpitaux* (*Œuvres Complètes*, IV, 350). Prompt à la riposte, notre poète a laissé de ce dernier, sous ce titre : *Portrait académique*, un poème très violent qu'on lira dans *Invectives* (Éd. cit., III, 320).



sonnement dans une prison *cellulaire*, six mois de réduction, ce qui avec les cinq que je vais avoir faits déjà me laissent *encore treize mois*. — Mais je dois compter sur d'autres petites réductions *usuelles*, deux mois, trois mois. Surtout avec les bonnes notes que j'ai. Puis, il y a les grâces royales, qu'on obtient par des pétitions. Celles-là peuvent être *plénières*. J'ai aussi ma qualité d'étranger. Ma mère et M. Istace s'occupent activement. Ça peut me tomber (ma liberté) d'un jour à l'autre, comme aussi ça peut traîner encore longtemps. C'est comme tu dis de patienter ! — Et le temps marche toujours (1).

Je te quitte et te serre bien la main. Amitiés chez toi : nulle allusion à cette lettre qui ne passe pas par les *greffes* : même détruis-la.

Faithfully, P. V.

Je fais des *Cantiques à Marie* (d'après le Système) et des prières de la Primitive Église. Ci-joint une qui n'a de drôle que le titre, lequel est un monogramme des *Catacombes*.

Ne pas oublier d'envoyer le bouquin à M. Bretagne (2), commis aux contributions indirectes à Sainte-Marie-Kerque, près Saint-Omer (Pas-de-Calais).

(1) Verlaine ne fut libéré que le 16 janvier 1875.

(2) Sur ce personnage, voyez l'ouvrage d'Edmond Lepelletier, p. 256. Charles Bretagne, poète bachique à ses heures de loisir, était également l'ami de Verlaine et de Rimbaud.

## LE BON ALCHEMISTE (1)

De toutes les douleurs douces  
 Je compose mes magies :  
 Paul, les paupières rougies,  
 Erre seul aux Pamplemousses.  
 La Folle-par-amour chante  
 Une ariette touchante.  
 C'est la mère qui s'alarme  
 De sa fille fiancée,  
 C'est l'épouse délaissée  
 Qui trouve un sévère charme  
 A s'exagérer l'attente  
 Et demeure palpitante.  
 C'est l'amitié qu'on néglige  
 Et qui se croit méconnue.

Ma foi, la suite à un prochain numéro. Je profite du peu de place que ça me fait pour te recommander l'envoi à Andrieu. Voici l'adresse : M. William Knock, 32-34, Richmond Gardens Uxbridge road, London. Sans oublier les autres Vermersch, etc., etc., à M. Barjau (2), french News agent, Frith st. Soho.

Un mot encore : faudra-t-il envoyer à ma femme ? Décide. J'eusse, hélas ! — et je parle bien sincèrement — préféré lui faire d'autres vers que les *Birds in the Night* (3) (qui sont l'histoire bien vraie de Bruxelles).

(1) Ces quatorze vers servent de début au poème intitulé : *Images d'un Sou*, qui figure dans *Jadis et Naguère* (*Œuvres Complètes*, I, 322).

(2) Voyez page 119, 9<sup>e</sup> ligne.

(3) Poème de quatre-vingt-quatre vers, inséré dans *Romances sans paroles*, pp. 31-37. Dans l'édition originale, cette pièce est

Et certes, avec ce que j'ai encore dans le cœur pour elle, ça seraient des Cantiques des Cantiques ; mais *habent fata libelli...* Enfin, décide. Moi, pauvre brute de prison, je n'ai plus de tact pour ces choses-là.

Poignée de main !

P. V.

### RENGAINES PRISONNIÈRES

Entends les pompes qui font

Le cri des chats.

Des sifflets viennent et vont

Comme en pourchas.

Ah ! dans ces tristes décors,

Les Déjàs sont les Encors !

O les vagues Angelus !

(Qui viennent d'où ?)

Vois s'allumer les Saluts

Du fond d'un trou. —

Ah ! dans ces mornes séjours

Les Jamais sont les Toujours !

Quels rêves épouvantés ;

O grands murs blancs !

Que de sanglots répétés,

Fous ou dolents !...

Ah ! dans ces piteux retraits

Les Toujours sont les Jamais !

précédée de deux épigraphes, dont l'une est empruntée à la pièce III de *La Bonne Chanson* et l'autre aux *Liaisons Dangereuses*. Cette dernière porte ces mots : « Elle est si jeune ! »

Tu meurs doucereusement,  
 Obscurément,  
 Sans qu'on pleure, ô cœur aimant,  
 Sans testament.  
 Ah ! dans ces deuils sans rachats,  
 Les Encors sont les Déjàs ! (1)

Tu devines qu'il s'agit des pompes de la prison,  
 des signaux, de la Chapelle, où l'on est dans des  
 stalles isolées, etc.

Ιησους Χριστους Θεου Υιου Σωτηρη (2)

Tu ne parles pas, ton sang n'est pas chaud,  
 Ton amour fécond reste solitaire.  
 L'abîme où tu vis libre, est le cachot  
 Où se meurt depuis six mille ans la Terre.

Ton œil sans paupière et ton corps sans bras  
 Prêche vigilance et dit abstinence.  
 Tu planas jadis sur les Ararats,  
 Confident serein du Déluge immense !

Tout puissant, tout fort, tout juste et tout saint  
 Tu sauvas Jonas, tu sauvas Tobie.  
 Sauve notre cœur que le mal enceint,  
 Sauve-nous Seigneur, et confonds l'Impie !

(1) *Réversibilité*. Cf. *Parallèlement* (Éd. cit., II, 152). L'épigraphe, qui précède le poème, manque dans l'édition originale.

(2) Cette pièce, croyons-nous, n'a pas été recueillie dans les *Œuvres Complètes*.

## FAUT HURLER AVEC LES LOUPS !! (1)

*Théâtre des Folies Hainaut*

—

Chansonnette par M. Pablo de Herlañes,

Chantée par M. Ed. Lepelletier.

*1<sup>er</sup> Couplet*

Je m'suis marié le cinq ou l'six  
D'Avril ou d'Mai d'l'année dergnière.  
Je devins veuf le neuf ou l'dix  
D'juin ou d'juillet, j'm'en souviens guère...  
— Ah ! mon bonhomm', me direz-vous,  
Quel malheur ! Que j'te trouve à plaindre !...  
— Il faut hurler avec les loups :  
J'vas geindre !!

*2<sup>e</sup> Couplet*

Bien que la pert' de ma moitié  
Fût pour mon âme un coup bien rude,  
Qué'qu' temps après j'me suis r'marié,  
Histoïr' d'en pas perdr' l'habitude...  
— Ah mon bonhomm', me direz-vous,  
C'te fois-ci, ton étoil' va r'luire...  
— Il faut hurler avec les loups !!  
J'vas rire !!

(1) Cette pièce facétieuse, peu spirituelle, il faut le dire, n'a pas à notre connaissance, été imprimée. Elle est illustrée, au verso du texte, d'un croquis de Verlaine représentant Edmond Lepelletier chantant la chansonnette.



*3<sup>e</sup> et dernier Couplet*

Mais à part qu'elle est chauv' tandis  
 Qu'l'aut' s'contentait d'un g'nou modeste,  
 Joséphin' c'est, quand je vous l'dis,  
 L'mêm' caractèr' que feu Céleste...  
 — Ah ! mon bonhomm', me direz-vous,  
 Pour le coup t'as d'la veine à r'vendre.  
 — J'veux plus hurler avec les loups :  
 J'vas m'pendre !

## LIX

*Pour Lepelletier*

[Mons, fin 1873] \*

Mon cher Edmond,

Je te remercie bien de vouloir bien t'occuper de mon petit volume. Je tiens beaucoup à ce que ça paraisse, cette saison-ci. Tu comprends que, étant bien forcé et résolu à vivre désormais de *ma plume*, il est urgent que mon nom ne reste pas absolument oublié pendant ces tristes loisirs. J'ai des plans de pièces que j'espère faire en prison et présenter, après, à Londres, aux comédiens français (Gymnase français) qui s'y trouveront de passage. Rien, je crois, de chimérique dans cette idée. Ce sera moderne, élégant, moral, et tout ! Littéraire aussi, mais sans lyrismes, cuistreries, etc., enfin éminemment pratique. Tu verras d'ailleurs.

\* Papier vergé blanc, encre blanchâtre, 1 f., recto et verso ; au verso, un cachet avec ces mots : *Maison de Sûreté civile et militaire*. On lit en tête de la lettre, à gauche : *Pour Lepelletier*.

A ajouter aux envois : L.-X. de Ricard, C. Asselineau (par Lemerre), A. Gouzien (1) (à son journal). Je compléterai cette liste en temps opportun (2).

Jusqu'à nouvel ordre, ne m'écris pas. Je suis tellement sur le provisoire maintenant ! Je sais que tu es à Sens, mais je ne t'y écris pas, tu devines pourquoi. Ma mère t'enverra ou remettra ce mot.

Je te quitte en te serrant la main bien cordialement, courage, toi aussi, et meilleure chance, amitiés à ta sœur et à ta femme. P. V.

Suivent quelques vers faits ici récemment.

### MON ALMANACH POUR 1874 (3)

#### PRINTEMPS (4)

La bise se rue à travers

Les buissons tout noirs et tout verts,

(1) Armand Gouzien, secrétaire de la rédaction de la *Revue des Lettres et des Arts*, et par la suite inspecteur des Beaux-arts, Né à Brest, en 1839, mort à Hauteville-House (Guernesey), en 1892.

(2) En marge, cette note de l'auteur : « Les autres à Londres, chez Barjau, French bookseller and new agent, Frith St. Soho. — L'exemplaire pour Swinburne, à lui directement, si tu sais son adresse, ou à Camille Barrère, Arts Club Hanover Square Oxford Street. = Un exemplaire aussi à Lissagaray. »

(3) Dans le manuscrit de *Cellulairement*, composé des pièces écrites par Verlaine dans sa prison, et analysé par Ernest Dupuy (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-sept. 1913, p. 493), cette série porte le titre : *Almanach pour l'année passée* ; elle est précédée de l'épigraphe suivante : Πειθωμετα νοκτι μελαινη (*Homère*).

(4) Ce sonnet figure, sans titre, dans *Sagesse (Œuvres Complètes, I, p. 279)*.

Glaçant la neige éparpillée  
 Dans la campagne ensoleillée.

L'odeur est aigre près des bois,  
 L'horizon chante avec des voix,  
 Les coqs des clochers des villages  
 Luisent crûment sur les nuages.

C'est délicieux de marcher  
 A travers le brouillard léger  
 Qu'à chaque instant le vent retrousse.

Ah ! fi de mon vieux feu qui tousse !  
 J'ai des fourmis dans les talons.  
 « Voici l'Avril ! » Vieux cœur, allons !

ÉTÉ (1)

L'Espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.  
 Que crains-tu de la guêpe ivre de son vol fou ?  
 Vois, le soleil toujours poudroie à quelque trou,  
 Que ne t'asseyais-tu, le coude sur la table ?

Pauvre âme pâle, au moins cette eau du puits glacé,  
 Bois-là. Puis, dors après. Allons, tu vois, je reste  
 Et je dorloterai les rêves de ta sieste,  
 Et tu chantonneras comme un enfant bercé.

Rassure-toi. De grâce, éloignez-vous, Madame,  
 Il dort, et c'est affreux comme les pas de femme  
 Résonnent aux cerveaux des pauvres malheureux.

Midi sonnent ! J'ai fait arroser dans la chambre.  
 Midi ! l'espoir luit comme un caillou dans un creux.  
 Ah ! quand refleuriront les roses de septembre !

(1) Cf. *Sagesse* (*Œuvres Complètes*, I, p. 269).

## AUTOMNE (1)

Les choses qui chantent dans la tête  
 Alors que la mémoire est absente,  
 Écoutez, c'est notre sang qui chante.  
 O musique lointaine et discrète !

Écoutez, c'est notre sang qui pleure  
 D'une voix jusqu'alors inouïe,  
 Alors que notre âme s'est enfuie,  
 Et qui va se taire tout à l'heure.

Frère du vin de la vigne rose,  
 Frère du sang de la veine noire,  
 O vin, o sang, c'est l'apothéose !

Chantez, pleurez, chassez la mémoire  
 Et chassez l'âme et jusqu'aux ténèbres  
 Magnétisez nos pauvres vertèbres !

## HIVER (2)

Ah ! vraiment c'est triste ; ah, vraiment ça finit trop mal !  
 On n'a pas le droit d'être à ce point infortuné.  
 Ah ! vraiment c'est trop la mort du naïf animal  
 Qui voit tout son sang couler sous son regard fané.

Londres fume et crie, — o quelle ville de la Bible ! —  
 Le gaz est tout rouge et les enseignes sont vermeilles  
 Et les maisons, dans leur ratatinement terrible,  
 Épouvantent comme un tas noir de petites vieilles.

(1) Cf. *Jadis et Naguère* (*Œuvres Complètes*, I, 321 : *Vendanges*).

(2) *Ibid.* (*Œuvres Complètes*, I, 308) : *Sonnet boiteux*.

Tout l'affreux passé saute, piaule, miaule, glapit  
 Dans le brouillard sale et jaune et rose des Sohos  
 Avec des all rights, et des indeeds, et des hos ! hos !

Ah ! vraiment cela finit trop mal, vraiment c'est triste  
 Comme un vers sans rime et comme un fusil sans portée.  
 Oh ! le feu du ciel sur cette ville de la Bible.

C'est le système dont je te parlais de Jehonville,  
 les trois derniers sonnets, mais ce n'est qu'un *essai*,  
 ceci. — Ça, c'est le vieux système : trop facile à  
 faire et bien moins amusant à lire, n'est-ce pas ?

#### PROMENADE AU PRÉAU (1)

##### PRÉVENUS

—

La cour se fleurit de souci (2]  
 Comme le front  
 De tous ceux-ci  
 Qui vont en rond  
 En flageolant sur leur fémur  
 Débilité  
 Le long du mur  
 Fou de clarté !

(1) Cf. *Parallèlement* (*Œuvres Complètes*, II, p. 150) :  
*Autres*.

(2) « Il y avait des soucis dans un parterre central ». (*Note de P. V.*) On rapprochera ces strophes d'un autre poème moins amer : *Écrit en 1875*, adressé par l'auteur à Emile Blémont le 27 octobre 1875 et publié dans *Amour* (1887). — Voyez la lettre CLXV.



Allez, Samson sans Dalila,  
Sans Philistin,  
Tournez bien la  
Meule au Destin.

Vaincu risible de la loi  
Mouds tour à tour  
Tes Dieux, ta foi  
Et ton amour !

Ils vont (et leurs pauvres souliers  
Font un bruit sec)  
Humiliés,  
La pipe au bec.  
Pas un mot, sinon le cachot !  
Pas un soupir...  
Il fait si chaud  
Qu'on croit mourir.

J'en suis de ce cirque effaré  
Soumis d'ailleurs  
Et préparé  
A tous malheurs :  
Et pourquoi si j'ai contristé  
Ton vœu têtue  
Société  
Me choïrais-tu ?

Allons, frères, bons vieux voleurs,  
Doux vagabonds,  
Filous en fleurs,  
Mes chers, mes bons !  
Fumons philosophiquement,  
Promenons-nous  
Paisiblement.  
Rien faire est doux !

(Bruxelles, juillet 73, Prison des Petits-Carmes.)

## LE POUACRE (1)

Avec les yeux d'une tête de mort  
 Que la lune encore décharne,  
 Tout mon passé, disons tout mon remord,  
 Ricane à travers ma lucarne.

Avec la voix d'un vieillard très cassé  
 Comme l'on n'en voit qu'au théâtre,  
 Tout mon remords, disons tout mon passé,  
 Fredonne un refrain trop folâtre.

Avec les doigts d'un pendu déjà vert.  
 Le drôle agace une guitare  
 Et danse sur l'avenir grand ouvert  
 Avec une agilité rare.

« Vieux turlupin, je n'aime pas cela.  
 Tais ces chants et calme ces danses. »  
 Il me répond avec la voix qu'il a :  
 « C'est moins drôle que tu ne penses.

Et quant au soin frivole, o cher morveux  
 De te plaire ou de te déplaire,  
 Je m'en soucie au point que, si tu veux,  
 Tu peux t'aller faire lanlaire ! »

(Br., 7<sup>bre</sup> 73).

Il sera bon d'envoyer à quelques journaux anglais et belges des exemplaires. Je n'ai plus présents à la

(1) Cette pièce baudelairienne figure dans le manuscrit de *Cellulairement*. Elle a paru dans *Jadis et Naguère* (*Œuvres Complètes*, t. 1, p. 391) : *Un Pouacre*.

mémoire les journaux anglais, sauf le *Pall Mall Gazette* et autres (envoyer pour ça deux ou trois exemplaires à Barrère, en outre du sien, envoi auquel je tiens beaucoup). — Pour les journaux belges, outre *L'Indépendance*, et *L'Etoile* envoyer à *La Gazette* (rue de la Montagne, 50, Bruxelles). J'ignore l'adresse des *Nouvelles*, mais en mettant simplement : à Bruxelles, ça parviendra. — Et à *La Chronique*, Galerie du Roi, 5 et 7 (passage Saint-Hubert), Bruxelles. Ce sont les trois *Petit-Journal* d'ici, infiniment mieux faits et très vendus ! — Il y a aussi des journaux spécialement littéraires. Je t'enverrai la liste.

Voir aux journaux de Charleroi, de Malines, dont les noms sont dans le bouquin. Ne pas oublier. — Envoyer au *Courrier de l'Europe*, à Londres, et au journal communard qui y fleurirait.

(Pour les journaux belges, il ne serait peut-être pas maladroit de leur faire savoir que je suis détenu dans le pays. Ça pourrait me servir pour sortir plus tôt).

LX

Mons, le 27 mars ]18]74 \*.

Cher ami, reçu lettre et volumes (1). Merci bien cordialement. Très content de l'aspect et de la

\* Papier vergé blanc (135×105 mm.), encre noire, 2 petits ff., recto et verso.

(1) *Romances sans paroles*, dont l'édition grâce aux soins de Lepelletier, venait de paraître, en mars 1874 (A Sens, Typographie de Maurice L'Hermitte, in-16, 50 pp.).

confection du petit bouquin. L'air un peu *brochure* peut-être, — mais c'est très respectable. Pas trop de coquilles. Les plus affligeantes sont à la dernière page : *in caudâ venenum*. N'y aurait-il pas moyen de corriger ça à la main (1) ? Il faut lire : *c'étaient*, au lieu de *citaient* ; *volaient*, au lieu de *volèrent* ; *Douvres*, au lieu de *Rouvres* ; *Comtesse*, au lieu de *Princesse*. Dans le courant du volume, il y a bien quelques virgules à déplacer ou à enlever, mais ce sont « trèfles », pour parler anglais, et je répète : très content, très content et très reconnaissant des soins apportés. Vienne maintenant l'acheteur ! (Il est prudent d'employer le singulier, quand il s'agit d'un article aussi peu de vente que des vers.) Quant au prix de l'exemplaire (omis sur la couverture), que dirais-tu de 2 frs, prix fort, et 1 fr. 75, prix de libraire ? S'il y a moyen d'aller plus haut, je suis à cent lieues de m'y opposer. Enfin, vois. J'attends avec impatience la « lettre-critique » promise, et j'ajourne jusqu'à ma réponse toutes autres références au-dit « ouvrage », comme tu dis magnifiquement.

Félicitations à toi et à ta femme sur son heureuse

(1) Il s'agit du poème *Beams*, figurant à la p. 48 du recueil (édition de 1874). Les corrections de l'auteur portent sur les vers 6 et 9, ainsi que sur une note accompagnant le texte. On doit lire :

Et dans ses blonds cheveux *c'étaient* des rayons d'or...  
Des oiseaux blancs *volaient* à l'entour mollement...

Et à la fin du poème : *Douvres-Ostende, à bord de la COMTESSE-DE-FLANDRE.*

délivrance. Je te prie de lui faire part de mon meilleur souvenir, ainsi qu'à ta sœur. J'ai souvent de vos nouvelles par ma mère, un peu souffrante en ce moment. Je sais que Laure va souvent la voir dans la solitude — où, selon moi, elle a tort de se confiner, — et je lui suis très reconnaissant de cette bonne attention. Ma mère viendra très probablement me voir le mois prochain, après Pâques. Elle séjournera sans doute quelques semaines à Bruxelles : où elle verra s'il y a lieu à travailler en vue d'une réduction de peine qui serait la bienvenue, car c'est effroyablement long, et ma santé, mentale et physique, ne va pas depuis quelques semaines, sans quelques *impedimenta*. J'ai particulièrement des lacunes de mémoire parfois et des absences qui m'agacent et finiraient par m'inquiéter. J'espère surmonter tout cela, mais je répète, une diminution de peine me trouverait aussi *rassuré* que reconnaissant.

En effet la vie en prison n'est pas faite pour vous exciter à un travail intellectuel quelconque. Tu parles de *vers*, — il y a beau temps que cela est *given up and over* (1). Tout ce que je peux faire est de piocher ce sempiternel *angliche*. A vrai dire, je le possède assez bien à l'heure qu'il est, pour lire sans beaucoup recourir au dictionnaire, des romans de la collection Tauchnitz, qui font partie de la Bibliothèque d'ici. J'ai l'intention de traduire, pour plus tard livrer à Hachette, un remarquable roman de Lady Guller-

(1) Littéralement : fini et oublié.



ton : *Ellen Middleton* (1). En attendant, j'ai là tout près, pour *La Renaissance*, — PUISQU'ON Y PAYE!! — un délicieux conte, non traduit encore, de Dickens (2). Quand ma mère viendra je demanderai à lui faire passer ce petit manuscrit d'une dizaine de pages. Elle te l'enverra, et — si *La Renaissance* ne l'accepte pas, tu me ferais l'amitié de voir à le colloquer à quelqu'autre boîte payante — et d'encaisser pour moi. A quelque chose malheur est bon, et je compte bien, une fois dehors, utiliser ma nouvelle acquisition en entreprises de ce genre : il y a à Londres une foule de braves écrivains pleins de talent, parfaitement inconnus en France et qui accepteraient avec enthousiasme de se voir traduits en notre idiome. Le tout n'est pas de les trouver, ils pullulent, mais de trouver un entrepreneur de traductions payantes autre que ceux déjà en exercice. A la rigueur, je fonderais une « maison » (il n'y a pas de petits commencements). Une idée pareille n'a rien de risqué, on peut y gagner de l'argent, et par dessus le marché, ce serait une bonne action littéraire.

Ceci n'est qu'un de mes projets, car j'ai l'intention, une fois sorti, de rentrer à Paris (après quelques démarches à Londres, en vue d'assurer la sécurité absolue de mon retour), et là, — je crois pouvoir compter sur une place sérieuse et fixe. Je suis payé pour ne plus rien donner au hasard, et mon com-

(1) Médiocre roman catholique qui eut, en Angleterre, un succès retentissant.

(2) Cette traduction n'a pas été retrouvée, et nous ignorons d'ailleurs le titre du conte désigné par Verlaine.

mencement sera de jeter cette ancre de salut : — un *emploi* ; les aventures *traductionnelles* et littéraires prendront rang après. — Te dirai-je que je ne désespère pas trop de rentrer à l'Hôtel-de-Ville ? Après tout, je ne suis ni un déserteur, ni un « communard », comme plusieurs que nous connaissons et qui émargent tranquillement à l'heure qu'il est. Et, quant à mon emprisonnement, il n'a rien, j'ose m'en flatter, qui déshonore, et c'est avant tout un malheur, mais un malheur réparable, je crois.

Voici que je bavarde. Je m'arrête pour te recommander de n'être plus si lent dorénavant à m'écrire. D'ailleurs, tu me dois communications *dessus* mon livre et les articles qui pourront avoir lieu. Ne crains pas de me donner des nouvelles (pas politiques, d'ailleurs je m'en passe très volontiers). Les bruits du dehors, quand ils m'arrivent, sont trop distants et pour ainsi dire trop *immémoriaux* pour m'être « importuns et lancinants ». Donc, donne-toi carrière et sois fidèle à ta promesse de ne pas trop tarder à m'écrire.

Je souhaite longue vie à ton opérette, un bon rez-de-chaussée de journal à ton grand roman judiciaire, — et je te serre la main bien affectueusement.

P. VERLAINE.

112 (car j'ai « déménagé »), pistole, Maison de sûreté à Mons.

Amitiés à Blémont, Valade, Dierx, Oliveira et tous ces messieurs du *Doigt dans l'Œil*. Quant au

chef d'orchestre (1) je n'ai aucune raison de ne pas lui serrer la main ainsi qu'à sa femme — et je le fais bien cordialement.

## LXI

*Prière à Lepelletier. \**

Faire imprimer les *Romances sans paroles*, le plus tôt possible — 300 exemplaires — format *Fêtes Galantes*. Le même papier. Couverture légèrement saumon.

SERVICE DE PRESSE : Jules Claretie, Ernest Lefèvre, Ch. Yriarte, Ch. Monselet, Paul Mahalin, Ludovic Hans, Armand Silvestre, Paul Courty, Barbey d'Aurevilly, Jules Levallois, Louis Dommartin, Francis Magnard (2), (*de la part de l'auteur*) ; Meurice et Vacquerie, (*hommage de l'auteur*). — A Londres : M. Camille Barrère (*souvenir de l'auteur*) ; M. Eugène Vermersch (*son ami P. V.*) ; M. Jules Andrieu (*souvenir cordial*) ; M. Dubocq (*ibid*) ; M. Guerreau (*ibid.*) ; M. Swinburne, par MM. Barrère ou Andrieu (*hommage de l'auteur*) ; M. Barjau (*souvenir de l'auteur*). Adresser le tout : M. Barjau, bookseller, Frith Street, Soho. London.

MM. Victor Hugo ; Théod. de Banville (*à mon cher maître*) ; Leconte de Lisle (*hommage de l'auteur*).

(1) Charles de Sivry, sans doute.

\* Papier blanc, encre blanchâtre, 1 f., petit format (135 × 105 mm.), recto et verso, sans date.

(2) On lit en marge cette note de l'auteur : « Et généralement à tous les critiques que Lepelletier jugera bons. »

*teur*) ; Alph. Lemerre (*souvenir cordial*) ; Paul Foucher (*hommage de l'auteur*) ; [E.] de Goncourt (*ibid.*) ; Emmanuel des Essarts (*son ami*) ; Carjat (*ibid.*) ; Vict. Azam, par Carjat (*ibid.*) ; C. Mendès (*ibid.*) ; De Hérédia (*ibid.*) ; Antoni Valabrègue (*ibid.*), — tout ça chez Lemerre, sauf Carjat, 10, rue N.-D. de Lorette ; — Louis Forain (*ibid.*) ; V. de l'Isle Adam (*ibid.*) ; A. France (*ibid.*) ; L. Dierx (*ibid.*) ; E. Blémont (*bien cordialement*) ; Valade (*ibid.*) ; Stéphane Mallarmé (*cordialement*) ; Mérat (*ibid.*) ; Charly (*ibid.*) ; Ricard (*ibid.*) ; Oliveira (*ibid.*), — adresser à Maître, Préf<sup>re</sup> de la Seine, ou à Valade ; — E. Bonnier (*ibid.*) ; Fantin (*ibid.*) ; Maître (*ibid.*) ; Fioupon (*hommage de l'auteur*), par Maître ou [par] Valade ; Coppée (*souvenir cordial*) ; M<sup>lle</sup> Adèle Aneste (*ibid.*) ; M<sup>me</sup> de Callias, — si possible, — (*ibid.*) ; Ch. de Sivry, — j'y tiens, — (*ibid.*) ; F. Régamey, — où il sera, — (*ibid.*).

Un fort dépôt chez Lemerre.

Une douzaine à Londres, chez Hachette, Adélaïde street, Trafalgar Square.

Une douzaine à Londres, chez Barjau, Frith street, Soho.

Six, à Londres, chez Montanier, Frith street, Soho.

Une grosse, à Bruxelles : *Office de publicité*.

Une grosse, à Bruxelles, Sardou, Galerie du Roi.

Lepelletier tâchera de collectionner les articles parus et les remettra à ma mère ; qu'il surveille particulièrement le *National* du dimanche soir — où paraît la chronique théâtrale de M. de Banville,

lequel, à la fin de ses articles, parle souvent des livres.

L'impression de ce volume me sera une grande consolation. Je le recommande à l'amitié de Lepelletier ; ce sera comme une résurrection : je lui serai bien reconnaissant qu'il fasse de la dédicace ce qu'il voudra, bien que j'y tienne toujours :

Ajouter aux livres à paraître :

— Sous presse : *Londres : Notes pittoresques*.

Ce petit ouvrage parviendra par fragments à Lepelletier, qui tâchera de le faire passer dans quelques feuilles, sous mon nom, ou sous le pseudonyme : *Firmin Dehée*.

## LXII

[Mons, 8 septembre 1874] \*.

Ma lettre du 22 août, pour raisons sérieuses n'ayant pas été expédiée, j'y joins aujourd'hui [ce] post-scriptum (8 septembre). Encore quatre mois et 14 jours, si *grâces* n'arrivent pas, ce qui m'étonnerait, ayant les plus sérieuses protections du monde. — Si tu me fais l'immense amitié de m'écrire, nulle allusion, encore une fois, à ma lettre, à ce post-scriptum, ni aux vers, et ne dire à personne que tu as reçu lettre ou vers de moi. Voici le *final* dont

\* Papier blanc, encre noire, 2 ff., recto, verso ; lettre non datée dans l'original et signée au verso du f. 1 de deux initiales illisibles. L'écriture du texte de : « Vieux Coppées » est particulièrement soignée.



je te parle (Dix sonnets, coupés selon le dialogue). (1)

## I

Jésus m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois  
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,  
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne  
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains, et tu vois la Croix,  
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne  
A n'aimer en ce monde amer où la chair règne  
Que Ma chair et Mon sang, Ma parole et Ma voix.

Ne t'ai-Je pas aimé jusqu'à la mort Moi-même  
O Mon frère en Mon Père, ô Mon fils en l'Esprit,  
Et n'ai-Je pas souffert, comme c'était écrit ?

N'ai-Je pas sangloté ton angoisse suprême  
Et n'ai-Je pas sué la sueur de tes nuits,  
Lamentable ami qui me cherches où je suis ?

## II

J'ai répondu : Seigneur, Vous avez dit mon âme.  
C'est vrai que je Vous cherche et ne Vous trouve pas,  
Mais Vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,  
Vous, dont l'amour toujours monte comme la flamme.

Vous, la source de paix que toute soif réclame,  
Hélas ! Voyez un peu tous mes tristes combats !  
Oserais-je adorer la trace de Vos pas,  
De mes genoux sanglants d'un rampement infâme ?

(1) Cf. *Sagesse* (*Œuvres Complètes*, I, p. 253 : « Mon Dieu m'a dit... »

Et pourtant je Vous cherche en longs tâtonnements,  
 Je voudrais que Votre ombre au moins vêtit ma honte,  
 Mais Vous n'avez pas d'ombre, ô Vous dont l'amour monte !

O Vous ! fontaine calme, amère aux seuls amants.  
 De leur damnation, ô Vous, toute lumière,  
 Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière !

## III

IL faut M'aimer. Je suis l'universel baiser.  
 Je suis cette paupière et je suis cette lèvre  
 Dont tu parles, ô cher malade, et cette fièvre  
 Qui t'agite, c'est Moi toujours. Il faut oser

M'aimer ! Oui, mon amour monte sans biaiser,  
 Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre,  
 Et t'emportera, comme un aigle vole un lièvre,  
 Vers des serpolets qu'un ciel cher vient arroser !

O Ma nuit claire ! ô tes yeux dans Mon clair de lune !  
 O ce lit de lumière et d'eau parmi la brune !  
 Toute cette innocence et tout ce reposoir !

Aime-moi ! Ces deux mots sont Mes verbes suprêmes,  
 Car, étant ton Dieu tout-puissant, je peux vouloir,  
 Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu M'aimes !

## IV

— SEIGNEUR, c'est trop. Vraiment je n'ose. Aimer qui ? Vous !  
 O ! non ! Je tremble et n'ose. O Vous aimer ! je n'ose.  
 Je ne veux pas ! Je suis indigne. Vous, la Rose  
 Immense des trois vents de l'Amour, ô Vous, tous

Les cœurs des Saints, ô Vous qui fûtes le Jaloux  
De Judas, Vous la chaste abeille qui se pose  
Sur la seule fleur d'une innocence mi-close  
Quoi, moi, moi, pouvoir *Vous* aimer, êtes-Vous fous (1).

Père, Fils, Esprit ? Moi, ce pécheur-ci ! ce lâche !  
Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche  
Et n'a dans tous ses sens, odorat, toucher, goût,

Vue, ouïe, et dans tout son être — hélas ! dans tout  
Son espoir, et dans tout son remords, que l'extase  
D'une caresse où le seul vieil Adam s'embrase !

## V

— Il faut m'aimer. Je suis Ces Fous que tu nommais.  
Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme,  
Ta Memphis, ton Paris et ta Sparte et ta Rome,  
Comme un pauvre rué parmi d'horribles mets.

Mon amour est le feu qui dévore à jamais  
Toute chair insensée, et l'évapore comme  
Un parfum — et c'est le déluge qui consomme  
En son flot tout mauvais germe que Je semais

Afin qu'un jour la Croix où je meurs fût dressée,  
Et que, par un Miracle effrayant de bonté  
Je t'eusse un jour à Moi, frémissant et dompté.

Aime. Sors de ta mort. Aime. C'est Ma pensée  
De toute éternité, pauvre âme délaissée,  
Que tu dusses M'aimer, Moi seul Qui suis resté !

(1) Dieu vous a aimés jusqu'à la folie. (Saint-Augustin).

## VI

— SEIGNEUR, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute.  
 Je vois, je sens qu'il faut vous aimer : mais comment  
 Moi, ceci, me ferais-je, ô mon Dieu, Votre amant,  
 O Justice que la vertu des saints redoute ?

Oui, comment ? Car voici que s'ébranle la voûte  
 Où mon cœur creusait son ensevelissement  
 Et que je sens fluer vers moi le firmament,  
 Et je vous dis : de Vous à moi quelle est la route ?

Tendez-moi votre main, que je puisse lever  
 Cette chair accroupie et cet esprit malade !...  
 Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible ? Un jour pouvoir la retrouver  
 Dans Votre sein, sur Votre cœur qui fut le nôtre,  
 La place où reposa la tête de l'Apôtre ?

## VII

CERTES, si tu le veux mériter, Mon Fils, oui !  
 Et voici : laisse aller l'ignorance indécise  
 De ton cœur, vers les bras ouverts de Mon Église  
 Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de Mon oreille, épanches-y  
 L'humiliation d'une brave franchise  
 Dis-moi tout, sans un mot d'orgueil ou de reprise  
 Et M'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement, viens à Ma table.  
 Et je t'y bénirai d'un Repas délectable  
 Auquel l'Ange n'aura lui-même qu'assisté,

Et tu boiras le Vin de la Vigne immuable  
Dont la force, dont la douceur, dont la bonté,  
Feront germer ton sang à l'immortalité !

—

Puis, va ! Garde une foi modeste en ce Mystère  
D'amour par quoi Je suis ta chair et ta raison,  
Et surtout reviens très souvent dans Ma maison  
Pour y participer au Vin Qui désaltère,

Au Pain sans Qui la vie est une trahison,  
Pour y prier Mon Père et supplier Ma Mère  
Qu'il te soit accordé, dans l'exil de la terre,  
D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison,

D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence,  
D'oublier ton pauvre amour-propre et ton essence,  
Enfin, de devenir un peu pareil à Moi

Qui fus, durant les jours d'Hérode et de Pilate  
Et de Judas et de Pierre, pareil à toi  
Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate.

—

Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs  
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,  
Je te ferai goûter sur terre Mes prémices,  
La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et Mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs,  
Et croit boire, selon Ma promesse, au Calice  
Éternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse  
Et que sonnent les Angélus, roses et noirs,



En attendant l'Assomption dans Ma lumière,  
L'éveil sans fin dans Ma charité coutumière,  
La musique de Mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle, et la science,  
Et d'être en Moi, parmi l'aimable irradiance  
De tes souffrances, enfin Miennes que J'aimais !

## VIII

— Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas me voici tout en larmes  
D'une joie extraordinaire. Votre voix  
Me fait comme du mal et du bien à la fois,  
Et le bien et le mal, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes  
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois  
Des anges bleus et blancs portés sur des pavots,  
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes !

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être *choisi*.  
Je suis indigne, mais je sais Votre clémence,  
Ah ! quel effort, mais quelle ardeur ! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense  
Brouille l'espoir que Votre voix me révéla,  
Et *j'aspire* en tremblant...

## IX

— Pauvre âme, c'est cela !

Et c'est absolument *senti*, je t'assure. Il faut avoir  
passé par tout ce que j'ai vu et souffert depuis trois  
ans, humiliations, dégoûts — et le reste ! — pour  
sentir tout ce qu'a d'admirablement consolant, rai-

sonnable et logique cette religion si terrible et si douce. — Ah ! terrible, oui ! Mais l'homme est si mauvais, si vraiment *déchu* et puni par sa seule naissance ! — Je ne parle pas des *preuves* historiques, scientifiques et autres qui sont AVEUGLANTES, quand on a cet immense bonheur d'être retiré de cette abominable société pourrie, vile, sotté, orgueilleuse et — damnée !!! — T'ai-je dit que je piochais ferme l'anglais ? (j'ai lu tout *Shakespeare*, sans traduction) ; le latin pour lire la Bible, et enfin, l'Espagnol, pour emplois plus tard. D'ailleurs, quelle langue admirable ! et que de choses à y lire !

Lu ici, récemment (au secret bien entendu), le huitième n<sup>o</sup> de la nouvelle *Lanterne*. Est-ce assez faible ? et deux ou trois fragments du 93 de *Lui* (1). Est-ce assez... 48 !! Quoi de *La Renaissance* ? Cette opérette ? *Nina* ? Surtout pas un mot de ceci à Sivry ! ni à sa femme, surtout ! ni à QUICONQUE ! On écrit sur l'enveloppe : M. le Directeur de la Maison de sûreté à Mons, Belgique. (30<sup>e</sup> affranchissement) et en tête du corps de la lettre : Prière de remettre à M<sup>r</sup>..... pistole n<sup>o</sup> 112.



J'eusse voulu t'envoyer une bonne blague. Mais pour le moment je ne puis que te gratifier de la paraphrase suivante d'un mot du grand Barbey. — Bon pour un Perodeau quelconque. Voici cette stupidité :

(1) *Quatre-vingt-treize*, de Victor Hugo, dont les premières éditions parurent en 1873.

Jules (1)..., non, au fait, ne nommons personne  
 (Je le redis aux peuples étonnés !)  
 N'a pas de « clartilages » dans le nez.  
 Comment voulez-vous que sa trompe sonne ?  
 Ouff !!

Donc, au revoir à *très bientôt*. Car, il faudra que je revienne en France, pour préparer ce procès dont je n'ai pas voulu, mais que je retiens à mon tour, et comme, en définitive, je suis moins bête que le père Mauté, comme surtout je suis plus honnête (ce qui est dans bien des cas la plus grande finesse), comme ils n'ont fait que mensonges, chantages, inconséquences... et sales méchancetés, je ne redoute en rien une bonne grosse publicité — que je suis loin néanmoins de provoquer. D'ailleurs, je m'attends encore à des malices et à des pièges. C'est dicté. Après les cochonneries si maladroitement ! — dont ils ont abreuvé ma captivité (dont ils sont cause — et combien je rougis de m'être jeté dans des pièges si grossiers !) il est clair qu'ils essayeront de tout quand je serai libre. Mais à toute caresse, comme à toute menace, je crierai : à bas les pattes ! — Il faut que cette *petite masque* ravale son crachat, à moins que sur *bonnes garanties* — ô que solides il faudra qu'elles soient ! car tu ne sais pas bien tout, mais tu verras ! — elle ne revienne à résipiscence, et à son ménage, loin de son papa et de sa maman — que je ne qualifie pas. En ce cas, elle trouvera l'oubli complet

(1) Lisez : Jules Claretie. N'est-ce pas de lui qu'une des plus spirituelles actrices de Paris, jadis pensionnaire de la Comédie-Française, a dit : Il met son nez de côté, pour ses vieux jours.

et le pardon et le bonheur. Mais que dis-je là (1) ? — ici je supprime un jugement peu charitable et peut-être téméraire..... tu me comprends du reste. — Si tu savais comme je suis détaché de tout, hormis de la prière et de la méditation !

Amitiés chez toi. Ton

[P. V.]

### VIEUX COPPÉES (2)

#### I (3)

Pour charmer tes ennuis, ô temps qui nous dévastés,  
 Je veux, durant cent vers coupés en dizains chastes  
 Comme les ronds égaux d'un même saucisson,  
 Servir aux amateurs un plat de ma façon.  
 Tout désir un peu sot, toute idée un peu bête  
 Et tout ressouvenir stupide mais honnête  
 Composeront le fier menu qu'on va licher.  
 Muse, accours ; donne moi ton *ut* le plus léger  
 Et chantons notre gamme en notes bien égales,  
 A l'instar de Monsieur Coppée et des cigales.

(1) Une ligne et demie raturée par le signataire.

(2) Suite de pièces parodiques, de cent vers hexamètres, recueillies, par la suite, dans le manuscrit de *Cellulairement*. Ce ne sont pas les seuls poèmes du genre qu'ait composés, sur le mode satirique, notre poète. On en trouvera deux autres, d'expression bouffonne et d'esprit populaire, cités en note, par M. E. Delahaye, dans son ouvrage sur *Rimbaud* (Paris, 1906, pp. 174, 175).

(3) Cette pièce a été imprimée, avec de nombreuses variantes qui la transforment, dans *Parallèlement (Œuvres Complètes, II, p. 157)* : *Lunes, I* : « Je veux, pour te tuer, ô temps qui me dévastés. »

## II (1)

Les passages Choiseul aux odeurs de jadis,  
 Où sont-ils ? En ce mil-huit-cent-soixante-dix  
 (Vous souvient-il ? C'était du temps du bon Badingue)  
 On avait ce tour un peu cuistre qui distingue  
 Le Maître (2), et l'on faisait chacun son acte en vers.  
 Jours enfuis ! Quels autrans (3) soufflèrent à travers  
 La montagne ? Le maître est décoré comme une  
 Châsse, et n'a pas encore digéré la Commune ;  
 Tous sont toqués, et moi qui chantais aux temps chauds,  
 Je gémiss sur la paille humide des cachots.

## III (4)

Vers Saint-Denis, c'est sale et bête la campagne !  
 C'est pourtant là qu'un jour j'emmenai ma compagne.  
 Nous étions de mauvaise humeur, et querellions ;  
 Un plat soleil d'été tartina ses rayons  
 Sur la plaine séchée ainsi qu'une rôtie.  
 C'était vingt mois (5) après « le siège ». Une partie

(1) Ce dizain a paru, transformé en sonnet, dans *Dédicaces* (*Œuvres Complètes*, III, p. 91). On le trouve, sous ce titre, ramené à sa forme primitive, mais non sans variantes, dans *Invectives* (éd. citée, III, 374) : *Souvenirs de prison*, 1874.

(2) « Le LUI de chez Lemerre, M. « de L'Ile » pour ne pas le nommer ». (*Note de Verlaine.*)

(3) Allusion au poète Emile Autran.

(4) Imprimé sous ce titre : *Paysage*, dans *Jadis et Naguère* (*Œuvres Complètes*, I, 385).

(5) « 21, en juillet 72, juste huit jours avant mon fameux départ. » (*Note de V.*) Dans le texte de *Cellulairement*, on lit « C'était longtemps après le siège... »



Des « maisons de campagne » était par terre encor,  
 D'autres se relevaient comme on hisse un décor  
 Et des obus tout neufs, encastrés aux pilastres,  
 Portaient, écrit autour : SOUVENIR DES DÉSASTRES.

## IV (1)

Assez de Gambettards ! Otez-moi cet objet !  
 (Dit le Père Duchêne un jour qu'il enrageait)  
 Tout plutôt qu'eux ! Ce sont les bougres de naissance ;  
 Bourgeois vessards, ça dut tenir des lieux d'aisance  
 Dans ces mondes antérieurs dont je me fous !  
 Jean-Foutres qui, tandis qu'on La confessait sous  
 Les balles, cherchaient des alibis dans la foire !  
 Ah ! tous ! Badingue Quatre, Orléans et sa poire  
 (Pour la soif) la béquille à Chambord, Attila !  
 Mais ! mais ! mais pas de ces Lareveillère-là !

## V (2)

Las ! Je suis à l'Index, et, dans les dédicaces,  
 Me voici Paul V... (3) pur et simple. Les audaces  
 De mes amis, — tant les éditeurs sont des saints —  
 Doivent éliminer mon nom de leurs desseins.  
 Extraordinaire et saponaire tonnerre  
 D'une excommunication que je vénère

(1) Publié dans *Invectives*, sous ce titre : *Opportunistes*, 1874 (*Œuvres Compl.*, III, p. 366).

(2) Cf. *Parallèlement* (*Œuvres compl.*, II, p. 155) : *Invraisemblable mais vrai*.

(3) « A propos de la pièce *Don Quichotte*, dans le volume de Valade : *A mi-côte*. » (*Note de V.*) L'ouvrage parut en 1874, chez l'éditeur Lemerre. Ajoutons que les strophes de *Don Quichotte* figurent, sans aucune dédicace, dans *La Renaissance* du 29 juin 1872.

Au point d'en faire des fautes de quantité !  
 Vrai ! si je n'étais pas à ce point désisté  
 Des choses, j'aimerais (surtout m'étant contraire)  
 Cette pudeur, du moins si rare — du libraire !

## VI (1)

Je suis né romantique et j'eusse été fatal  
 En un frac très-étroit aux boutons de métal,  
 Avec ma barbe en pointe et mes cheveux en brosse,  
 Hàblant espagnol très-loyal et très-féroce,  
 L'œil idoine à l'œillade et chargé de défis.  
 Beautés mises à mal et bourgeois déconfits  
 Eussent bondé ma vie et soulé mon cœur d'homme.  
 Pâle et maigre d'ailleurs et taciturne comme  
 Un infant scrofuleux dans un escurial,  
 Et puis, j'eusse été si féroce et si loyal ! —

## VII (2)

L'aile où je suis donnant juste sur une gare,  
 J'entends la nuit, — mes nuits sont blanches — la bagarre  
 Des machines qu'on chauffe et des trains ajustés,  
 Et vraiment c'est des bruits de nids répercutés  
 A des cieus de verre et de fonte et gras de houille.  
 Vous n'imaginez pas comme cela gazouille  
 Et comme l'on dirait des efforts d'oiselets  
 Vers des vols tout prochains et des ciels violets  
 Encore et que le point du jour éveille à peine...  
 O, ces wagons qui vont dévaler dans la plaine !

(1) Cf. *Jadis et Naguère* (*Œuvres compl.*, I, p. 306) : *Dizain mil huit cent trente.*

(2) Cf. *Parallèlement* (*Œuvres Compl.*, II, p. 154) : *Tantalized.*

## VIII (1)

O Belgique qui m'as valu ce dur loisir  
 Merci ! J'ai pu du moins réfléchir et saisir  
 Dans le silence doux et blanc de tes cellules  
 Les raisons qui fuyaient comme des libellules  
 A travers les roseaux bavards d'un monde vain,  
 Les *raisons* de mon être immortel et divin,  
 Et les étiqueter comme en un beau musée  
 Dans les cases en fin cristal de ma pensée.  
 Mais, ô Belgique, assez de ce huis-clos têtue.  
 Ouvre enfin, car c'est bon *pour une fois, sais-tu !* —

## IX (2)

Depuis un an et plus, je n'ai pas vu la queue  
 D'un journal. Est-ce assez *bibliothèque bleue* ?  
 Parfois je me dis à part moi : l'eusses-tu cru ?  
 Eh bien ! l'on n'en meurt pas. D'abord, c'est un peu cru ,  
 Un peu bien blanc et l'œil habitueux s'en fâche.  
 Mais l'esprit, comme il rit et triomphe, le lâche !  
 Et puis, c'est un bonheur patriotique et sain  
 De ne plus rien savoir de ce siècle assassin  
 Et de ne suivre plus dans sa dernière transe  
 Cette agonie épouvantable de la France. —

## X (3)

Endiguons les ruisseaux : les prés burent assez.  
 Bonsoir lecteur, et vous lectrice qui pensez

(1) Cf. *Parallèlement* (*Œuvres Compl.*, II, p. 156) : *Le Dernier dizain*.

(2) Cf. *Invectives* (*Œuvres Compl.*, III, p. 373) : *Souvenirs de prison* (mars 1874).

(3) Cette pièce, non recueillie dans les éditions du poète, a été

D'ailleurs bien plus à Worth qu'aux sons de ma guimbarde  
 Agréez le salut respectueux du barde  
 Indigne de vos yeux abaissés un instant  
 Sur ces cent vers que scande un rythme équilistant (1).  
 Et vous, protes, n'allez pas rendre encore pire  
 Qu'il ne l'est, ce pastiche infâme d'une lyre  
 Dûment appréciée entre tous gens de goût  
 Par des coquilles trop navrantes. — Et c'est tout ! —

Mon bouquin s'ouvre comme suit : la conclusion est bien différente, — et je crois qu'elle est bien (2). Les vers suivants datent d'un an. Voici.

## AU LECTEUR (3)

Ce n'est pas de ces dieux foudroyés,  
 Ce n'est pas encore une infortune  
 Poétique ainsi qu'inopportune :  
 O Lecteur de bon sens ne fuyez !

publiée par M. Ernest Dupuy, d'après un texte figurant dans le manuscrit de *Cellulairement*. (*Revue d'Hist. litt. de la France*, juill.-sept., 1913, 502).

(1) Néologisme forgé par Verlaine, d'après les mots *equi distant* et *équilatéral*.

(2) « Je te l'enverrai dès sorti. Elle a quelques cent vers » (*Note de V.*)

(3) Cf. *Parallèlement* (*Œuvres Compl.*, II, p. 146) : *Prologue d'un Livre dont il ne paraîtra que les extraits ci-après*. Dans le manuscrit de *Cellulairement*, où elle se trouve, cette pièce porte la date : « Bruxelles, de la Prison des Petits-Carmes, juillet 1873 ». Elle est précédée de l'épigraphe suivante, empruntée à Cervantès :

*Fue cautivo, donde aprendio, à tener paciencia en las adversidades.*

On sait trop tout le prix du malheur  
Pour le perdre en disert gaspillage :  
Vous n'avez ni mes traits, ni mon âge,  
Ni le vrai mal secret de mon cœur.

Et de ce que ces vers maladifs  
Furent faits en prison pour tout dire,  
On ne va pas crier au martyr ;  
Que Dieu vous garde des expansifs.

On vous donne un livre fait ainsi,  
Prenez le pour ce qu'il vaut, en somme,  
C'est l'*aegri somnium* d'un brave homme  
Étonné de se trouver ici.

On y met avec la *bonne foy*  
L'orthographe à peu près qu'on possède,  
Regrettant de n'avoir à son aide  
Que ce prestige d'être bien soi.

Vous lirez ce libelle tel quel  
Tout ainsi que vous feriez d'un autre.  
Ce vœu bien modeste est le seul nôtre,  
N'étant guère après tout criminel.

Un mot encore, car je vous dois  
Quelque lueur en définitive  
Concernant la chose qui m'arrive :  
Je compte parmi les maladroits ;

J'ai perdu ma vie et je sais bien  
Que tout blâme sur moi s'en va fondre.  
A cela je ne puis que répondre  
Que je suis vraiment né Saturnien.



*Post-Scriptum.* — Je réfléchis qu'il vaut mieux, quand tu me répondras, éviter de me parler de mes nouvelles idées, fut-ce pour les approuver. Ce sont matières trop sérieuses pour être traitées par lettres, et d'ailleurs plus tard j'aurai tout le temps de t'exposer mes idées. En attendant, procure-toi et lis un livre excellent qui t'intéressera même au point de vue historique (et peut-être te subjuguera) ne crains pas le titre trop modeste : *Catéchisme de persévérance* (1), par Mgr. Gaume (2). — Tout ce que je puis te dire maintenant, c'est que j'éprouve en grand, en immense, ce qu'on éprouve quand, les premières difficultés surmontées, on perçoit une science, une langue, un art nouveau et aussi ce sentiment inouï d'avoir échappé à un grand danger.

— Je t'en supplie, ne dis à *personne* que je t'écris, à *personne*, de façon à ce qu'on ne sache rien de moi rue Nicolet. Déchire ma lettre ; barre soigneusement ce post-scriptum, si tu tiens à conserver les farces ci-contre, garde mes vers pour toi seul, sans les communiquer à *qui que ce soit*. Enferme-les dans un tiroir

(1) Voyez : *Mes Prisons* (éd. cit.), IV, pp. 410 et ss. C'est du jour où il reçut du directeur de la prison de Mons la copie du jugement en séparation de corps et de biens, qui rompit à jamais ses liens conjugaux, que Verlaine se convertit.

(2) *Catéchisme de persévérance, ou Exposé historique, dogmatique, moral et liturgique de la Religion depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours*, etc. Il s'agissait sans doute de la nouvelle édition de cet ouvrage, celle qui porte la date : 1868-1870, huit vol. in-8.

à clef, et si l'on te demande de mes nouvelles dis que tu *sais* que je me porte mieux et que je me suis absolument converti à la religion catholique, après mûres réflexions, en pleine possession de ma liberté morale et de mon bon sens. Ça tu peux le dire hautement, la suite ne te démentira pas. Tu tiens cela de ma mère, si on t'interroge. Et surtout, dans ta réponse, aucune allusion à cette lettre, ni à *ces vers-ci*. Le poème : *Amoureuse du Diable*, fait partie d'une série dont tu as déjà : *l'Impénitence finale*, et qui contient trois autres petits poèmes : *Crimen amoris* ; *la Grâce* ; *Don Juan pipé* (1), dont je t'ai, je crois, parlé. Avec mes nouvelles idées je ne sais si je donnerai suite à mes idées de théâtre. J'en ai bien envie. J'ai deux beaux sujets (d'ailleurs irréprochables, bien que *très hardis*) et quelques scènes commencées : enfin l'important n'est pas là.

Au revoir. J'ai seulement à présent du *vrai* courage. Le stoïcisme est une sottise douloureuse, une lapalissade. *J'ai mieux*. Ce mieux je te le souhaite, mon ami. D'ailleurs, tu vois que j'entends encore la plaisanterie. Je ne serai pas un dévot *austère*, je le crois ; toute douceur envers les autres, toute soumission à l'*Autre* : tel est mon plan. Amitiés à ta femme. Bonne santé à tes enfants.

Ton vieil et dévoué ami,

P. V.

(1) Ces pièces, nous l'avons dit, ont paru dans *Jadis et Naguère*.

LXIII

*Pour Lepelletier* \* (1)

AMOUREUSE DU DIABLE (2)

Il parle italien avec un accent russe,

Il dit :

« Chère, il serait précieux que je fusse  
« Riche et seul tout demain et tout après-demain, —  
« Mais riche, à paver d'or monnayé le chemin  
« De l'enfer, et si seul qu'il vous va falloir prendre  
« Sur vous de m'oublier jusqu'à ne plus entendre  
« Parler de moi sans vous dire de bonne foi :  
« Qu'est-ce que ce M<sup>r</sup> Felice ? Il vend de quoi ? »

Cela s'adresse à la plus blanche des comtesses.

. . . . .

Hélas ! toute grandeurs, toute délicatesses,  
Cœur d'or, comme l'on dit, âme de diamant  
Belle, riche, un mari magnifique et charmant

\* Papier bleu, encre blanchâtre, écriture calligraphiée, 1 f., recto-verso, non daté. Ce poème accompagnait la lettre précédente.

(1) L'autographe porte : *Lepelletier*, en surcharge d'un autre nom très raturé, sans doute celui de Léon Valade.

(2) Cette pièce a pour sous-titre : *Chronique parisienne*, dans le ms. de *Cellulairement*. Elle est précédée de l'épigraphe suivante, empruntée au poème d'*Eloa*, d'Alfred de Vigny :

Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.

Elle figure, avec des variantes, et elle est dédiée à Stéphane Mallarmé, dans *Jadis et Naguère* (éd. cit., I, 419).

Qui lui réalisait toute chose rêvée,  
Adorée, adorable, une Heureuse, la Fée,  
La Reine, aussi la Sainte, elle était tout cela,  
Elle avait tout cela !

Cet homme vint, vola

Son cœur, son âme, en fit sa maîtresse et sa chose,  
Et ce que la voilà dans ce doux peignoir rose,  
Avec ses blonds cheveux épars comme du feu,  
Assise et ses grands yeux d'azur tristes un peu.  
— Ce fut une banale et terrible aventure :  
Elle quitta de nuit l'hôtel. Une voiture  
Attendait. Lui dedans. Ils restèrent six mois  
Sans que personne sut où, ni comment. Parfois  
On les disait partis à toujours. Le scandale  
Fut affreux. Cette allure était par trop brutale  
Aussi pour que le Monde, ainsi mis au défi,  
N'eût pas frémi d'une ire atroce, et poursuivi  
De ses langues les plus agiles l'insensée.

Elle, que lui faisait ! Toute à cette pensée :  
Lui ! Rien que lui ! Longtemps avant qu'elle s'enfuit,  
Ayant réalisé son avoir (sept ou huit  
Millions en billets de mille qu'on liasse  
Ne pèsent pas beaucoup et tiennent peu de place)  
Elle avait tassé tout dans un coffret mignon  
Et le jour du départ, lorsque son compagnon  
Dont du rhum bu de trop rendait la voix plus tendre  
L'interrogea sur ce colis qu'il voyait pendre  
A son bras qui se lasse, elle répondit : « Cà,  
« C'est notre bourse ».

— O tout ce qui se dépensa !

Il n'avait rien que sa beauté problématique  
(D'autant pire), et que cet esprit dont il se pique  
Et dont nous parlerons comme de sa beauté  
Quand il faudra. Mais quel bourreau d'argent ! Prêté,

Gagné, volé ! Car il volait à sa manière  
 Excessive, partant respectable, en dernière  
 Analyse, et d'ailleurs respectée. Et c'était  
 Prodigieux la vie énorme qu'il menait  
 Quand au bout de six mois, ils revinrent.

. . . . .

Le coffre

Aux millions (dont plus que quatre) est là qui s'offre  
 A sa main. Et pourtant cette fois (une fois  
 N'est pas coutume) il a gargarisé sa voix  
 Et remplacé son geste ordinaire de prendre  
 Sans demander par ce que nous venons d'entendre.  
 Elle s'étonne avec douceur et dit : « Prends tout  
 Si tu veux. »

Il prend tout et sort.

— Un mauvais goût

Qui n'avait de pareil que sa désinvolture  
 Semblait pétrir le fond même de sa nature  
 Et dans ses moindres mots, dans ses moindres clins d'yeux  
 Faisait luire et vibrer comme un charme odieux.  
 Ses cheveux noirs étaient trop bouclés pour un homme.  
 Ses yeux très grands, tout verts, luisaient comme à Sodome.  
 Dans sa voix claire et lente un serpent s'avancait  
 Et sa tenue était de celle que l'on sait :  
 Du velours, du parfum, trop de linge et des bagues.  
 — D'antécédents il en avait de vraiment vagues,  
 Ou pour mieux dire pas. Il parut quelque soir  
 Un hiver, à Paris, sans qu'aucun put savoir  
 D'où sortait ce petit Monsieur, fort bien du reste  
 Dans son genre et dans son outrecuidance leste.  
 Il fit rage, eut des duels célèbres et causa  
 Des morts de femmes par amour dont on causa.  
 Comment il vint à bout de la chère comtesse,  
 Par quel philtre ce gnome insuffisant qui laisse



Une odeur de cheval et de femme après lui  
 A-t-il fait d'elle cette esclave d'aujourd'hui ?  
 — Ah ! ça ! c'est le secret perpétuel que berce  
 Le sang des dames dans son plus joli commerce.  
 — A moins que ce ne soit celui du DIABLE aussi !  
 Toujours est-il que quand le tour eut réussi  
 Ce fut du propre !

Absent souvent trois jours sur quatre  
 Il rentrait ivre, assez lâche et vil pour la battre,  
 Et quand il voulait bien rester près d'elle un peu  
 Il la martyrisait en manière de jeu  
 Par l'étalage de principes impossibles !

. . . . .  
 — « *Mia*, je ne suis pas d'entre les irascibles  
 « Je suis le Doux par excellence, mais, tenez,  
 « Ça m'exaspère, et je le dis à votre nez \*,  
 « Quand je vous vois l'œil blanc et la lèvre pincée,  
 « Avec je ne sais quoi d'étroit dans la pensée  
 « Parce que je reviens un peu soûl quelquefois !  
 « Vraiment, en seriez-vous à croire que je bois.  
 « Pour boire, pour *licher* comme vous autres chattes,  
 « Avec vos vins sucrés dans vos verres à pattes,  
 « Et que l'Ivrogne est une forme du Gourmand ?\*\*  
 « Alors l'instinct qui vous dit ça ment plaisamment  
 « Et d'y prêter l'oreille un instant, quel dommage !  
 « Dites, dans un bon dieu de bois est-ce l'image

\* « Variantes à l'usage des gens que de telles coupes scandaliseraient :

« Je suis le plus poli des hommes, mais tenez  
 « Ça m'exaspère assez pour vous le dire au nez,...

\*\* « Et qu'un ivrogne est une espèce de gourmand. »

(Notes de l'Auteur).

« Que vous voyez et vers quoi vos vœux vont monter ?  
 « L'Eucharistie est-elle un pain à cacheter  
 « Pur et simple, et l'amant d'une femme, si j'ose  
 « Parler ainsi, consiste-t-il en cette chose \*  
 « Unique d'un Monsieur qui n'est pas un mari  
 « Et se voit de ce chef tout spécial chéri ?...  
 « Ah ! si je bois c'est pour me souler, non pour boire !  
 « Etre soûl, vous ne savez vous pas quelle victoire (*sic*)  
 « C'est qu'on remporte sur la vie et quel don c'est !  
 « On oublie, on revoit, on ignore et l'on sait,  
 « C'est des mystères pleins de candeur, c'est du rêve  
 « Qui n'a jamais eu de naissance et ne s'achève  
 « Pas, et ne se meut pas dans l'essence d'ici...  
 « C'est une espèce de Paradis réussi,  
 « Un espoir actuel, un regret qui *rapplique*,  
 « Que sais-je encore ! Et quant à la rumeur publique,  
 « Au préjugé qui hue un homme dans ce cas,  
 « C'est hideux parce que bête, et je ne plains pas  
 « Ceux ou celles qu'il bat à travers son extase.  
 « O que nenni ! ». . . . .  
 . . . . .  
 . . . . . « Voyons, l'Amour, c'est une phrase  
 « Sous un mot. Avouez. Un écoute-s'il-pleut,  
 « Un calembour dont un chacun prend ce qu'il veut,  
 « Un peu de plaisir fin, beaucoup de grosse joie,  
 « Selon le plus ou moins de moyens qu'il emploie,  
 « Ou pour mieux dire, au gré de son tempérament.  
 « Mais, entre nous, le temps qu'on y perd et comment !  
 « Vrai ! c'est honteux que des personnes sérieuses  
 « Comme nous deux, avec ces vertus précieuses

\* « J'y renonce ! On ne peut contenter tout le monde et son père. » (*N. D. L.*).

« Que nous avons, du cœur, de l'esprit, — de l'argent,  
 « Dans un siècle que l'on peut dire intelligent  
 « Aillent.... ! ! ! ! » —

Ainsi de suite, et sa fade ironie  
 N'épargnait rien de rien dans sa *blague* infinie.  
 Elle, écoutait le tout avec les yeux baissés  
 Des cœurs aimants à qui tous torts sont effacés,  
 Hélas ! . . . . .

. . . . .

L'après demain et le demain se passent.  
 Il rentre et dit :

« *Altro* ! que voulez-vous que fassent  
 « Quatre pauvres petits millions contre un sort !  
 « Ruinés, ruinés, je vous dis. C'est la mort  
 « Dans l'âme que je vous le dis. »

Elle frissonne

Un peu, mais *sait* que c'est arrivé.

« Ça, personne

« Même vous, *diletta*, ne me croit assez sot  
 « Pour demeurer ici dedans le temps d'un saut  
 « De puce ? »

Elle *sait* que c'est vrai, mais frémit presque,  
 Puis dit : « Va ! je *sais tout* ! » — « Alors c'est trop grotesque.  
 « Vous jouez là, sans trop d'atout, avec le feu. »  
 — « Qui dit non ? » — « Mais je suis *spécial* à ce jeu ! »  
 — « Mais si je veux, exclame-t-elle, être damnée ? »  
 — « C'est différent. Arrange ainsi ta destinée !  
 « Moi je pars. » — « Avec moi ? » — « Je ne puis aujourd'hui. »  
 — Il a disparu sans autre trace de lui,  
 Qu'une odeur de soufre et qu'un aigre éclat de rire.  
 Elle prend un petit couteau, Le temps de luire  
 Et la lame est entrée à deux lignes du cœur.  
 Le temps de dire en renfonçant l'acier vengeur :

« A toi ! Je t'aime ! » Et la JUSTICE la recense.

. . . . .

Elle ne savait pas que l'enfer, c'est l'Absence.

#### LXIV

Fampoux (Pas-de-Calais), chez M. Julien Dehée, près d'Arras (1).

le 25 janvier 1875 \*.

Je réponds un peu tard, mon cher Edmond, à ta bonne lettre du 31 décembre dernier. Mais l'incertitude du jour de mon départ, l'ennui d'écrire *per angusta*, et aussi le désir de te surprendre par une brusque entrée matinale — chose toujours plus amusante qu'une lettre — m'ont retenu jusqu'à présent. Je suis ici depuis le 16 courant, en famille, chez d'excellents parents, avec maman. Je ne puis trop préciser le jour, ni même la probabilité d'un prochain retour à Paris. On est si gentil ici pour nous, il est si bon de respirer l'air — même boréal — de la campagne, que la grande ville ne me tente que tout juste. Toutefois, je pense que nous ne tarderons plus guère à nous revoir, fin du mois, peut-être avant, peut-être après. — De mes projets, nous causerons : tu me trouveras probablement bien changé, bien changé !

Ma santé se remet rapidement. J'espère que la tienne et celle des tiens est satisfaisante. — Tu as raison de penser qu'une de mes premières visites

(1) Paul Verlaine quitta la prison de Mons, le 15 janvier 1875, Voyez : *Mes Prisons* (éd. cit., IV, 420-421).

\* Papier blanc quadrillé, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f.

sera pour toi, mon cher ami. Aurons-nous des choses à échanger !

Maman se joint à moi pour nos meilleures amitiés à ta femme et à Laure.

Je te serre bien cordialement la main,  
P. V.

Ma cousine Victorine se rappelle au bon souvenir de Laure et envoie tous ses compliments à ta femme, — sans t'oublier bien entendu.

## LXV

Stickney (1), Jeudi 9 ou 10 avril [1875] \*.

Cher ami,

Me voici professeur « au pair » dans un village anglais. Personne autour de moi qui parle un mot de français, un traître mot ! J'enseigne le français, le latin..., et le dessin !!! Je me tire assez bien de ces trois besognes... Et j'enseigne en *anglais*, ce qu'il y a de plus fort. Quel anglais ! mais, depuis huit jours que je suis ici *I improve*.

\* Papier blanc, encre noire, 1 f., recto et verso. On lit en tête : *M. Ed. Lepelletier, 22, r. de Douai*. Au bas du verso, un dessin à la plume, représentant la maison d'habitation et l'école de Stickney. Date incomplète.

(1) Verlaine arriva en Angleterre au milieu de mars 1875, puis se fixa à Stickney, au début d'avril suivant. Voyez l'article déjà cité de la *Fortnightly Review*, juillet 1894 (Cf. Jean Aubry, *Paul Verlaine et l'Angleterre. Revue de Paris*, 1918). Voyez également les lettres à M. Emile Blémont (Arras, 6 sept. 1875, et Stickney, 20 sept. 1875).



Vie en famille. M. Andrews est un jeune homme qui *lit* le français, comme je lis l'anglais, mais qui ne le parle pas. Zuze ! Du reste, charmant, cordial, très instruit. Mes « élèves » sont des enfants très bien élevés et assidus, qui m'apprennent autant l'anglais que je leur apprends le français, et c'est ça que je cherche précisément. Combien de temps resterai-je ici ? Trois ou six mois, selon que je saurai parler et *entendre*. Puis verrai à sérieusement gagner LA VIE, — en ce pays-ci, probablement, où maman, j'espère, finirait par se presque fixer.

Je n'ai aucune distraction et n'en cherche pas. Lectures immenses, promenades avec élèves (pas en *rangs*, tu sauras, — rien du pionnisme, ici, —) à travers de magnifiques meadows pleins de moutons, etc. Depuis huit jours, c'est étonnant comme je me porte bien, moralement et physiquement.

J'ai semé, dans mon passage à Londres, des germes de relations qui me seront utiles un jour. Rien des réfugiés, *of course*.

Revu quelques vieux débris. Lissagaray, m'a-t-on dit, est assez dans la panne. Vermersch est en Suisse. Andrieu a tout à fait fait son trou. — C'est tout.

Tu m'enverras un tas de racontars. Il n'est pas vraisemblable que [de] nouveaux potins sur mon « mystérieux » départ n'aient pas eu lieu vers Montmartre, ou rue Fontaine (1). S'ils pouvaient me voir en ma nouvelle incarnation, j'ose dire qu'ils seraient « astonish'd » (2).

(1) Nouveau domicile de la famille Mauté.

(2) Lisez : *ébahis*.

Prochainement plus de détails. Dessins, vers, etc. Pour l'instant, une recommandation : *Ne divulgue pas mon adresse*, jusqu'à nouvel ordre. Raisons très sérieuses. — Tu remercieras bien Dierx de ses volumes. — J'attends impatiemment lettre de toi, longue et substantielle.

Ton dévoué,  
P. V.

Amitiés à ta femme et à ta sœur.

Mon adresse : M. P. Verlaine, at Mr. W. Andrews, (Stickney Grammar School), Boston. Lincolnshire. 30 cent<sup>es</sup> d'aff<sup>t</sup>.

Mon « hameau » se nomme Stickney, à deux ou trois lieues de Boston, dans le Lincolnshire. Mais l'adresse doit être telle que je te l'envoie. — Silence !

LXVI

[Paris], lundi, 25... [1876] ? \*

Mon cher Edmond,

Ta sœur a dû te dire que nous avons été dernièrement rue de Douai. Elle m'a dit qu'on pouvait te trouver au *Bien public*. Mais je suis, en vérité, si casanier que je préfère t'écrire et te demander un rendez-vous à coup sûr.

Dis-moi donc quel jour, à partir de mardi de la semaine prochaine, je pourrai te trouver, — et

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 petits ff., (135 × 105 mm.), recto et verso du 1<sup>er</sup> f.

l'heure. Comptant partir de Paris, pour à peu près un trimestre, soit *on duty*, soit en vacances, je serais très malheureux de n'avoir pu te serrer la main auparavant.

Pourrais-tu m'envoyer le plus tôt possible — avec le renseignement ci-dessus — un ou deux billets pour quelque chose, spectacle ou concert ? Comme ce ne serait pas pour moi, envoie un ou deux jours d'avance, à plusieurs places, si possible.

Excuse l'indiscrétion, et crois-moi toujours ton dévoué,

P. V.

12, rue de Lyon.

Amitiés chez toi.

## LXVII

[Bournemouth], le 19 janvier [1877] ? \*

Cher ami, j'ai fait ta commission à Londres, et ta carte a été remise, ainsi qu'un petit mot explicatif de moi, entre mains sûres ; je n'ai pas, vu le temps, vu aussi certaines réserves auxquelles je dois m'astreindre, pu voir la personne en question. Mais sois tranquille, le mot explicatif est des plus clairs et les mains sont des plus sûres.

Je viens, à mon tour, te rappeler la petite commission dont je te chargeai dernièrement : *trouver à*

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto et verso du 1<sup>er</sup> f. La date de cette lettre nous est fournie par un billet de la même époque, adressé à Irénée Decroix et publié par M. Ernest Delahaye (*Documents relatifs à P. Verlaine*, Paris, Maison du Livre, 1914, in-18, p. 36).

*Paris, un commissionnaire qui se charge d'envoyer les journaux de Paris à Londres, en les payant une quinzaine d'avance, excepté les maisons suivantes : Coste, Renard, et les Messageries de la presse. Si vraiment tu peux, sans te déranger trop, arranger cette affaire-là, tu obligeras un très brave homme et me feras grand plaisir. L'adresse du bonhomme est : M. E. Rolland, Office de publicité, Great Windmill Street, Hay-Market, London.*

Me revoici ici pour probablement trois mois (1), après quoi, muni de testimoniales en règle, — je repars et me refixe pour la Capitale du monde « où l'on rigole », comme dit le poète ! Là, vie plus monastique que jamais, avec, pour seule joie, le petit à voir de temps en temps. — Il va sans dire que si peux découvrir emploi, fût-ce modeste, n'importe quoi d'un peu honorable, me faire signe, toi, n'est-ce pas ?

Comme la « prudence » du serpent est toujours de mise, — je te prierai de garder le silence sur moi et surtout sur mon adresse ; *ceci très sérieux.*

Veilles donc, — quand tu auras fait la commission

(1) Verlaine, après avoir séjourné pendant une année à Stikney — avril 1876 — avril 1877 — et, ensuite, quelques mois à Boston, occupait alors à Bournemouth, dans le Hampshire, l'emploi de professeur de français et de langues mortes, au Collège Saint-Aloysius, dirigé par un ancien pasteur converti au catholicisme, M. Remington. Il y demeura quelque six mois et il garda de cette maison et de ses hôtes un souvenir attendri. Ajoutons qu'à la fin de 1879, il professait de nouveau, en Angleterre, à Lymington cette fois, dans une école dont le directeur, un certain M. Murdock « écossais très alerte » cumulait les fonctions de chef d'institution et de lord-maire du bourg.

pour Rolland, — m'en écrire un mot et en même temps me donner de tes bonnes nouvelles. Si quelquefois tu voulais m'envoyer des paquets de journaux, c'est ça qui serait *batte* !

Amitiés chez toi, je te serre bien cordialement la main,

P. VERLAINE.

2, Westburn Terrace, Bournemouth. (Hants)  
Angleterre.

### LXVIII

Arras, le 2 août [1877] \*.

Cher ami,

Je viens te rappeler ta promesse et vais compter les jours jusqu'à l'arrivée « dans ma solitude » de cette première partie du *Chien du Commissaire* (1).

Tu accompagneras cet envoi d'une bonne lettre bien longue avec « plenty of » détails sur toutes choses, littérature, etc...

Ici je vis de plus en plus en ermite. Ai même renoncé au café « Sanpeur » où ne vais plus que les après-midis des samedis, pour voir les images dans les journaux illustrés. Le reste de la semaine *Le Figaro*, acheté au *kiosque* — car nous avons un kiosque ici, depuis quelque temps — suffit à ma consumma-

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto et verso. Le texte de la lettre occupe le 1<sup>er</sup> f. et les vers le second.

(1) On trouve dans *Le Réveil* du 28 février 1882, sous ce titre : *Le Chien du Commissaire*, une nouvelle signée Albert Leroy.



tion d'actualités. Je versifie à mort et m'occupe toujours beaucoup d'Anglais.

Je t'envoie deux fragments de mon livre *Sagesse* qui sera prêt vienne octobre (époque de mon retour à Paris). Sois indulgent à ces productions, et toi-même, si as quelque chose en portefeuille, n'oublie pas de « fader »

ton vieux, P. V.

2, impasse d'Elbronne, Arras. Pas-de-Calais.

Maman se joint à moi pour te charger de tous nos compliments affectueux chez toi, à Bougival, comme au 22 de la rue de Douai.

PAYSAGE EN LINCOLNSHIRE (1)

L'échelonnement des haies  
Moutonne à l'infini, mer  
Claire dans le brouillard clair  
Qui sent bon les jeunes baies.

Des arbres et des moulins  
Sont légers sur le vert tendre  
Où vient s'ébattre et s'étendre  
L'agilité des poulains.

Dans ce vague d'un dimanche  
Voici se jouer aussi  
De grandes brebis aussi  
Douce que leur laine blanche.

(1) Cette pièce a paru sans titre, mais avec la mention : *Stickney*, 75, dans *Sagesse* (éd. cit., I, 282). On trouvera, dans l'étude de la *Fortnightly Review*, déjà citée, quelques détails curieux sur l'origine de ce poème et sur le suivant.

Tout à l'heure déferlait  
 L'onde, en de lentes volutes,  
 De cloches comme des flûtes  
 Dans le ciel comme du lait.

## LA MER DE BOURNEMOUTH (1)

La Mer est plus belle  
 Que les cathédrales,  
 Nourrice fidèle,  
 Berceuse de râles,  
 La mer sur qui prie  
 La Vierge Marie !

Elle a tous les dons  
 Terribles et doux.  
 J'entends ses pardons  
 Gronder son courroux.  
 Cette immensité  
 N'a rien d'entêté.

O que patiente  
 Même quand méchante !  
 Un souffle ami hante  
 La vague et nous chante :  
 Vous sans espérance  
 Mourez sans souffrance !

Et puis, sous les cieux  
 Qui s'y rient plus clairs,  
 Elle a des airs bleus,  
 Roses, gris, et verts ;  
 Plus belle que tous,  
 Meilleure que nous !

(1) Cette pièce figure dans *Sagesse* (éd. cit., I, 284), avec la mention suivante : *Bournemouth*, 77.

## LXIX

[Bournemouth], 7 septembre [18]77 \*.

Cher ami,

Reçu la première partie de ce *Chien*. L'ai lue avec grand plaisir et n'attends que le reste pour le dévorer à belles dents. Te ferai *viva voce* observations minimes.

Je compte revenir sous peu à Paris, où c'est l'instant bientôt pour les emplois dans l'instruction. L'une de mes premières visites sera rue Coq Héron (1), puis Bougival.

Je viens te prier si quelquefois pouvais voir à voir des occases pour « bibi ». Si quelquefois voyais cet Herbeaux, expose lui le cas d'un ex-élève. Enfin tout ce que pourras.

Pour mémoire, j'ai en poche deux *splendides* certificats anglais, avec *visa des autorités locales et légalisation au Consulat général Français à Londres*. Tu vois que j'ai mis à profit ton excellent avis d'il y a deux mois.

J'ai des masses de vers. Volume va être achevé. Tâche de m'indiquer un éditeur point trop escorchard. — Liras ça bientôt.

Je suppose que la mort du Washington-triple t'occasionne des flottes de copie. C'est pourquoi je

\* Papier blanc « Bath », encre noire altérée, 1 f., recto.

(1) A l'imprimerie Dubuisson, où se trouvait le bureau d'Edmond Lepelletier.

m'arrête, ne voulant pas interrompre tes travaux obituaires.

Amitiés chez toi et crois-moi toujours

Ton bien dévoué,

P. V.

Ci-joint un petit a-compte sur l'énorme tas de vers en question (1).

LXX

[Paris], lundi soir, [1877] \*.

Mon cher Edmond,

Je te renvoie la carte que tu as été assez aimable pour me prêter. Je prévois que je n'aurai pas le temps d'en profiter, en dépit de tout mon désir.

Maman doit arriver très prochainement. Une de ses premières visites sera pour chez toi. Je ne manquerai pas de l'accompagner.

Ne te formalise pas de ne pas me voir très souvent, et ne vas pas accuser ma vieille amitié restée fidèle, malgré tout ce qui pourrait séparer de moins sincères camarades. La vie recluse et toute spéciale que je vais mener m'empêchera de sortir beaucoup. Mais, certes, je compte bien pouvoir consacrer, quand mes devoirs me feront des loisirs, quelques heures, le moins rarement possible, au service de notre solide, de notre bonne affection.

Tu es trop largement et trop gentiment intelligent

(1) Les vers manquent dans le manuscrit.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 1 f., recto, sans date.

pour ne pas comprendre mes raisons, et me garderas toujours, n'est-ce pas, dans la cave aux sympathies, une place dans le coin « de derrière les fagots ».

Au revoir, d'ailleurs, et à bientôt,

Ton dévoué,

P. V.

12, rue de Lyon.

Amitiés chez toi.

LXXI

Paris, mardi soir [1877] \*.

Cher ami,

Je t'écris du *Gaulois*, où toi absent. Arrivé pour *tout de bon* ici, et bien désireux de te revoir. Tenté d'aller te demander sans façon à déjeuner un de ces matins. Ecris-moi donc si lundi à midi serait « troublesome » chez toi.

Mes meilleures amitiés à Laure et à ta femme, sans oublier les chers petits enfants.

Ton vieux,

P. V.

12, rue de Lyon.

P.-S. : Où pourrais-je te voir avant lundi, vers le commencement du soir ?

Mille choses de ma mère (restée à Arras provisoirement) chez toi. Excuse-moi si je ne puis aller te voir, rue de Douai, d'ici à un « laps ». Si pressé ! Vi-

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto des 2 ff. ; sans date.



sites à des agences, démarches, — enfin, toute la mitraille d'un homme qui « advertises » !

## LXXII

Rethel, mercredi 14 novembre [1877] \*.

Mon cher Edmond,

Tu auras compris que si je n'ai pas pris congé de toi et ne t'ai pas écrit depuis ces six semaines, c'est qu'il y a eu impossibilité absolue. La veille de mon départ, je comptais encore sur une bonne semaine de loisir à dépenser à Paris, et me proposais le plaisir de te demander à déjeuner, en ton castel de Bougival, lorsqu'une lettre du directeur d'ici m'appela pour le lendemain par le premier train, au plus tard.

Depuis, il a fallu m'organiser et remettre toute correspondance un peu étendue.

Aujourd'hui que me voici à même de respirer un peu, je viens te dire un cordial bonjour, ainsi qu'à tous chez toi.

Je suis ici professeur de littérature, histoire, géographie et anglais, — toutes choses amusantes et distrayantes (1). Régime excellent. Chambre à part. Nulle surveillance « pionnesque ». Rien enfin qui rappelle les « boîtes » universitaires, lycées, collèges municipaux ou simples « bahuts ». La plupart des

\* Papier vergé blanc, encre noire, 1 f., recto et verso.

(1) C'est grâce à son ami Ernest Delahaye que Verlaine obtint cet emploi de professeur au Collège Notre-Dame. Il arriva, sans doute, à Rethel dans les premiers jours de novembre. Il dut y rester jusqu'en août 1879.

professeurs (latin, grec, mathématiques), sont ecclésiastiques et je suis naturellement dans les meilleurs termes avec ces messieurs, gens cordiaux, simples et d'une bonne gaîté sans fiel et sans blagues. En un mot, ceci est une sorte de « buen » pour moi, où j'ai la paix, le calme, et la liberté de mes façons de voir et d'agir — bienfait inestimable!... Appointements raisonnables.

La politique expire à mon seuil, et je me livre en toute sagesse et toute pondération à la littérature non-payante, — hélas ! (et encore !) — sinon en satisfactions intimes, j'ai nommé *les vers*, dont je t'enverrai de formidables tranches, pour peu que tu goûtes ce régal « délicat ».

Ville insignifiante : filatures, campagne (ou plutôt Champagne) pouilleuse, pelée, crayeuse ; d'assez beaux bords d'Aisne et de canal des Ardennes ; une église digne d'être vue, mi-partie gothique, avec une tour xviii<sup>e</sup> siècle ; population ouvriasse et buveuse de vins. — Reims à proximité, où été l'autre jour : Grande ville, belle cathédrale, splendide église Saint-Rémy, vestige du v<sup>e</sup> siècle, intelligemment restaurée (1) ; une statue de Louis XV « beau comme les amours », en bronze, en empereur romain, et ces vers du temps sur le piédestal :

« De l'amour des Français, éternel monument,  
Apprenez à toute la terre  
Que LOVIS en nos murs jura d'être leur père  
Et qu'il a tenu son serment. »

(1) Cette basilique a été détruite par les Allemands.

Amusant, n'est-ce pas ? — et, là, au fond, heureux temps, où la politique s'en tenait là ?

Tu vas me répondre bien vite, bien long, n'oubliant pas de m'envoyer *Le Chien* à partir de la 2<sup>e</sup> partie.

Si quelquefois, en ta qualité de *publicis*se influent, tu pouvais te procurer à l'œil *La Tentation de Saint-Antoine*, de Flaubert, livre, paraît-il, assez intelligent des matières traitées (1), envoie je te prie, dès que possible.

Tu m'écriras au Collège Notre-Dame, Reithel (Ardennes), et ne communiqueras mon adresse à *personne*.

Ma famille, M. Istace (2), et Nouveau (3) sont les seuls à Paris à connaître mon actuelle Thébaidé. Donc, *motus*, même aux *anciens camarades*, quels qu'ils soient, parnassiens, cabaneristes ou autres : je ne veux plus connaître que juste de quoi emplir cette maison de Socrate qui s'appelle l'amitié.

J'espère que tous chez toi vont bien et te prie de ne pas m'oublier auprès de ta femme et de ta sœur.

Comment va la petite famille ?

Ton vieux et fidèle,

P. V.

(1) Voyez, au sujet de cet ouvrage, quelques vers inachevés, extraits d'une lettre à Charles de Sivry et publiés dans les *Œuvres posthumes*, de P. Verlaine, II, pp. 229-230.

(2) Ami de la famille Verlaine.

(3) Germain Nouveau.

## LXXIII

Le 22 octobre [18]82 \* (1).

Cher ami,

Je viens te prier de bien vouloir, dès que le préfet sera de retour à Paris, écrire ainsi que tu me l'as promis, en vue de ma prompte réintégration (2). Je me propose d'être de retour lundi 23, c'est-à-dire demain, mais sur le tard et bondé de colis. De sorte

\* Papier blanc, quadrillé, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup>.

(1) Ici le lecteur observera une lacune dans la correspondance. Après avoir quitté le Collège Notre-Dame, et accepté, nous l'avons dit, un nouvel emploi dans un collège, à Ly-mington, Verlaine épris de rusticité, vint se fixer à Juniville (dans les Ardennes), où il se consacra à une entreprise agricole (1880-1881). Elle ne réussit guère ; aussi le poète ayant de nouveau séjourné en Angleterre, résolut-il de rentrer à Paris et, acceptant momentanément une modeste fonction dans une institution à Boulogne-sur-Seine, de demander sa réintégration dans les bureaux de la Ville.

(2) Edmond Lepelletier s'employa près de Charles Floquet, alors préfet de la Seine, à faire rentrer le poète de *Sagesse* dans les bureaux de l'Hôtel de Ville. Voici le texte de la demande adressée, quelques semaines plus tard, par Verlaine au préfet :

« A M. le Préfet de la Seine. Paris, M. Paul Verlaine demande à être réintégré dans l'administration de la Ville, où il a occupé pendant sept ans un emploi dans les bureaux. Il était en dernier lieu commis rédacteur. Révoqué en 1871, pour être resté pendant la Commune. Toutes pièces sont entre les mains du personnel. »

On lit, à la suite du document, cette note administrative :  
« La demande a été adressée à M. Floquet et répondu (*sic*) favorablement en principe, sous justification de diverses pièces ».

que ne pourrai, — si je le puis, mais j'y ferai tous efforts, — t'aller voir à la Brasserie qu'après-demain mardi.

Mille cordialités et remerciements.

Ton vieux,

P. V.

#### LXXIV

[Paris], mercredi soir [octobre 1882] \*.

Cher ami,

Que dois-je faire dans les circonstances actuelles ? Wait for a new prefectoral combination, or send my petition directly (1) ? [*Renvoi en marge*] : (par toi bien entendu, according to your kind advice) (2). Je m'en remets à ton bon avis de vieil ami. Voudras-tu m'en écrire un mot ? Car j'ai peur de ne pouvoir d'ici à quelques jours passer à la Brasserie.

Nouveau, un de mes vieux copains, poète et *pro-sateur* de beaucoup d'esprit et de talent, serait heureux de savoir si tu pourrais lui accepter deux ou trois récits humoristiques pour *Le Réveil* (3). Il te serait reconnaissant de vouloir bien lui écrire un mot à ce sujet, et si tu acquiesces, il t'enverrait ou

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto des 2 ff., sans date.

(1) « Attendre une nouvelle combinaison préfectorale, ou envoyer ma pétition directement ? »

(2) « Suivant ton bienveillant avis. »

(3) On trouvera, en effet, dans *Le Réveil*, des derniers mois de l'année 1882, quelques récits de Germain Nouveau.



te remettrait ses manuscrits. Je te recommande cette vieille branche chaudement. Ci-joint sa carte et son adresse que je te recopie ici pour plus de précautions.

Germain Nouveau (1), 80, Bd. Saint-Germain.

Mille amitiés à ta femme et à Laure, quand la verras. Je me propose bien d'aller la voir, quand je serai sorti de mon déluge d'occupations et de courses.

Tibissime,

P. VERLAINE.

5, rue du Parchamp. Boulogne-sur-Seine.

Chauds remerciements à M. Leroy, de la part des personnes pour qui je lui avais demandé une loge : elles ont été enchantées de leur place et de leur soirée.

(1) Poète mystique provençal, né à Pourrières (Var), le 31 janvier 1851, dont l'existence n'a cessé d'être mystérieuse. Successivement employé au ministère de l'Instruction publique, professeur de dessin à Paris et en province, on assure qu'il mendiait avant la guerre, sous le porche des cathédrales de cette Provence qui s'enorgueillira peut-être un jour de l'avoir vu naître. Il mourut à Pourrières, le 4 avril 1920. Ses poésies, d'expression religieuse, ont paru avec la signature d'Humilis, et contre son gré, sous le titre de *Savoir Aimer* (Paris, 1904, in-12) et *Poèmes d'Humilis*, Paris, « La Poétique », (1910, in-8°) ; enfin, ses vers de jeunesse, *Les Valentines*, consacrées à la mémoire d'une jeune femme dont le poète fut épris, ont été publiés récemment, avec une préface de M. E. Delahaye (Paris, Messein, 1922, in-18).

LXXV

Boulogne-sur-Seine, mercredi matin [1882] \*.

Cher ami,

N'ai pu te voir tous ces jours-ci. Affaires, démarches, séjour très pressé de ma mère qui doit revenir un de ces jours et alors vous voir ainsi que ta sœur qu'elle aime beaucoup comme tu sais, — etc., etc. !!!

Mon « dossier » pour la Ville est complet, remis à qui de droit et je vais m'occuper d'activer les choses. J'irai du reste un de ces jours, peut-être demain, peut-être après (si occupé !!) à la Brasserie et nous pourrons causer de ça et d'autres choses.

En attendant, sois assuré de ma vive reconnaissance et de l'amitié bien cordiale de ton,

P. VERLAINE.

Compliments chez toi et à Laure quand la verras.

LXXVI

Jeudi après-midi [1882] \*\*.

Cher ami,

Il m'est absolument impossible d'être tien aujourd'hui, comme je l'avais espéré. De plus, il me faut faire un petit voyage. Je ne serai de retour que

\* Papier blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f., sans date.

\*\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 petits ff., (135 × 100 mm.), écrit au recto, sans date.

vers le 20. Alors j'espère bien te tenir une bonne fois, pour au moins toute une soirée. Maman sera peut-être de la partie, car je pense qu'elle ne tardera plus à venir à Paris, pour de bon cette fois.

A très bientôt donc, ton

P. VERLAINE.

5, rue du Parchamp, Boulogne-sur-Seine.

### LXXVII

Mercredi soir [décembre 1882] \*.

Mon cher Edmond,

Ainsi que je te l'ai dit l'autre jour, mon dossier pour ma demande en réintégration d'emploi est complet, et ces messieurs ont toutes les pièces possibles (1).

Il ne reste donc plus qu'un dernier coup de collier à donner, — mais le temps presse, circonstance peut-être favorable, si on agit vite.

Vois donc si tu ne pourrais dire un mot pour moi à M. de Bouteillier (2), dont l'influence serait sans doute décisive s'il voulait bien parler au personnel ou au Préfet, en personne.

Je t'en aurais mille gratitudes. Je t'apporterai bientôt quelques petits extraits des *Mémoires d'un Veuf*, quelque chose de parisien et d'en dehors du

\* Papier vergé blanc, encre noire, altérée, 2 ff., recto des 2 ff., s. d.

(1) Voyez l'ouvrage cité d'Edmond Lepelletier, pp. 124 et ss.

(2) Jean de Bouteillier, président du Conseil municipal.

sujet proprement dit, pour « Paris-Vivant » (1).

Merci pour l'insertion de *Chez l'Avoué* (2).

Nouveau voudrait bien voir passer son article, si possible.

A toi. Ne pourrai venir dimanche soir ni l'autre. Après quoi serai un assidu.

Du reste à un de ces jours, à la Brasserie.

N'est-ce pas, si possible, dis le mot pour moi à M. de B., le plus tôt et le plus chaudement que pourras.

Amitiés chez toi, ton

P. VERLAINE.

17, rue de la Roquette, E. V.

Vu M. Le Sourd [?], il y a quelques jours. Affaire en train.

### LXXVIII

Mercredi soir [1882] \*.

Cher ami,

Rien que le temps de te dire qu'à présent je demeure, avec maman, 17, rue de la Roquette. E. V.

(1) Verlaine fait allusion ici à une rubrique du *Réveil*, où, sous les pseudonymes de Jean-qui-pleure et de Jean-qui-rit, il inséra quelques-uns de ses essais en prose, destinés, par la suite, à former le recueil des *Mémoires d'un Veuf*. (Voyez les lettres ci-après.)

(2) Ce récit a paru dans *Le Réveil* du 9 décembre 1882. Voyez, de plus, *Les Mémoires d'un Veuf* (éd. cit., IV, p. 209 : *Formes*). Dans ce petit essai, Verlaine a portraicturé l'avoué de sa femme, M<sup>e</sup> Guyot-Sionnest.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 petits ff. (135 × 102 mm.), recto du 1<sup>er</sup> f. ; au verso du 2<sup>e</sup>, notes au crayon, illisibles.

Et je te serre la main, en attendant le très prochain plaisir de te voir.

Tuissimus,  
P. V.

17, rue de la Roquette. E. V.

LXXIX

Vendredi soir [1882] \*.

Cher ami,

Pressé, ne puis t'attendre. Essayerai de te voir demain, vers les 6 [h.], à la Brasserie.

Ci-joint un *Jean-qui-pleure*. Demain, te porterai ou t'enverrai un *Jean-qui-rit* : Auteuil (1).

*Quid* de M. de B[outeillier] ?

Tibi ; et à très bientôt en tous cas.

P. V.

17, rue de la Roquette.

LXXX

Dimanche, 7 janvier [1883], matin \*\*.

Cher ami,

Je me proposais d'aller ce soir chez toi, où je t'eusse dit de vive-voix ce dont je vais te parler.

\* Papier vergé blanc, encre blanchâtre, 2 petits ff., (130 × 102 mm.), recto du 1<sup>er</sup>.

(1) *Mémoires d'un Veuf* (éd. cit., IV, 203). Ce récit a paru d'abord dans *Le Réveil*, le 31 décembre 1882.

\*\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto et verso du 1<sup>er</sup>, recto du 2<sup>e</sup>. Au verso : *M. Edmond Lepelletier*,



Mais, ainsi du reste qu'il m'arrive toutes les fois que je me risque à sortir le soir, une rechute de toux et de quintes et de grattements m'a pris et fait de moi un véritable roseau toussant.

Aussi ai-je résolu de me mettre entre les mains des *hommes de l'art*, pour huit ou dix bons jours, pendant lesquels diète, prudence, fumigations, mâcher des pâtes, renifler des bols, *clysterium donare*, ensuite *purgare*, etc, — et sauf pour une en quelque sorte indispensable visite de politesse lundi soir, ne pas sortir dès le soleil couché.

Après quoi, et sérieusement je compte, certes, être souvent de tes Dimanches soir.

J'avais omis dans ma note remise à toi hier, pour M. de B., de mettre mon adresse : 17, rue de la Roquette.

Mon dossier est *aussi complet que possible*. On ne peut exiger que j'obtienne des certificats de bonne vie et mœurs d'un tas de maîtres d'hôtel dont j'ai, d'ailleurs, oublié les noms et adresses dans un tas de villes parcourues en grands zigzags il y a des dix ans ! J'ai déjà eu du mal à avoir un certificat de la mairie d'Arras, ville où j'ai en moyenne séjourné plus d'un an — o certes, oui ! — *chez ma mère* (1). Le maire m'objectait que ce n'était pas assez. Zuze un peu de ce que me répondrait le bourgmestre de Machin, ou le premier échevin de Chose, où

(1) Sans doute en plusieurs fois, et le plus souvent entre deux saisons passées sur la côte anglaise. Voyez les admirables pages consacrées par le poète à la ville d'Arras, dans les *Œuvres posthumes*, I, p. 214.

j'ai passé un mois dans trois ou quatre hôtels !

Tibi. Amitiés chez toi,

P. VERLAINE.

Quand verras Enne, dis-lui de déposer pour moi au comptoir de la Brasserie, sous papier, avec mon nom dessus, *La Vie Simple*.

A un de ces jours donc.

LXXXI

*Brasserie Bergère*, Samedi soir [1883] \*.

Cher ami,

6 h. 25. Te rate ce soir. D'après le garçon, tu es parti fort pressé, il n'y a que cinq minutes. Étais venu beaucoup à propos de la Ville et de M. de B[ou-teillier] un peu à propos de l'affaire V[erlaine] versus M[auté] (celle-ci moins urgente). Essaierai (car rhume de plus en plus terrible) de venir mardi soir Brasserie.

Ci-joint un *Paris-Vivant*. — Coupe, taille si juges à propos (*Louise Michel*, *Camescasse*, *M. le Curé*), — mais combien tout cela *général*, et plutôt dans la note *neutre* ! — mais, si tu veux, — au cas où ce ne serait pas inséré, — conserve-moi le manuscrit. Tu sais que ça fera partie du volume en prose intitulé : *Mémoires d'un Veuf*, qui t'est dédié. Tu es en quelque sorte dépositaire des chapitres de ce petit livre que tu as bien voulu accepter.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto des 2 ff., écriture négligée, sans date ; le post-scriptum s'achève sur le verso du 1<sup>er</sup> f., en travers.

A mardi donc probablement. Amitiés chez toi.  
Mille cordialités,

P. VERLAINE.

17, rue de la Roquette, E. V.

P. S. — J'y pense ! N'aurais-tu pas des vers de moi sur les *Combats du Cloître Saint-Merry*, en 32, parus (encadrés au milieu d'une conférence de Vermersch sur Blanqui) et que j'ai dû t'envoyer découpés dans un petit journal communard de Londres, en 72 ou 73 (1) ? — Si les as, te prie de me les préparer. J'irai les copier un jour chez toi.

Mais n'est-il pas possible de t'avoir à déjeuner un de ces matins ? Ma mère serait bien heureuse de te revoir. — Nous sommes installés encore trop sommairement pour pouvoir prier M<sup>me</sup> Lepelletier de nous venir voir, bien qu'elle nous fît bien plaisir de nous surprendre un jour à la bonne franquette vers les 11 [h.].

Ta sœur, que ma mère voudrait toujours bien voir, j'ai à moitié perdu son adresse. C'est rue des Abbesses, mais quel numéro ?

A mardi, n'est-ce pas.

P. V.

Quelle ppplummme ! (*Note de l'auteur*).

(1) Voyez cette pièce à l'Appendice du présent volume. On sait qu'elle parut dans le n<sup>o</sup> de *L'Avenir* du 13 novembre 1872.

## LXXXII

Mercredi, 9 [janvier 1883] \*.

Cher ami,

Voici un essai de *Jean-qui-pleure*, ou de *Jean-qui-rit*. Je le crois assez général et dramatisé pour pouvoir passer.

S'il doit passer je te recommande surtout le *Vieille m....* ! (Tu te doutes à qui ça s'adresse) (1).

Si toutefois c'était impossible, on pourrait mettre *Vieille m. !* ou *Vieille moule* ! Mais que « vieille m... ! » me ferait donc plaisir, s'il y avait moyen que ça passât en toutes lettres.

Je voudrais bien te voir un jour seul à seul (à déjeuner si possible, un de ces jours, dans un restaurant bien discret) et te parler longuement de projets de volumes de vers (*Poèmes de Jadis et de [sic] Naguère* (2) : j'ai là des vers *amusants*, récits, etc., que tu ne connais pas) et de prose : *Les Mémoires d'un Veuf, Nouvelles*. (Je pense surtout à Ollendorff pour ces publications.)

Tâche donc de trouver une matinée où je pourrai

\* Papier blanc, encre noire, 1 f., recto et verso ; date incomplète.

(1) Allusion à son ex beau-père, M. Mauté. Voyez dans les *Mémoires d'un Veuf*, le chapitre intitulé : *Bons Bourgeois* (éd. cit., IV, 206). Cet essai a paru dans *Le Réveil* du 13 janvier 1883.

(2) Quelques-uns des poèmes destinés à faire partie de *Jadis et Naguère* (1884), ainsi que d'*Amour* (1888) paraissaient sous ce titre, dans *Paris-Moderne* (1882-1883).

t'avoir seul deux ou trois heures — soit au restaurant, soit ici vers les midi.

Je suis toujours entre les mains de Macrotin et de Desfonondrès. Vais un peu mieux d'ailleurs. T'irai voir à la Brasserie lundi, ou mardi vers 6 h.

Tibi,

P. V.

### LXXXIII

Paris, le 12,.. [18]83 \*.

Mon cher Edmond,

Ci-joint *L'Ami de la Nature* (1) demandé. Veuille le remettre à qui de droit, comme c'était convenu l'autre fois. Ça paraîtrait, puis divers poèmes en prose de la *Parodie*.

Je me recommande toujours auprès de M. de B[outeillier]. Sois mon interprète auprès de lui. Je tâcherai d'aller demain mardi à la Brasserie, sans pouvoir trop l'espérer. Mon sale rhume me rend littéralement malade. Que c'est bête !

Don't you think that it would be possible to me to hope for some money in return of my four « Paris living » ? If such was the case, I could manage in order to write one per week ? You could perhaps, if

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto des 2 ff., écriture négligée et ratures, date incomplète.

(1) Voyez : *Œuvres Posthumes*, I, 11. *Vers de Jeunesse*. Lepelletier rapporte que cette pièce parodique fut composée par Verlaine au lendemain d'une excursion dans les bouges de La Villette.



I were not able to-morrow to see you at the « brasserie », answer me and deep post a word on the matter.

Excuse bad English — [*note en marge*]: et sale français. — Pressé ! — and believe me to remain.

Wa vieille branche for ever (1),

P. VERLAINE.

17, rue de la Roquette. E. V.

#### LXXXIV

[Paris, 1883] \*.

Cher ami,

Voici un *Paris-Vivant*, que je crois assez souligné pour ne pas te dire que c'est du *Voltaire* (assez important au fond) qu'il s'agit (2). Les prénoms t'indiqueront assez les noms, — même estropiés, comme fallait, comme il avait « phallus ! »

(1) « Ne pensez-vous pas qu'il me serait possible d'espérer toujours quelque argent, en échange de mes quatre *Paris-Vivant* ? S'il en était ainsi, je m'arrangerais pour en écrire un par semaine. Vous pourriez peut-être, si je n'étais pas capable de vous voir demain à la Brasserie, me jeter à la poste un mot de réponse sur ce point.

« Excusez le mauvais anglais... et croyez que je suis resté « ta » vieille branche pour la vie. » (Traduction de E. Lepelletier. Cf. *Paul Verlaine*, p. 445).

\* Papier vergé blanc, encre blanchâtre, 2 ff., recto et verso du 1<sup>er</sup> f., sans date.

(2) Nous n'avons pas découvert ce récit dans la collection du *Réveil*.

Et c'est Pablo, et c'est Machin, et c'est Chose qui s'appelle ton vieux,

PAUL VERLAINE.

Amitiés chez toi. Été, tout à l'heure, chez ton beau-frère, le peintre. Parti, et son tableau aussi. Si moyen de savoir son adresse, de pouvoir voir son tableau et faire vers en question, que ferai bien volontiers, — écris-moi n'est-ce pas ?

P. V.

17, rue de la Roquette

En outre des *Choses Saint-Merry* (1), si tu avais la collection du *Nain Jaune*, où il y a *Le Monstre* (2), veuille aussi me le mettre de côté.

Et écris à ton,

P. V.

LXXXV

Jeudi, 27. — 6 h. du soir [1883] \*.

Cher ami, il m'a été impossible de passer à ton bureau hier. — Aujourd'hui je n'ai encore qu'un instant. Quel ennui ces courses !

Demain, vendredi, je prendrai une après-midi sur mon temps de galères (*sive* de courses, pas et démarches). Je serai ici, de 4 1/2 à 7. Ici veut dire la *Brasserie Bergère*, — tuellement. — Attendu garçon

(1) *Des Morts*, 2 juin 1832 et avril 1834. Voyez cette pièce à l'Appendice du présent volume.

(2) Ce poème parut, en effet, dans *Le Nain Jaune*, du 28 sept. 1868.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f., s. d.

de bureau, très juste, mais trop sévère. — Tâcherons, n'est-ce pas, de parler un peu de la demande pour Ville.

Si possible, ménage-moi donc pour amis de province, quatre ou cinq places de théâtre, dominical.

Trues (1),

P. V.

Amitiés à ta femme, un bécot aux gosses. Mille cordialités à Laure.

LXXXVI

Le 23 décembre [1883] \*.

Mon cher Edmond,

Ci-joint un essai de *Jean-qui-rit*. Si ça doit paraître, je te recommande la correction des épreuves. — Soigne tout particulièrement le : *Essecusez*, qui constitue le troisième paragraphe (2).

— Quid de M. de B[outeillier] ?

As dû recevoir un *Jean-qui-pleure*, déposé hier à la Brasserie, sous enveloppe à ton adresse.

*Mardi*, à 7 heures (je serai à la Brasserie, à 6 [h.]), je te prends et te mène boulotter à l'anglaise [rue] Grange-Batelière.

Tibissime,

P. Verlaine.

17, rue de la Roquette.

(1) « Ton fidèle ».

\* Papier vergé blanc, encre noire; 1 f. recto, s. d.

(2) Non point le 3<sup>e</sup>, mais le second paragraphe. Voyez dans les *Mémoires d'un Veuf* (éd. citée, IV, p. 203), le récit intitulé : *Auteuil*.

LXXXVII

Vendredi, 27, [1883] \*.

Cher ami,

Tu deviens invisible, donc ! Moi, plus que probable que retournerai, cette fois pour de bon, dans campagnes très lointaines. Avant de ce faire, porterai chez éditeur mon volume de vers, *Choses de Jadis et de Naguère*. Veux-tu me permettre de te dédier *Le Grognard* (1), tu sais : *Or ce vieillard était horrible, etc.*, indépendamment de ces *Mémoires d'un Veuf*, bien entendu.

Et à quand ? Écris à ton bien affectionné,

P. V.

17, rue de la Roquette.

Mille amitiés chez toi.

Et si tu peux me procurer *Le Monstre*, paru dans *Nain Jaune*, vers 69 et *Juin* 1832, te serais bien reconnaissant.

LXXXVIII

Samedi soir [1883] \*\*.

Mon cher Edmond,

Pourras-tu me donner une heure, une heure et demie après-demain *Lundi* ? Je sonnerai chez toi entre une heure et deux de l'après-midi.

Ce serait concernant la procuration dont je t'ai

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f, s. d.

(1) *Le Soldat laboureur* (Voyez : *Jadis et Naguère*).

\*\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f., sans date.

parlé. Il s'agirait de m'accompagner Boulevard Poissonnière, pour quelques minutes.

En outre, j'aurai à te parler d'une affaire (toujours avec les mêmes gens) sur laquelle tu pourras me donner de précieux conseils — et de l'aide s'il le faut, n'est-ce pas ? (tu es avocat, je crois ?)

Mille amitiés chez toi,

Ton vieux,

P. Verlaine.

17, rue de la Roquette.

LXXXIX

[1883] \*.

Mon cher Edmond,

Excuse ma longue absence : malade, affairé, bis, ter !

Quand pourrait-on te voir, — *excepté les Mercredi, Vendredi et Dimanche ?*

Amitiés chez toi et mille cordialités de ton,

P. V.

17, rue de la Roquette.

XC

Dimanche matin, [1883] \*\*.

Cher ami,

Impossible encore, malgré ma très sincère promesse, de t'aller voir ce soir Dimanche : tellement

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 petits ff., (132 × 100 mm.), recto du 1<sup>er</sup> ; billet sans date.

\*\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto des 2 ff. ; date incomplète.



souffrant ! Dois toujours rester en cache-nez, comme un simple Valade, et tousser, et cracher, comme moi-même actuel.

Essayerai d'aller mardi à la *Bergère* (1), pour chances hypothétiques sur la Ville. D'ici-là t'enverrai peut-être *Paris-Vivants* douteux ; te prie d'excuser mon inexactitude à tes cordiales invitations et te serre la main, en te priant de toutes cordialités chez toi.

Ton vieux,

PAUL.

17, rue de la Roquette.

P. S. — Rappelle à Enne (2) *La Vie Simple*, qu'il m'a promis depuis je ne sais plus quand.

Veux-tu jeudi matin m'attendre « cheux vous » à onze et demie ? Sonnerai aux deux portes terrrriblemement. On cherchera *Cloître Saint-Merry*, au desert. (J'espère que je ne me gêne pas.)

Et à toi, ton iterum,

P. V.

N.-B. — Et viens donc nous surprendre un matin. Maman vous donne un tas de bonjours, ainsi qu'à Laure et à Humbert (3), (moi compris). Quant à ton beau-frère, Dumoulin (4) — moi toujours prêt au quatrain. Mais ai oublié son adresse. Où ? ou qu'il m'écrive.

(1) Lisez : Brasserie Bergère.

(2) *La Vie simple*, par Francis Enne. Paris, Charpentier, 1882, in-8°.

(3) Alphonse Humbert, publiciste et homme politique, beau-frère d'Edmond Lepelletier.

(4) Louis Dumoulin, artiste-peintre, à qui Verlaine dédia le poème intitulé : *L'Aube à l'envers* (*Jadis et Naguère*).

## XCI

Reims, le 8 octobre [18]83 \*.

Cher ami,

Ceci n'est pas pour m'excuser de ne pas m'être rendu à ton appel du commencement de l'autre mois, car, d'une part, j'étais très souffrant, et je t'ai en outre télégraphié pour t'expliquer ma trop involontaire abstention, — mais bien pour te dire que j'ai quitté Paris (non sans esprit de retours, naturellement) et demeure dorénavant à la campagne, dans une maison que ma mère a achetée récemment, et que, quand tu voudras, tu seras reçu à bras ouverts, chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Verlaine, à Coulommès, par Attigny, Ardennes.

Écris m'y souvent, en attendant. Dis à Enne que j'attends toujours *La Vie Simple* et si tu peux, fais-moi faire le service du *Réveil* (comme *collaborateur... et ami*). Je publie en ce moment une série d'articles dans *Lutèce*, sur les *Poètes Maudits* (Corbière, Rimbaud, Mallarmé) (1). Tâche de faire réclame à ce petit travail, — et envoie moi le numéro où elle aurait paru.

\* Papier vergé blanc, encre noire, recto des 2 ff., post-scriptum sur le verso du 1<sup>er</sup>,

(1) *Les Poètes Maudits* : *Tristan Corbière*, 24, 31 août et 21 sept. 1883 ; *Arthur Rimbaud*, 5, 12, 19 oct., 2 et 10 nov. 1883 ; *Stéphane Mallarmé*, 17, 24 nov. et 29 déc. ; *Les Poètes maudits* (2<sup>e</sup> série), M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, 7 juin 1885.

Mille amitiés chez toi et à ta sœur, et crois moi bien, ton vieux et fidèle,

P. VERLAINE.

Coulommès, par Attigny, Ardennes.

J'écris par ce courrier à ton beau-frère Dumoulin, à qui j'ai dû brûler la politesse juste le lendemain du jour où j'ai eu le chagrin de ne pas aller à Bougival : j'étais plus souffrant encore.

Surtout écris-moi de temps en temps. Compliments aux types.

Suis à Reims, pour affaires. Dès demain rentrerai en mon village, pour en peu sortir. Écris, écris, n'est-ce pas ?

## XCII

Coulommès, par Attigny, Ardennes, [Janvier 1885] \*.

Mon cher Edmond,

Un volume de moi vient de paraître *Le Jadis et Naguère* (1), chez Vanier, 19, Q. St Michel. Une pièce t'y est dédiée, *Le Soldat laboureur* (alias *Le Gro-*

\* Papier blanc, encre noire, 1 f. (152 × 102 mm.), au recto, une grosse tache d'encre. C'est le seul billet à Lepelletier que nous possédions pour nous renseigner sur la période comprise entre les années 1883 et 1886, alors que le poète tentait, pour la seconde fois, un retour vers la vie rustique. Cette nouvelle expérience ne devait, hélas ! pas aboutir plus favorablement que la précédente.

(1) Le recueil parut le 3 janvier 1885, avec la date de 1884.

*gnard*). Parles-en, veux-tu? — et envoie l'article à ton,  
P. VERLAINE.

Coulommès, par Attigny, Ardennes.

Auras le volume après-demain.

## XCIII

Lun[di] à 1 h. 1/2 [1885] \*.

Cher ami,

Sonné chez toi aux deux portes.

Je te suppose fatigué. Te verrai ce soir rue Bergère, pour cette double petite affaire. Te serais obligé, en cas d'absence, de m'envoyer un mot d'autre rendez-vous, 17, rue de (1), la Roquette.

A toi,

P. V.

## XCIV

Paris, le 26 janv. 1886 \*\*.

Mon cher Edmond,

Je suis depuis de longs mois *alité*, par le fait d'un rhumatisme. C'est pourquoi je n'ai pu t'aller annoncer moi-même, comme je l'eusse fait, la triste nouvelle (2).

\* Fragment de billet, non daté, encre noire, 1 f. (135 × 105 mm.), texte écrit au verso d'un tarif de boucherie; s. d.

(1) *Charenton* (Mot biffé dans l'original).

\*\* Papier vergé blanc, deuil, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup>.

(2) La mère du poète venait de mourir, le 21 janvier, et le poète immobilisé par un rhumatisme de la jambe, n'avait pu accompagner son convoi.

Veux-tu, — je t'en prie ardemment, — dès ceci reçu, me venir voir et causer longtemps avec moi qui suis encore plus malheureux que tu ne pourrais le croire !

Des choses de ta lettre m'affligent, tout en me restant obscures. J'ignore tout de toi, depuis des années. Mais enfin, reçois ma plus sympathique poignée de main.

Et viens *bien vite* voir ton ami bien affectionné,  
P. VERLAINE.

Je loge en garni, chez un Marchand de vins-Hôtel. Entre par la boutique. — Hôtel du Midi, 6, Cour St-François, rue Moreau (1). C'est entre la rue de Charenton et l'av<sup>e</sup>. Daumesnil, à cinq minutes de la Bastille.

Dernière heure. Viens tout de suite, si tu peux et le plus tôt possible.

XCV

Paris, le 27 [janvier 1886] \*.

Mon cher Edmond,

Veux-tu bien voir de ma part Madame Mathilde (2), lui faire part de mes intentions relativement à la

(1) Voyez, à propos du séjour douloureux de Verlaine dans la Cour Saint-François = Edmond Lepelletier (ouv. cit., p. 501) ; Adolphe Retté : *Le Symbolisme* (Paris, Messein, 1903) ; G. Kahn : *Symbolistes et Décadents* (*Ibid.*, 1902), et Ernest Raynaud : *La Mêlée Symboliste* (Paris, Renaissance du Livre, s. d., tome II : *Une soirée chez Paul Verlaine*).

\* Papier vergé blanc, deuil, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup>.

(2) M<sup>me</sup> Mathilde Mauté, femme divorcée du poète.



succession de ma pauvre mère, dont je suis l'unique héritier. Tu m'obligeras, car je ne puis bouger.

A toi,

P. VERLAINE.

### XCVI

Mardi, 9, [février 1886] \*.

Cher ami,

*Quid novi ?* As-tu vu cette femme ? (1) quoi, qu'est-ce que je dois faire ?

D'autre part, *on* m'a fait faire, par un monsieur, des propositions humiliantes que je n'ai pu accepter. Les choses en sont là, en attendant réponses définitives — par avoué (Guyot-Sionnest), — je n'ai pas voulu d'autre terrain. Je crois que j'ai bien fait. Je suis d'ailleurs conseillé par un ami, vieux praticien ; mais sans argent, que faire ? — de la rue Nicolet à mes refus. — Je crois avoir été prudent. En attendant, misère et compagnie.

Viens donc me voir. *Mémoires* (2) vont paraître. Parlerons littérature et — s'il se peut argentement parlant, — journalisme. Ou écris bien vite à ton,

P. VERLAINE.

5, rue Moreau, 6 Cour Saint-François.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 petits ff. (130 × 105 mm.), recto des 2 ff. ; texte écrit en tous sens, date incomplète.

(1) Voyez la lettre précédente. On trouvera d'intéressants détails relatifs à la situation du poète, au moment de la mort de sa mère, dans des lettres à Léon Vanier du 10 mai et du 8 août 1887.

(2) *Les Mémoires d'un Veuf*, Paris, Vanier, 1886, in-18.

## XCVII

Le 18 mars [1886] \*.

Mon cher Edmond,

Pourras-tu venir me voir Dimanche ? J'aurai à te parler sérieusement, sérieusement, sérieusement ! Je me confie à ta vieille amitié pour cette entrevue, où il s'agira d'honneur...

Ton pauvre vieux qui t'attendra toute la journée, ne pouvant guère marcher, pour toutes sortes de raisons.

P. VERLAINE.

5, rue Moreau, 6, Cour Saint-François (Quartier des 15 /20).

## XCVIII

Le 13 décembre 1886 \*\*.

Mon cher Edmond,

J'ai reçu hier 12 décembre ta lettre du 25 novembre. Je m'empresse de répondre aux questions que tu m'y adresses.

Je suis depuis six semaines à l'Hôpital Broussais, salle Follin, lit 6, rue Didot 96, 14<sup>e</sup> arr<sup>t</sup> (public admis Jeudis et Dimanches de 1 à 3) (1). On m'y soigne d'une ankylose au genou gauche, qui a succédé à mon rhumatisme de l'hiver dernier. Déjà, j'avais

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup>, date incomplète.

\*\* Papier blanc quadrillé, encre noire, 2 ff., recto et verso. Ratures.

(1) Depuis le 1<sup>er</sup> novembre, exactement.

passé les mois de juillet, d'août et de septembre à l'hôpital Tenon, pour des bobos aux jambes, suites également dudit rhumatisme. Mon domicile en ville est toujours le même, 5, rue Moreau, 6, cour S<sup>t</sup> François, 12<sup>e</sup> arr<sup>t</sup>. Mais, jusqu'à nouvel ordre, m'écrire ou me visiter à Broussais.

Voilà pour ma santé.

Mes affaires avec mon ex-femme légale se sont arrangées naturellement sur mon dos, c'est-à-dire qu'après avoir payé mes dettes, *celles de ma mère* (dettes, les miennes et les siennes, de table et de logement depuis cinq ou six mois) et *jusqu'aux frais de sa sépulture à Batignolles*, il me serait à peine resté de quoi vivre pendant quelques jours si je n'avais hérité de ma tante Rose, morte en février, un billet de 2.400 francs, dont les *trois quarts* ont filé également en nourriture, remèdes et logement. Telle est ma situation pécuniaire (1).

Ma femme, ou ex-femme, sur une demande officieuse de moi de voir mon fils, m'a fait répondre non (2). J'ai appris tout récemment qu'elle s'était

(1) On trouvera dans une lettre à Léon Vanier, du 26 janvier 1887, un « compte approximatif des recettes et dépenses de Verlaine depuis septembre 1885 ». Cette pièce est doublement curieuse, parce qu'elle nous renseigne sur la situation financière du poète et qu'elle révèle chez ce dernier un souci d'ordre et d'exactitude qui ne correspond guère à ce qu'on a dit de lui. Rien n'est omis, semble-t-il, dans cet état, point même les frais d'obsèques et de sépulture de M<sup>me</sup> Verlaine, mère du poète.

(2) Il était écrit que Verlaine ne verrait jamais son fils, lequel, par la malignité du sort, ne put même assister au convoi de son père. Voyez, à ce sujet, une lettre de M<sup>me</sup> Delporte, femme re-

remariée en novembre dernier. Je pense que j'ai quelques droits à voir mon fils et à m'occuper de lui. Il a quinze ans passés. Il est à Rollin, externe. On lui a parlé de moi en bien, et il se rappelle très bien mes visites d'il y a quelques années. Que me conseilles-tu ?

Heureux que tu aimes mes *Mémoires* (1). As-tu reçu aussi mon recueil de nouvelles : *Louise Leclercq* (2) ? Tu devrais bien m'envoyer l'*Echo de Paris* où tu parles de moi. Quand tu passeras par là, demande de ma part ce dernier livre et la réédition, très réussie, des *Fêtes Galantes* (3).

C'est vrai, je crois que je pourrai gagner des sous, maintenant que mon nom est sorti de l'ombre parnassienne et « décadente » (quel bête mot !). Là encore je te demanderai comment, où, et tous les *et-cæteras*, d'écrire dans les journaux payants. Avec ma patte qui m'empêche de marcher, et ma gaucherie, mon inexpérience en ces choses, me voilà bien logé sous ce rapport comme sous tous les autres.

Heur et malheur ! (L'important est qu'*au fond* la santé, la vraie ! reste. Comme dit le peuple, je ne suis pas malade de cœur. Avec ça et sans trop me désespérer, je puis peut-être me tirer, à la fin, d'épaisseur. Facile à dire, n'est-ce pas ? Ton avis à toi ?

mariée de l'auteur de *Sagesse*, du 10 janvier 1896 (*La Plume*, 1<sup>er</sup> février 1896).

(1) Lisez : *Les Mémoires d'un Veuf*.

(2) *Louise Leclercq*, Paris, Vanier, 1896, in-16.

(3) *Fêtes Galantes*, Paris, Vanier, 1896, in-18.

Je serais bien content de te voir et de te parler longtemps seul à seul. Toi non plus, d'après tes lettres et ton langage, n'as pas l'air trop heureux d'une façon. Quand nous verrons-nous ? Je ne sais encore l'époque de ma sortie d'ici, et je crains que tes occupations ne t'empêchent de venir me voir, au moins bien souvent. Mais l'écriture est là, et je compte, à défaut de ta présence, sur de bonnes lettres tiennes, nouvelles et conseils — pas ?

Bien fraternellement,

P. VERLAINE.

J'ai reçu des nouvelles de Ricard et vais publier une biographie de lui dans les *Hommes du jour* (1).

J'ai dernièrement rencontré qui ? Ce brave Berson ! qui m'est venu voir ici il n'y a pas longtemps.

### XCIX

Paris, le 7 août 1887 \*.

Mon cher Edmond,

Je reçois ta lettre, à l'hôpital Tenon. Elle me parvient par Vanier, mais pas de journal (2). Je me le procurerai [*note en marge*] ou, si tu as le temps, envoies-en un à Vanier. Je ne loge plus cour St-Fran-

(1) Cf. *Œuvres complètes*, V, p. 406, Louis-Xavier de Ricard.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto et verso du 1<sup>er</sup> et recto du 2<sup>e</sup>.

(2) *L'Echo de Paris*, où Lepelletier lui avait consacré un article, au commencement d'août.



çois, depuis avril dernier). Merci d'avance des choses dites sur ces *Romances sans paroles* qui ont eu cette étrange fortune de paraître quand j'étais où tu sais (1), et de reparaître, treize ans après, moi me trouvant ici. *Habent sua fata...*, etc. L'édition de *Sens* était d'ailleurs complètement épuisée, comme l'étaient les *Fêtes Galantes* (as-tu reçu un exemplaire de la nouvelle édition, au moins ?) et ce sont les *Poèmes Saturniens* et cette *Bonne Chanson* (2) qui... (*rehabent resua refata relibelli*), car — ô dérision ! j'ai du succès comme poète, de la « gloire », mais je puis dire, avec beaucoup plus d'à-propos que Lamartine, même ruiné :

« Plus j'ai pressé ce fruit, plus je l'ai trouvé vide. »

Oui, mon cher Edmond, *my circumstances* sont plus « indifférent » que jamais. Et voici mon budget :

*Pas un sou !* Le très peu d'argent que peut encore me devoir Vanier consiste en quelques pièces de cent sous. Je n'attends que, pour le 15 novembre prochain, 900 francs d'un notaire absolument récalcitrant à quelque avance que ce soit (je parle d'expérience). Quant à M<sup>me</sup> Delporte, (d'après l'évangile selon Naquet) (3), autant frapper à la porte de la caverne d'Ali-Baba que de risquer une démarche de plus auprès de cette vol... sur le retour. Tu le vois,

(1) A la maison cellulaire de Mons. Verlaine fait allusion ici à un article de Lepelletier inséré dans l'*Echo de Paris* du 1<sup>er</sup> août 1887.

(2) *Poèmes Saturniens* et *La Bonne Chanson* avaient paru, le 1<sup>er</sup> en 1866, et le 2<sup>e</sup> en 1870. Verlaine en projetait une réimpression.

(3) Rapporteur de la loi du Divorce.

cher ami, la situation est bien *nette*. Mourir de faim, ou trouver quelque chose, le plus tôt possible, n'importe quoi d'abord, ou ensuite. Telles les cornes du dilemme.

D'idée, je n'en ai pas. Je puis donner des leçons d'anglais et d'autres choses avec diplôme et références (légalisées et verbales), à l'appui — [*note en marge*] : (mais à qui et chez qui ? Tu sais à quoi sont utiles les annonces dans les journaux ! Ce ne serait que par connaissances que j'obtiendrais quelque chose. Si tu connais, par-ci par-là, quelqu'un qui pût m'offrir cela, dis). — On m'offre (Mendès) ou plutôt on me promet des collaborations à des journaux. Peut-être un secours du ministère de l'Instruction publique, — ceci, un secret. — Mais pour le moment je n'ai rien dans la poche, et quelle idée concevoir avec cela pour tout potage ? (1)

Je te suis bien reconnaissant de tes bonnes démarches. Veuille les poursuivre activement. Je saurai répondre à la réussite de tes efforts amicaux. Autant que me le permettent tous ces tracas, je travaille — en outre de vers qu'il m'est impossible de ne pas faire de temps en temps, c'est véritablement une seconde nature chez moi — à des proses que je veux le plus *possibles* possible. Mais, quand on a pris l'habitude ou des raffinements ou des simpli-

(1) L'amertume qui s'exprime dans cette lettre se retrouve également dans une épître à l'éditeur Vanier, adressée le 15 juillet précédent : « Misère tout de même de vivre ainsi, je vous assure, écrit alors le poète ; et j'en ai des larmes dans le cœur en écrivant ceci.... »

cités plus raf finées peut-être encore et plus difficiles, quels efforts [l'] on a, quelle peur bleue de [les] voir devenir infructueux ! (1)

— Je crois bien t'avoir écrit de Cochin, où j'ai passé un mois, d'avril à mai. As-tu reçu cette lettre ? Cette fois-ci, j'ai bien soin de mettre sur mon enveloppe : *personnelle et pressée*. Je suis ici (Hôp. Tenon, salle Seymour, lit n<sup>o</sup> 5 bis, rue de la Chine, Paris), pour probablement jusqu'à mardi de la semaine prochaine, 9 courant, jour auquel on m'enverrait à l'Asile national de Vincennes, S<sup>t</sup> Maurice (Seine), où je resterais quinze jours, trois semaines. Mais il se peut aussi, vu l'encombrement actuel de tous établissements hospitaliers, soit qu'on me garde ici huit jours encore, soit qu'on me renvoie « chez moi », plutôt. En tout cas, tu seras instruit, immédiatement, de l'adresse où m'écrire. Tout d'ailleurs m'arriverait d'ici ou de chez Vanier, seulement mettre la mention, *en cas de départ faire suivre*.

Je te serre la main bien tristement, mais bien courageusement tout de même,

Ton,

P. VERLAINE.

### C

Mardi, 27 septembre [18]87 \*.

Cher ami, — je ne reviens sur ma dernière lettre que pour te dire que j'ai fini par rentrer à l'hospice. Mon domicile actuel est donc :

(1) Cette phrase, incomplète, est à peu près illisible dans l'original.

\* Papier vergé blanc, 1 f., au crayon, recto et verso.

*M. Verlaine, Hôpital Broussais, salle Follin, lit 22, rue Didot, Paris.*

Tout le reste de ma lettre est d'un vrai absolu. Misère. Infirmité. Espoir.

On me traite ici sceptiquement. Peut-être essaierait-on de me plier la jambe, en m'endormant. Ce, dans quinze jours ; ça me fait quinze jours d'à peu près bons. J'avoue que j'aimerais mieux sortir. — Peux-tu d'ici là me procurer quelque asile et du pain ? J'aurai quelques sous. — Peux-tu plutôt, ou toi ou quelqu'un que tu connaîtrais, m'avancer une centaine de francs, remboursables au 16 novembre prochain, *pour sûr* ?

A la netteté de mes demandes, veilles répondre nettement. Amis toujours. On aura tout courage, puisqu'il le faut. D'ailleurs j'ai grand espoir en l'avenir tout proche. Et je suis susceptible d'un grand effort.

Réponds TOUT DE SUITE, veux-tu ?

Ton ami bien affectionné,

P. VERLAINE.

Le *Mot* (1) a-t-il publié « celui » de rectification promis ?

CI

Paris, le 9 octobre [18]87 \*.

Cher ami,

Merci de tes bonnes promesses d'hospitalité.

(1) Il s'agit du *Mot d'Ordre*, journal auquel collaborait Edmond Lepelletier. Voyez pp. 213 et 218.

\* Papier vergé crème, encre rouge, 1 petit f. (113 × 100 mm.), recto et verso.

J'espère d'ailleurs ne pas te gêner longtemps, si toutefois je me vois obligé de demander asile à ta bonne amitié. Je ne sais encore quand je sortirai. Je tâcherai que ce soit le plus tard possible, d'autant plus que je suis en voie d'amélioration et commence à espérer qu'on continuera à me traiter par des mouvements gradués. De la sorte j'éviterai — non sans joie — une opération d'ailleurs peu sûre de réussir. Enfin, quand je me verrai sur le point de partir, je te préviendrai quelques jours d'avance.

Je vais envoyer mes *Romances* à Mario Proth. Dis lui un mot en ma faveur. J'ai des raisons pour désirer une phrase aimable dans sa causerie littéraire du *Mot d'Ordre*.

Je fais des proses pour journaux payants, — mais où m'adresser ?

Mendès qui avait promis de s'occuper de moi ne s'en occupe guère, après une fantaisie des *Mémoires d'un Veuf* insérée en août, à la *Vie Populaire* (12 fr) (1).

Mais j'ai bon espoir d'autre part... s'il y a lieu ! et courage.

A toi de cœur,

P. V.

Hôpital Broussais, salle Follin, 22,

Rue Didot, 96, Paris.

[*En marge :*] Excuse mon retard à te répondre.

(1) *Motif de Pantomime* (Pierrot Gamin), *Œuvres Compl.*, IV, p. 290. Cette fantaisie a paru le 7 août 1887, précédant la publication dans ce journal, d'un curieux récit, *Le Poteau*, inséré le 20 octobre suivant.



Je n'avais aucune certitude jusqu'ici et attendais toujours.

## CII

Paris, le 21 octobre 1887 \*.

*Hôpital Broussais, salle Follin, lit 22, 96, rue Didot,  
Paris.*

Cher ami, D'abord, bien des mercis pour la mention dans *Écho de Paris*. Puis ceci, pressé, pressé, comme tu vas voir.

Je m'attends à sortir bientôt. En réalité, je me crois incurable, ou tout au moins guérissable si à la longue qu'autant dire pas ! Un vague, mais très pénible amour-propre, me pousse à l'impatience. On a l'air d'être là par charité. (Quoiqu'au fond la société qui m'a dépouillé sous la forme du juge de paix du XII<sup>e</sup> arr<sup>t</sup> me doive peut-être un peu l'hospitalité) (1). Et puis je puis d'un moment à l'autre être renvoyé, quelque bienveillants que soient les directeurs. Or, si je sortais à l'improviste avant le 15 novembre, je pourrais très bien me trouver avec pas assez de sou pour prendre un train pour Bougival. — Je te serais donc obligé de m'envoyer par mandat la somme à ce suffisante, dès ceci reçu. Je t'assure que

\* Papier blanc quadrillé, encre rouge, 2 petits ff. (132 × 105 mm.), recto et verso.

(1) « Je reviens sur la qualification d'honnête homme, à moi donnée par M. le Juge de paix du XII<sup>e</sup> Arrondissement, en ce 25 janvier 1885 et j'ai l'absolue confiance que vous êtes de l'avis de ce magistrat et convaincu de ma parfaite dignité, etc... » (*Lettre à Vanier*, 8 août 1887).

tu seras remboursé en novembre prochain. Je mettrai cette somme de côté, en attendant de partir, sans y toucher du tout. Quelques amis m'apportent de temps en temps du tabac, et Vanier — mais qu'il est dur à la détente ! — me « fade » par instants, sur de vagues copies miennes. Je vais aussi conclure des traités quelque peu *nourrissants*... pour l'avenir, avec cet éditeur intelligent, mais, je le répète, serré !! (1)

Je « tirerai » d'ailleurs le plus possible de jours ici. Je ne me déciderai à sortir que quand je verrai qu'on en a assez. — Mais comme je me doute que ce sera bientôt, tu vois que j'ai raison d'attendre avec impatience ce que tu voudras bien me prêter pour ce petit voyage fait par un malade ou presque (2).

Je ne te gênerai pas beaucoup d'ailleurs, ni longtemps. Si tu savais comme je suis devenu (j'ai toujours été, d'ailleurs) aisément satisfait ! Et j'ai si peu de besoins maintenant ! Des amis s'occupent pour me placer de la copie à droite et à gauche. Peut-être pourras-tu, toi, me donner des conseils et des indications. Sans, bien entendu, perdre de vue l'idée de me caser si possible à maison de santé, etc... Mais je crois que je dois espérer gagner par la littérature et me compléter le pain (et un peu de

(1) Sur les relations de Verlaine avec son éditeur, on se reportera utilement à la correspondance du poète, restée en partie inédite jusqu'ici, pour les années 1886 à 1888.

(2) Selon Lepelletier, ce projet de séjour à Bougival, ne se réalisa pas.

beurre) avec autres menues besognes, leçons, écritures, etc.

— Chez toi, je lirai en masse, me remettrai *au courant* ; j'en ai besoin, depuis des années que je vis chez les Anglais, les curés, les croquants et les nourrissons de l'A. P. ! Et je tirerai des plans pour, dès fadé par MON notaire d'un billet de mille, en récupérer un peu plus tard — *sur un ancien vicaire de St-Gervais* (1) — un de 1500 (mais dur morceau un vicaire de St-Gervais, mais un joli morceau, 1500 francs !) et pour devenir enfin PRACTIQUE !

*Amour*, un volume de vers, va paraître chez Vanier. C'est-à-dire va être imprimé. Il y a un des principaux morceaux dédiés à Edmond Lepelletier (2) : verras ça.

Et Lebesgue (3), et le *Mot d'Ordre* ?

J'attends anxieusement ta réponse et te serre bien les deux mains.

Ton ami affectionné,

P. VERLAINE.

(1) Nous trouvons parmi des correspondances diverses, provenant du fonds Vanier, une lettre adressée à un abbé (vraisemblablement l'abbé Sallard, prêtre desservant à Guyancourt, S.-et-O.), le 25 février 1888, dans laquelle Verlaine, alors à l'hôpital Broussais, fait état de ses maigres ressources et réclame le paiement de sa créance de 1.500 francs. Nous croyons que les vœux du poète furent exaucés.

(2) Voyez lettre CVI.

(3) Rédacteur au *Mot d'Ordre*,

## CIII

*Hôpital Broussais, salle Follin, lit n<sup>o</sup> 22, 96 rue Didot.*

Paris, le 26 octobre 1887 \*.

Cher ami,

Reçu ton mandat de dix francs dont mille remerciements.

Je le garde précieusement intact, jusqu'au jour de ma sortie que, je te le répète, je tâche de faire le plus tardif possible, et je te préviendrai toujours d'avance, si faire m'est loisible. Aussi bien le temps s'avance et je compte fermement sur mes 943 francs et des centimes pour vers le 15, 16 novembre prochain.

Cette somme coïncidant peut-être avec quelques « rentrées » probables, me permettra, tout en m'occupant, de récupérer ma créance de 1500 francs, dont te parlait ma lettre « un peu agitée », de m'habiller un peu plus, de me choisir un local convenable et d'attendre en travaillant pour les journaux et de chercher des leçons, ou emplois, etc...

Un volume de moi va paraître, *Amour*. C'est catholique, pas clérical, bien que très orthodoxe. Une pièce t'est dédiée, dans le ton simple et descriptif du *Nocturne parisien* (1) et du *Grogard* (2), de mes deux premiers volumes à dédicace. Je pense que ce livre, plus varié de ton que *Sagesse*, aura quelque

\* Papier vergé blanc, à en tête du journal : *Le Décadent*, encre rouge, 2 petits ff., recto et verso. Verlaine a biffé l'en-tête et a écrit en regard son adresse à l'hôpital.

(1) *Poèmes Saturniens* (*Œuvres Complètes*, I, p. 57).

(2) Cf. *Le Soldat laboureur*. Cf. *Jadis et Naguère* (éd. cit., I, p. 359).

succès qui pourra m'ouvrir une voie dans des choses un tantinet lucratives. Suivra *Parallèlement*, un recueil tout à fait « profane » alors, et même assez roide, amusant, je crois. Ces deux machins, absolument finis, et sous presse, pour ainsi dire. J'ai deux nouvelles courtes et plusieurs morceaux pour une seconde série des *Mémoires d'un Veuf* (mais, à propos, t'a-t-on envoyé ma *Louise Leclercq*, recueil de nouvelles paru presque en même temps que les premiers *Mémoires* (1) ?) Ces proses, toutes prêtes aussi. Tu vois que j'ai quelque travail d'avance. Des amis s'occupent de les placer, mais... ! Que c'est drôle tout de même cette situation littéraire ? Mais je crois que si j'étais plus déniaisé au point de vue librairie et journalisme, je pourrais tout de même me débarbouiller. Je vais donc essayer. Que diable ! Ce serait trop fort de mourir de faim ! Et d'abord je vais me faire d'une économie et — mais quel effort, l'économie ! même avec rien dans sa poche, — très raisonnable. Ça, je l'ai été et puis très bien, sans trop de peine à remplir encore ce personnage.

Mais je bavarde. Merci et re-à-revoir.

Ton bien affectionné vieux camarade,

P. VERLAINE.

#### CIV

Paris, le 28 novembre [18]87 \*.

Mon cher ami,

Je te dois cette lettre, car tu peux t'étonner de

(1) Lisez : *Les Mémoires d'un Veuf*.

\* Papier blanc quadrillé, encre rouge, 2 ff., recto et verso.



mon silence, après ma résolution plusieurs fois exprimée de t'aller demander asile pour quelques jours en ton Bougival. Voici. Les 900 francs sur lesquels, en toute confiance, je comptais pour novembre, ne me seront remis qu'en avril (1), et l'impossibilité de toucher chez Vanier — *spes unica!* — des sommes suffisantes pour vivre dehors, en attendant la bienheureuse (!) échéance, m'a, sur le conseil réitéré d'amis venus me voir, déterminé à prolonger ici mon séjour le plus possible. Mais j'ai précieusement mis tes dix francs, dont mille mercis encore, de côté, pour, le cas échéant, aller quérir ta bonne hospitalité pour un petit laps de temps, aux fins de dresser quelques batteries en vue de ce *struggle for life* de m....

Ce pendant, toi, as-tu encore parlé de moi à quelqu'un qui pût m'aider ? Et conçois-tu quelque espoir ? Du moins vois-tu moyen pour moi de placer à quelques journaux de la copie (nouvelles, fantaisies dans le goût des *Mémoires d'un Veuf*, critique, traductions, etc.). Vanier, avec qui j'ai des engagements (mais si peu lucratifs !) ne s'en formaliserait pas, au contraire, et je crois même qu'il ne verrait pas de mauvais œil un livre de *prose* mien publié chez un autre éditeur. Perçois-tu la possibilité d'un

(1) « Mais sûrement alors. Ils sont chez un notaire, M<sup>e</sup> Carrette, à *Juniville (Ardennes)*. Je t'expliquerai ; je crois que c'était le reliquat d'un dépôt en garantie de paiement d'un bien par moi vendu en 1882, sommes exigibles en six ans. Je m'étais trompé d'échéance, confondant celle des intérêts avec celle du petit capital. Mais c'est sûr, sûr. » [*Note de l'auteur en marge*].

traité entre moi et quelqu'un de ses confrères, avec quelques avances sur un livre presque fini de nouvelles et fantaisies, dont une ou deux très raides, mais qu'on adoucirait s'il le fallait, pour le moment ? Réponds là-dessus, n'est-ce pas (1) ?

Et des leçons ? Anglais, latin, français, histoire (références, bachelier, expérience).

Je suis toujours dans le même état. Boiteux, mais pouvant un peu marcher, même presque suffisamment. Assez atteint toutefois pour *intéresser*. Je m'ennuie ferme, bien que je travaille beaucoup. Aussi quelle vie, quel entourage, quel enterrement, loin de toute réclame par moi-même, car les absents ont toujours tort !

Je ne t'en suis pas moins reconnaissant de tes bonnes digressions et allusions flatteuses à moi. Quand il y en aura dans tes journaux, tâche de me les envoyer. Mon volume : *Amour* va, j'espère, bientôt paraître. Tu seras servi naturellement un des premiers. J'en ai, je dois te l'avoir écrit, un autre tout prêt, assez hardi comme *orgiaque*, sans trop de *mélancolie* (ça fait partie de tout un ensemble dont *Sagesse* est le frontispice, *Jadis et Naguère* une partie, le livre dont je parle, *Parallèlement*, une autre partie, et *Bonheur*, dont il y a une bonne moitié d'achevée, la conclusion.) Une seconde série des

(1) Les mêmes préoccupations, touchant la situation du poète, se trouve très nettement exprimées dans une lettre à Vanier, du 11 novembre 1887, dans laquelle Paul Verlaine s'efforce d'établir son budget.

*Poètes Maudits* (1) est sous presse, et, enfin, j'ai ce volume, *presque fini*, de prose, un peu fouillis, — dame ! J'aurai le temps d'ordonner tout ça, quand j'aurai *some money for such a purpose* (2). Tu vois qu'on n'est pas un *feignant*, comme on dit en cet hôpital Broussais, salle Follin, lit 22, — 96 rue Didot, Paris, 14<sup>e</sup> arr<sup>t</sup>, public admis jeudis et dimanches, de 1 à 3 h. de l'ap. midi, — où ça serait rien *batte* (toujours style d'ici) si tu pouvais quelque jour venir voir ton,

P. VERLAINE.

Ne tarde pas trop à m'écrire. — Et le *Mot d'Ordre* (*le mot d'ordre*) a-t-il inséré la note bienveillante annoncée par Lebesgue, depuis mai ou juin dernier ?

J'y pense. Vanier, en même temps que les *Mémoires d'un Veuf*, t'a-t-il envoyé ma *Louise Leclercq* ? Toi, envoie-moi donc *Les Morts heureuses* (3) que je ne connais que pour en avoir entendu dire moult bien. — Et à quand ton volume de vers ?

[P. V.]

CV

[Sans date] [1887] ? \*

Cher ami, Je suis dans la dernière des détresses qui ne me permet pas de prendre des trains pour

(1) *Desbordes-Valmore, Villiers de l'Isle-Adam et Pauvre Lelian* (P. V.). [Note de l'Auteur, en bas de page].

(2) Soit, : « quand j'aurai quelque argent pour réaliser mon dessein. »

(3) *Les Morts heureuses*, par Ed. Lepelletier. Paris, 1886, in-18.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f. ; texte raturé et surchargé de notes additionnelles, en tous sens.

Bougival, et tu es si rarement au *Mot d'Ordre* que je n'ose plus m'y rendre, vu la dite détresse (haltes au *Phénix*, etc., et mon atroce claudication compliquée de ces codicilles, ampoules, écorchures, — sans compter les palpitations de la péricardite, and so on!) Rentrer à l'hospice, voici deux fois que je l'essaye vainement, en dépit de toutes recommandations doctorales *en poche*, ce qu'il y a de mieux !...

D'autre part, je suis *sur le point* de sortir d'embarras, 900 fr. en novembre (le 15); (1500 de la part d'un abbé ! 1500 !! enregistrés !!!) — (1), des articles sur moi excellents, sûrs, dans des journaux « énormes », à paraître. Mais cet estomac qui a faim, mais cette jambe qui refuse le service, mais tout contre un homme qui ne veut pas (*plus*, plutôt. Rappelle-toi ma lettre à toi, en août 73 (2), et pour qui, encore !) se suicider et ne saurait voler, fût-ce à la cloche de bois, ou par la mendicité.

Ecris par le plus proche des courriers. Envoie de quoi prendre le train pour Bougival, que je m'y remette, chez toi, un jour ou deux et tire avec toi des plans — quelconques — ! Donne une heure fixe et l'itinéraire, après le tout petit mandat chargé. Enfin, empêche de mourir de faim, ton

P. VERLAINE.

P. S. — Et si la chose arrive, qu'on n'accuse de ma mort que ma femme, à qui je pardonne en em-

(1) Ces derniers mots sont en marge du texte original.

(2) Nous ne possédons pas cette lettre à Edmond Lepelletier.

brassant mon pauvre petit Georges qu'on refuse à mon agonie.

P. V.

Je loge vaguement : 6, rue de la Harpe, Hôtel d'icelle ou d'iceluy, mais Vanier reçoit plutôt ma correspondance, surtout si elle est, tant que si peu, mandatée.

CVI

Paris, le 3 janvier 1888 \*.

Mon cher Edmond,

Toujours à l'hôpital, où je ne m'améliore, « quant à la jambe », qu'insensiblement en diable. Cependant ma santé générale est bonne — et, au dehors, nombre d'articles bienveillants semblent présager à mes publications futures — *mes chantiers sont pleins*, — quelque accueil *pécuniaire* auprès des éditeurs et, si possible, en attendant ceux-ci, auprès des rédactions.

Je compte toujours sur tes bienveillants efforts en ma faveur pour « collocage » mien éventuel ès asile honorable et *petits ménages déguisés*, si l'infortune doit me poursuivre à ce point en cette année qui s'entame. *Di talem !...*

Un Docteur nouveau doit prendre le service au courant de ce janvier-ci : circonstance qui peut me faire déloger plus tôt que je ne le voudrais pour mes commodités financières. Tu dois te rappeler que ce n'est qu'en avril-mai, — pour sûr maintenant — que

\* Papier blanc deuil, encre rougeâtre, 2 ff., recto et verso.



je compte sur 900 et des francs qui m'aideraient fort, déjà. Vanier ne pourra disposer d'ici-là, en ma faveur, que de 200 à 250 francs (1). Quelques articles par ci par là, nouvelles ou vers, pourront grossir un peu cette somme bien modeste, et avec du courage !! Mais à tout hasard, ou plutôt contre tout hasard, je tâcherai de rester ici le plus possible. J'en ai même écrit à un excellent ami, le D<sup>r</sup> Jullien (2) qui connaît tous ces Messieurs. De plus, l'interne d'ici s'intéresse fort à moi. En un mot je ferai tous mes efforts en vue d'une prolongation de séjour salulaire à tous les points de vue, car je travaille en paix au moins, en ce Broussais très calme.

A ce propos, mon volume, *Amour*, ne tardera pas à paraître. La pièce qui t'y est dédiée a paru dans *La Vogue*, en 1886. C'est intitulé : *Ecrit en 1875*. Cela a trait à ma « villégiature » de Mons, en 1873-74-75 (3). Je t'aurais bien envoyé une copie, mais mon manuscrit est chez Vanier, et tu sais quelle pauvre mémoire des vers miens et autres est la mienne ! J'espère que tu aimeras ça. C'est genre *Nocturne Parisien* et *Gro-*

(1) Sans doute une partie des droits d'auteur, relatifs au recueil *Amour* qui était prêt à paraître.

(2) Le D<sup>r</sup> Louis Jullien. Verlaine lui dédia deux poèmes, l'un dans *Amour : Ballade en rêve* (*Œuvres Complètes*, II, p. 35), et l'autre (consacré également à Jean Jullien), éd. cit., III, p. 112.

(3) Le texte primitif de cette pièce figure dans une lettre adressée de Stickney (Angleterre), le 27 octobre 1875, à M. Émile Blémont. Composée quelques mois après la mise en liberté du poète, elle devait prendre place d'abord dans *Sagesse*. Voyez : *Mes Prisons*, 1893 (*Œuvres Complètes*, IV, p. 422).

*gnard*, à toi déjà dédiés dans les *Poèmes Saturniens* et *Jadis et Naguère* (1).

— Un employé à l'Économat de cet hôpital-ci, M. Vally, Désiré, ancien professeur, ancien commissaire de Police au Palais (Morbihan), depuis février 1880, puis à Châteauneuf (Charente) où, fin juillet 1883, il fut l'objet d'une révocation, espérant que les raisons qui ont décidé l'administration à user à son égard d'une mesure aussi rigoureuse ne seraient plus aujourd'hui un obstacle à sa réintégration, ainsi que l'établirait une enquête faite par M. le Préfet du Morbihan, sollicite auprès du ministre de l'Intérieur un nouvel emploi dans le commissariat de police ou de surveillance administrative.

Ce Monsieur, qui a toujours été très obligeant pour moi, me prie de faire pour lui ce que je peux et je te recommande sa demande — non encore envoyée, mais qui le serait dès réponse — si tu vois moyen à le favoriser.

Envoie moi donc tes *Morts Heureuses*.

Mes amitiés, je te prie, à ta sœur quand la verras, ou lui écriras.

Ton bien affectionné qui t'envoie ses meilleurs vœux de nouvel an.

PAUL VERLAINE.

Hôpital Broussais, Salle Follin, 22, 96, rue Didot.

(1) Voyez la lettre CIII, p. 214.

## CVII

Paris, 21 février [18]88 \*.

Cher ami,

Ceci pour te dire que je suis toujours (même état, ni bien ni mal) à l'hôpital Broussais, salle Follin, 22,96, rue Didot.

Mes finances sont un peu meilleures et j'espère à ma sortie avoir quelques sous pour attendre la rentrée des petits fonds qui peuvent me permettre d'un peu naviguer, en attendant du sérieux.

T'es tu occupé du brave M. Vally ? Je te le recommande encore.

Pourras-tu faire insérer dans un de tes journaux, *Mot* [d'*Ordre*] ou *Echo*, l'annonce ci-jointe ? Il t'en serait bien reconnaissant (1).

Tu m'enverrais le numéro où l'insertion aurait eu lieu et je le lui communiquerais. Je le connais, c'est un homme digne de toute confiance.

D'ailleurs employé ici à l'Économat. Il désirerait quitter pour de meilleures fonctions et être plus libre. Mais désirerait qu'on ne sût rien ici, naturellement.

*Amour* va paraître, avec la pièce à toi dédiée. Seras servi un des premiers.

Écris donc un peu à ton,

P. V.

Envoie tes *Morts Heureuses*, quand auras le temps.  
*Quid* de Lebesgue ?

\* Papier vergé blanc, encre noire, 1 petit f. (135 × 120 mm.), recto et verso.

(1) Le texte de l'annonce manque dans l'original.

## CVIII

Rue Royer Collard, 14 [26 mars 1888] \*.

Cher ami,

Malade, je ne puis vraiment me rendre à ta bonne invitation. Mais un de ces jours j'irai te trouver, après t'avoir écrit à temps, au café de la rue Drouot, en des heures dinatoires.

Te parlerai de ton roman auquel je vais me mettre en tout intérêt.

Ton ami affectionné, P. V.

*Au verso* : M. Edmond Lepelletier, rue Drouot, 8.  
(*Mot d'Ordre*) E. V.

## CIX

Le 2[7] mars [18]88 \*\*.

Cher ami, tu recevras *Amour* (1) en même temps que ceci.

Je t'écrirai sous très peu. Je suis pour un mois :  
14, rue Royer Collard.

\* Carte postale, encre noire. La date de cette carte nous a été fournie par le timbre de la poste. — Verlaine habitait alors un hôtel intitulé du même nom que la rue. Il y demeura au cours de l'année 1887, par intermittence, jusqu'au 21 novembre 1888, se plaisant à recevoir le mercredi dans sa chambre quelques-uns de ses meilleurs amis. Voyez dans les *Œuvres posthumes*, I, p. 163, l'intéressant chapitre consacré *Au Quartier (Souvenir des dernières années)*.

\*\* Carte postale, encre noire, timbre de la poste.

(1) *Amour*, Paris, Vanier, 1888, in-16.

Et je t'envoie mes meilleures amitiés,

P. VERLAINE.

Merci de l'envoi de *L'Estafette*.

*Au verso* : M. Edmond Lepelletier,  
3, rue de Mesmes,  
Bougival (Seine-et-Oise).

CX

Paris, le 9 avril [1888] \*.

Cher ami,

Mille fois merci de ton très chic article de l'*Echo*, surtout « calculated » pour emm... M<sup>me</sup> Delporte et mettre un peu, n'est-ce pas ? la puce à l'oreille à mon Georges (qui court sur ses dix-sept ans. Sommes-nous vieux !)

Je vais mieux et t'irai voir rue Drouot un de ces jours. J'ai tiré des plans, du fond de mes « arrêts de rigueur », si bien que je crois, qu'au moins pécuniairement, « l'astre s'édulcore », comme disait ce Rimbaud.

Encore une fois merci et à bientôt.

Ton vieux copaing,

P. VERLAINE.

14, rue Royer Collard.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f., date incomplète.



## CXI

Paris, le 30 avril [18]88 \*.

Cher ami,

Je te recommande vivement *Nos Poètes* de Jules Tellier (que tu as certainement reçus) (1). C'est un ami tout dévoué de moi, un poète lui-même, et non des moindres, dont le volume va paraître chez Charpentier, je crois, et le livre *Nos Poètes* est lui-même charmant. Tellier m'a rendu maints services littéraires; le chapitre qui m'est consacré est affectueux au possible, — et je te serai reconnaissant en un mot d'autant que possible parler longuement et sympathiquement de ce volume dans l'*Echo*.

Je vais mieux. Quelque jour je t'irai voir rue Drouot. Excuse mes retards (très forcés).

Ton,

P. V.

14, rue Royer Collard, E. V.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f. Ratures dans le texte.

(1) *Nos Poètes*, Paris, Despret, 1888, in-16. Voyez la notice consacrée à cet ouvrage dans les *Œuvres posthumes*, I, p. 292. Jules-Eugène-Léopold Tellier naquit au Havre, le 13 février 1863 et mourut prématurément à Toulouse, le 29 mai 1899. Ses amis ont réuni ses œuvres posthumes et les ont fait paraître sous ce titre : *Reliques de Jules Tellier*, MDCCCXC, in-18. Verlaine lui a dédié plusieurs de ses poèmes, entre autres : *Parsifal*, dans *Amour*, et deux pièces débutant par ces mots : I. « Quand je vous vois de face. » II. « Ainsi je riaais, fou... » (janvier et juin 1989), dans *Dédicaces* (*Œuvres compl.*, II, 42 et III, 89).

## CXII

16 octobre [18]88 \*.

Mon cher Edmond,

Mon ami d'Argis t'envoie aujourd'hui un exemplaire de *Sodome* (1). Tu m'obligerais beaucoup en disant ce que tu penses de ce livre dans ton journal.

Tibi, Bibi.

P. S. — Et à bientôt chez toi, au premier jour propice, après mot mien opportuniste.

P. V.

## CXIII

Février [1889] \*\*

Cher ami,

J'apprends que tu as dit à quelqu'un de sérieux qu'on me fait une rente de 1200 francs, sur le legs Boucicault. Le vrai est que je n'ai touché il y a quelques jours que cent francs, sans explication autre. Veuille m'en écrire, je t'en prie, le plus tôt possible à ma nouvelle adresse, 4, rue de Vaugirard, Hôtel de Lisbonne, où je reprends mes mercredis (2).

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f.

(1) *Sodome*, roman, par Henri d'Argis. Paris, Piaget, 1888, in-18. — Verlaine consacra à cet écrivain un sonnet très flatteur dans *Dédicaces*, (*Œuvres Compl.*, III, p. 102, xiv).

\*\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f., Écriture tremblée. Billet non daté.

(2) Verlaine s'était installé à l'hôtel de Lisbonne « sous les auspices de M. Maurice Barrès », dans la seconde quinzaine de

Dis à Bauer (1) que je le remercie très chaudement de sa fin d'article dans l'*Echo de Paris* et lui serre les mains bien affectueusement.

Ton vieux fidèle. P. VERLAINE.

## CXIV

Hôpital Broussais, le 13 février 1889. \*

Mon cher ami,

Tout en reconnaissant les bonnes intentions qui t'ont fait écrire ton article du 12 février (2), je suis très fâché que le dit article m'empêche d'absolument te remercier. Si, encore que cela m'étonne profondément, de bons amis ont fait auprès de toi une telle démarche, je les désapprouve complètement et te saurais gré de le faire connaître.

Poignée de main cordiale,  
P. VERLAINE.

P. S. — M. Cazals vient me trouver pour me donner des explications, fâché qu'il est, lui aussi, d'avoir vu mal comprise une lettre pour laquelle il te demandait la plus grande discrétion, écrite qu'elle

février 1889. Il y demeura longtemps, et s'y plut au point de rappeler agréablement le séjour qu'il fit dans cette maison. Voyez dans les *Œuvres posthumes*, I, p. 167 : *Les Souvenirs des dernières années*.

(1) Henry Bauer, rédacteur à l'*Echo de Paris*, et admirateur du poète, lequel lui dédia une des pièces du recueil : *Epigrammes* (*Œuvres Compl.*, III, p. 234, ix).

\* Papier verdâtre, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f.

(2) Il parut dans l'*Echo de Paris*, sous ce titre : *Paul Verlaine* et provoqua une protestation des amis du poète.

était à *mon insu*. Je regrette infiniment tout cela, dans la situation surtout où je me trouve, et je retire pour M. Cazals particulièrement les mots de désapprobation ci-dessus. Je ne puis que reconnaître sa délicatesse parfaite en cette affaire.

## CXV

Paris, le 17 fév. [18]89 \*.

Cher ami,

J'apprends qu'il a paru dans *Paris* un article de toi, où il est question de moi en termes amusants et affectueux. Je vais tâcher à me procurer le numéro. En attendant, je saisis cette occasion de te remercier, cette fois *absolument*, de ton bon souvenir. Ce qui m'avait, je l'avoue, agacé dans l'article du 12 courant, c'était de « me lire », comme qui dirait me voir, « crevant de misère », à l'hôpital légendaire et c... au fond, de Gilbert, H. Moreau et toute la lyre poitrinaire et intéressante, dont il m'emm...rait d'être tenu pour un pinceur convaincu. On est, vois-tu bien, par moments très susceptible, étant données certaines positions, et je suis sûr que ce n'est pas toi qui me reprocherais d'être fier, fût-ce un peu trop par moments.

Et la main de tout cœur,

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, rue Didot, 96.

\* Papier verdâtre, encre noire, 2 ff., le texte est écrit au milieu du verso du premier et du recto du second feuillet. On lit au verso du dernier f. : M. Edmond Lepelletier, rue de Mesmes, 3, Bougival, Seine-et-Oise. Timbres et cachets.

Je reçois à l'instant ta carte. Et non seulement sans rancune, mais avec une nouvelle poignée de main.  
P. V.

## CXVI

Le 15 juillet [18]89 \*.

Mon cher Edmond, Cette salop... de Vanier t'a-t-il envoyé *Parallèlement* et la réédition de *Sagesse* (1) ? Moi je n'ai plus de rapport avec lui et m'apprête à le faire danser (2). Si tu n'as pas reçu ces deux livres réclame-les lui *vertement*. (Il se pourrait, d'ailleurs, que je le priasse un jour d'insérer telle lettre mienne qui ne lui plairait que mal).

Je t'envoie une toute petite nouvelle que je voudrais bien voir passer dans l'*Echo*, le plus tôt possible, payée le plus tôt possible, si possible. Voilà bien des possibles, mais c'est hélas ! comme ça.

(Tu sais que je te rembourserai les sommes que te dois dès que — ce dont je ne doute pas, c'est-à-dire bientôt — j'aurai surmonté la m.... présente).

Pourrais-tu voir à essayer de tenter un effort vers l'espoir pour moi d'une passe de chemin ferrugineux pour Aix-les-Bains, où j'ai un lit et d'excellentes recommandations à l'hôpital ?

\* Fragment de papier d'hôpital (22 × 14 mm.), encre noire 1 f., recto.

(1) *Parallèlement* (Paris, Vanier, 1889, in-18). *Sagesse*. Nouvelle édition (*Ibid.*, 1889, in-16).

(2) On trouvera, par la suite, dans les lettres à Léon Vanier du 22 juin, du 4 et 11 du août 1889, les raisons du différent qui faillirent brouiller l'éditeur et le poète. La réconciliation se fit peu après, sur les bases de nouveaux traités.



Je suis de retour ici, car ma jambe me taquine affreusement et je veux en finir, dussé-je me traiter six mois et plus, et sérieusement et avec suite, cette fois.

Une réponse s'il te plaît. Dès ma nouvelle parue, si elle doit paraître, écris-moi et envoie l'exemplaire.. avec la somme contre acquit immédiat.

Ton vieux « fanandel »,

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, 96, rue Didot. E. V. Lit 31, salle Lasègue.

## CXVII

Le 2 août [18]89 \*.

Mon cher ami,

As-tu ou non reçu une lettre d'il y a près d'un mois, dans laquelle je te demandais s'il était en ton pouvoir de me procurer *per fas et nefas* une passe de chemin de fer pour Aix-les-Bains (Savoie) et où je t'annonçais l'envoi d'une nouvelle : *Extrêmes-Onc-tions*, (1) laquelle nouvelle te fut mise à la poste en même temps que la lettre, avec prière si possible de faire passer (la nouvelle) à l'*Echo de Paris* ?

As-tu reçu de chez Vanier : *Parallèlement* et la réimpression de *Sagesse* ?

Sinon, réclame vertement. (Je bats froid à Vanier et pour cause). Si tu fais article, envoie de grâce le numéro, en ce Broussais, salle Lasègue, 31. 96,

\* Papier d'hôpital, à en-tête administratif, encre noire, 1 f. (27 × 22 mm.), recto. On lit en tête : Service de M. Chauffard.

(1) *Histoires comme ça* (*Œuvres posthumes*, I, 377).

rue Didot. Viens m'y voir si possible. Tous les jours de 1 à 3. Réponds n'est-ce pas ?

Tibi,  
P. VERLAINE.

## CXVIII

Aix-les-Bains, 2 septembre soir [1889] \*.

in a hurry for a hurry (1).

Cher ami, Que devient ma nouvelle : *Extrêmes Onctions*, que dus recevoir, some months ago (2) ? Serais heureux qu'elle eût paru, chiefly for money sake (3). Donne m'en des nouvelles.

As reçu *Parallèlement* ? En as-tu parlé ? Je vis en sauvage. You should help me, would my novel appear in the *Echo*, and would I get any recuperation of it, would it be *per* advance. Excuse me. Give my love to the comrades and believe me to be, (4)

Ton vieux,

P. VERLAINE.

Pension Héritier, route de Mouxy. Aix-les-Bains (Savoie) (5).

\* Carte postale, encre bleue, timbre de la poste, avec ces mots : Aix-les-Bains, 2 septembre 89. La suscription porte : M. Edmond Lepelletier, à l'*Echo de Paris*, 2, rue du Croissant, Paris.

(1) « En hâte pour affaire hâtive ».

(2) « Depuis quelques mois ».

(3) » Principalement pour la question argent. »

(4) « Tu devrais m'aider, afin que ma nouvelle paraisse dans l'*Echo* « et que je touche quelque rémunération pour cela, fût-ce comme avance. Fais mes amitiés aux camarades et crois que je suis, etc. »

(5) Verlaine séjourna à Aix-les-Bains, du 21 août au 14 septembre 1889 (Cf. : *Une saison à Aix-les-Bains*, *Revue Blanche*,

## CXIX

Paris, le 8 janvier 1890 \*.

Mon cher ami,

Voyons ! Que signifie ce silence ? De quoi peux-tu m'en vouloir ? (Je suis bien obligé de me formuler cette triste question et de te la transmettre). De rien, je crois. Et je t'ai écrit si souvent, à propos de choses si sérieuses !

Tu m'offres un jour d'envoyer à l'*Echo de Paris* une nouvelle. Je t'en envoie une, et pas de réponse, en dépit de trois ou quatre lettres successives.., Mais il paraît qu'à l'*Echo* j'ai un ennemi, un M. Bertol-Graivil qui même m'aurait desservi dans l'affaire du legs Boucicault, affaire où je n'ai, après une démarche mal agréable, touché que 100 frs, alors que d'autres, qui sont presque inconnus, ont touché des 300 et des 500. J'ai eu aussi, paraît-il, des *desservants* dans les jurys des concours, où j'avais envoyé vers et prose, comme je t'en avais informé. Donc passons sur l'*Echo de Paris* [*note en marge*] : (dans lequel un ami des mieux informés m'a assuré qu'il n'y a rien à faire pour moi), mais n'as-tu pas l'oreille de *quelques* autres journaux où je pourrais travailler ?

15 nov.-15 déc, 1896). Il a raconté d'une manière plaisante son arrivée dans cette ville et l'aventure qu'il eut au début de son séjour avec une hôtelière qui le prit pour un malfaiteur (Voyez *Mes Hôpitaux*, éd. cit., IV pp. 343-350).

\* Papier d'hôpital, encre noire, 1 f. (275 × 170 mm.), recto et verso. Au 2<sup>e</sup> feuillet (v<sup>o</sup>) on lit : M. Edmond Lepelletier, 3, rue de Mesmes. Bougival, S.-et-O. ; ratures,

*Je ne suis pas un mendiant.* Je suis un homme de lettres connu et mourant quasi de faim, malade en outre et qui se demande à quoi lui servent des amitiés si neutralisées que ça par des comparses.

Je n'ose plus te demander rien, sans quoi j'eusse signalé à ta plume ma situation d'auteur qu'un éditeur (Vanier) *retient* dans la pauvreté par des traités que lui-même n'observe pas et qui ne peut plus rien que d'une part provoquer en sa faveur (à lui P. V.) une campagne de presse, *purement* contre Vanier, d'autre part imprimer ses œuvres lui-même en dépit de tout.

Du moins puis-je compter sur toi, pour ça. Informe m'en alors et envoie-moi les numéros où tu parlerais de ce véritable *scandale* affreux et déshonorant pour le pays où il se passe.

Ton,

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, 31, salle Lasègue, rue Didot, 96. E. V.

P. S. — Pourrais-tu me renvoyer, si elle ne doit pas paraître, la nouvelle qui est intitulée *Extrêmes Onctions* ?

CXX

Le 19 avril 1890 \*.

Cher ami,

J'ai reçu ta bonne lettre et t'en remercie bien. Je profiterai quelque jour de ta cordiale invitation

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> et du 2<sup>e</sup> f.,

avec le plus grand plaisir, et t'écrirai à cet effet, très bientôt j'espère.

Veux-tu que je te recommande mon ami, M. Maurice du Plessys (1), un charmant garçon plein de talent et de cœur qui se trouve *momentanément* dans la gêne... Veuillez donc apostiller la demande qu'il adresse à l'Association des Journalistes parisiens. Je t'en serai bien reconnaissant.

Je n'ai aucun exemplaire de mon dernier bouquin (2). Mais Roques en a 33, et je ne doute pas que par lui tu puisses en avoir un. D'ailleurs (et surtout garde le silence à ce sujet) une nouvelle et très modifiée et augmentée paraîtra sous très peu.

A bientôt et bien ton,

P. VERLAINE.

### CXXI

Vendredi [fin mai] midi [1890] \*.

Cher ami,

Me revoici à l'« hosteau », ou tout comme, puisque:

(1) François-Maurice du Plessys, dit « du Plessys-Flandre » né à Paris, le 14 octobre 1864, auteur de deux recueils de vers : *Premier livre pastoral* (Paris, Vanier, 1892) et les *Etudes lyriques*, (Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1896, in-16). Il fut un des plus intimes amis de Verlaine, qui lui dédia le sonnet d'*Amour* (*Œuvres Complètes*, II, 60), commençant par ce vers :

Je vous prends à témoin entre tous mes amis.

(2) Sans doute *Femmes*, recueil de poèmes érotiques, imprimé à 175 exemplaires et vendu sous le manteau, en 1890. La seconde édition, dont parle le poète, ne parut qu'en 1902, nullement modifiée, mais plus incorrecte que la première.

\* Fragment de papier d'hôpital, plié en deux ff. (120 × 90 mm.), encre blanchâtre, recto du 1<sup>er</sup> f. ; sans date,



Hôpital Cochin, salle Woillez, lit 25, Fb St-Jacques. Paris.

J'y travaille et espère en bientôt sortir, grâce à des sommes qu'on me doit un peu de toutes parts, après quoi, sans doute Aix-les-Bains, en passant par Bougival, si tu me fais signe.

Écris donc à ton povero,

P. VERLAINE.

T'ai-je accusé réception des dix francs [?]. — (Je perds la mémoire, avec toutes ces affaires !) Mille mercis. — Amitiés chez toi.

## CXXII

Mardi, 15 juillet [18]90 \*.

Cher ami,

As-tu reçu ma missive d'il y a quelque temps ? Je te l'avais une première fois adressée 3, rue de Mesmes, avec l'intelligente mention E. V. Elle m'est naturellement revenue de par la poste et je l'ai réexpédiée correctement.

Elle « te marquait » mon désir d'une réponse, particulièrement à la question d'une petite villégiature mienne en ton Bougival, suivant ta si gracieuse offre, pourvu toutefois qu'il n'y eût là aucun encombrement tien.

Je te confirme cette missive malchanceuse. Un petit air de cambrouse me ferait le plus grand bien

\* Un fragment, papier d'hôpital, texte au crayon (140 × 102 mm.), recto et verso,

et me permettrait d'achever de grands travaux qui me doivent, enfin ! tirer d'embarras. D'ailleurs j'espère en avoir tôt fini avec cette misère de cinq ans ! !

Réponse le plus tôt possible, s'il te plaît. Je crois que mon temps est compté ici.

Écris dare dare à ton,

P. VERLAINE.

Lit 25, salle Woillez, Hôpital Cochin, Bd Saint-Jacques, 47.

As-tu retrouvé mes lettres de Londres et mes vers sur *Juin* 1832, (1) parus à Londres ?

Ci-contre un sonnet pour l'édition Savine, (2) — sous-presse — de *Dédicaces* (3).

### CXXIII

Mardi, 9 août [1890] \*.

Cher ami,

Je suis, pour sans doute 15 jours, 3 semaines, au plus, à l'Asile National de Vincennes, Saint-Maurice (Seine), Galerie Argand, chambre 5, lit 13(4), (public

(1) *Des Morts*, voyez lettre LXXXI.

(2) La pièce manque dans l'original, sans doute s'agit-il d'un sonnet dédié à E. Lepelletier (*Œuvres compl.* III, p. 153).

(3) On sait que cet ouvrage a paru, non chez Savine, mais à la librairie de la Plume (Paris, Bibl. Art. et Litt., 1889, in-16)

\* Un fragment de papier vergé blanc, encre noire, 1 f. (130 × 102 mm.), recto, date incertaine.

(4) Paul Verlaine a laissé des impressions pleines de bonhomie sur le séjour qu'il fit dans cette maison. Voyez : *Mes Hôpitaux* (éd. cit., IV, pp. 308 et ss.)

admis de midi à 4 heures, les jeudis et dimanches) (1). Me feras grand plaisir si peux venir. J'attends ta réponse à ma première lettre, avec l'impatience que tu conçois. Envoie, si ne l'as fait, un *Echo de Paris* à Vanier.

Ton affectionné,

P. VERLAINE.

#### CXXIV

Vendredi soir, 26 août [18]90 \*.

Cher ami,

Comme tu sais, il était convenu que je devais écrire quelque chose pour l'*Echo* toutes les semaines. M. Rosati était même venu chez moi à l'effet de me proposer cela.

Or dernièrement, la personne que j'envoie d'ordinaire à l'*Echo*, ne pouvant guère me déplacer, particulièrement aujourd'hui que me voici à l'hôpital, a subi une fin de non-recevoir à laquelle je ne comprends rien. La lettre ci-jointe adressée à M. Rosati t'élucidera la chose et démontrera toute ma correction.

Quant au *mérite* de ma « copie », je ne puis que confirmer la première phrase de la lettre en question.

Bref, dois-je continuer à travailler pour l'*Echo*, aux conditions ci-dessus ? J'ai là un volume en train,

(1) « Le jour de l'Assomption, visiteurs admis aussi. » [*Note de l'auteur*].

\* Papier blanc quadrillé, encre noire, 2 petits ff., recto et verso du 1<sup>er</sup> et recto du 2<sup>e</sup> f.

*Elégies*, d'une note, je crois, amusante — et relativement chaste, qui m'a l'air d'être ce qu'il faut. Chaque pièce aura dans les 60, 80, 100 vers. J'en enverrai une par semaine, mettons tous les *mercredi*, en outre de quelques proses par ci par là.

Je t'enverrai d'ailleurs, dès réponse tienne, que je te prie de bien vouloir faire prompte, un article intitulé : *Un Chapitre inédit de mes Hôpitaux* (1), que j'affirme valoir son prix et dont la place me semble au journal qui publia *Mes Hôpitaux*, et mercredi prochain, la première *Elégie*, 100 vers.

Voilà qui est clair, et si ça peut aller ainsi, tant mieux. Montre donc cette lettre à Mendès qui, j'en suis sûr, sera de mon avis.

Pourrai-je avoir le service du journal pendant mon séjour à l'*Hôpital Broussais*, lit 30, salle La-sègue, rue Didot, 96 ?

Une réponse vite, je t'en prie, et crois-moi toujours ton bien affectionné,

PAUL VERLAINE.

Ci-joint vingt-quatre vers (2) que je maintiens « très bien » dans l'espèce.

(1) C'est peut-être le morceau recueilli dans les *Œuvres posthumes* I, p. 184 sous ce titre : *Mes Hôpitaux. Notes nouvelles*.

(2) Cette pièce manque dans le manuscrit. Sans doute s'agit-il de l'*Elégie* XI : (éd. citée III, p. 37) :

Bah ! ce n'est pas à vous, que l'on parle, Madame !

## CXXV

Paris, le 3 novembre [18]90 \*.

Mon cher Edmond,

Je t'écris ceci de Broussais, cette fois, (ça devient proverbial, mais ça n'en est pas plus drôle [pour ça] : (*mots biffés*) pour te faire part d'une réflexion au sujet d'un assez long travail (impressions plutôt douces et d'humour sans fiel aucun) intitulé : *Mes Hôpitaux*. Je dis assez long : j'en ai douze pages très serrées et la chose est susceptible d'une suite de cette dimension qu'il me serait extrêmement facile de mener à bonne fin, tant je possède mon sujet ou plutôt tant hélas ! mon sujet me possède. Or ce travail ne pourrait-il pas passer, soit en variétés, soit en feuillets 2, 3 ou 4, selon la coupe, dans un de tes journaux, *Echo* ; *Paris*, etc. ?

Réponds, veux-tu bien ?

Je ne sais quand sortirai d'ici. Peut-être t'irai-je voir un ou deux jours en ton Bougival, non, bien entendu, sans t'avoir prévenu.

Et tout à toi,

P. VERLAINE.

Paris, Plaisance,  
Hôpital Broussais, salle Lasègue, 28. 96, rue Didot.

Visible tous les jours, de 1 à 3 h. Tramway : Gare de l'Est-Montrouge (rue d'Alésia ensuite).

\* Papier blanc quadrillé, encre noire, 2 petits ff., recto et verso du 1<sup>er</sup> f., post-scriptum au recto du second.



Quelqu'un a dû passer à l'*Echo*, il y a deux ou trois mois, porteur d'une lettre... pour toi. Pas revu cette personne. Mais je crois avoir oublié de te donner mon adresse.

## CXXVI

Dimanche 28... [1890] \*.

Cher ami,

Je viens te rappeler ta bonne offre de m'aider à rentrer dans la nouvelle combinaison de l'*Echo de Paris*. (J'ajoute à quelque titre que ce soit).

Ma santé m'interdisant tout déplacement un peu considérable, je ne sais encore quand je pourrai t'aller voir, suivant ton aimable invitation, dans tes Seine-et-Oise. Dès qu'il me sera possible, je t'écrirai un mot d'avance pour un rendez-vous sérieux.

A toi de cœur,

P. VERLAINE.

N'oublie pas que tu es de droit invité à « mes mercredis » en général et tous les jours en particulier.

Je regrette d'avoir été si souffrant l'autre soir. Je vais mieux un brin, en dépit de cruelles crampes actuelles.

\* Papier vergé blanc, encre noire 2 ff. recto du 1<sup>er</sup> f. ; date incomplète. Ce billet doit avoir été écrit pendant le séjour de Verlaine à l'Hôtel de Lisbonne.

CXXVII

Lundi, 15 décembre [18]90 \*.

Cher ami,

Peux-tu me prêter un louis jusqu'à *demain* ? Très important.

Ton vieux,

P. VERLAINE.

CXXVIII

Lundi soir [30<sup>29</sup> décembre 18]90 \*\*.

Cher ami,

Merci de la chose de l'autre jour, et excuse.

Suis maintenant : 18, rue Descartes.

Amitiés chez toi et à tous amis là-bas.

P. V.

CXXIX

14 janvier [18]91 \*\*\*.

Cher ami, il y a trois jours mon maudit rhumatisme, sans doute réveillé par le froid intense, m'a de nouveau pincé. Cette fois au poignet gauche, si bien

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 petits ff., recto du 1<sup>er</sup> f.

\*\* Carte postale, encre noire, timbre de la poste : Paris, 25, 104. Bd Saint-Germain, 30 décembre 90. Au verso, on lit cette suscription : Monsieur Edmond Lepelletier, 3, rue Lécuse, Batignolles, Paris.

\*\*\* Carte postale, encre noire, timbre de la poste : 14 janvier 91. Au verso : M. Edmond Lepelletier, 3, rue Lécuse, 17<sup>e</sup> arr<sup>t</sup>. E. V.

que me voilà infirme de tout un côté du corps ! Et douloureux ! Je me suis immédiatement « constitué » à l'hôpital Saint-Antoine, salle Bichat, 5, où on me laisse espérer une guérison possible et relativement prompte.

Xau (1) m'a envoyé dernièrement une lettre m'invitant à un article sur les femmes du monde, salons, élégances, modes, etc. Difficile à faire d'abord, surtout pour un sauvage comme moi, puis mon rhumatisme me hâtait. Je vais, d'ailleurs, lui écrire pour m'excuser et voir si vraiment il y a quelque chose à faire pour moi.

Au revoir, cher ami, mille choses chez toi et à Grandin quand tu le verras.

Ton, P. VERLAINE.

### CXXX

Paris, le 11 avril [18]91 \*.

Mon cher ami,

J'apprends à l'instant que tu va[s] faire une conférence sur mes *vers inédits*. Je te serais extrêmement reconnaissant de vouloir bien m'informer à cet égard.

Mes meilleurs souvenirs à tes enfants et à ta sœur.

P. VERLAINE.

Hôtel des Mines, 125, Bd. Saint-Michel.

(1) Fernand Xau, rédacteur à l'*Echo de Paris*, par la suite directeur du *Journal*.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f.

## CXXXI

Lundi, 26 septembre [1892] \*.

Mon cher ami,

Merci de ta bonne intervention dans l'affaire de mes vers périodiquement publiables à l'*Echo*. J'ai vu avec un plaisir double ma *première Elégie* (1) au dernier Supplément. Mais, je te le demande avec une sorte d'anxiété, — combien ce sera-t-il payé, en moyenne cent vers et plutôt plus que moins, 50 ou 40 francs ? Et, au moins, pendant ces deux ou trois semaines (je vais sortir et ne suis pas bien riche pour une entrée d'hiver), puis-je compter être payé d'avance d'après le compte tout fait de lignes ?

Et à qui envoyer les vers, à toi ou à Rosati (2) ?

Veuille, je te prie, me répondre le plus tôt possible. J'espère que mes *Elégies* II et III (3) paraîtront samedi, puisque c'est annoncé ainsi.

Dis donc à Schwob (4) de me venir voir le plus tôt possible.

Ton bien affectionné,

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, 30, salle Lasègue, 96, rue Didot.

\* Fragment de papier d'hôpital, 2 petits ff. (140 × 115 mm.), encre noire, recto du 1<sup>er</sup> et verso du 2<sup>e</sup> f.

(1) *Elégies* (*Œuvres Complètes*, III) :

A mon âge, je sais, il faut rester tranquille...

(2) Secrétaire de la rédaction de l'*Echo de Paris*.

(3) Trois lignes raturées dans la lettre autographe.

(4) Marcel Schwob, (Chaville, 1867 — Paris, 1909), alors ré-

## CXXXII

[1893] ? \*

Cher ami,

La bêtise ou la canaillerie de l'un des organisateurs de la déplorable souscription de « La Plume », me met encore dans la nécessité d'avoir recours à toi pour un secours, hélas ! le plus fort possible, qui te sera remboursé pour sûr très bientôt . Si je ne t'ai pas trouvé de 5 à 6 heures, veuillez remettre (1) à M. Franklin-Bouillon, mon ami et co-locataire (2), la somme en question, et dis lui quand je pourrai te prendre pour aller à Bougival.

P. VERLAINE.

## CXXXIII

Vendredi, 4 3/4 \*\*.

Cher ami,

Désolé que tu ne m'aies point répondu et craignant que tu n'aies pas reçu ma lettre, d'ailleurs assez enveloppée, parce que confiée à un tiers, je viens t'endacteur en chef du *Supplément de l'Echo de Paris*. Verlaine, on le sait, lui dédia le poème 41, d'*Invectives* :

Schwob, « la terreur future »...

(Œuvres Complètes, III, 102).

\* Un fragment de papier d'hôpital, encre noire, 1 f. (140 × 220 mm.), recto, s. d.

(1) « Ou prépare, pour être remise. » [Note en marge, de l'auteur].

(2) Verlaine lui dédia quelques lignes de souvenirs (Cf. : *Œuvres posth.*, I, 205).

\*\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f. En tête de la lettre, on lit de la main de Verlaine : Env. 10 fr...



core supplier, sous peine de remboursement complet et presque immédiat (car garanties et quasi hypothèques), de m'AVANCER, par la poste, dès ceci reçu, une somme un peu ronde.

Si je n'ai pas la double joie de te trouver, ou viens au Café du Croissant, du coin de la rue d'iceluy, ou envoie un mandat au plus vite à ton vieux,

P. VERLAINE.

125, Bd Saint-Michel, Hôtel des Mines.

P. S. — Car hôpital derechef demain, si nul secours. — Et tout ça pour avoir payé dettes.

#### CXXXIV

Hôpital Broussais, 96. Le 13 janvier [18]93 \*.

Mon cher Edmond,

Si tu as reçu quelque chose de Valentin Simond, à qui j'ai écrit en même temps qu'à toi, relativement à l'ordre à la caisse dont il s'agit (1) : il y

\* Papier, format 14 × 10, encre noire, 1 f., recto.

(1) Voici le texte de la lettre à M. Valentin Simond, directeur de *l'Echo de Paris*. Nous en trouvons l'original dans la correspondance de Paul Verlaine avec Edmond Lepelletier. C'est une sorte de billet écrit sur un fragment de papier à en-tête administratif d'hôpital.

Paris, le 7 janvier 1893.

Cher Monsieur, Je regrette d'ainsi vous importuner, mais hier on m'avait assuré que je recevrais soit dans la soirée, soit aujourd'hui samedi, le montant en question sous forme, bien entendu d'avance, ce dont je vous serais d'autant plus reconnaissant que je le répète, cet argent, en me permettant de me tenir prêt pour une tournée de conférences qui doivent me

aurait à toucher deux pièces intitulées : *Elégies* (au moins 150 vers), sur quoi il y a eu 20 francs de touchés.

J'écris en même temps à Henri Simond sur ce même sujet.

M. Destret, porteur de ce mot, est autorisé par moi à toucher ce qu'il y aura à toucher.

Votre d'avance reconnaissant,

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, 96, rue Didot.

CXXXV

Le 14 janvier [18]93 \*.

Mon cher ami,

Pour finir avec ces ennuyeux délais, si l'avance ne m'a pas encore été faite ès mains de mon envoyé, qu'on m'envoie ça directement, quand possible.

rapporter... Permettez-moi donc d'insister, à mon grand regret, sur l'absolue nécessité où je me trouve de quitter d'ici le plus tôt possible, afin de vaquer à des affaires qui, traitées au bon moment qui est maintenant, me mettraient enfin en passe de vivre régulièrement et paisiblement de ma plume, comme tant d'autres que je crois pour le moins valoir.

S'il y a lieu, veuillez faire remettre l'argent à M. Destret, porteur de ce mot, ou me l'envoyer tout de suite. Mais je préférerais le premier moyen, comme plus rapide, *de beaucoup*.

Agréez mes bien cordiales salutations.

P. VERLAINE.

Hôpital Broussais, salle Lasègue, 22. 96, rue Didot.

\* Un fragment, papier d'hôpital, encre noire, un f. (220 + 140 mm.), recto.

Pardon de tant de correspondance assommante et  
crois moi toujours ton,

P. VERLAINE.

Ne fais donner à *personne* et *fais moi envoyer* le  
plus tôt possible : Hôpital Broussais, 22, salle La-  
sègue, rue Didot, 96.

CXXXVI

HOTEL & CAFÉ VÉNITIEN

PLACE DU THÉÂTRE

Liège, le... [février 1893] \*

Mon cher ami,

Veuille donc faire dire à l'*Echo* que je suis en  
Belgique, en tournée de conférences assez réussies.

Dès mon retour, j'irai, « correct, » à l'*Echo*, savoir  
à quoi m'en tenir quant à ma collaboration. — Après  
quoi, si tu veux, nous dînerons.

Et je te serre la dextre et la senestre.

Ton vieux,

P. VERLAINE.

A partir de vendredi soir :

9, rue des Fossés Saint-Jacques, Paris.

\* Papier vergé blanc, réglé, en-tête et vignette, encre noire,  
2 ff., recto du 1<sup>er</sup> f. La date approximative de ce billet nous a  
été fournie par le texte de lettres adressées à l'éditeur Vanier.  
Ainsi qu'il le dit ci-dessous, Verlaine faisait alors une tournée de  
conférences en Belgique. Il en a rappelé le souvenir dans une  
courte étude qu'on trouvera insérée sous ce titre : *Onze jours  
en Belgique*, dans les *Œuvres posthumes*, I, p. 171.

## CXXXVII

Le 5 juin [1895] \*.

Mon cher Edmond,

Je te remercie de tout cœur de ton article d'il y a trois jours. Il m'a ravi et il m'a touché. Mille et mille poignées de main bien sincères et bien émues, je t'assure.

Certainement, oui, je serais heureux de te voir. *J'y suis toujours*, ne sortant pas encore de la chambre. Mais ce serait plutôt pour dans la journée. Le matin c'est encombré, le soir, je me couche comme les poules.

Tu recevras un livre de M. Robert de Montesquiou (1), un vrai poète, un ami tout dévoué et tout bienveillant pour moi et à qui tu ferais bien plaisir, ainsi qu'à moi, en parlant de son livre *Le Parcours du Rêve au Souvenir* (2), ainsi qu'il le mérite, — dans un de tes prochains articles.

A bientôt donc, mon cher ami et tout à toi,

P. VERLAINE.

16, rue Saint-Victor.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto et verso du 1<sup>er</sup> f.

(1) Le comte Robert de Montesquiou-Fézensac, ami de la dernière heure du poète. Verlaine lui dédia un sonnet (*Dédicaces*, éd. cit., III, 199) débutant par ce vers :

Le poète infini qui, doublant et triplant...

On doit à M. R. de Montesquiou une étude sur l'œuvre de Verlaine. Voyez : *Autels privilégiés* (Paris, Fasquelle, 1899, in-8).

(2) Paris, Fasquelle, 1895, in-18.

## CXXXVIII

[1895] \*.

Cher ami,

Je te recommande mon dernier-né qui est la préface aux *Poésies* d'A. Rimbaud (1). Là-dedans je réfute quelques horreurs, et je crois avoir jugé le poète sainement.

Je te recommande également le livre de mon ami Raymond Maygrier, *Le Dernier Bohême* (2). J'y figure et même il y a repris un mot malheureux (et même peu grammatical) qui m'est attribué par Champsaur (3) et qui faillit il y a quelques années m'attirer une affaire avec ce dernier, tu t'en souviens sans nul doute.

Néglige donc ce mot qui n'a jamais été dit, mais parle favorablement du livre et de l'auteur, un très gentil garçon, à qui ça fera bien plaisir.

A toi, bien affectueusement,

P. VERLAINE.

39, rue Descartes.

\* Papier vergé mauve, encre noire, 1 f., recto et verso. Billet non daté.

(1) *Poésies complètes* d'Arthur Rimbaud, préface de P. Verlaine (Paris, Vanier, 1895, in-18). Cette intéressante préface est reproduite dans les *Œuvres posthumes* de Paul Verlaine, II, p. 255.

(2) *Le Dernier Bohême*, roman. Paris, Flammarion, 1895, in-16.

(3) Voici ce mot rapporté par Maygrier, d'après Champsaur (*Le Cerveau de Paris*, 1886) : « Un magistrat lui reprochant des mœurs *sodomistes*, Verlaine aurait simplement répliqué : C'est *sodomites*, Monsieur, qu'il faut dire. » Et Champsaur d'ajouter : « Comment croire que ce poète aristocrate est un bohême de cinquante ans ! Si cela était, ainsi qu'on l'assure, on ne saurait lui tenir rigueur ; il fit toujours respecter la langue française. »



**LETTRES A LÉON VALADE**

**1867 — 1880**

Les cinq lettres qui suivent appartiennent à la Bibliothèque de la Ville de Bordeaux. Nous en devons la communication à M. Jean de Maupassant, bibliothécaire, qui a bien voulu prendre la peine de les transcrire pour nous. Ces cinq épîtres font partie d'un groupe de manuscrits, papiers divers et documents originaux, — dont quelques-uns sont autographes, — offert généreusement à la ville de Bordeaux, en mémoire d'un de ses glorieux enfants, par M. Valade-Gabal, frère du poète, le 6 juin 1904.

Issu d'une famille méridionale, Paul-Valmyr-Léon Valade naquit à Bordeaux, le 7 juillet 1841. Il fit ses études à Paris, en lycée Louis-le-Grand, et, après avoir rempli les fonctions de secrétaire chez Victor Cousin, entra dans les bureaux de la Ville. Il y demeura toute sa vie et mourut le 18 juin 1884, laissant à la fois le souvenir d'un homme courtois et d'un exquis poète de l'intimité. Ses œuvres ont été réunies, par l'éditeur Alphonse Lemerre en 1887 (*Poésies : Avril, mai, juin, A mi-côte*) et en 1890 (*Poésies posthumes*), 2 vol. in-16.

AD. B.

# LETTRES A LÉON VALADE

1867-1880

CXXXIX

Paliseul, août [18]67 \*.

Mon cher Valade,

« Triste exilé sur la terre étrangère », je vous écris du fond de ma retraite avec de l'encre, belge du reste, mais bien mauvaise, sur du papier également du crû et d'un style qui, j'en ai peur, va vous paraître destitué, lui aussi, de tous ses droits de citoyen frrrrançais, mais baste ! à la campagne !

Car je suis en pleine, rase et belle campagne, ne vous en déplaie. Je vous épargnerai d'ailleurs tout morceau choisi, quoique le pays mérite description pour l'âpreté vraiment remarquable de ses sites et l'exquise suavité de certains de ses produits, — le jambon, par exemple, qui est un ange (rien de Monselet). — Les petits enfants vont dans les bois — suffisamment horribles, — manger un petit fruit noir qu'ils nomment indifféremment *framboise* et *myrtille*, et qui leur fait la bouche et les joues violettes, comme les violettes. C'est très bon d'ailleurs, et c'est les dents couleur de turquoise et d'améthyste que

\* Manuscrit N° 1649 (pièce N° 56). Texte autographe, sur papier de deuil, encre noire légèrement altérée, 2 ff., texte recto et verso.

je vous raconte tout ceci. Mais je m'aperçois que je vous bassine avec le morceau choisi *quod erat lâchandum* et je reviens vite à nos moutons qui seront des ânes, si vous le permettez.

Sachez que les journaux belges nous blagent (à propos de l'adresse à Hugo — ça bas-de-soie — (1), tout comme s'ils étaient *Le Masque* ou *La Lune*, les présomptueux. Oui, mon cher ami, nous voilà célèbres, ce qui est bien, et ridicules, ce qui est mieux, à Bruxelles, en Brabant, savez-vous ? Et nous y passons tous les quatorze, en toutes lettres, et sans coquille encore ! est-ce assez glorieux !

Mais « ce n'est pas d'abord de cela qu'il s'agit ». Faites-vous des vers ? Si non, vous faites comme moi. Si oui, envoyez m'en *subito presto*. Je grille d'en lire, depuis que je ne lis plus que des journaux belges, à qui je n'ai jamais rien fait pourtant et qui me traitent d'imbécile — vous aussi, — *arcades ambo* !

Donc écrivez-moi de suite. Je suis ici jusqu'au lundi 12, ayant renoncé, vu le peu de temps, à mon autre voyage. De suite, n'est-ce pas ? et des vers, si vous tâchez moyen.

Voici mon adresse :

M. P. V. chez M<sup>me</sup> Veuve Grandjean, à Paliseul (Belgique), par Sedan et Bouillon.

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien et que le bureau vous soit léger. Je vous sais mauvais em-

(1) Lisez : « Ca va de soi. »

ployé, aussi vous écris-je boulevard Montparnasse contemporain.

Poignée de main violente,

P. VERLAINE.

P.-S. : Si vous voulez *Julien Savignol* (1), vous savez où il se trouve, tiroir à gauche.

Vous pourriez par la même occasion demander à A. de Ponthieu s'il a fait son article sur le livre de Mérat, à qui vous serrerez bien la main de ma part.

Vous m'achetez toujours *Le Masque*, n'est-ce pas. jusqu'à fin *Ompdrailles* (2) bien entendu ! ! !

## CXL

[1869] \*

Mon cher Valade,

Un Paul Verlaine nouveau, idyllique, floriantesque, *bien portant* sous tous les rapports, absolument étranger au bonhomme de mes dernières lettres, voilà ce que je puis vous annoncer *ore rotundo*. Par quel miracle ? — Cherchez la femme ! (j'entends la *femme* de mes rêves, l'*épouse* de mon poème en prose :... *à peine réelle* ». Qui ? me direz-vous ? — Curieux ! — Sachez seulement qu'Elle est char-

(1) Sans doute : *Julien Savignac*, roman de Ferdinand Fabre Paris, Hachette, 1863, in-18).

(2) Roman de Léon Cladel, qui paraissait alors en feuilleton.

\* Manuscrit 1649, pièce 60. Papier vergé mince, encre noire diluée et pâlie, 1 f. ; sans date.



mante, mignonne, spirituelle, qu'elle aime les vers et correspond enfin de point en point à mon idéal (1). Apprenez en outre que ce pays-ci n'est point le sien, mais bien Paris, que nous n'en sommes même pas encore « aux lettres », du moins directement, que tous les jours, ou à peu près, un poème « ingénu » sort de ma tête rassérénée (2) et s'envole devers elle, que des personnes qui La touchent de très près m'engagent à ne pas trop désespérer, vu qu'elle ne me « hait pas » superlativement, et m'encouragent dans ma *flirtation*. Si je suis encore anxieux et triste, c'est délicieusement. Voilà, j'espère, des nouvelles : seulement *motus* sur tout cela ; vous savez !... une indiscretion peut tant mal faire. Donc n'en parlez à *personne* vendredi. Bornez vous à dire que je vais beaucoup mieux et que je souhaite à tous mille choses aimables.

Vous comprenez qu'en ces charmantes conjonctures, j'ai renoncé à toute griserie et à tout voyage phallique à Arras : je veux La mériter !

Enne (3) est ennuyeux : je ne l'en verrai pas moins avec le plus grand plaisir ici.

Sivry est parti d'ici avant-hier pour des campagnes normandes où j'irai sans doute le retrouver

(1) Voyez dans *Confessions* (*Œuvres Compl.*, t. V, pp. 111 et ss. le portrait fait par Verlaine de sa fiancée, M<sup>lle</sup> Mathilde Mauté, sœur utérine du musicien Charles de Sivry : « Elle serait petite mince, avec une promesse d'embonpoint... »

(2) Quelque pièce destinée à ce recueil : *La Bonne Chanson*.

(3) Francis Enne, publiciste et romancier, né à Nesle (Somme) en 1844 ; ancien collaborateur de Henri Rochefort à *La Marseillaise*.

vers le 15, ou 16 (1) avant de revenir à Paris. Peut-être cinglerons nous de compagnie à Bruxelles, nous payer quelques jours d'Hugum (2) et de Rochefort. Durant son court séjour, il a épaté ces populations avec l'*harmonium* — infect, d'ailleurs, — de l'église. Tout Wagner, tout Hervé, et toutes les balançoires de chez Nina ont retenti sous les voûtes crépies à la chaux de la cathédrale de Fampol (3). Je n'ai pas lu le poème de Mendès (4). Envoyez-le moi donc tout de suite, hein ? Vous me rendrez le plus heureux des hommes, bien qu'à vrai dire, en ce moment du moins, je n'en sois pas le plus infortuné. Compliments à tous et croyez moi toujours votre tout ami.

P. V.

Fampoux, Pas-de-Calais. Julien Dèche.

Ecrivez-moi donc plus souvent, hein ?

[En marge] : J'écrirai demain à Pelletan et à France.

### CXLI

Le 14 juillet 1871 \*.

Mon cher Valade,

J'ai enfin reçu de vos nouvelles, épouvantable re-

(1) Voyez : *Confessions*, VII.

(2) Allusion à son dessein d'aller voir Victor Hugo à Bruxelles,

(3) Lisez : Fampoux, dans les Ardennes.

(4) *Hespérus*, dont la composition remonte à 1869.

(\*) Manuscrit 1649, pièce 57. Papier vergé mince, encre noire. 2 ff. recto et verso. Les poèmes qui accompagnent cette lettre ont été écrits au recto de feuillets supplémentaires. La pièce intitulée « Bérénice » est signée au crayon.

tardataire que vous êtes ! Et vous voyez que, moâ, je ne mets pas des intervalles aussi scandaleux entre une lettre et une réponse. Que cela vous serve d'exemple et soyez dorénavant moins avare de votre prose. Quant à des vers de vous, je sais bien que c'est folie de vous en demander par le prochain courrier, et pourtant il me serait bien agréable de lire quelques sonnets inédits, fussent-ils padouans ou vénitiens. Car figurez-vous qu'ici c'est charmant, mais que ça manque absolument de littérature. Toutes conversations se bornent à des récits guerriers, où les mots de *trahison* et surtout de *revanche* émaillent l'appréciation de tel plan de campagne ou la critique de telle branche de l'intendance, etc., etc. ; bref les conversations du siège, Mac Mahon par ci, Bazaine par là. — Non ! voyez-vous, mon cher, j'en ai assez, il n'en faut plus ! — Voilà, voilà les vraies horreurs de la guerre ! — Pour moi, quand je puis tenir dans un coin un brave homme qui consente à me parler betteraves, culture, contributions indirectes, que sais-je, je suis heureux, comme un France qu'on souffletterait, ou comme un Coppée émargeant. Néanmoins ça ne compense pas l'absence absolue de tous vers nouveaux. Donc m'en envoyer, m'en envoyer tout d'suite, tout d'suite ? Même s'il faut prêcher d'exemple, vous trouverez sous ce pli deux *Intérieurs et Promenades*. Je « pinse » avoir assez attrapé la manière d'un des deux Codrus ou Maevius précités.

D'ailleurs, je travaille peu. Il est vrai qu'entre temps je dévore d'immenses romans. Je viens de

finir un livre de Fr. Soulié, *Confession générale* (1), où il y a des parties véritablement très fortes. On est plus raffiné aujourd'hui, mais on a moins d'ha-leïne et de reins. Flaubert est un Virgile, dont Soulié serait l'Homère. Je ne parle pas de Balzac, bien entendu. Au fond, si vous n'avez pas lu la *Confession générale*, louez-le à un cabinet de lecteur (toujours) et plongez-vous dans cette onde âpre. Vous m'en direz des nouvelles.

Félicitations à Mérat. Je baise sa botte de futur ministre de la guerre... près la future délégation de Bordel, et le prie d'agréer l'assurance de mon plat respect.

Je serai plus sobre de démonstrations à l'égard de Silvestre (2) que vous ne complimenterez pas à l'excès pour moi de ses deux dernières « publications ». Après tout c'est une bonne affaire qu'il a faite là et, à ce titre, je le congratulate avec vénération. Quand vous rencontrerez ce sous-chef de finances, demandez-lui donc le sommaire du dossier de M. Bizouard (Frédéric), commis de 1<sup>re</sup> classe, contributions indirectes, chef de service auprès de la fabrique de sucre d'ici, et me l'envoyez dès que possible.

Puisque vous devez aller chez Lemerre, priez-le donc de vouloir bien mettre en montre et *en vente*

(1) *Confession générale*, par Frédéric Soulié. Paris, 1840-1848, 7 vol. in-8° ; réimp. : 1858, 2 vol. in-16.

(2) Paul-Armand Silvestre (1837-1901), alors sous-chef de bureau de la Bibliothèque et des Archives au ministère des Finances. Verlaine lui consacra plus tard une notice dans les *Hommes d'aujourd'hui' Œuvres Compl.*, V, p. 311).

mon infortuné dernier petit livre (1). *Vere dignum et justum est aequum et salutare* ! Outre que mes vers idylliques ne me paraissent pas devoir faire beaucoup de tort aux puissants lyrismes des grands poètes Bergerat, Manuel et autres Marc (2).

Et si vous voyez Dierx par hasard, faites-lui bien mes amitiés : c'est un garçon froid, mais après tout très sympathique que je ne confonds pas avec beaucoup d'aigrefins de ma connaissance.

A bientôt une réponse, n'est-ce pas ?

Votre bien fraternel, P. V.

P.-S. : *Quid de administratione* ?

Blémont a dû vous donner connaissance de mon essai hérédien. Je me propose de décliner encore quelquefois le verbe créé par *Bandore* (3).

[La lettre est suivie de ces deux pièces autographes] :

[57 bis].

## PROMENADES ET INTÉRIEURS

### LXII

Bien souvent dédaigneux des plaisirs de mon âge,  
J'évoque le bonheur des femmes de ménage.

(1) *La Bonne Chanson*, poésies, Paris, Lemerre, 1870, in-12. Composé au cours de l'hiver de 1869 et au printemps de 1870, le volume, on le sait, ne fut mis en vente que de longs mois après. « Une fleur dans un obus ! » s'écriait Victor Hugo, en recevant le volume.

(2) Lisez : Emile Bergerat, Eugène Manuel et Gabriel Marc, poètes soumis à la férule du *Parnasse*.

(3) Théodore de Banville. Voyez la lettre à Emile Blémont du 22 juillet 1871.



Ayant changé de sexe en esprit bien souvent,  
 Un cabas à mon bras et mon nez digne au vent,  
 J'ai débattu les prix avec les revendeuses.  
 Bien souvent j'ai, sous l'œil des bourgeoises grondeuses,  
 Et non sans quelque aplomb qu'on ne saurait nier,  
 Dirigé cette danse exquise du panier  
 Dont Paul de Kock nous parle en mainte parabole.  
 La nuit vient : je m'endors et j'aime Rocambole.

## LXIII

Le sous-chef est absent du bureau, j'en profite  
 Pour aller au café le plus proche au plus vite,  
 J'y bois à petits coups, en clignottant les yeux,  
 Un mazagran avec un doigt de cognac vieux  
 Puis je lis — (et quel sage à ces excès résiste ?) —  
*Le Journal des Débats*, étant orléaniste.  
 Quand j'ai lu mon journal et bu mon mazagran,  
 Je rentre à pas de loup au bureau. Mon tyran  
 N'est pas là, par bonheur, sans quoi mon escapade  
 M'eût valu les brocards de plus d'un camarade (1).

## LXIV

. . . . .

## BÉRÉNICE (2)

Sa tête fine dans sa main toute petite,  
 Elle écoute le chant des cascades lointaines  
 Et dans la plainte langoureuse des fontaines  
 Perçoit comme un écho béni du nom de Tite.

(1) Ces deux dizains sont inédits, Ils peuvent prendre place à la suite des pièces parodiques intitulées : *Vieux Coppées*. Voyez p. 149.

(2) Ce poème a été inséré par la suite dans *Jadis et Naguère* (Cf. *Œuvres Complètes*, I, p. 381) : *La Princesse Berenice*. On en

Elle a fermé ses yeux divins de clématite  
 Pour bien leur peindre, au cœur des batailles hautaines,  
 Son doux héros, le mieux aimant des capitaines,  
 Et, Juive, elle se sent au pouvoir d'Aphrodite.

Alors un grand souci la prend d'être amoureuse :  
 Car dans Rome une loi bannit, barbare, affreuse,  
 Du trône impérial toute femme étrangère.

Et, sous le noir chagrin dont sanglote son âme,  
 Entre les bras de sa servante la plus chère,  
 La Reine, hélas ! défaille et tendrement se pâme.

P. V.

## CXLII

Le 30 mai [18]80 \*.

Mon cher Valade,

Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes vus et que je ne t'ai écrit, mais toi, tu ne réponds jamais quand on t'écrit. D'ailleurs nous vivons aux deux bouts du monde, moi catholique, toi pas. Ce qui, n'est-ce pas ? n'empêche pas les sympathies, quelques abîmes que vos violences aient désormais creusés entre Français d'opinion différente.

Je lis dans *Le Rappel*, par hasard, que des *Nocturnes* (1), par Léon Valade, viennent de paraître, et trouve une version différente. à la suite d'une lettre à Émile Blémont, du 22 juillet 1871. La pièce devait faire partie d'une série intitulée : *Les Princesses*.

\* Manuscrit 1649, pièce 59. Papier quadrillé, encre noire, 2 ff., texte au recto.

(1) *Nocturnes*, poèmes imités de Henri Heine. Paris, A. Patay, 1880, in-18.

J'ai l'assurance que tu m'en enverras un exemplaire, ainsi que de tout ce qui a pu paraître de toi depuis ces années que je ne suis plus parisien, y compris *Molière* (1), jamais reçu.

Amitiés à Mérat et Blémont. Je leur adresse le même rappel à la confraternité, mon adresse étant toujours, à travers tout :

à Arras (Pas-de-Calais), 55, rue d'Amiens.

Le hasard des voyages peut me conduire à Paris, vers septembre prochain. J'irai, certes, te serrer la main.

Je te supplie, pour des raisons que tu comprendras, de ne donner cette adresse mienne à *personne*, même aux susdits M. et B. *Je suis en Amérique.*

Tuus,

P. VERLAINE.

P.-S. : Un volume paraîtra, *Sagesse*, dans quelque cinq ou six mois. Si tu me fais le grand plaisir de me répondre, *comme je n'en doute pas*, je pense qu'il te fera plaisir de recevoir pièces de ce re-début ès littérature française.

Mâtin ! Lemerre fait assez savoir *urbi et orbi* qu'il a des maisons de campagne et des toiles rares. Quand fera-t-il « courir » selon la prophétie du sage Mérat, que je surnommerai le « Grand Albert ? »

Et « plenty of particulars » sur Paris et notre microcosme, ô homme informé par excellence !

(1) Lisez : *Molière à Auteuil*, comédie en un acte, écrit en collaboration avec Émile Blémont. Paris, Calmann-Lévy, 1876, in-12.

## CXLIII

Vendredi soir [18]81 \*.

Mon cher Valade,

*Sachant* « à quoi attribuer ton silence », je n'ai aucune inquiétude sur ta santé, et c'est bien tranquillement que je te viens aujourd'hui tirer l'oreille, à l'effet d'une réponse de temps en temps.

Et, propiciatoirement, me doutant que mon ami Delahaye, accablé qu'il est par moi de toute sorte de commissions miennes, aura négligé ma recommandation de t'envoyer *L'Art poétique* demandé depuis combien de temps, je ci-joins le dit morcel de vers nonipèdes.

Par contre, je te serais *infiniment* obligé de m'envoyer, si tu les as, copie de deux pièces de Rimbaud : *Le Vaisseau ivre* (1) et *Les Veilleurs* (2) ou, à leur défaut, un autre poème (1<sup>re</sup> manière) de la même provenance. Ceci, je le répète, m'obligerait beaucoup en ce moment.

N'oublie pas non plus, quand quelque article sur *Sagesse* paraîtra, de m'acheter et m'envoyer (ou me signaler avec les dates, si c'est dans des *revues*

\* Manuscrit 1649, pièce 58. Papier quadrillé, encre noire, 2 ff., recto et verso du premier et recto du second. La date de cette lettre nous est fournie approximativement par le texte même, ou Verlaine fait allusion à *Sagesse*, qui venait alors de paraître.

(1) Lisez : *Bateau ivre*.

(2) Poème perdu, ainsi que *La Chasse spirituelle*, du même auteur.

trop chères) un exemplaire du numéro favorisé. Rembourserai immédiatement, naturellement.

Egalement parle à Mérat de mon désir d'avoir un de ses derniers volumes, à Blémont aussi.

Quelles nouvelles ? Envoie-moi donc vers de toi. Enfin, surtout, réponds — j'y insiste — de temps en temps à mes lettres qui ne demandent pas mieux que de se multiplier : écrivard, moi.

Amitiés Blémont, Mérat, Mercier (1) quand verras (son adresse ?)

Je te serre la main bien affectueusement.

P. VERLAINE.

Aux soins de M. Julien Dehée, à Fampoux, près d'Arras (Pas-de-Calais).

[Sur la 3<sup>e</sup> page de la lettre, on lit la pièce suivante :]

ART POÉTIQUE (2)

De la musique avant toute chose !  
Et pour cela préfère l'impair,  
Plus vague et plus soluble dans l'air  
Sans rien en lui qui pèse et qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïlles point  
Choisir tes mots sans quelque méprise :  
Rien de plus cher que la chanson grise  
Où l'Indécis au Précis se joint.

(1) Sans doute Henri Mercier, auquel le poète consacrera, en 1889, la pièce XXVI de *Dédicaces* (*Œuvres Compl.*, III, p. 114).

(2) Recueillis dans le manuscrit de *Cellulairement*, ces vers figurent encore dans *Jadis et Naguère* (*Œuvres Compl.*, I, p. 313). Voyez, à propos de cette pièce, un article de Verlaine intitulé : *Un mot sur la Rime* (*Œuvres posthumes*, II, pp. 281 et ss.).



C'est des beaux yeux derrière des voiles,  
C'est le grand jour tremblant de midi,  
C'est par un ciel d'automne attiédi  
Le bleu fouillis des claires étoiles.

Car nous voulons la Nuance encor,  
Pas la Couleur, rien que la Nuance.  
O la Nuance seule fiancée  
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,  
L'Esprit cruel et le Rire impur,  
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,  
Et tout cet ail de basse cuisine.

Prends l'Eloquence et tords-lui son cou !  
Tu feras bien, en train d'énergie,  
De rendre un peu la Rime assagie :  
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'ou ?

O qui dira les torts de la Rime ?  
Quel enfant sourd ou quel nègre fou  
Nous a forgé ce bijou d'un sou  
Qui sonne faux et creux sous la lime ?

De la musique encore et toujours,  
Que ton vers soit la chose envolée  
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée  
Sous d'autres cieus à d'autres amours !

Que ton vers soit la bonne aventure  
Éparse au vent crispé du matin  
Qui va fleurant la menthe et le thym !...  
Et tout le reste est littérature.

P. V.

Avril 1874.

---

**LETTRES**  
**A AUGUSTE POULET-MALASSIS**  
**1867**

La correspondance qui suit, composée de trois épîtres du poète et de deux réponses, nous a été communiquée gracieusement par M. Armand Lods, qui possède, avec l'original de ces lettres, un exemplaire des *Amies*, de Paul Verlaine, ayant appartenu à Poulet-Malassis. Voyez, à propos de cet ouvrage, le *Manuel de l'Amateur de Livres au XIX<sup>e</sup> siècle*, par Georges Vicaire, t. VII, p. 990.

AD. B.

LETTRES A AUGUSTE POULET-MALASSIS

1867

CXLIV

Paris, le 8 octobre 1867 \*.

Monsieur.

Mon ami Coppée m'a appris que vous n'étiez pas éloigné d'avoir l'initiative de réunir en un petit volume, six sonnets du bachelier Don Pablo Maria de Herlañes, dont je suis trop l'intime pour ne vous pas chaudement remercier de l'intérêt témoigné par vous à ces petits vers.

Serait-ce trop exiger de votre bienveillance, que d'espérer, au cas où s'accomplirait votre projet, recevoir huit ou dix exemplaires des dites *Amies* ?

Vous recevez, en même temps que ce mot, un livre insensé dont je vous aurais fait hommage depuis longtemps déjà si votre adresse m'avait été préalablement connue.

En vous assurant encore une fois de toute ma gratitude, je vous prie d'agréer, Monsieur, les meilleurs sentiments de votre tout dévoué,

PAUL VERLAINE.

26, rue Lécuse (Paris-Batignolles (1)).

\* Papier vergé, encre noire, 2 ff., recto et verso.

(1) Voici la réponse de Poulet-Malassis. On sait que ce dernier s'était établi à Bruxelles en 1866. Cette lettre a été insérée

## CXLV

1<sup>er</sup> décembre [18]67 \*.

Monsieur,

Les *Amies* ont-elles paru, comme vous m'en donniez l'espérance dans votre très aimable lettre d'il y a deux mois ? Si oui, voudriez-vous bien vous rappeler les quelques exemplaires que vous m'avez promis.

Je compte sur votre obligeance pour dissiper ma double anxiété et vous prie d'agréer mes meilleurs sentiments et salutations.

PAUL VERLAINE.

Toujours rue Lécuse, 26 (Paris-Batignolles).

déjà dans le livre de Ch. Donos : *Verlaine intime* (Paris, Vanier, 1898, p. 77).

Bruxelles, 9 octobre 1867.

Monsieur,

En effet, je suis devenu, sur la proposition de M. Coppée, le parrain des *Amies*. Elles seront à la fois mes commères et mes filleules. Me voilà bien équipé en folles créatures.

Elles sont présentement sur les fonds typographiques. J'imagine que la cérémonie se parachèvera à la fin du mois. Il y aura des dragées, et vous pouvez compter sur le nombre de patés que vous souhaitez.

Mon ami Rops m'avait prêté les *Poèmes Saturniens*, et je les avais lus : c'est vous dire que je me trouve aussi heureux de les mettre dans ma bibliothèque, qu'honoré de les recevoir avec un ex-dono de l'auteur.

Croyez, Monsieur, à ma gratitude et à ma sympathie,

A. P. MALASSIS.

\* Papier vergé, encre noire, 2 petits ff. (140 × 110 mm.), recto et verso.



## CXLVI

[Décembre 1867] \* (1).

Monsieur,

Mon ami Armand Gouzien, le charmant compositeur et le directeur de la *Revue des Lettres et des Arts*,

\* Papier vergé, encre noire, 2 petits feuillets, texte au recto ; sans date.

(1) Nouvelle réponse de l'éditeur au poète. Cette épître se trouve également dans *Verlaine intime*, p. 78.

Bruxelles, 20 décembre 1867.

Monsieur,

Les *Amies* ont paru à 50 exemplaires \*\*. Les huit exemplaires que vous m'avez demandés faisaient partie d'une expédition par la contrebande, qui a été presque entièrement saisie par la douane. Nonobstant, vos exemplaires ont échappé et me sont revenus.

Ils sont chez moi, et si vous avez une occasion faites-les prendre. En ce moment, je n'en ai aucune de vous les faire tenir.

Si je ne vous ai pas répondu, c'est que j'attendais le moyen de vous faire passer un billet. La saisie en question a fait décacheter pendant quelques jours les correspondances, parce qu'elles comprenaient, dit-on, beaucoup de livres politiques.

Amitiés,

A. P. MALASSIS.

\*\* Cf. *Les Amies, scènes d'amour saphique*, sonnets, par le licencié Pablo de Herlañez. Sans indication de lieu et sans nom d'éditeur, 1868, petit in-12, *Le même*, Ségovie, 1870, petit in-12. Il existe une contrefaçon de cette édition. Réimprimés dans la *Revue Indépendante*, d'octobre 1884, les six sonnets des *Amies* figurent, avec des pièces du même genre, dans l'édition de *Parallèlement* (Paris, Vanier, 1889, in-18).

veut bien se charger de prendre pour moi les huit exemplaires des *Amies*, que vous me destinez. Il se présentera chez vous et vous remettra cette lettre.

Je vous remercie d'avance et vous remercie en outre de la lettre que vous avez eu la prévenance de confier à M. Charles de Coster (1).

Enfin, je vous assure de toute ma gratitude, pour l'extrême gracieuseté que vous avez eue d'imprimer mes pauvres sonnets en rimes féminines.

Votre bien reconnaissant et dévoué,

PAUL VERLAINE.

(1) L'illustre auteur de *La Légende d'Ullenspiegel*.

**LETTRES A ÉMILE BLÉMONT \***

**PREMIÈRE SÉRIE**

**1871 — 1873**

Les vingt-six lettres qui figurent à la suite et dont les seize premières terminent le présent volume, appartiennent au fonds manuscrit de la Bibliothèque Nationale. Elles furent offertes généreusement par leur destinataire, M. Léon Petitdidier — en littérature : Emile Blémont — le 7 juillet 1911. Inscrites sous la cote *Fr. Nouvelle Acquisition*, n° 10848, elles forment un magnifique recueil de 160 sur 220 mm., relié en plein maroquin rouge, d'une conservation parfaite. Sur les vingt-six numéros contenus dans ce précieux document, dix-sept furent publiés partiellement, sous ce titre : *Lettres d'Angleterre*, 1872-1876, dans *L'Artiste* de janvier 1896 (ce sont les n° CLII à CLXVIII) et sept autres insérés sous la rubrique *Lettres du Nord*, 1876-1880, dans la *Revue du Nord*, du 1<sup>er</sup> février 1896 (cf. n<sup>os</sup> CXLVII à CLII et CLXX). Nous réimprimons intégralement cette correspondance. — M. Léon-Emile Petitdidier (dit Emile Blémont) est né à Paris, le 17 juillet 1839. D'origine lorraine par son père, il délaissa la carrière industrielle, à laquelle sa famille l'avait voué, fit son droit et se consacra tout entier aux lettres. Poète appartenant au premier groupe des Parnassiens, avec Catulle Mendès, Léon Valade, Albert Mérat, Paul Verlaine, etc., il a donné de nombreux recueils de vers : *Contes et féeries* (Paris, J. Lemerre, 1866, in-12, *Poèmes d'Italie* (Paris, Lemerre, 1870, in-18) ; *Portraits sans modèles* (*Ibid.*, 1879, in-18) ; *Poèmes de Chine* (*Ibid.*, 1887 in-18) ; *Les Pommiers en fleurs* (Paris, Charpentier, 1891, in-18) ; *La Belle Aventure* (Paris, Lemerre, 1895, in-18) ; *Beautés étrangères* (*Ibid.*, 1904, in-18) ; *L'Ame étoilée* (*Ibid.*, 1906, in-18), etc., etc. On lui doit, en outre, quelques traductions de Walt Withman, Swinburne, Longfellow, Mark Twain, etc. M. Emile Blémont, on le vérifiera au cours de la présente correspondance, fut l'un des plus sincèrement dévoués parmi les amis de Verlaine.

AD. B.

# LETTERS A ÉMILE BLÉMONT

## PREMIÈRE SÉRIE

1871—1873

### CXLVII

Le 1<sup>er</sup> juillet [18]71 \*.

Mon cher ami,

Vous avez, ces derniers jours dû voir Valade qui a dû vous dire que j'allais vous écrire. Si je ne l'ai fait plus tôt, ne m'en veuillez pas, mais en revanche répondez-moi bien vite, bien vite, sans omettre un potin de la boîte à cancans (vous avez déjà prononcé la boutique à Lemerre !), sans manquer de me signaler le moindre verselet de l'abbé Coppée, ou le plus petit article du doux Daudet. En un mot, renseignez-moi du mieux que vous pourrez sur les verrues de la grand'ville.

Moi, paysan, que pourrais-je bien vous dire ? — Que le beau temps est revenu, que j'en profite pour me prodigieusement promener, que je fais quelques vers, lis force livres du cabinet de lecture, tout cela est-il bien intéressant ? Quand j'y aurai ajouté que ma santé est des plus florissantes et que j'ai la satisfaction de voir ma femme se remettre rapidement

\* Papier vergé, encre noire, 2 ff., texte recto et verso. La date nous est fournie par l'enveloppe portant, avec timbre de la poste, la suscription suivante : *M. Léon Petitdidier, 47, rue Labruyère, Paris.*

de toutes ses fatigues, vous aurez, mon cher ami, tout le bilan du Rustique.

Vous dépeindrai-je ce pays ? Il n'en vaut guère la peine, malgré de très beaux paysages d'eaux et une très grande variété de productions dans les « champs » proprement dits. — En somme, c'est ce qu'on appelle un pays « riche », — et vous savez quelle perspective de batteuses à vapeur, de char-rués hygiéniques et de herses électriques peut ouvrir ce vocable. — Quant à nous, particulièrement, nous logeons chez un de mes oncles, dans une ferme pleine de cris de toute sorte. Tout à l'heure, n'ai-je pas été interrompu de cette lettre, par une damnée poule qui, s'étant introduite sans bruit dans ma chambre, et après avoir commis plusieurs incongruités, voulait à toute force, se voyant pincée, s'échapper par la fenêtre *fermée*. Et mille incidents de ce genre ! Mais que tout cela est exquis au sortir de cet infernal hiver de Paris ! Et puis, il faut tout dire, la famille d'ici est charmante, et on ne parle pas politique !!

#### CHAPITRE DES COMMISSIONS

Si vous passez par le Gaz, demandez donc ma note et envoyez-m'en le total. Gardez-la et si le prix n'est pas trop exorbitant, je vous prierai, dans une 2<sup>e</sup> lettre, de passer chez ma mère qui vous en remettra le montant, lequel alors vous verserez à loisir dans la caisse dudit établissement. Pour ce cas, c'est entendu, vous attendrez une lettre de moi, pour que j'ai[e] le temps de prévenir ma mère de

(1) « Le Café du Gaz », voyez p. 286.



vous attendre chez elle au jour dont nous conviendrons auparavant. Si par hasard, le total était par trop violent, je paierai[s] par à-compte. C'est pourquoi, en tout cas, envoyez-moi le chiffre et gardez la note avant toute autre démarche.

2<sup>o</sup> Quand vous verrez Régamey, donnez-lui je vous prie mon adresse *telle que dessous* et demandez-lui la sienne que vous m'enverrez.

3<sup>o</sup> C'est tout !... pour aujourd'hui.

Avez-vous repris vos occupations du palais ? Et votre mariage ? Et les vers ? Et Mérat ? — réponse, s. v. p.

En attendant, bien impatiemment, de *très prochaines nouvelles*, je vous prie de croire, mon cher ami, à toute la vieille affection de votre

PAUL VERLAINE.

P.-S. : Ecrivez-moi à l'adresse de M. Julien Dehée, à *Fampoux, Pas-de-Calais*, pour M. Paul.

## CXLVIII

[Arras], Jeudi, 13 juillet [18]71 \*.

Mon cher ami,

Votre aimable lettre, si pleine d'intéressants détails m'est arrivée au beau milieu d'affaires de famille qui m'ont empêché d'y répondre aussi vite

\* Papier vergé, encre noire, 2 ff., recto verso, plus un troisième f. portant au recto le texte de la poésie. Sur l'enveloppe, on lit : *M. Léon Petitdidier*, etc. ; le timbre de la poste porte : Arras, 14 juillet 1871.

que je l'aurais voulu. Ce que vous m'apprenez du passage Choiseul ne m'étonne pas plus que cela ne m'afflige, étant depuis un bout de temps revenu sur le compte de beaucoup de gens et me proposant à l'avenir de battre froid à la plupart des personnes en question. — Avoir quelques bons amis bien sincères et bien francs, et quant aux camarades s'en servir quand il y a lieu, — voilà, je crois, la méthode la plus expédiente pour vivre en paix. Aussi, quelque pente à la misanthropie que j'aie toujours eue, je vais m'appliquer à mettre en pratique à l'égard des affreux bonshommes que vous savez, le fragment de quatrain suivant que je retrouve dans un vieux coin de ma mémoire :

Je veux me renfermer, pudiquement hautain  
 Dans une bienveillance universelle et calme  
 Qui tient de l'indulgence et qui tient du dédain...

Cette vieille v... de Valade s'est enfin décidé à m'écrire. Elle m'annonce votre très prochain mariage. Hymæn ! Hymæne ! traduction : mes meilleurs vœux, mon cher ami, pour un bonheur dont je serai heureux. Tâchez de tirer un bon numéro. Je n'ai pas, quant à moi, à me plaindre du mien. Aussi, ne dirai-je pas, en parlant de vous, le vieux cliché des vieux garçons : *Encore un homme à la mer !* mais bien : *Encore un homme dans le vrai !*

J'en apprends de belles du nommé Mérat. Il rentre dans sa place et sollicite une sinécure qu'il compte happer. — Francfilons. francfilons, mes frères, il en reste toujours quelque chose !

Ici rien de nouveau, bien entendu. Hormis l'herbe

qui verdoie et le soleil qui poudroie, la chronique des champs n'enregistre aucun raconter, pas la plus petite calomnie, point de dénonciations non plus que sur la main, nul cancan, c'est dégoûtant, — et je regrette bien la conversation de nos contemporains, allez !

Un détail : il a fait si froid ici, au commencement du printemps, que les hirondelles, nouvellement arrivées, ne trouvant plus d'insectes, sont presque toutes mortes de faim. Figurez-vous cela, — une campagne, en plein été, sans hirondelles ! Quelque chose comme les tableaux-horloges des galeries Vivienne.

Autre détail, pitoyable celui-là. Ces amours de Prussiens ont, paraît-il, amené dans le pays la peste bovine. Partout on voit à l'entrée des villages de terrifiants écriteaux portant : ΤΥΡΗΥΣ, en lettres noires. — Chaque jour il meurt quatre, cinq, six vaches (rien de Valade), et voilà qu'on parle d'interdire dans ce département l'abattage et la vente des bêtes à corne. De sorte que, si ça continue, je vais remanger du *cheval* ! Est-elle assez mauvoise ?

Où en est votre volume ? Par ces temps caniculaires autant qu'agités, j'ai bien peur qu'un livre d'art pur et d'impressions ne se vende pas dans les proportions de telle ou telle publication « historique ». N'importe, *fais ce que dois* et surtout *ne fais ce que ne dois* ! — A ce propos, dites donc à notre ami Le-

(1) Il s'agit ici de *La Bonne Chanson*, achevée d'imprimer le 12 juin 1870, mais dont les événements retardèrent jusqu'en 1872 la publication.

merre qu'il serait « pourtant temps » de mettre en vente mon dernier petit volume (1). Non que je compte sur le moindre succès, mais, du moins, ce serait correct.

Ci-joint un sonnet façon Hérédia \*. Un de ces jours, *très bientôt*, j'écrirai à Valade et lui enverrai deux dixains, genre Coppée (1).

Ne tardez pas trop à me répondre, mon cher ami, et continuez de croire à la bien cordiale amitié de votre

PAUL VERLAINE.

Ma mère étant venue nous rejoindre ici, j'ai chargé mon *patruus* de faire auprès du père Legaz la commission précédemment énoncée. Quant à la note, faites-en ce que vous voudrez, et méditez sur les offres de l'« Œil ». Amen !

\* RETOUR DE NAPLES

Don Luis Maria Juan José Benito,  
Marquis de Santarem y Peñas en Castilles,  
Borgne — écoute la messe en croquant des pastilles  
Et croise sur son sein cuirassé son manteau.

Sa lame que son poing étreint d'un rude étai  
A coutume, terreur des plus âpres bastilles,  
D'être aux cimiers revêche et courtoise aux mantilles,  
Et sur sa dague on lit en rouge : « *Yo mato* ».

Il revient de très loin, le haut marquis ! Les îles  
Illyriaques, et l'une des deux Siciles  
Ont souvent retenti de son nom exalté.

(1) Vovez les deux poèmes des pages 260-261,

Depuis lors un « souci » mystérieux le ronge,  
Bien que parfois l'amour encor le berce en songe  
D'une Napolitaine au beau rire effronté ! (1).

J. M. DE HÉRÉDIA.

### CXLIX

Le 22 juillet [18]71 \*.

Mon cher épouseux,

Ma lettre va vous trouver au milieu de tracas matrimoniaux qui vous laisseront sans doute peu de temps pour la lire. N'importe ! elle aura toujours plus de chances d'attirer votre amicale attention que si je vous l'envoyais en pleine lune de miel. En outre, si je tardais un peu, je ne saurais où vous écrire, car vous allez probablement demeurer ailleurs que rue Labruyère, et peut-être vous lancer dans quelque voyage d'outre-mer ou transalpin. Dans ces trois hypothèses, veuillez, quand les loisirs de votre nouvelle situation vous le permettront, me donner votre nouvelle adresse, afin que nous puissions continuer notre correspondance de bonne amitié et de franc bavardage.

J'ai beaucoup ri de ce que vous me racontez, touchant Mérat, dit Trompe-la-Mort, et mes contre-façons de Coppée où l'Intrigant. L'ex (?) ramolli a raison : être *sain*, tout est là. Plat, il le faut, vil, on le doit. Doit-on, par surcroît, abandonner la rime

(1) Ce sonnet n'a pas été recueilli dans les œuvres de Verlaine.

\* Papier vergé blanc, encre noire, 2 ff., recto et verso, plus 1 f., texte au recto, pour la poésie, signature en paraphe presque illisible.



riche, les images et la quelque originalité qu'on peut avoir ? Soumettez, je vous prie, mes inquiétudes à la puissante dialectique de notre ami ra-vit-goré.

Je joins à cette lettre un sonnet Bandore (1)— et j'espère en retour quelques vers de vous. Car il est impossible que vous n'ayez pas ces derniers temps rimé un tantinet, ou tout au moins, fait en compagnie du meuglant Valade, quelques-unes de ces bonnes blagues dont s'enorgueillissait *feu* (c'est le mot) l'album des Vilains Bonshommes. Je suis en train d'élaborer quant à moi une *Joyuseté galante* dans le goût glatignesque, assez forte en gueule,... mais c'est à Valade que je l'enverrai. *Spunsis debetur reverentia.*

Je ne vous ferai point, n'est-ce pas, de sermon, à l'occasion de votre prochain mariage. Ma qualité d'*ancien* dans la chose n'a pas reçu du temps une consécration assez sérieuse pour vous embêter pendant quatre pages. Tout ce que je puis faire, et je le fais de grand, de grand cœur, c'est de vous renouveler mes meilleurs vœux et mes plus affectueux souhaits. J'espère bien, lors de mon retour à Paris, présenter mes respects à Madame Petitdidier, et ma femme se réjouit à la pensée d'avoir une nouvelle amie. Groupions-nous, mon cher, groupions-nous ! Par les temps d'infection intellectuelle et autres où nous avons la mortification de vivre, un *pacage* rigoureux me semble de saison pour les honnêtes gens.

(1) Abréviation familière des noms et prénom de Théodore de Banville. (*Note de M. Emile Blémont*).



Vous devez me trouver bien prud'hommesquement sentencieux depuis quelque temps. Mais, que voulez-vous, tant de gens ont reçu depuis un an du plomb *littéral* dans la tête, qu'il est bien permis à ceux qui ont échappé, comme heureusement la plupart de nos amis, à la *matérialité* de la chose, d'en conserver *mentalement* quelque lourdeur, et j'oserai ajouter quelque sagesse, quelque peu farouche et bougonne.

Mais voilà assez causer pour aujourd'hui, mon cher ami, et j'oublie, en vérité, que je parle à un homme dans son coup de feu. Excusez tout ce bavardage et ne tardez pas trop à me répondre.

Votre bien fraternel ami, P. V.

\* [Sonnet Bandore].

## LES PRINCESSES

CXXV

BÉRÉNICE (1)

Son front mignard parmi sa main toute petite,  
Elle rêve, au bruit clair des cascades lointaines,  
Et dans la plainte langoureuse des fontaines  
Perçoit comme un écho charmant du nom de Tite.

Elle revoit, fermant ses yeux de clématite  
Qui font songer à ceux des biches thibétaines,  
Son doux héros, le mieux aimant des capitaines,  
Et, Juive, elle se sent au pouvoir d'Aphrodite.

(1) On sait que ce poème a paru, avec des variantes qui en modifient le sens, dans *Jadis et Naguère* (*Œuvres Compl.*, I, p. 381. (Voyez dans la lettre CXXI à Léon Valade, une version toute différente de ces vers).

Alors un grand souci la prend d'être amoureuse,  
Car dans Rome une loi bannit, barbare, affreuse,  
Du rang impérial toute reine étrangère.

Ah ! ne pas être une humble esclave qu'Il épouse !  
Et dans l'épanchement de sa douleur jalouse  
La Reine hélas soupire et doucement défaille (1).

TH. DE B...

CL

SUCRERIE DE L'ÉCLUSE  
AUGUSTE DUJARDIN ET C<sup>ie</sup>

A LÉCLUSE  
*par* ARLEUX-DU-NORD.

—

LÉCLUSE, le 29 juillet [18]71 \*.

M

En réponse à votre honorée du 24 courant, nous nous empressons de vous accuser réception de vos bons envois, dûment emmagasinés en nos entrepôts y affectés, après scrupuleux enregistrement au Grand-Livre de notre amitié.

Nous vous retournons sous ce pli, à titre de réciprocité, nos cordiales assurances, et vous prions de vouloir bien tenir à votre actif l'expédition ci-jointe de tous nos meilleurs compliments qu'il vous plaira agréer, comme à-compte des sentiments de vive

(1) «Il va sans dire que l'absence de rime n'est là que pour exprimer toute la langueur locale». TH. DE B...

\* Papier format commercial, encre noire, texte recto et verso ; écriture très soignée. L'enveloppe porte : *M. Léon Petitdidier, rue de Trévise, 28, Paris.*

sympathie dont nous espérons acquitter le solde fin août, ou septembre prochain, date éventuelle du terme de notre séjour en nos succursales.

Tout ce phœbus commercial est pour vous apprendre, comme vous vous en pouvez d'ailleurs apercevoir par l'en-tête du présent papier, que nous avons pour quelques jours transporté nos lares chez un nôtre cousin, qui gagne par an la bagatelle de 60.000 francs, en moyenne, dans la très benoîte, précellente et butireuse industrie qui consiste à prendre une betterave et à en faire un morceau de sucre de canne. Notre fenêtre donne sur une grande cour, au milieu de laquelle s'élève une colonne Vendôme, moins prétentieuse que la défunte, et qui, plus utile, se contente de l'humble nom de cheminée. Puis viennent des toits de brique percés de mille tuyaux plus bizarres les uns que les autres, puis des cuves, puis des cuves encore et toujours des cuves. Et si vous aimez la mélasse, on en a mis partout, et encore ailleurs.

Cet ensemble, industriel à l'excès, est heureusement compensé par le voisinage d'un petit bois charmant qui fourmille de fraises, de noisettes et de points de vue. De plus, mon cousin possède au bout même de cette terrible cour pleine de chaux, de charbon, de gazomètres et de magasins, un jardin *very comfortable* où les poiriers en *chandelles*, les pêchers en espaliers et les vignes en arceaux encadrent très pompeusement d'admirables roses et d'énormes lys. — Fumer là deux pipes, après dîner (midi), boire sept ou huit chopes au cabaret (4 h.

à 5) et voir tomber la nuit dans le bois, en lisant quelque livre bien calmant, telle est ma nouvelle vie qui diffère peu de celle de là-bas. Nous comptons retourner sous très peu dans *Fampol*, où vous ferez bien de continuer à m'écrire, quand vous me ferez ce plaisir.

J'attends vainement une nouvelle lettre de Valade : quel constipé que ce ruminant ! Quand vous le verrez, accablez-le d'injures de ma part ; si au moins il faisait des vers ! Mais je suis sûr du contraire et qu'il passe tout son temps à bouquiner entre deux mazagrans dans quelque « Gaz » (1) nouveau. Quel monstre !

Donc, mon cher ami, c'est fait, fini, achevé, paraphé ! Vous voilà de la grande confrérie. *Ave χαίρε ! Good morning*, ou plutôt *good night !* — Pour finir — recevez, comme dit Gillenormand, la bénédiction du vieux... confrère ! — Et faites agréer à votre femme l'hommage de mon respect.

Et les « verses » ! Vous n'avez répondu ni à ma question, ni à ma demande : « En faites-vous ? » — « Si oui, envoyez-m'en. » — Pour moi, je deviens paresseux. Ecoutez-donc aussi : je vous en ai expédié quelque peu. Il est juste que mon champ reste en jachère. Mais vous ! mais Valade ! Fi ! fi !

Si vous en avez, donnez-moi donc dans votre prochaine des nouvelles des trois Cros (2), de l'unique

(1) Café du Gaz, place de l'Hôtel-de-Ville, où se réunissait quelques poètes parnassiens.

(2) Charles Cros, le poète du *Coffret de Santal*, et ses deux frères : Antoine, le docteur, qui laissa également des vers par-

Cabaner, et les embrassez pour moi. Compliments affectueux à Lemerre, poignée de main à Régamey (à qui vous donnerez mon adresse *telle* que je vous l'ai donnée dans ma première lettre) ; j'accole le grand Albert (1). Quant au cher docteur Batignolles, à France-ô-ma-patrie, à Adolphe Ragot (2), et autres bons petits camaruches, l'expression de mes sentiments restera toujours indicible, incroyablement.

Y a-t-il quelque publication nouvelle ? J'entends littéraire. Car pour tout ce qui concerne l'histoire contemporaine, la province est inondée de brochures in-18 et livraisons périodiques, dont je ne laisse pas échapper une seule. Ça sera ma lecture de l'hiver. En attendant, je dévore la *Révolution*, de Quinet, la *Fédération*, de Proudhon et les *Mémoires d'Outre-Tombe*, par le nommé Chateaubriand. Il y a là-dedans un volume sur Napoléon dont je ne vous dis que ça !

A bientôt une lettre, n'est-ce pas ? — et aimez toujours votre

P V.

Rappelez-moi au bon souvenir du girondin Peltan et de l'impassible Dierx. Mes meilleures amitiés au bon Burty (3), quand vous le rencontrerez.

P. V.

nassiens et Henry, sculpteur-céramiste, rénovateur du verre polychrome. Voyez : *Les Hommes d'Aujourd'hui* (*Œuvres compl.*, V. p. 379).

(1) Le poète Albert Mérat.

(2) Gérant de la *Revue du Progrès*, fondée par Louis-Xavier de Ricard. Lisez : Racot.

(3) Philippe Burty, critique d'art et collectionneur, né à Paris.



## CLI

Fampoux, le 12 août [18]71.

Mon cher ami,

Je profite du retour de ma mère à Paris pour lui confier cette lettre qu'elle mettra dans les boîtes dès son arrivée et qui, par ce moyen, vous sera probablement remise ce soir même, ou demain dès l'aurore.

Que de choses à vous dire, bon Dieu ! — mais procédons avec ordre, autant que possible.

J'ai appris avec plaisir la résurrection des *Vilains-Bonshommes* (1) — « eh bien, j'en suis ! » — et de la morue mératienne. Le local est-il toujours le même, et les journaux bien pensants ont-ils trompé la

le 11 février, mort à Parays, près d'Astaffort (Lot-et-Gar.), le 3 juin 1890. Ecrivain original, spirituel et érudit, il a laissé de pénétrantes études d'esthétique et fait paraître, avec succès, des ouvrages relatifs à Delacroix — dont il classa les dessins, — à Paul Huet, à Bernard Palissy, à Eugène Fromentin, etc.

(1) Dîner mensuel, fondé avant la guerre de 1870, où se rencontraient quelques poètes du Parnasse contemporain. Théodore de Banville y assistait parfois. « A la fin de 1871, écrit Verlaine, cette réunion littéraire se tenait au premier étage d'un marchand de vins établi au coin de la rue Bonaparte et de la place Saint-Sulpice, vis-à-vis d'un libraire d'occasion (rue Bonaparte) et (rue du Vieux-Colombier) d'un négociant en objets religieux. » C'est à une de ces soirées qu'eut lieu, en présence d'Ernest d'Hervilly, Paul Verlaine, A. Mérat, Michel de l'Hay, etc., une scène sans aménité entre Carjat et Rimbaud, au cours de laquelle le poète du *Bateau ivre* faillit blesser son interlocuteur. On trouvera le récit de l'incident, dénaturé par la suite, dans les *Œuvres posthumes de Verlaine*, II. *Préface aux Poésies compl. d'Arthur Rimbaud*, pp. 258 et ss.).



bonne nouvelle ? — A-t-on dit des « verses » au dessert, et le comptable Maître (1) est-il toujours la perle des « teneux » de livres ? — Puisque nous parlons de ce prussien, dites-lui donc, ça le fera rire, que sans l'armistice, et si la guerre avait continué, Arras, Douai et Valenciennes, villes fortes à double enceinte, eussent été cernées, bloquées, bombardées et réduites en deux jours au plus.

« O grande puissance  
De l'art de Vauban ! »

Et n'oubliez pas d'ajouter que von Gœben, lequel opérait contre Faidherbe, avait été jadis attaché, à titre d'auxiliaire étranger, à l'état-major de ce dernier en Algérie. Du reste, cette guerre est une source d'hilarances, une fontaine jaillissante de joie et de gaieté, pour les étrangers et aussi, disons-le, en fin de compte, pour le philosophe dont l'opinion est faite touchant « une patrie infâme ».

L'arrivée de P. Malassis à Paris n'est point une calamité. La concurrence qui va s'en suivre, ne peut que nous profiter (2)... en égards pour le moins, et qui sait si, pour nous retenir, ces frères ennemis ne s'en vont point nous faire des offres honteuses,

(1) Edmond Maître, grand ami du peintre Fantin-Latour qui peignit son portrait en compagnie de Zola, dans le fameux tableau : *Coin d'atelier* (1870), conservé au Musée du Luxembourg.

(2) On a vu ci-dessus que Poulet-Malassis avait édité *Les Amies*, de Verlaine, en 1867. Peut-être le poète projetait-il de faire paraître chez le même éditeur — tout auréolé de la gloire d'avoir publié *Les Fleurs du Mal*, — un autre recueil de ses poèmes.

mais généralement acceptées. Ça vous va-t-il d'être corrompu ? Moi, l'idée qui me ravit en extase, est celle d'assister à la tenue de certains *obligés* de cet excellent Lemerre. Il commence, dites-vous, à ouvrir les yeux politiquement. Quelle paire de portes cochères fera-t-il donc en présence des gentillesse que je prévois ! Qu'a bien pu reprocher le *Figaro* au livre de Mendès ? Il m'a semblé pourtant bien conforme au nouvel évangile (selon saint Jean F...). Il est vrai que si Racot « piédanculifié » par Lemerre... La jolie société, bon dieu ! la jolie société !

Valade est un cochon infidèle. Il ne m'écrit pas plus que sur la main, et pourtant je serais bien aise qu'il me donnât, au sujet de certains de nos collègues du bureau, des renseignements qu'il doit avoir, ne fût-ce que par des papotages de gratte-papier. Me proposant de rentrer à Paris vers la fin de ce mois d'Auguste, je désirerais qu'il m'écrivît le plus tôt, le plus minutieusement, voire le plus *commèremment* possible.

J'attends toujours vers deux infamies méritesques et subsidiairement d'autres vers encore. Mais vous êtes à cet égard, Valade et vous, d'un constipé, d'un effrayant constipé !...

Et nous aussi, ruraux, nous avons notre *Sire de Fiche-ton-kan*. Voici un refrain entendu à Lécuse, — chanté d'ailleurs par des gamines de huit ans élevées par des « bonnes sœurs » :

Roul'ta bosse, Napoléon,  
Roule ta bosse et fais place à ton maître !  
Roul'ta bosse, Napoléon,  
Roule ta bosse et fais place aux Bourbons !

Sur ce, mon cher ami, je vous quitte, attendant une prochaine réponse, comme vous savez si gentiment les faire, et vous serre bien fort les deux mains.

P. V.

CLII

Londres, le 22 septembre [18]72 \*.

Mon cher ami,

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, ainsi qu'à beaucoup d'entre nos amis, c'est que je ne voulais pas vous ennuyer de mes affaires particulières, et à cette époque je n'eusse pu tenir une plume sans le faire. Maintenant que me voici courageux et plus ferme que je ne l'aurais cru, je me retourne vers mes amis et vers la littérature. Et pour commencer ce recommencement, voici sous ce pli le montant d'un abonnement, *pour un an*, à *La Renaissance*. Vous voudrez bien me faire connaître le prix du port que je vous enverrai dès aussitôt votre réponse connue. En attendant, envoyez-moi vite le journal. Et ce serait bien gentil de votre part de m'envoyer, sous forme de prime, les 21 premiers numéros parus. I va sans dire également que je vous en retournerai le port. C'est convenu ?

Voici mon adresse :

\* Papier vergé, encre noire, 1 f., recto, verso. L'auteur a fait précéder le texte de son adresse, de telle sorte que cette adresse se trouve mentionnée deux fois. Les poèmes ont été copiés sur 2 ff., dont le dernier est en vélin.

M. Paul Verlaine, 34-35, Howland-Street, W. Londres, Angleterre (n'oubliez pas le double V] (1).

J'habite la propre chambre de Vermersch, lequel vient de se marier, l'insensé ! En fait de Français, je n'ai encore vu que Régamey et qu'Andrieu, avec lesquels nous parlâmes de Mérat (ô combien suavement), et des bons petits poètes qui ont fait de bons petits livres sur [de] bons petits camarades en exil, ou mieux se cachant et sous le coup des pelotons d'exécution.

Il va se fonder ici un vrai journal français, ayant cours en France (2) : je compte y faire « les livres ». Enfin, je travaille beaucoup ici. Indépendamment de toutes occupations littéraires, lucratives ou non, je me propose de m'employer à la correspondance française d'un négociant de mes amis intimes, en résidence ici et à la tête d'une forte maison. — Tout cela, tant pour ma dignité personnelle et pour la vie gagnée que pour fermer la bouche à ceux qui auraient dit que c'était *pour faire la noce et pour manger la dot de ma femme* (c'est de Gill que je tiens ce propos), que j'avais, de guerre lasse, et après six mois de vexations infernales, fui la maison de mon exécrable parâtre. Mais brisons là sur ces questions irritantes. Vous me répondrez, n'est-ce pas, et me rappellerez au souvenir des bons amis auxquels je me propose de bientôt écrire ? J'attends

(1) « Ce W, signifie l'Ouest de Londres ; en anglais : *West*. » (Note de V.).

(2) *L'Avenir*, journal quotidien, dirigé par Eugène Vermersch, et dont la destinée fut éphémère. — Voir p. 45.

avec impatience lettres et journaux. Je vous envoie quelques vers dont vous ferez ce que vous voudrez, et je me tiens à votre disposition pour une série que je nommerai : *De Charleroi à Londres*. J'ai des notes excessivement curieuses sur la Belgique, y ayant vécu un peu de toutes les vies pendant trois mois à peu près ; et depuis quinze jours que je suis ici, mon trésor s'est considérablement accru (1).

PAUL VERLAINE.

SIMPLE FRESQUE (2)

Près de la ville de Bruxelles en Brabant  
*Complainte* D'ISAAC LAQUEDEM

La fuite est verdâtre et rose  
Des collines et des rampes,  
Dans un demi-jour de lampes  
Qui vient brouiller toute chose.

L'or sur les humbles abîmes  
Tout doucement s'ensanglante,  
Des petits arbres sans cimes,  
Où quelque oiseau faible chante.

Triste à peine tant s'effacent  
Ces apparences d'automne,  
Toutes mes langueurs rêvassent,  
Que berce l'air monotone.

(1) A cette lettre étaient joints les poèmes intitulés : *Simple Fresque*, *Escarpolette* et *Chevaux de Bois*, qui furent publiés, plus tard, dans les séries : *Ariettes oubliées* et *Paysages belges*, des *Romances sans paroles*.

(2) *Romances sans paroles*, 1874, p. 24 (*Œuvres compl.*, I, p. 170).



## PAYSAGE BELGE (1)

L'allée est sans fin  
 Sous le ciel, divin  
 D'être pâle ainsi !  
 Sais-tu qu'on serait  
 Bien sous le secret  
 De ces arbres-ci ?

Des messieurs bien mis,  
 Sans nul doute amis  
 Des Royers-Collards,  
 Vont vers le château :  
 J'estimerais beau  
 D'être ces vieillards.

Le château tout blanc  
 Avec, à son flanc,  
 Le soleil couché,  
 Les champs à l'entour...  
 Oh ! que notre amour  
 N'est-il là niché !

(Bruxelles, Auberge du Jeune Renard, août 1872.)

## CHEVAUX DE BOIS (2)

Par Saint-Gille,  
 Viens-nous-en,  
 Mon agile  
 Alezan.

(V. HUGO).

Tournez, tournez, bons chevaux de bois,  
 Tournez cent tours, tournez mille tours,  
 Tournez souvent et tournez toujours,  
 Tournez, tournez au son des hautbois.

(1) *Romances sans paroles*, 1874, p. 24. (*Œuvres compl.*, I, 171).

(2) *Ibid.*, p. 26 (*Œuvres compl.*, I, 173).



Le gros soldat, la plus grosse bonne  
Sont sur vos dos, comme dans leur chambre ;  
Car, en ce jour, au bois de la Cambre,  
Les maîtres sont tous deux en personne.

Tournez, tournez, chevaux de leur cœur,  
Tandis qu' autour de votre tournois  
Clignote l'œil des filous sournois,  
Tournez au son du piston vainqueur.

C'est ravissant comme ça vous saouïe  
D'aller ainsi dans ce cirque bête !  
Bien dans le ventre et mal dans la tête,  
Du mal en masse et du bien en foule !

Tournez, tournez, sans qu'il soit besoin  
D'user jamais de nuls éperons  
Pour commander à vos galops ronds,  
Tournez, tournez, sans espoir de foin.

Et dépêchez, chevaux de leur âme :  
Déjà, voici que la nuit qui tombe  
Va réunir pigeon et colombe,  
Loin de la foire et loin de madame.

Tournez, tournez ! Le ciel en velours  
D'astres en or se vêt lentement.  
Voici partir l'amante et l'amant.  
Tournez au son joyeux des tambours.

(Champ de foire de Saint-Gilles-lez-Bruxelles, août 1872).

### ESCARPOLETTE (1)

πειτωμεδα νυκτε γαελαινη

(HOMÈRE).

Je devine, à travers un murmure,  
Le contour subtil des voix anciennes  
Et dans les lueurs musiciennes,  
Amour pâle, une aurore future ;

(1) *Romances sans paroles*, 1874, p. 26 (*Œuvres compl.*, I, 154).

Et mon âme et mon cœur en délire  
 Ne sont plus qu'une espèce d'œil double  
 Où tremblote au milieu du jour trouble  
 L'ariette, — hélas ! de toutes lyres !...

Oh ! mourir de cette mort seulette  
 Que s'en vont, — cher amour qui t'épeures,  
 Palançant jeunes et vieilles heures !...  
 O mourir de cette escarpolette !

PAUL VERLAINE.

### CLIII

[1<sup>er</sup> octobre 1872] \*.

Vous, mon ami, je n'oublierai jamais que vous fûtes le premier à me venir voir, lors de la grande terreur de mai 71 ; et je vous en ai voué bonne et solide affection : du moins on ne niera pas que j'aime bien mes amis !

Je fais imprimer ici mon petit volume : *Romances sans paroles*, — il y aura dedans une partie quelque peu élégiaque, mais, je crois, pas glaireuse : quelque chose comme la *Bonne Chanson* retournée, mais combien Tendrement ! tout caresses et *doux* reproches. — en dépit des choses qui sont, je le répète, littéralement hideuses, sauf erreur (que j'implore).

A ceux de mes amis *qui le sont*, cordiale poignée de main, *même pas* m... aux autres : tout pardon, tout oublié, moi !

Et tout à vous, PAUL VERLAINE.

\* Papier vergé, encre noire, 1 f., recto. Lettre coupée. La date nous est fournie par le timbre de la poste. La suscription porte : *M. Emile Blémont, 49, rue Jacob, Paris.*

## CLIV

Londres, le 1<sup>er</sup> octobre [18]72 \*.

Mon cher ami,

Voilà plus de huit jours que je vous ai envoyé le montant de mon abonnement annuel à *La Renaissance*, plus 2 francs pour le port éventuel, et je ne vois rien venir. Je sais que ma lettre vous est arrivée et, d'autre part, je ne puis accuser la « grosse mer » ou quelque naufrage, de cette absence de tout envoi, puisque Régamey a reçu hier lundi le journal de samedi. Cela ne peut provenir que d'une négligence de la part de votre préposé aux envois. Veuillez houspiller un peu cet indolent personnage et faire toute diligence, à l'effet de me faire parvenir le plus tôt possible les numéros demandés : rédaction en chef oblige, amitié aussi.

Rien à vous dire, vous connaissez Londres mieux que moi et, de plus, l'anglais, que j'apprends frénétiquement du reste. Je dois, sous très peu, faire connaissance avec Swinburne et avec un poète dont le nom m'échappe, mais aussi inconnu qu'étonnant. Je vous enverrai un de ces jours notes et fragments de ce très intéressant bonhomme.

Je travaille beaucoup, indépendamment des chasses à l'emploi, — *rara avis* ici ! — Néanmoins, il y a des moments où la tristesse m'assomme. C'est si triste d'*avoir raison*, d'*avoir fait ce que j'ai fait*, après avoir tout fait pour n'en point venir là : l'on saura

\* Papier vergé, encre noire, 1 f., recto.

tout un jour, et que c'est moi qui suis l'*abandonné* et qu'une effroyable coalition de sottise, de méchanceté et d'inouïe indécatesse m'a seule déterminé. Quant aux calomnies prudhommesques et commentaires impertinents (dont plusieurs me parviennent assez quotidiennement) quibi faire que de m'en f..tre. Confidentiel ce paragraphe, n'est-ce pas ?

P. V.

CLV

Londres, le 5 octobre [18]72 \*.

Mon cher ami,

Je reçois à l'instant les deux derniers numéros de *La Renaissance*, ainsi que votre bonne lettre, dont je vous remercie de tout cœur, en attendant celle que vous me promettez. Pourriez-vous mettre le comble à votre obligeance en me faisant parvenir la collection entière ? (Figurez-vous que les gens de la r[ue] Nicolet se refusent à me restituer mes livres, manuscrits, bibelots et jusqu'à ma *correspondance privée*. Aussi, vais-je me voir forcé, malgré mes répugnances, à employer la loi pour les contraindre). Il va sans dire que paierai le port de ce dernier envoi. — Puisque nous parlons de *La Renaissance*, je vous félicite bien sincèrement du succès de votre journal : le voilà quasi grand garçon d'un an. J'espère bien que vous allez le continuer, ne fut-ce que pour em... le : *perzeverare diabolicum* catholique.

\* Papier vergé, encre noire, 3 ff., recto et verso. Sur l'enveloppe on lit : *M. Emile Blémont, rédacteur en chef de La Renaissance, 42, rue Jacob, Paris.*

Très beau le *Sarcey*, de Silvius (1) ; mais pourquoi diable n'avez-vous pas plus parlé de Léon Laya et de sa si morale aventure ? C'est un véritable meurtre que de laisser échapper un si beau commentaire à votre « écrivain du bon sens » (2).

Je savais à peu près les inimitiés que vous me signalez. Quelques noms qui m'ont bien étonné, d'Hervilly, Pelletan, me sont même parvenus avec des propos quelque peu méchants. Mais, comme je vous l'écrivais, j'y prête peu attention. Ce sont jusqu'à présent les Mauté qui ont tenu le crachoir. Il m'a plu jusqu'à présent de ne rien relever de leurs sales calomnies, mais on saura bientôt toutes les cochonneries dont je fus et suis encore la victime. Les tiroirs crochetés, comme en janvier, en mon absence, les ruses infernales pour me ramener dans leur cambuse, les hypocrisies, puis les grossiers manèges, l'incroyable impertinence de ces gens à l'égard de ma famille qui, certes, vaut mille fois la leur, et pour finir, les tentatives d'ignoble chantage et les spoliations, presque à main armée, ainsi que

(1) Voyez dans la *Gazette rimée*, de Silvius (*La Renaissance*, 5 oct. 1872), la pièce intitulée : *Le Miroir de Sarcey* :

« Seul dans sa chambre, Sarcey rêve », etc.

(2) On lit, dans *La Renaissance*, à la date du 28 sept. 1872, sous la rubrique *Petite Gazette* : « Suicide sur suicide, lugubre épidémie ! Après Léon Laya, c'est Kopp, après l'auteur dramatique trouvé pendu à la flèche de son lit, c'est l'acteur qui se brûle la cervelle. Tant de gaîté aboutissant à une si terrible catastrophe. Tant de saillies spirituelles ayant pour épilogues un coup de pistolet si funèbrement réaliste. Pauvre Yorik. » Léon Laya s'était suicidé le 5 sept. 1872.



les dénonciations plus que probables, à la police politique, on saura tout, vous dis-je ! Alors ceux qui blagent, hypocrisent ou déchirent, en seront pour leur courte honte et pour leur mauvaise action : ils verront s'il est propre de conchier un ami absent, sur la foi d'un vieux gredin et d'une petite fille rageuse et froidement haineuse, à cause du mal qu'elle m'a fait, comme toujours ! Mais, je m'étais juré de ne point vous emmieller de tout ça ! Maudit bavard que je suis.

Pressez donc Valade de me répondre et quand vous verrez Gavroche dites-lui que ce n'est qu'un petit c... de ne plus m'écrire et que j'espère encore qu'il ne fait pas partie de la grrrande conspiration du silence. Il a d'ailleurs mon adresse et n'a pas besoin, s'il est trop en panne de se préoccuper des timbres-postes.

Mon petit volume est intitulé : *Romances sans paroles* ; une dizaine de petits poèmes pourraient, en effet, se dénommer : *Mauvaise Chanson* (1). Mais l'ensemble est une série d'impressions vagues, tristes et gaies, avec un peu de pittoresque presque naïf : ainsi les *Paysages belges*. Je ne crois pas qu'il y ait rien d'anglais. Jusqu'à présent, quoiqu'ayant beaucoup vu ici et aux environs, je ne perçois nullement la poésie de ce pays-ci, qui, j'en suis sûr, n'en manque pas. — Voici à titre de spécimen les trois premières pièces de ma *mauvaise* série.

(1) Pour servir de contre-partie, sans nul doute, à *La Bonne Chanson*, dont les pièces avaient été inspirées par la fiancée du poète.



J'ai écrit à Maître, voilà quelque deux mois : j'étais alors à Bruxelles et je crois qu'il n'était pas à Paris. Veuillez lui donner mon adresse et l'engager à m'écrire.

Vous connaissez sans doute les primitifs de *National Gallery* : Bellini ! que c'est beau ! Et que c'est beau aussi, les Reynolds du Musée Wallace ! mais zut pour ce farceur de Turner : un mauvais Monticelli !

P. V.

I (1)

Vous n'avez pas eu toute patience,  
Cela se comprend par malheur, du reste,  
Vous êtes si jeune ! et l'insouciance,  
C'est le lot amer de l'âge céleste !

Vous n'avez pas eu toute la douceur,  
Cela par malheur d'ailleurs se comprend :  
Vous êtes si jeune, ô ma froide sœur,  
Que votre cœur doit être indifférent !

Aussi, me voilà plein de pardons chastes,  
Non, certes, joyeux, mais bien calme, en somme,  
Bien que je déplore, en ces mois néfastes,  
D'être, grâce à vous, un lamentable homme.

II

Là ! vous voyez bien que j'avais raison  
Quand je vous disais dans mes moments noirs,  
Que vos yeux, foyer de mes vieux espoirs,  
Ne couvaient plus rien que la trahison.

(1) *Romances sans paroles*, 1874, pp. 33-35. (*Œuvres compl.*, I, 177). Ce sont là les premières strophes de la pièce intitulée : *Birds in the Night*.

Vous juriez alors que c'était mensonge  
 Et votre regard qui mentait lui-même  
 Flambait comme un feu mourant qu'on prolonge,  
 Et de *votre* voix vous disiez : « Je t'aime ! »

Hélas ! on se prend toujours au desir  
 Qu'on a d'être heureux malgré la saison...  
 Mais ce fut un jour plein d'amer plaisir,  
 Quand je m'aperçus que j'avais raison !

## III

Aussi bien pourquoi me mettrais-je à geindre ?  
 Vous ne m'aimez pas, l'affaire est conclue.  
 Et, ne voulant pas qu'on ose me plaindre,  
 Je souffrirai d'une âme résolue.

Oui, je souffrirai, comme un bon soldat  
 Blessé, qui s'en va mourir dans la nuit  
 Du champ de bataille où s'endort tout bruit,  
 Plein d'amour pour quelque pays ingrat.

Vous qui fûtes ma Belle, ma Chérie,  
 Encor que de vous vienne ma souffrance,  
 N'êtes-vous donc pas toujours ma Patrie,  
 Aussi jeune, aussi folle que la France ?

P. V.

## CLVI

A BLÉMONT

[18]73 \*.

Mon ami,

Je suis *mourant* de chagrin, de maladie, d'ennui

\* Papier vergé, encre noire, 1 petit f. (10 × 7 cent.), recto,  
 Sans date. Ecriture grasse. Ce billet est reproduit en fac-similé  
 dans *L'Artiste*.

d'abandon. Rimbaud vous enverra ceci. Excusez cette brièveté d'un *très malade*.

Bonjour, ou peut-être adieu !

P. VERLAINE.

## CLVII

Londres, le 17 [18]73 \*

Toujours Howland St. 34,35, W. Fitzroy. sq.

Mon cher Blémont, bien merci de votre amical et cordial billet ! j'ai bien besoin, allez, de sympathie, et mon malheur en est digne. Je suis en proie à la sottise et à l'avidité les plus grossièrement féroces : tout cela m'a tué, car, pour traîner encore malheureux quelque temps peut-être, ma vie est bien finie maintenant et ce qu'il y a de plus écœurant, c'est que je crève par d'indignes mains : on saura bientôt après ma mort, ou avant, — c'est à peu près synchronique, — tout ce que j'ai eu à souffrir et combien je ne fus pas à blâmer, et combien il faut me plaindre.

Voici maintenant l'explication de mon billet de l'autre jour. Me sentant plus malade qu'à l'ordinaire et craignant que ce ne fût la crise inévitablement rapprochée *de la fin*, j'avais pris la résolution d'écrire une lettre d'adieux à mes vrais amis, c'est-à-dire à ceux qui m'ont écrit en ces derniers temps, vous, Gavroche (1), Lepelletier et Rimbaud. Celui-ci, parti depuis un mois à Charleville, reçut de moi une lettre lui dépeignant mon état : je me proposais de vous

\* Papier vergé, encre noire, 1 f., recto, verso.

(1) Lisez : Jean Forain.

écrire plus au long, ainsi qu'à Forain et Lepelletier ; mais les forces me manquèrent, et je chargeai Rimbaud de vous envoyer vite le billet que vous avez reçu. Pour lui, n'écoulant que son amitié, il est revenu aussitôt ici, où il est encore, et où ses bons soins contribueront peut-être à me prolonger moins péniblement ma pauvre existence damnée. En même temps je télégraphiai dans les termes les plus pressants à ma mère et à *ma femme* de venir vite. Ma mère *seule* est venue !!

Je vous prie, au nom de quelques Français réfugiés, de transmettre à qui de droit au *Rappel* et au *Peuple souverain*, la lettre ci-jointe (1).

Croyez à toute ma reconnaissance, et continuez à m'aimer et à souvent écrire à votre

PAUL VERLAINE.

Vous recevrez bientôt mon petit bouquin, peut-être posthume.

## CLVIII

Londres, lundi [1873] \*.

Mon cher ami,

Avant tout, mes félicitations pour *La Renaissance* d'icelle et pour votre dernier article sur *Marion Delorme*. Est-ce que le Allard dont vous publiez

(1) Cette lettre manque dans le recueil original.

\* Papier « Ivory », encre noire, 2 ff., recto et verso ; sans date.

seize vers est le beau-père à Daudet ? Sa fille aussi fait des vers qu'elle signe Marguerite Tournay (1) : je l'ai beaucoup vue dans le temps chez M<sup>me</sup> de Ricard. Sa femme aussi fait des vers ; je crois même qu'ils ont publié un volume « de famille ». — Adressé à Valade, pour sa collection d'*incompris*.

J'ai reçu, il y a une quinzaine, une lettre de l'administrateur de *La Renaissance*, promettant aux abonnés l'envoi de la collection de la première année. Seriez-vous aimable au point de veiller à ce que je sois *fadé* ?

Toujours très souffrant. De plus un gros rhume.

Mon petit volume *Romances sans paroles* est archifini et n'attend plus que de faire gémir les presses de Greek street, Soho (2). Ce que j'attends, moi, c'est un exemplaire des *Fêtes Galantes* (pour servir de type), que Lepelletier doit m'envoyer depuis quinze jours. Seriez-vous assez gentil, quand vous passerez chez Lemerre, pour m'en acheter un et me l'envoyer : je vous rembourserai *illico*, en timbres français.

Je crois que je vais bientôt déménager. Vous en serez prévenu aussitôt. Pour le moment continuez à m'écrire : *Howland St., 34, Fitzroy sq. W.* ; ça me parviendrait toujours. Quand vous me répondrez, donnez-moi donc l'adresse de M. Léon Petitdidier pour que mes lettres arrivent plus vite qu'à E. Blémont. Je crois que c'est rue de Trévisé. Quel nu-

(1) Quelques-uns de ses poèmes parurent, en effet, dans la revue *L'Art*, en 1865.

(2) Imprimerie du journal *L'Avenir*.

méro ? 26 ou 28, — ou avez-vous changé d'appartement ?

Nous apprenons l'anglais à force, Rimbaud et moi. Dans Edg. Poë, dans les recueils de chansons populaires, dans Robertson, etc., etc. De plus, chez les marchands, public houses, libraires, etc., nous nous faisons poser des « colles », au point de vue de la prononciation.

Tous les jours, nous faisons des courses énormes dans les faubourgs et la campagne, Kew, Woolwich, etc..., car tout Londres nous est connu de longue date. Drury-Lane, White-Chapel, Pimlico, Angel, la Cité, Hyde-Park, etc... n'ont plus de mystère pour nous. Cet été, nous irons probablement à Brighton, et peut-être en Ecosse, en Irlande ! Pour l'instant, nous tâchons à gagner quelques sols. Sous très peu, nous saurons assez baragouiner pour donner des leçons de français, latin, etc.

Je voudrais bien suivre votre conseil et retourner à Paris, ne fût-ce que pour quelques jours. Mais de récentes arrestations recommandent la prudence. Au surplus, je compte bientôt, tant pour opérer la mise en vente de mon volume que pour surveiller mon procès, risquer le voyage.

Un petit service. Vous allez toujours chez Burty ? Savez-vous si ma femme y va, et qui lui parle ? Savez-vous si le père Mauté reçoit réellement, et qui de mes « amis » y vont.

Pourquoi Valade ne m'écrit-il pas ?

Pourriez-vous m'indiquer à peu près ceux qui *hurlèrent* et ceux qui *plaignirent* : vous concevez



qu'une fois l'*affaire* finie et le grand jour fait, il y aura pour moi mains et mains, et il importe que je sache d'avance celles que je ne serreraï pas.

Je serre la votre bien amicalement et vous prie d'en faire autant de ma part aux *amis*.

Votre bien dévoué,

P. V.

### CLIX

Jehonville, le 22 avril [18]73 \*.

Mon cher ami,

De retour d'une petite excursion *prudente* vers Sedan, je trouve votre si aimable lettre qui a fait une diversion bien douce à l'ennui mortel qui me ronge depuis que, pour des causes impérieuses, j'ai dû quitter *provisoirement* Londres, où je brûle de rentrer. Ici, je suis chez une vieille tante qui a toutes les bontés pour moi (1), et j'attends ma mère que je compte bien décider à traverser le détroit. Mais sans livres (on me garde tous les miens rue Nicolet, ainsi que des manuscrits, linge, etc., etc...), sans quelqu'un à qui parler, n'ayant comme distractions que d'immenses promenades, ne voyant que de loin en loin l'ami à qui j'ai voué toute mon affection et qui me la rend si bien, me voici bien triste et bien décou-

\* Papier quadrillé, encre noire, 2 ff., recto et verso. Au revers du second feuillet, on lit cette suscription : *M. Léon Petitdidier, 28, rue de Trévisé, Paris.* Timbre de la poste.

(1) M<sup>me</sup> Evrard. Voyez la lettre à Edmond Lepelletier du 15 avril 1873 et les suivantes.

ragé. Je travaille pourtant beaucoup. Outre le petit volume (1) que je compte faire imprimer à Paris, je prépare un recueil de tous les vers que j'ai inédits (sonnets, vieux « poèmes saturniens », vers politiques et quelques obscénités) et que je vais faire imprimer à Bruxelles, avec une énorme préface où je tape sur beaucoup de choses et de gens (2). — Puis, je m'occupe du procès qu'on persiste à m'intenter, et de mon testament et d'un mémoire pour mon fils, en cas de mort de moi. — Car voici deux fois que je crois mourir. La première, à Londres, je n'ai dû mon salut qu'aux soins de ma mère, joints à l'admirable dévouement de Rimbaud, revenu tout exprès de Charleville. Tout récemment, en Belgique même, à Namur, j'ai eu comme une espèce d'attaque cérébrale, dont je ne suis sorti seul que par de l'eau sédative en masse. Tout cela me fait très réfléchir, et c'est en grande partie pourquoi je suis ici, dans un petit village des Ardennes belges, où je m'occupe de mettre en ordre mes pauvres affaires. — Je ne sais encore quand aura lieu le procès que ma femme a l'incroyable méchanceté et le cynisme de me faire, après mille protestations et mille promesses contraires ; mais je voudrais que ce fut le plus tôt possible, afin que les sots et les lâches aient la bouche clouée une bonne fois. Après tout cela, je prendrai sans doute une vie errante à l'étranger,

(1) *Romances sans paroles.*

(2) Ce recueil, devait, croyons-nous, s'intituler : *Les Vaincus.* On en trouvera l'annonce au verso du faux-titre de *Romances sans paroles.*

car de Paris je n'en veux plus ! et si jamais on m'y revoit, ça sera en passant.

Dites à Valade que j'ai été bien sensible à son long silence, mais qu'une lettre de lui me fera bien heureux et que j'attends de son écriture avec impatience.

J'ai écrit tout récemment à Lepelletier une très longue lettre, avec des vers en masse et un tas de commissions (1). Entre autres choses, je lui demandais de me procurer, s'il pouvait, un journal payant où je pourrais écouler tout ce que je sais sur Londres et la Belgique. — Connaissez-vous çà, vous ? — Je lui parlais aussi de mon petit volume : croyez-vous que Lachaud me ferait des conditions sortables ? — J'irai bientôt à Bruxelles, tâcher d'y faire jouer à l'Alcazar (Fantaisies Parisiennes) mon petit acte en vers (2) et y proposer un opéra-bouffe.

Mon ami, je m'ennuie atrocement. Vos lettres me sont bonnes ; faites-les plus longues et moins rares. Quand vous verrez Gavroche, donnez-lui mon adresse et demandez-lui qu'il m'envoie la sienne. C'est un brave petit garçon qui n'a point hésité à me défendre et à me rester ami. J'ai tant de reconnaissance à ceux qui me témoignent de l'affection !

Je vous envoie ci-joint deux petites pièces destinées aux *Romances sans paroles*. Je les extrais d'une partie anglaise, intitulée : *Aquarelles*.

(1) Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

(2) Probablement : *Les Uns et les Autres*, dont il avait achevé la composition, chez ses beaux-parents, rue Nicolet. L'œuvre ne devait être représentée que dix-huit ans plus tard, par le Théâtre d'Art, en 1891.

Je vous serre bien cordialement les deux mains.

P. V.

Je n'ai pas reçu les numéros 10 et 11 de *La Renaissance* ; je vous prierai de veiller à ce qu'ils me parviennent, ainsi que les numéros suivants, — et la collection de la première année.

Voici les vers promis :

A POOR YOUNG SHEPHERD (1)

J'ai peur d'un baiser  
Comme d'une abeille.  
Je souffre et je veille  
Sans me reposer.  
J'ai peur d'un baiser !

Pourtant j'aime Kate  
Et ses yeux jolis.  
Elle est délicate  
Aux longs traits pâlis...  
Oh ! que j'aime Kate !

C'est Saint-Valentin !  
Je dois et je n'ose  
Lui dire au matin...  
La terrible chose  
Que Saint-Valentin !

Elle m'est promise  
Fort heureusement,  
Mais quelle entreprise  
Que d'être un amant  
Près d'une promise !

J'ai peur d'un baiser, etc.

<sup>1</sup> (1) *Romances sans paroles*, éd. de 1874, p. 46. (*Œuvres compl.*, I, 189).

## THE CHILD WIFE (1)

Vous n'avez rien compris à ma simplicité,  
Rien, ô ma pauvre enfant,  
Et c'est avec un front éventé, dépité,  
Que vous fuyez devant.

Vos yeux qui ne devaient refléter que douceur,  
Pauvre cher bleu miroir,  
Ont pris un ton de fiel, ô déplorable sœur,  
Qui nous fait mal à voir.

Et vous gesticulez avec vos petits bras,  
Comme un héros méchant,  
En poussant d'aigres cris, poitrinaires, hélas !  
Vous qui n'étiez que chant !

Car vous avez eu peur de l'orage et du cœur  
Qui grondait et sifflait,  
Et vous bêlâtes vers votre mère, ô douleur,  
Comme un triste agnelet.

Et vous n'aurez pas su la lumière et l'honneur  
D'un amour brave et fort,  
Joyeux dans le malheur, grave dans le bonheur,  
Jeune jusqu'à la mort.

Londres, 2 avril 1873.

Je m'occupe aussi d'un drame en prose et d'un grand roman intime (rien d'autobiographique — fi l'horreur !)

P. V.

(1) *Romances sans paroles*, 1874, p. 45. (*Œuvres compl.*, I, 187).

## CLX

Londres, le 30 mai [18]73 \*.

Mon cher ami,

Me voici, — après les derniers, *les plus délicats* efforts, j'ose le dire, — de retour à Londres, sûr maintenant de l'affreuse bêtise de ma femme, — ou de sa profonde méchanceté. Mais passons, si vous voulez bien : je n'embêterai plus personne de mes affaires. C'est la Justice qui tranchera ça.

Ma nouvelle adresse est : 8, *Great College street, Camden Town. N. W.* — Un quartier très gai : on se croirait à Bruxelles. — J'ai la ferme intention de travailler ici, — comptant ne revenir à Paris qu'après *toutes* ces affaires réglées. — Lepelletier a dû vous dire qu'il a mon volume. J'espère qu'il paraîtra bientôt. Je travaille d'ailleurs beaucoup à des vers dont vous aurez un de ces jours des fragments et que je crois vraiment nouveaux, — et à un drame et un roman.

En arrivant ici, j'ai été voir à mon ancien domicile s'il y avait des *Renaissances*. Je n'ai trouvé que les deux derniers numéros, — or, je suis resté plus de six semaines à Jehonville et n'y ai rien reçu, bien qu'ayant réclamé par trois fois. — Veuillez, je vous prie faire en sorte que je reçoive régulièrement les numéros suivants et ceux que je n'ai pas ; pour ceux-ci, je vous en enverrai la liste au premier jour,

\* Papier vergé, encre noire, 1 f., recto.



mais pour Dieu ! que le service régulier se fasse à partir de la semaine que voici.

A bientôt une autre lettre ; et vous, écrivez plus souvent à votre

P. VERLAINE.

CLXI

Londres, le 21 juin [1873] \*

Mon cher ami,

Voilà bien deux mois que je n'ai reçu de vos nouvelles. C'est mal d'être si en retard que ça. Vous allez, j'espère bien, réparer ce tort par une bonne longue lettre, — enfin ! — comme dirait Banville. — Quant à Valade, ses vellétés de m'écrire sont véritablement une plaisanterie que je ne goûte pas, — dites-le lui, — affectueusement, et qu'il m'écrive.

Londres est charmant maintenant. Mon quartier, je crois vous l'avoir dit, est très gai ; vous voyez ça d'ici : derrière King's Cross, pas très loin du village Highgate ; dans le nord-ouest, la campagne est admirable. J'y vais souvent, quand je ne vais pas au Reading-Room du British Museum, où on vous donne *tous* les livres possibles. Le soir, j'échange des leçons de langue avec des Angliches. Je vais donner — ce n'est pas un malheur — des leçons françaises PAYÉES. — Enfin ! (même style).

Je ne lis plus les journaux français. D'ailleurs quel détriment ? Je ne sais plus rien de ce qui se passe à Paris, — littérature ou autres choses. Vous, infor-

\* Papier vergé, encre noire, 1 f., recto et verso, sans date.

mez-moi. — On a publié, paraît-il, des vers : Mérat, Ch. Cros. Je ne compte naturellement sur aucun envoi de ces messieurs : ô la camaraderie de loin !..

J'ai, pour la deuxième fois, écrit à M. Richard Lesclide, relativement à l'absence totale de *Renaissances* depuis deux mois. Il me manque les n<sup>o</sup> 10, 11, 12, 13, 14 de la deuxième série, — le 15 et le 16 me sont arrivés à Londres, à mon ancienne adresse, pendant mon séjour en Belgique, — depuis, c'est-à-dire depuis le 17 inclusivement, nothing, nothing, « nothomphe » !

On ne m'a pas envoyé non plus la première série, contrairement à un avis de la nouvelle administration.

Je vous en prie, tirez un peu l'oreille à l'administration et rappelez-lui que je suis un ABONNÉ, nom de Dieu !

Je compte sur une réponse prochaine de vous. Quand vous verrez Lepelletier, parlez-lui de mon *p'tit live*.

Votre bien dévoué ami, P. VERLAINE.

8, Great College street. Camden Town N. W. London  
(England).

## CLXII

Londres, mardi 25 juin [18]73 \*. Midi.

Mon cher ami, je reçois à l'instant votre lettre et j'y réponds par la voie de ma mère qui mettra ceci à la poste, dès arrivée à Paris. J'ai reçu éga-

\* Papier vergé, encre noire, 3 ff., recto et verso. Au dernier feuillet, deux dessins originaux de l'auteur relatifs à Londres, et que M. Emile Blémont a reproduits dans *L'Artiste*.

lement hier le paquet de *Renaissances* en retard, réclamé. Je vous remercie de votre intervention. J'espère recevoir dorénavant le journal en temps normal.

Me voici *tutor*. Après une quinzaine d'annonces dans le *Daily News*, *Echo*, *Daily Telegraph*, etc... Un « élève » m'est venu. Une leçon de deux heures tous les jours, trois shellings la leçon. Ce n'est pas le Potose, mais c'est de quoi payer mon loyer et mon tabac ; pour ce dernier article, ce n'est pas peu dire. Pour deux *pence* (quatre sous) on vous f..., dans un papier-réclame, large de trois doigts, une *cigarette* grosse et longue... (1) de ce tabac anglais que vous connaissez sans doute, *bird's eye*, *shag*, ou *returns*, toujours le même, *sive*, fade, mince et frisé qui s'évapore comme de l'ouate dans la pipe, comme des copeaux de papier de soie dans la cigarette. — J'attends encore le résultat de quelques propositions, entr'autres celle d'un directeur de « collège » (lisez marchand de soupe) — il s'agirait d'être *pion*, nourri, etc..., assez bien payé et fort libre : quatre heures de leçons et de « surveillance » par jour — et *des Hégards*. J'ai envie d'accepter, *for I should soon learn english perhaps* (2). Ça durerait six mois. — Enfin j'y vais voir dès ce soir. Si le *Manager* n'est pas trop un type à la *Dickens*, il se peut faire que votre ami se déguise, pour une fois, sais-tu, comme on dit dans cette féerie de Clairville qu'on dénomme

(1) Ici nous avons supprimé cinq mots obscènes.

(2) « Car je pourrais peut-être apprendre bientôt l'anglais. »

*Bruxelles*, — en pion pionnant de pionnerie, — et ce sera justice !

Naturellement, Valade qui « devait » m'avoir écrit au cours de votre lettre, n'en a rien fait. Quel cochon que ce « vieux vache », dites-le lui et lui serrez la pince pour moi.

Puisque nous parlons de gens négligents, des amis, si Cros est à Paris, que vous le voyiez et que Lemerre lui laisse la libre disposition de son bouquin (1), donnez-lui mon adresse et qu'il me l'envoie donc !

J'ai dans la tête un tas de projets, mais je vous dirai que mon principal souci actuel est le *pain* et l'apprentissage de l'anglais, de la prononciation surtout. J'ai tous les soirs, ou presque, des « parties de thé » où je m'efforce avec de *lents* progrès, de percevoir la chose subtile de l'anglais parlé. Quels efforts, — quelle lenteur ! — *for instance* : F. Pyat, qui connaît l'anglais dans ses moindres nuances, qui le parle presque sans accent, n'en entend pas un mot, m'ont assuré les amis de cet invisible personnage.

Je vois ici quelques bons bougres. Tous panés, tous piochant : Andrieu, Vermersch. Ce dernier demeure à Kentish Town, à deux pas de chez moi ; il fait dans *Le Grelot*, des *parodies* amusantes : avez-vous lu celle de Zola ?

Nous avons ici deux troupes françaises. L'une à *Princess' theatre*, Desclée, etc... ; l'autre à *Saint-James theatre*, les artistes de l'Alcazar de Bruxelles.

(1) *Le Coffret de Santal*, poèmes, Paris, Lemerre, et Nice, Gay et fils, 1873, in-18.

J'y vais presque tous les soirs que je n'ai pas de leçons. Les billets pleuvent. Hier, avoir revu pour la dixième fois au moins *Les Cent Vierges* : que c'est drôle ! — C'est des colons qui n'ont pas de femmes. On leur en envoie. Quatre d'entre elles, dont deux hommes déguisés, s'insurgent et soufflettent leurs maris obligatoires. Sur ce, Sir Plupersonn, le Gouverneur de l'Ile Verte, s'exclame : « Ces dames, on les envoie ici pour « accomplir le plus saint des devoirs, et leur première besogne est de *calotter* leurs maris ! »

Je ne suis pas de l'avis de Pelletan sur Dumas fils. Et l'*Homme-femme* (1) n'est pas si apocalyptique que ça, — bien que je ne sois pas disposé à suivre le « Tue-la ! » qui est là pour la vente. — Mais, vrai, *M<sup>me</sup> Aubray, La Princesse George*, c'est très fort et très neuf. Je ne connais pas encore *La Femme de Claude* (2). *M<sup>me</sup> Desclée* va, j'espère, la jouer.

Mon drame est fait — dans ma tête. Mon roman, aussi. Mon prochain volume de vers, *L'Ile* (3) — *la Vie au Grenier, Sous l'eau, le Sable*, etc... — aussi. — Dès le pain assuré et l'anglais bien su (l'anglais pratique, car je lis Swinburne presque couramment), je m'y mettrai. J'ai reconquis courage et santé.

L'indignité de mon malheur et la bêtise de la

(1) *L'Homme-femme*, réponse à R. Henri d'Ideville. Paris, Lévy, 1872, in-18.

(2) *La Femme de Claude*, créé au Gymnase, le 16 janvier 1873.

(3) Voyez la lettre à Lepelletier du 16 mai 1873. On lit au verso du faux-titre des *Romances sans paroles* : En préparation : *L'Ile, L'Esprit d'analyse. Aventures d'un homme simple*.



trahison dont j'ai cru mourir, m'ont par leur excès sauvé. *Je n'y pense plus*. Quant à mon fils, c'est autre chose. Tout est prévu, il y a des gens ici qui me conseillent de ne pas plaider. Je suis d'un avis contraire : qu'en pensez-vous, sérieusement, vous, ami, vous, homme de loi ?

Rentrer à Paris ? J'y pense parfois. Mais ? — Et puis, je gobe assez Londres et ces mœurs-ci, quoique puérides et dures. C'est peut-être sain d'être parmi des barbares, un temps.

Avoir vu le Shah, à son arrivée ici : Sivry Gras ! (1)

Lisez-vous les journaux anglais sur la crise actuelle en France ? Quel dégoût ! Quelle haine ! Du coup, ils ne sont plus badingouins ! Mais aussi, cette gauche, ce Thiers, cette résignation de punaise ! Pouah ! caca ! Tout ça : Kaka !

Je voudrais vous envoyer des vers. Mais je n'en ai aucun. Depuis deux mois je ne fais plus que de l'anglais (*grammar and speech*). Ça commence même à m'embêter, et je me sens tout prêt d'hémisticher en masse.

Lisez donc : *Pleurs et Pauvres Fleurs*, de Desbordes-Valmore ; il y a une *Berceuse* ainsi :

Si l'enfant sommeille,  
Il verra l'abeille,  
Quand elle aura fait son miel,  
Danser entre terre et ciel !... (2)

(1) Ces mots sont suivis, dans l'original, d'un petit croquis représentant Charles de Sivry.

(2) *Œuvres poétiques* de Marceline Desbordes-Valmore, 1819-1858. Paris Lemerre, 1887, III, p. 70 : *Dormeuse*. — Voyez : *Les Poètes maudits* (*Œuvres compl. de P. V.*, IV, pp. 40 et ss.)



Est-ce assez une chambre d'enfant au berceau, en été ? Tous les vers de cette femme sont pareils, larges, subtils aussi, — mais si vraiment *touchants* — et un art inouï ! Les plus curieux sont ceux *posthumes*, imprimés à Genève, vers 66 (1).

Connaissez-vous les *Etudes rythmiques* de Van Hasselt, un poète belge ? (2) Très curieux. Voici : *La Chanson d'autrefois*. (Ça se scande). Voici la mesure notée :

U U —    U U —    U U —    U  
 U U —    U U —    U U —    U  
 U U —    U U —    U U —    U  
           U —    U U —

## I

Qu'on me donne une plume d'une aile  
 De ton ange qui veille sans bruit  
 A côté, du chevet où, ma belle,  
 Tu rêves la nuit !

## II

Ou la tige d'un lys des vallées,  
 D'une fleur au calice argenté  
 Qui parfume les nuits constellées,  
 Durant tout l'été !

(1) Cf. : *Poésies inédites de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore*, Genève, Fick, 1860, (et non pas 1866), in-8°.

(2) Lisez : André van Hasselt, poète d'un beau génie lyrique, ancien ami de Victor Hugo, et initiateur du mouvement littéraire qui suivit en Belgique la révolution politique de 1830. Né à Maestricht, le 5 janvier 1806, il mourut le 1<sup>er</sup> décembre 1874, à Saint Josse-ten Noode, faubourg de Bruxelles, laissant une œuvre importante, dont la publication, entreprise sous les auspices du gouvernement belge, de 1876 à 1878, forme huit volumes in-8°. Ses *Etudes rythmiques* demeurées inachevées, ont paru dans ses ouvrages posthumes.

## III

Et je trempe aux rayons d'une étoile  
 Cette tige, et j'écris, mon amour,  
 Tes serments sur l'azur dont se voile  
 Le ciel nuit et jour,

## IV

Dans les feux les plus purs de mon âme,  
 Puis je trempe la plume, ô bonheur !  
 Et j'écris, tout en lettres de flamme,  
 Ton nom dans mon cœur !

C'est c... comme idée et vieux comme style ; mais comme le rythme fait de ce fatras rance une jolie chose ! Il a fait deux ou trois mille vers comme ça, sur toutes sortes de rythmes. Lisez donc ça !

Pardon d'une si longue lettre et vengez-vous en me rendant la pareille — bientôt ! Mes meilleurs vœux et une bonne poignée de main.

PAUL VERLAINE.

8, G<sup>t</sup> College St<sup>t</sup>, 8, Camden Town. N. W.

---

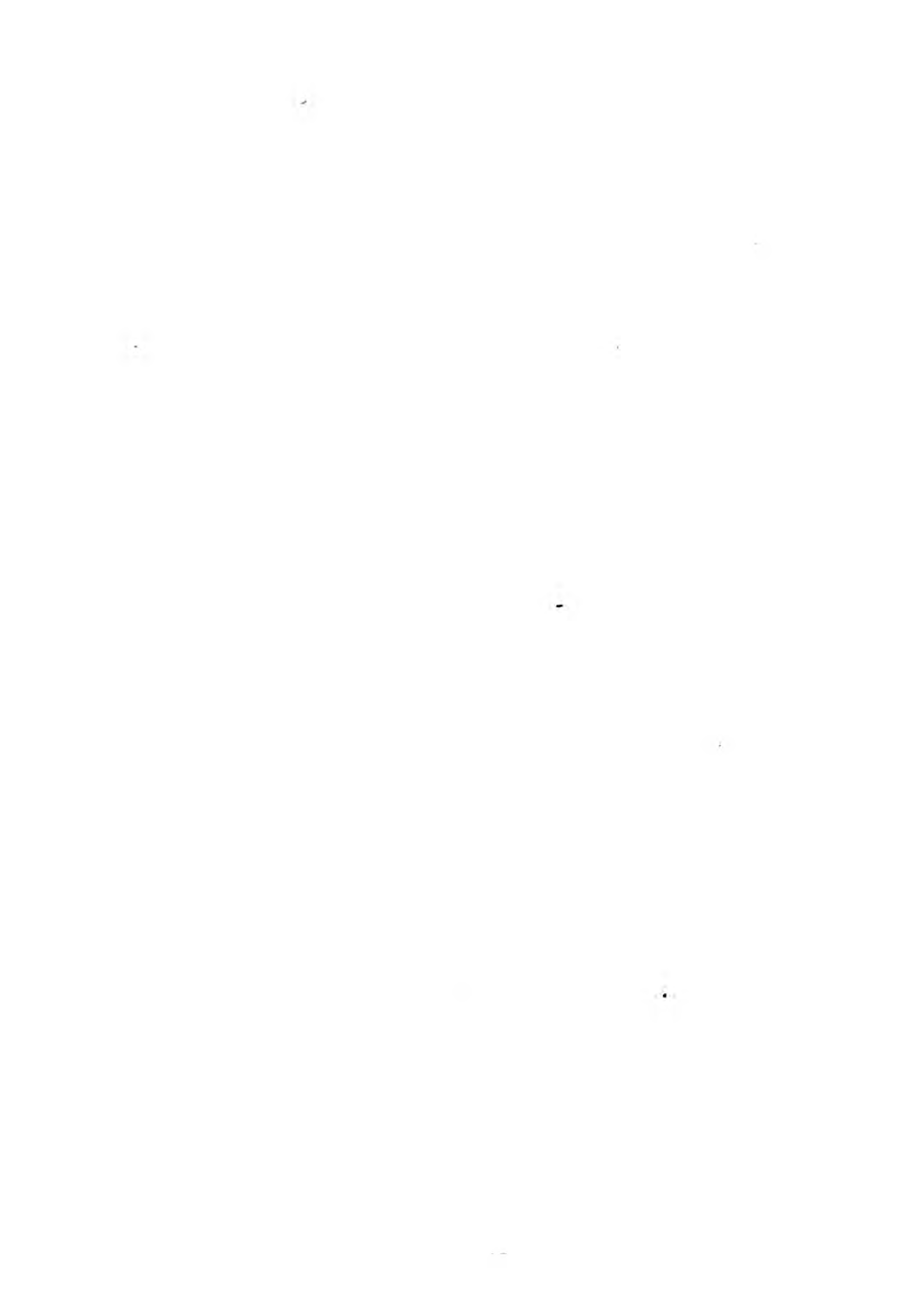
# ERRATA

---

Page 192 (1) : *Voyez cette pièce à l'Appendice du présent volume. Lisez : ... à l'Appendice du présent ouvrage, t. II.*

Page 326, ligne 16 : *malgré l'obus... Lisez : malgré l'abus...*

Page 326, ligne 24 : *adversaire... Lisez : adverse...*



## ADDITIONS

---

### NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Page 2 : « Les Lettres à Edmond Lepelletier constituent un ensemble de CXLVII pièces... » Les dimensions données par le relieur à ce recueil, sont de 23 × 17 centimètres. Chaque pièce, numérotée par le destinataire, est montée sur onglet. On lit au dos du volume, en petites capitales dorées : PAUL VERLAINE. LETTRES AUTOGRAPHES. Ainsi que nous l'avons observé, sur les CXLVII numéros du Manuscrit, CXXXVIII, seulement, appartiennent à la correspondance avec Edmond Lepelletier. Encore faut-il entendre qu'une pièce de la série, datée du 17 février 1889, porte là un n° *bis* (117 *bis*) et qu'une autre a été comptée double (93 et 94). Parmi les « billets à divers » et autres documents que nous avons été contraints d'écarter de ce tome, citons, outre les deux courts messages insérés, en note, pp. 179 et 246 du présent ouvrage : (1° Demande de réintégration ; 2° A Henry Simond), quatre communications adressées à Xavier de Ricard (31 août 1865), Paul Meurice (1869), Marcel Schwob et à la *Revue de l'Evolution* (Ms. n° 12, 25, 81, 136, 138 et 141). On en lira le texte par la suite. Mentionnons, par contre, trois enveloppes de lettres (dont deux timbrées à la poste, le 1<sup>er</sup> mars 1889 et le 31 mai 1890), portant en suscription le nom et l'adresse de Lepelletier, et que, par un zèle excessif, ce dernier a compris dans la numérotation de sa correspondance.

Page 16, note 1 : « Voyez dans les *Œuvres posthumes*, II, pp. 135 et ss., les charmants *Croquis de Belgique*. » Consultez également l'intéressant ouvrage de Thomas Braun : *P. Verlaine en Ardennes*. Les Marches de l'Est, 1909-1910, n° 4, pp. 505-516. Les lettres du poète citées dans cette étude, figureront au tome II de la présente Correspondance.

Page 28 (note 1) : « Elle mourut à Vanves... » Nina de Callias avait habité rue Chaptal, 17, puis rue des Moines, et, en dernier lieu, rue Notre-Dame de Lorette. Elle laissait un recueil de poésies posthumes : *Feuillets parisiens* (Paris, Messenger, 1885, in-18). On consultera encore, mais avec prudence, sur cette Muse inspiratrice du Parnasse : *Dix ans de bohème*, par Emile Goudeau (Paris, Libr. illustrée, s. d. in-18).

Page 33 : « J'avais écrit bien « rythme »... Sans doute s'agit-il ici de poèmes de *La Bonne Chanson*. Le mot incriminé par Verlaine, se trouve cité au moins deux fois dans l'ouvrage (pièces VII et IX, 16<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> vers). Nous ignorons où ces vers parurent tout d'abord.

Page 38, note 2 : « *Nouvelles Notes sur Rimbaud*. » Consultez également : *J. A. Rimbaud. Le Poète*, par Paterné Berrichon (Paris, Mercure de France, 1912, in-18).

Page 40, note 2 : « Il a raconté plus tard, dans un curieux article publié en anglais dans *Fortnightly Review*... » Nous avons eu la bonne fortune de retrouver, parmi des brouillons du poète, conservés dans le fonds Vanier et appartenant à M. Messein, les derniers feuillets originaux de cet article composé en français et adressé à l'éditeur de la revue anglaise ci-dessus mentionnée. Nous nous proposons de donner par la suite ces pages intéressantes, ainsi que la traduction intégrale du texte publié par *Fortnightly Review*.

Page 64 ; « Je te raconterai.. mon entrevue à Bruxelles, avec ma femme. » On place généralement cette rencontre des deux époux entre septembre et octobre 1872. Voyez le poème des *Romances sans paroles* : « *Birds in the Night*. » (*Œuvres compl.*, I, 176).

Page 65 : « Charognard ». Lisez : le prince impérial. Verlaine touché par sa fin tragique, en 1879, lui a consacré un des poèmes de *Sagesse* :

Prince mort en soldat, à cause de la France...

Page 65, note 1 : « Sans doute le pouvoir réclamé par Lepelletier... » La communication de documents nouveaux, nous permet d'ajouter que, le 13 octobre précédent, le tribunal en-



registrait une ordonnance de non conciliation et fixait le lieu de résidence de l'épouse chez ses parents, rue Nicolet, 14.

Page 67 : « Un portrait de moi, par Henri Cros. » L'original appartient à M. F. A. Cazals. Il a été reproduit dans l'ouvrage de A. Séché et J. Bertaut : *Paul Verlaine* (Paris, Michaud, s. d. in-16, p. 29).

Page 88 : « Si je n'avais la certitude que j'y courrais les plus grands risques... » Pour entendre ce passage, il faut savoir qu'en quittant la France avec Rimbaud, en juillet 1872, Verlaine semblait non seulement répondre à un désir d'aventures, mais encore se préoccupait d'échapper à la répression exercée par le gouvernement contre ceux qui, de près ou de loin, avaient participé au mouvement de la Commune. Verlaine, on le sait, avait été désigné par ses fonctions pour tenir, pendant les jours terribles, l'emploi de chef du bureau de la presse. — Voy. : *Confession* (O. C., V, p. 186). — Edmond de Goncourt qui, en compagnie de son ami Ph. Burty, le vit alors à l'Hôtel de Ville, rapporte dans son *Journal* (IV, 268), que le poète se flattait ; d'avoir dû combattre un jour et faire écarter une proposition, exigeant la destruction de Notre-Dame de Paris.

Page 102, note 1 : « Il s'agit ici du manuscrit de *Romances sans paroles*. » Ce précieux document qui servit à Edmond Lepelletier pour établir l'édition originale, appartient aujourd'hui, à l'exclusion de trois pièces égarées sans doute par l'imprimeur — à M. Alfred Saffrey. Le recueil devait s'intituler primitivement : *La Mauvaise Chanson* (Voyez p. 300, la lettre à Emile Blémont, du 5 octobre 1872). Le British Museum, assure-t-on, possède un exemplaire de l'édition de 1874, annoté par l'auteur.

Page 104 : «... *notre amour n'est-il là, niché.* » Verlaine fait allusion ici aux relations spéciales qu'on lui reprochait d'entretenir avec Rimbaud. Ce fut un des principaux griefs de sa femme, lors du procès de séparation.

Page 138, note 2 : « ... à tous les critiques que Lepelletier jugera bons. » On sait que les dédicaces furent écrites sur les exemplaires par ce dernier.

Page 149 : *Vieux Coppées*, et note 2. A la série des dizains ci-dessus mentionnés, il faut ajouter deux pastiches empruntant

le tour et la signature de François Coppée, composés à Londres chez Frédéric Régamey, en 1873, et publiés par ce dernier (Cf. *Verlaine dessinateur*) :

IV. Dites n'avez-vous pas lecteur, l'ame attendrie..

V. L'Enfant qui ramassa les balles, le pubère...

Voyez également, dans les Lettres à Valade, pp. 261, 262, deux autres poèmes de même genre. Aucune de ces pièces ne figure dans les *Œuvres Complètes*. — Les dix dizains, dont il est parlé ci-dessus, ont été reproduits en fac-similé, d'après le manuscrit des lettres à Lepelletier, dans notre édition de *Parallèlement* (Paris, « Les Maîtres du Livre », 1914, *Supplém.*)

Page 153, X : « Endiguons les ruisseaux ». Dans une série de pièces et de documents autographes provenant du fonds Vanier, ce curieux dizain porte l'indication de Mons et la date : janvier-mars 1874.

Page 165, note 1 : « Verlaine arriva en Angleterre au milieu de mars 1875, puis se fixa à Stickney... » On sait qu'après sa libération, le 15 janvier précédent, il avait tenté de renouer avec Rimbaud. Il se rendit, à cet effet, à Stuttgart, où l'auteur du *Bateau Ivre* occupait les fonctions de précepteur dans une famille bourgeoise. L'entrevue dut avoir lieu, suivant Rimbaud, en février. Elle ne fut point heureuse. Verlaine rentra en France désabusé et contrit de la « remonstration » que lui avait infligée son ancien compagnon... Les deux poètes, néanmoins, continuèrent à s'écrire, comme autrefois, jusqu'au jour où, las du vain effort littéraire, Rimbaud résolut de demander des ressources nouvelles à l'action et à son goût déterminé pour les violentes aventures. La dernière lettre de Verlaine à son correspondant, porte la date du 26 octobre 1875 (Voyez : *Trois lettres inédites de A. Rimbaud*. Nouvelle Revue Française, 1<sup>er</sup> juill. 1914.)

Page 169, note 1 : « Il y demeura [à Bournemouth] quelque six mois et il garda de cette maison et de ses hôtes un souvenir attendri. » Voyez l'article de *Forthnightly Review* déjà cité (juill. 1890, p. 80). « Tous les jours, raconte Verlaine dans la version française de cet article, je conduisais mes élèves sur la plage et je me baignais avec eux. Ils étaient peu nombreux, une douzaine à peu près ; quelques Irlandais ; quels diables !... J'ai de là vu,

du haut de la falaise, des lieues et des lieues de mer et j'ai fait des vers dans ce genre : « La mer est plus belle, etc. » J'ai composé aussi tout un petit poème intitulé *Bournemouth*, qu'on veut bien trouver bon... »

Page 174 n. 1 : « Les vers manquent. » Sans doute s'agit-il ici de poèmes destinés aux recueils *Sagesse et Amour*.

Page 175 : « P. V., 12, rue de Lyon. » Au domicile de M. Istace, alors propriétaire d'un Café-Concert.

Page 179 (1) : « Verlaine... vint se fixer à Juniville (Andennes)... » Lisez ensuite : « où, s'associant avec le père d'un de ses élèves du Collège Notre-Dame, M. Letinois, il se consacra à une entreprise agricole qui n'eut point une issue favorable. »

Page 179 (1) : « et, acceptant momentanément une modeste fonction, dans une institution à Boulogne-sur-Seine. » Chez M. Fernand Esnault, directeur d'un pensionnat, rue d'Aguesseau, n° 54. Verlaine y demeura un mois environ, remplaçant dans ses cours, son ancien élève, Lucien Létinois, devenu professeur, mais se destinant à une autre carrière (Voy. Delahaye, *Verlaine*, pp. 312 et ss.). On a prétendu qu'il donna ensuite, vers 1884, des leçons d'anglais dans une maison d'éducation religieuse de Neuilly. (Cf. *Verlaine professeur*, par J. Bourguignon et Ch. Houin, *Rev. d'Ardenne et d'Argonne*, mars-avril 1887). Nous n'avons malheureusement pu jusqu'ici contrôler cette affirmation.

Page 179 : De sorte que je ne pourrai t'aller voir à la Brasserie. » Les bureaux du *Réveil* et du *Mot d'Ordre* — selon Lepelletier — étaient communs et occupaient le premier étage, au n° 19 de la rue Bergère, à l'angle de la Cité Rougemont. Il y avait, dans le même immeuble, une brasserie tenue par un sieur Braunstein. Verlaine ne venait jamais au journal, sans passer par ce dernier établissement et souvent même il y prenait rendez-vous avec son ami. Henry Bauer a tracé la silhouette de l'écrivain à cette époque. « Il y a une quinzaine d'années, écrit-il, Edmond Lepelletier, l'ami le plus ancien, le plus sûr et le plus conscient du poète, recevait souvent au journal la visite d'un homme brun, aux yeux inquiets, au visage dur et sombre, à la tenue sordide. Ce compagnon de mauvaise mine attendait souvent en vain l'arrivée de Lepelletier, auquel le lendemain

nous ne manquions pas de répéter : « L'homme brun est encore venu ! » Un jour, il nomma son visiteur : « C'est Paul Verlaine, un grand poète ! » (*Echo de Paris*, 11 janv. 1896).

Page 184 : « 17, rue de la Roquette. Dans un article aujourd'hui bien oublié, Jean Moréas a donné cette brève, mais curieuse évocation du logis occupé alors par Verlaine et par sa mère. (Nous ne croyons pas devoir respecter la disposition typographique du morceau, où les paragraphes s'ouvrent à chaque phrase) : « Rideaux candides. Ameublement de province. Sur le mur un Christ sanglant, enluminé par Germain Nouveau avec une maladresse inspirée. Et des livres de casuistique côtoyant les Nouvelles de Monsieur Scarron. Et l'*Imitation* adossée à un Pétrone. Et des pastels premier Empire. Et, devant la fenêtre un pupitre étroit, vrai pupitre de maître d'école, où [Verlaine] écrivait *Jadis et Naguère...* » (*La Batte*, 5 juill. 1888). En ce temps-là, le poète apparaissait grave, et correct malgré l'obus des boissons alcooliques, avec je ne sais quel air londonien, sanglé dans un habit de coupe anglais, le front précocement chauve, couvert d'un chapeau haut de forme.

Page 203 : « Mes affaires avec mon ex-femme... » Confirmant la séparation de corps du 24 avril 1874 (ratifiée par arrêt du 6 janvier 1875), le divorce avait été prononcé le 9 février 1885. En raison des sévices graves relevés à sa charge, par la partie adverse, Verlaine était condamné à servir à sa femme une pension de 1.200 francs, payable par trimestre d'avance, et mille francs à titre de provision. La charge de l'enfant était confiée à la garde de la mère. Sur le vœu exprimé par le poète de revoir son fils, l'ancienne épouse opposait, le 27 juin, par la voix de son avoué, M<sup>e</sup> Guyot-Sionnest, une fin de non-recevoir.

Page 203 : « Ma tante Rose ». Lisez : M<sup>lle</sup> Rose Dehée, sœur de M<sup>me</sup> Verlaine.

Page 206 : « Quant à M<sup>me</sup> Delporte... » Verlaine fait allusion ici à la liquidation de son compte, à la suite du décès de sa mère (21 janvier 1886). Nous en trouvons la preuve dans le texte d'une lettre que lui adressa M<sup>e</sup> Guyot-Sionnest, le 6 août 1887 : « J'ai communiqué votre lettre à M<sup>me</sup> V., aujourd'hui M<sup>me</sup> Delporte. Elle me répond qu'elle n'a aucun argent à vous envoyer et qu'elle ne se croit pas obligée d'en demander à son nouveau mari pour vous nourrir... » En fait, cette lettre, sans aménité, était égale



ment injuste. Verlaine n'ayant jamais songé à être secouru par sa femme. On sait qu'il n'avait pas hésité à se dépouiller en sa faveur, de l'héritage de sa mère. Nous n'avons point le texte de la lettre qui provoqua la réponse de l'avoué, mais sans doute Verlaine avait-il l'espoir qu'il lui reviendrait quelque argent après la liquidation des valeurs remises à M<sup>me</sup> Delporte. On consultera utilement sur la situation du poète, à cette époque difficile, la lettre à Vanier, du 13 janvier, publiée par Ch. Donos (*Verlaine intime*, pp. 134-136).

Page 218 : « Et *Mot d'Ordre* a-t-il inséré la note ?... » Il s'agit d'une rectification envoyée le 22 août 1887, et nécessitée par un article fort malveillant : *Les Accidents de Paul Verlaine*, publié sous la signature de Germinal. Ajoutons que cette note ne fut jamais insérée.

Page 225 : « Mon ami d'Argis ». Voyez dans un article de M. Pierre Dufay : *Une lettre et quelques billets inédits de Verlaine* (« La Connaissance », nov. 1920), une courte note sur ce mince personnage.

Page 226, note 1 (relative à Jules Tellier) : Verlaine lui adressa de nombreuses lettres. Quelques-unes ont paru dans la *Revue des Lettres françaises*, juillet-sept. 1912. On les lira au cours du présent ouvrage.

Page 250 : « Vanier t'a-t-il envoyé *Parallèlement* et la réédition de *Sagesse* ? » Les deux ouvrages n'avaient pas encore paru. Ils furent annoncés au Journal de la Librairie, l'un, le 26, et l'autre le 19 octobre 1889.

Page 237 \*, date incertaine : Ce billet serait peut-être mieux daté parmi les lettres de 1887. Verlaine séjourna de février à juin à l'Asile de Vincennes.

Page 240 : « Je t'écris ceci de Broussais... » Sur le séjour de Verlaine à cet hôpital, en 1890, voyez l'émouvant article de M. Pierre Louÿs : *Paroles de Verlaine*. « Vers et Prose », oct.-déc. 1910.

Page 242 : « 18, rue Descartes ». Verlaine logeait alors dans un hôtel, avec une maîtresse connue sous le surnom d'Esther, mais qui en réalité s'appelait Philomène Boudin. (Cf. *Lettre à P. Ber-*

*richon*, fonds Charavay). Il demeura par la suite, au 15 de la même rue, puis au 39, où il mouru le 7 janvier 1896.

Page 244 : « J'ai vu... ma *Première Elégie* au dernier Supplément. » Lisez : au *Supplément de l'Echo de Paris*, 2 sept. 1892.

Page 244 : « J'espère que mes *Elégies* II et III paraîtront samedi. » Elles figurent, la II<sup>e</sup> (*Je me demande encore...*) et la III<sup>e</sup> (*D'après ce que j'ai vu...*) dans le *Supplément de l'Echo de Paris*, du 9 et 30 octobre 1892. On les trouvera au tome III des *Œuvres Complètes. Elégies*, pp. 8 et 11.

Page 263 : « Un volume paraîtra : *Sagesse...* » Il parut, nous l'avons dit, en 1881. Selon M. E. Delahaye (*Verlaine*, p. 299), l'éditeur Palmé avait exigé une provision de 600 francs, pour un tirage de 500 exemplaires. L'auteur paya et retourna « à ses foins » ou plus exactement à sa ferme de Juniville (1880-1881). Le livre fut mis en vente sans aucune publicité, point même une annonce au *Journal de la Librairie*.

Page 271, note 1 : « *Les Amies*, etc... » L'ouvrage fut condamné, et sa destruction ordonnée par jugement du Tribunal de Lille, le 6 mai 1868 (Cf. Ch. Donos, *Verlaine intime*, p. 78).

Page 282 : « Ma qualité d'*ancien...* » Verlaine s'était marié, on le sait, l'année précédente, le 11 août 1870.

Page 287, note 3 : « Philippe Burty. » On trouve dans un Catalogue d'Autographes de M. Noël Charavay, la mention de cinq lettres originales de Verlaine à cet éminent critique, datées de 1872. Malheureusement, cet ensemble, contenant de précieux détails sur la jeunesse du poète, est devenu introuvable.

Page 294 : « *Chevaux de bois*. » Cette pièce, suivant Ed. Lepelletier, fut mise, jadis, en musique par Charles de Sivry.

AD. B.

---



INDEX ALPHABÉTIQUE  
DES POÈMES PUBLIÉS DANS LE PRÉSENT  
VOLUME

---

N.-B. — Nous désignons comme inédites, non seulement les pièces nouvelles, mais également celles qui ne figurent pas dans les *Œuvres Complètes*. Parmi les autres poèmes, quelques-uns ont paru sous un titre différent, dans les recueils définitifs.

---

AMOUREUSE DU DIABLE.....	( <i>Jadis et Naguère</i> ).....	158
A POOR YOUNG SHEPHERD.....	( <i>Romances sans Paroles</i> ..	310
ART POÉTIQUE.....	( <i>Jadis et Naguère</i> ).....	265
ASSEZ DE GAMBETTARDS.....	( <i>Invectives</i> ) .....	151
AUTOMNE .....	( <i>Jadis et Naguère</i> ).....	129
AU LECTEUR : CE N'EST PAS....	( <i>Parallèlement</i> ) .....	154
BÉRÉNICE .....	( <i>Jadis et Naguère</i> ).....	261
LE MÊME .....	( <i>Ibid</i> .....	283
BIEN SOUVENT DÉDAIGNEUX....	( <i>Inédit</i> ) .....	260
BIRDS IN THE NIGHT.....	( <i>Romances sans Paroles</i> ).	301
CHEVAUX DE BOIS.....	( <i>Romances sans Paroles</i> ).	294
DEPUIS UN AN ET PLUS.....	( <i>Invectives</i> ) .....	153
DIX SONNETS, COUPÉS SELON LE DIALOGUE .....	( <i>Sagesse</i> ) .....	141
ENDIGUONS LES RUISSEAUX.....	( <i>Inédit</i> ) .....	153
ESCARPOLETTE .....	( <i>Romances sans Paroles</i> ).	295
ÉTÉ .....	( <i>Sagesse</i> ) .....	128
FAUT HURLER AVEC LES LOUPS..	( <i>Œuvr. posth.</i> ).....	125
HIVER .....	( <i>Jadis et Naguère</i> ).....	129
INVOCATION .....	( <i>Jadis et Naguère</i> ).....	100

330 CORRESPONDANCE DE PAUL VERLAINE

JE SUIS NÉ ROMANTIQUE.....	( <i>Jadis et Naguère</i> ).....	152
JÉSUS M'A DIT : MON FILS.....	( <i>Sagesse</i> ) .....	141
JULES..., NON, AU FAIT, NE NOM- MONS .....	( <i>Inédit</i> ) .....	148
L'AILE OU JE SUIS DONNANT....	( <i>Parallèlement</i> ) .....	152
LA MER DE BOURNEMOUTH.....	( <i>Sagesse</i> ) .....	170
LAS ! JE SUIS A L'INDEX.....	( <i>Parallèlement</i> ).....	151
LE BON ALCHIMISTE.....	( <i>Jadis et Naguère</i> ).....	122
LE POUACRE .....	( <i>Jadis et Naguère</i> ) . .	132
LES ÉCREVISSES ONT MANGÉ.....	( <i>Inédit</i> ) .....	115
LES PASSAGES CHOISEUL.....	( <i>Invectives</i> ) .....	150
LE SOUS-CHEF EST ABSENT.....	( <i>Inédit</i> ) .....	261
MON ALMANACH POUR 1874, I, II.	( <i>Sagesse</i> ) .....	127
MON ALMANACH P.1874, III, IV.	( <i>Jadis et Naguère</i> ).....	129
O BELGIQUE QUI M'AS VALU.....	( <i>Parallèlement</i> ).....	153
PAYSAGE EN LINCOLNSHIRE.....	( <i>Sagesse</i> ) .....	171
POUR CHARMER TES ENNUIS.....	( <i>Parallèlement</i> ) .....	149
PRINTEMPS .....	( <i>Sagesse</i> ) .....	127
PROMENADE AU PRÉAU.....	( <i>Parallèlement</i> ) .....	130
PROMENADES ET INTÉRIEURS...	( <i>Inédit</i> ) .....	260
RENGAINES PRISONNIÈRES.....	( <i>Parallèlement</i> ) .....	123
RETOUR DE NAPLES.....	( <i>Inédit</i> ) .....	280
SIMPLE FRESQUE .....	( <i>Romances s. Paroles</i> )...	293
THE CHILDE WIFE.....	) <i>Romances s. Paroles</i> )...	311
TU NE PARLES PAS, TON SANG...	( <i>Inédit</i> ) .....	124
VERS SAINT-DENIS, C'EST SALE..	( <i>Jadis et Naguère</i> ).....	150
VIEUX COPPÉES, DIX DIZAINS...	( <i>Divers recueils</i> ) .....	149

## TABLE DES MATIÈRES

---

PRÉFACE .....	v
---------------	---

### LETTRES A EDMOND LEPELLETIER

1862-1895

I.	LÉCLUSE, 16 SEPTEMBRE 1862.....	3
II.	LÉCLUSE, 4 OCTOBRE 1862.....	6
III.	PARIS [1862].....	10
IV.	PARIS, MARDI, 14 JUILLET [1863].....	11
V.	PARIS, MAI 1864.....	12
VI.	PARIS, 10 SEPTEMBRE 1864.....	12
VII.	PARIS, 13 NOVEMBRE [1864].....	13
VIII.	PARIS, SAMEDI 24... [1864].....	14
IX.	PARIS, 19 JUIN [1865].....	15
X.	PALISEUL, 1 <sup>er</sup> AOUT [1865].....	16
XI.	LÉCLUSE, 7 SEPTEMBRE [1865].....	17
XII.	PARIS, 30 OCTOBRE [1865].....	18
XIII.	PARIS, SAMEDI, 30 MAI [1868].....	19
XIV.	PARIS [1868].....	19
XV.	PARIS, SAMEDI [1868] ?.....	20
XVI.	LÉCLUSE, 11 JUIN 1868.....	21
XVII.	PARIS, 11 MARS [1869].....	23
XVIII.	PARIS [MARS 1896].....	24
XIX.	PARIS, 8 AVRIL [1869].....	25
XX.	FAMPOUX, 4 JUIN 1896.....	26
XXI.	FAMPOUX, 31 JUILLET 1869.....	27
XXII.	PARIS [AOUT 1869].....	29
XXIII.	PARIS, [AOUT 1869].....	30
XXIV.	ARRAS 7 AOUT [1896].....	31

332 CORRESPONDANCE DE PAUL VERLAINE

XXV.	PARIS [1869] .....	33
XXVI.	PARIS, VENDREDI 5... [1869].....	33
XXVII.	PARIS, [1870].....	35
XXVIII.	PARIS, 30 SEPTEMBRE [1871].....	36
XXIX.	SANS IND. DE LIEU [1872].....	37
XXX.	IBID. [SEPTEMBRE 1872 ?].....	37
XXXI.	LONDRES [SEPTEMBRE 1872].....	40
XXXII.	LONDRES 24 SEPTEMBRE [18]72 .....	44
XXXIII.	LONDRES OCTOBRE [18]72 .....	47
XXXIV.	LONDRES [OCTOBRE 18]72 .....	51
XXXV.	LONDRES [1 <sup>er</sup> OU 2 NOVEMBRE 18]72 .....	54
XXXVI.	LONDRES, [8 NOVEMBRE 1872].. .	55
XXXVII.	LONDRES [NOVEMBRE 1872) .....	60
XXXVIII.	[LONDRES, 1872].....	63
XXXIX.	LONDRES, 10 NOVEMBRE 1872.....	64
XL.	LONDRES [1827].....	67
XLI.	LONDRES, 14 NOVEMBRE 1872.....	71
XLII.	LONDRES, 23 NOVEMBRE 1872.....	75
XLIII.	LONDRES, 26 DÉCEMBRE 1872.....	79
XLIV.	[LONDRES, DÉCEMBRE 1872].....	82
XLV.	LONDRES, SAMEDI [JANVIER 1873].....	86
XLVI.	LONDRES [JANVIER 1873].....	87
XLVII.	[LONDRES, FÉVRIER 1873].....	89
XLVIII.	JEHONVILLE, MARDI, 15 AVRIL 1873.....	90
XLIX.	JEHONVILLE, 6 MAI [1873].....	93
L.	JEHONVILLE. VENDREDI, 16 MAI 1873.....	95
LI.	JEHONVILLE, 19 MAI [18]73.....	101
LII.	JEHONVILLE, 23 MAI [18]73.....	102
LIII.	LONDRES, VENDREDI 29 MAI [1873].....	107
LIV.	[LONDRES, JUIN 1873].....	107
LV.	BRUXELLES [PRISON DES CARMES], DIMANCHE 28 SEP. [1873].....	109
LVI.	MONS [MAISON CELLULAIRE], 22 NOVEMBRE [18]73.	111
LVII.	[MONS], DIMANCHE [NOVEMBRE 1873].....	114
LVIII.	MONS, DU 24 AU 28 NOVEMBRE [18]73.....	117
LIX.	[MONS, FIN 1873].....	126
LX.	MONS, 27 MARS [18]74.....	133
LXI.	MONS, FIN MARS 1874.....	138
LXII.	[MONS, 8 SEPTEMBRE 1874].....	140
LXIII.	PIÈCE FAISANT SUITE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE	158
LXIV.	FAMPOUX, 25 JANVIER 1875.....	164
LXV.	STICKNEY, 9 OU 10 AVRIL [1875].....	165

LXVI.	PARIS, LUNDI 25... [1876 ?] .....	167
LXVII.	BOURNEMOUTH, 19 JANVIER [18]77.....	168
LXVIII.	ARRAS, 2 AOUT [18]77.....	170
LXIX.	BOURNEMOUTH, 7 SEPT. [18]77.....	173
LXX.	PARIS, LUNDI SOIR [1877].....	174
LXXI.	PARIS, MARDI SOIR [1877].....	175
LXXII.	RETHEL, MERCREDI 14 NOVEMBRE [1877].....	176
LXXIII.	PARIS, 22 OCTOBRE [18]82.....	179
LXXIV.	[BOULOGNE S/SEINE], MERCREDI SOIR [OCTOBRE 1882] .....	180
LXXV.	BOULOGNE-SUR-SEINE. MERCREDI MATIN [1882].	182
LXXVI.	[BOULOGNE-SUR-SEINE] JEUDI APRÈS-MIDI [1882].	182
LXXVII.	[PARIS], MERCREDI SOIR [DÉCEMBRE 1882].....	183
LXXVIII.	[PARIS], MERCREDI SOIR [1882].....	184
LXXIX.	[PARIS], VENDREDI, SOIR [1882].....	185
LXXX.	[PARIS, DIMANCHE, 7 JANVIER [1883].....	185
LXXXI.	[PARIS], BRASSERIE BEGRÈRE, SAMEDI [18]83....	187
LXXXII.	MERCREDI, 9 JANVIER [1883].....	189
LXXXIII.	[PARIS, 12... [1883].....	190
LXXXIV.	[PARIS,... 1883].....	191
LXXXV.	[PARIS], JEUDI 27... [1883].....	192
LXXXVI.	PARIS, 23 DÉCEMBRE [1883].....	193
LXXXVII.	PARIS, VENDREDI, 27, [1883].....	194
LXXXVIII.	PARIS, SAMEDI SOIR [1883].....	194
LXXXIX.	PARIS, [1883] .....	195
XC.	PARIS, DIMANCHE MATIN [1883].....	195
XCI.	REIMS, 8 OCTOBRE [18]83.....	197
XCII.	COULOMMES, ARDENNES, JANVIER [1885].....	198
XCIII.	PARIS, LUN[DI], 1885.....	199
XCIV.	PARIS, 26 JANV. [1886].....	199
XCV.	PARIS, 27 [JANVIER 1886].....	200
XCVI.	[PARIS], MARDI, 9, [FÉVRIER 1886].....	201
XCVII.	[PARIS], 18 MARS [1886].....	202
XCVIII.	[PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS], 13 DÉCEMBRE 1886.	202
XCIX.	[PARIS, HÔPITAL TENON], 7 AOUT 1887.....	205
C.	[PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS], 27 SEPTEMBRE[18]87.	208
CI.	[PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS], 9 OCTOBRE [18]87..	209
CII.	PARIS, [HÔPITAL BROUSSAIS], 21 OCTOBRE 1887..	211
CIII.	PARIS [HÔPITAL BROUSSAIS], 26 OCTOBRE 1887...	214
CIV.	PARIS, [HÔPITAL BROUSSAIS], 28 NOVEMBRE [18]87.	215
CV.	PARIS, [SANS DATE, 1887].....	218

334 CORRESPONDANCE DE PAUL VERLAINE

CVI.	PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS, 3 JANVIER 1888....	220
CVII.	PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS, 21 FÉVR. [18]88....	223
CVIII.	PARIS [26 MARS 1888] .....	224
CIX.	PARIS [27 MARS 1888].....	224
CX.	PARIS, 9 AVRIL [1888].....	225
CXI.	PARIS, 30 AVRIL [1888] .....	226
CXII.	[PARIS], 16 octobre [1888] .....	227
CXIII.	[PARIS]... FÉVRIER [1889] .....	227
CXIV.	[PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS], 13 FÉVRIER 1889..	228
CXV.	[PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS], 17 FÉVRIER [18]89.	229
CXVI.	[PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS], 15 JUILLET [1889].	230
CXVII.	[PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS], 2 AOUT [1889]....	231
CXVIII.	AIX-LES-BAINS, 2 SEPTEMBRE SOIR [1889].....	232
CXIX.	PARIS [HÔPITAL BROUSSAIS], 8 JANVIER 1890....	233
CXX.	[PARIS], 19 AVRIL 1890.....	234
CXXI.	PARIS, HÔPITAL COCHIN [FIN MAI 1890].....	235
CXXII.	[PARIS, HÔPITAL COCHIN], MARDI, 15 JUILLET [1890] .....	236
CXXIII.	[ASILE NATIONAL DE VINCENNES], MARDI, 9 AOUT [1890] .....	237
CXXIV.	[PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS], VENDREDI, 26 AOUT [1890] .....	238
CXXV.	PARIS [HÔPITAL BROUSSAIS], 3 NOVEMBRE [1890].	240
CXXVI.	[PARIS], DIMANCHE 28 [NOVEMBRE] 1890.....	241
CXXVII.	[PARIS], LUNDI, 15 DÉCEMBRE [1890].....	242
CXXVIII.	[PARIS], LUNDI SOIR [30 DÉCEMBRE [1890] .....	242
CXXIX.	[PARIS, HÔPITAL SAINT-ANTOINE], 14 JANVIER [1891] .....	242
CXXX.	PARIS, 11 AVRIL [1891].....	243
CXXXI.	[PARIS, LUNDI, 26 SEPT. [1892].....	244
CXXXII.	[PARIS, 1893 ?].....	245
CXXXIII.	PARIS, SANS DATE .....	245
CXXXIV.	[PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS], 13 JANVIER [1893].	246
CXXXV.	[PARIS, HÔPITAL BROUSSAIS], 14 JANVIER [1893].	247
CXXXVI.	LIÈGE, [FÉVRIER 1893].....	248
CXXXVII.	[PARIS], 5 JUIN [1895].....	249
CXXXVIII.	[PARIS... 1895].....	250



## LETTRES A LÉON VALADE

1867-1880

CXXXIX.	PALISEUL, AOUT [1867].....	253
CLX.	[FAMPOUX] [1869].....	255
CXLI.	[ARRAS ?], 14 JUILLET [1871].....	257
CXLII.	[ARRAS], 30 MAI [1880].....	262
CXLIII.	[FAMPOUX] VENDREDI SOIR (1881).....	264

## LETTRES A AUGUSTE POULET-MALASSIS

1867

CXLIV.	PARIS, 8 OCTOBRE 1867.....	269
CXLV.	[PARIS], 1 <sup>er</sup> DÉCEMBRE [1867].....	270
CXLVI.	[PARIS], [DÉCEMBRE 1867].....	271

## LETTRES A ÉMILE BLÉMONT

*Première série*

1871-1894

CXLVII.	[FAMPOUX], 1 <sup>er</sup> JUILLET [18]71.....	275
CXLVIII.	[ARRAS], JEUDI, 13 JUILLET [18]71.....	277
CXLIX.	[ARRAS ?], 22 JUILLET [18]71.....	281
CL.	LÉCLUSE, 29 JUILLET [18]71.....	284
CLI.	FAMPOUX, 12 AOUT [18]71.....	288
CLII.	LONDRES, 22 SEPTEMBRE [18]72.....	291
CLIII.	[LONDRES, 1 <sup>er</sup> OCTOBRE 1872].....	296
CLIV.	LONDRES, 1 <sup>er</sup> OCTOBRE [18]72.....	297
CLV.	LONDRES, 5 OCTOBRE [18]72.....	298
CLVI.	[LONDRES, 18]73.....	302
CLVII.	LONDRES, LE 17... [18]73.....	303
CLVIII.	LONDRES, LUNDI 4... [18]73.....	304
CLIX.	JEHONVILLE, 22 AVRIL [18]73.....	307
CLX.	LONDRES, 30 MAI (18]73.....	312
CLXI.	LONDRES, 21 JUIN [18]73.....	313
CLXII.	LONDRES, MARDI, 25 JUIN [1873].....	314

## APPENDICE

ADDITIONS : NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS .....	321
---	-----

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le trente mai mil neuf cent vingt-deux par

**BUSSIÈRE**

A SAINT-AMAND (CHER)

pour le compte de

**A. MESSEIN**

*éditeur*

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

PARIS (V<sup>o</sup>)



ok. Blue

CORRESPONDANCE

DE

PAUL VERLAINE \*

PUBLIÉE SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

AD. VAN BEVER

TOME PREMIER

LETTRES A EDMOND LEPELLETIER, LÉON VALADE,  
A. POULET-MALASSIS ET ÉMILE BLÉMONT



PARIS

ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR

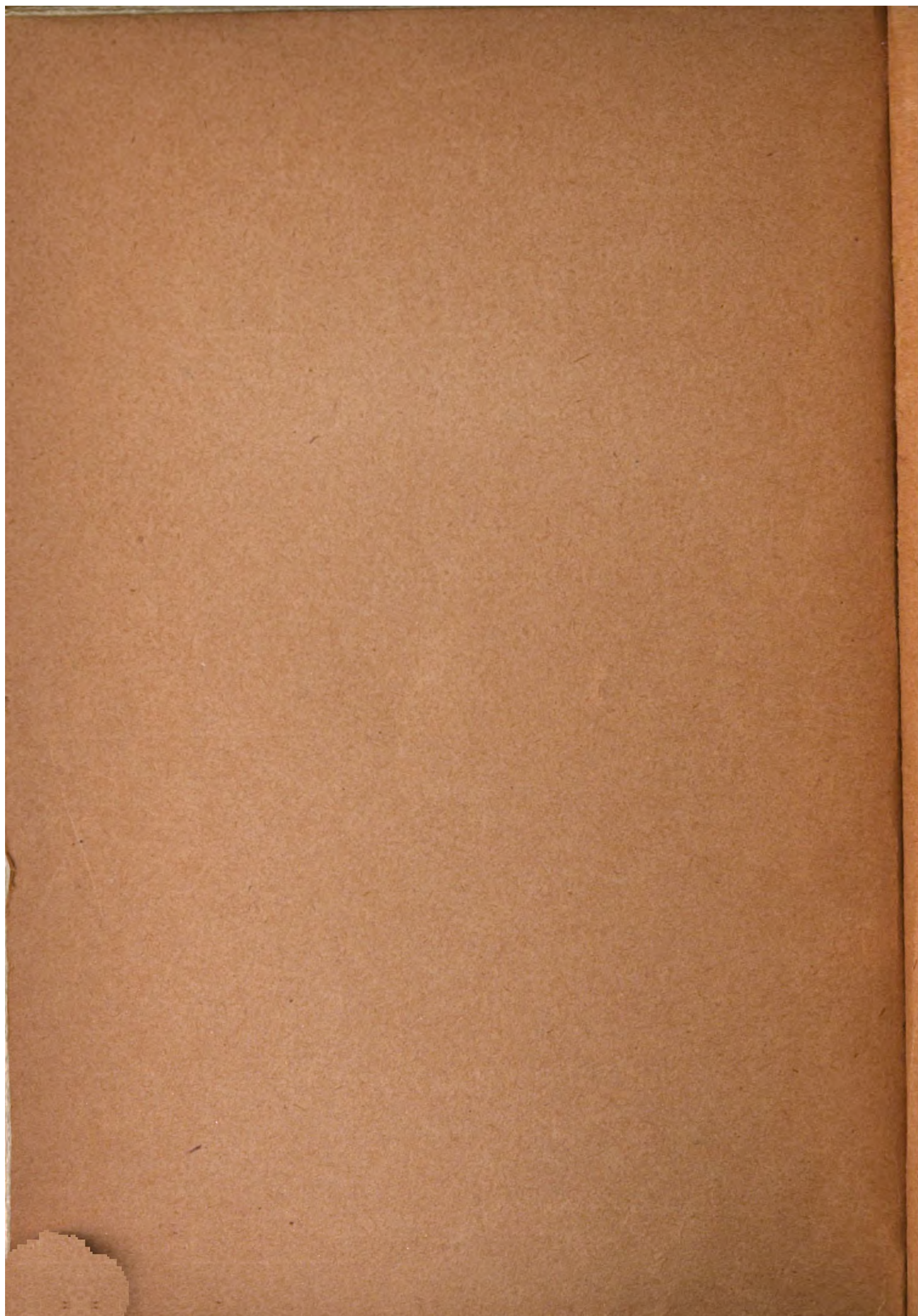
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1922

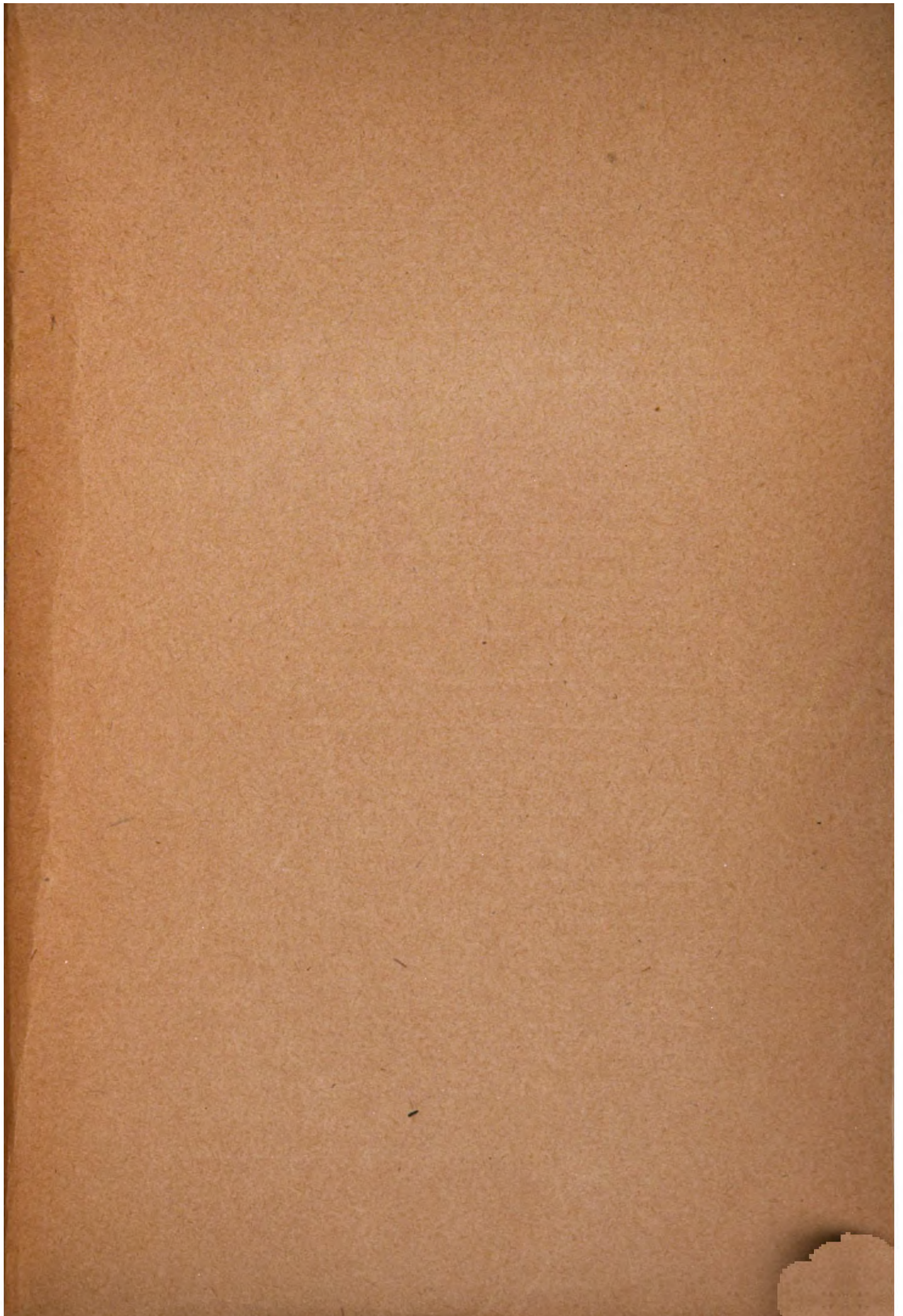
279 a

Deuxième Édition











ALBERT MESSEIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
19, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (V<sup>e</sup>)

---

## SOCIÉTÉ “ LES TRENTE ”

Collection de trente jolis volumes in-8 écu tirés à 500 exemplaires sur papier d'Arches . . . . . 10 fr.  
20 sur papier Japon Impérial . . . . . 44 fr.  
10 sur papier de Chine . . . . . 44 fr.

— tous numérotés —

**Maurice Barrès.** — Pour nos Églises.  
— Autour des Églises de village.  
**Emile Bernard.** — Souvenirs sur Paul Cézanne (*Épuisé*).  
— Tintoret-Gréco-Magnasco-Manet.  
**Henri Martineau.** — L'Itinéraire de Stendhal.  
**André Salmon.** — La Jeune Peinture Française (*Épuisé*).  
— La Jeune Sculpture Française.  
**Rémy de Gourmont.** — Le Chat de Misère (*Épuisé*).  
— Trois légendes du Moyen Age (*Épuisé*).  
— Le Puits de la Vérité.  
**Laurent Tailhade.** — Quelques Fantômes de jadis (*Épuisé*).  
**Alfred Capus.** — Boulevard et Coulisses.  
**Auguste Sérieyx.** — Vincent d'Indy.  
**Chateaubriand.** — Journal d'un Conclave.  
**Jules Destrée.** — La Wallonie,  
**Charles Morice.** — Quelques Maîtres modernes.  
**Boulenger.** — Apologie du Duel.  
**Lucile de Chateaubriand.** — *Œuvres*. Etude de L. Thomas.  
**Diderot.** — Historiettes. Recueillies par Suzy Leparc.  
**X. X. X.** — Apologie pour les Nouveaux Riches.  
**Charles Du Bos.** — Réflexions sur Mérimée.  
**François Fosca.** — Degas.  
**Claude Farrère.** — Croquis d'Extrême-Orient (*Épuisé*).  
— Trois Promenades.  
**Nozière.** — Un Spectacle sur un Divan. La Cour Mauresque.  
**Louis Laloy.** — Légendes des Immortels (d'après les auteurs chinois).  
**Louis Thomas.** — Sur un Gratte-Ciel. Les Lignes de la main.  
**Géraldy.** — Carnet d'un Auteur Dramatique.  
**Rufin.** — Les Epigrammes (traduits du grec).

Il reste quelques Collections complètes contenant les volumes épuisés, au prix de 300 fr.

*Ces volumes ne seront jamais réimprimés.*









